

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

149

F

5

NAPOLI

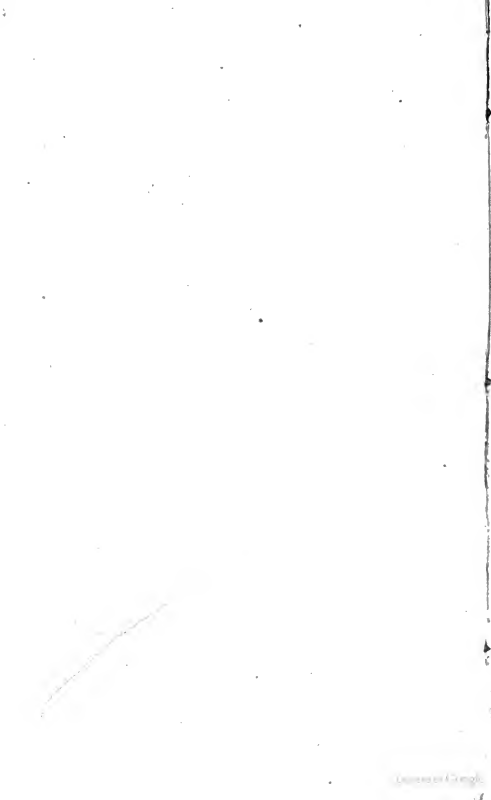
102. D. ~~149~~ 146
1-2

105

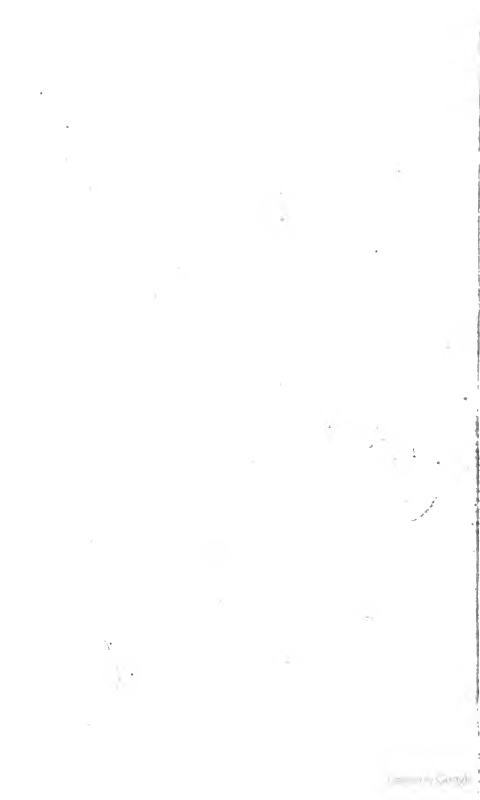
fn

2-3









LA
PRUSSE LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDÉRIC II

Pour servir de continuation à l'Essai sur la vie
& le règne de ce Roi.

ABT — DUNCKEL.





LA PRUSSE

LITTÉRAIRE

SOUS

FRÉDÉRIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES
ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU
QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS
MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Précédée d'une Introduction, ou d'un Tableau général
des progrès qu'ont faits les arts & les sciences dans
les pays qui constituent la Monarchie prussienne.

Par Mr l'Abbé DENINA.

T O M E P R E M I E R.



A B E R L I N,

Chez H. A. R O T T M A N N, Libraire du Roi.

M D C C X C.

A U R O I.

S I R E,

L'ACCUEIL que VOTRE MAJESTÉ a daigné faire à mon Essai sur la vie & le règne de Frédéric II, me fait espérer qu'elle recevra avec la même bonté l'ouvrage que je mets aujourd'hui à ses pieds, & qui lui est dû par des titres encore plus particuliers.

L'activité que votre protection & votre bienfaisance, SIRE, ont donnée à tous les arts & à tous les genres de littérature, m'ont fait envisager de nouveaux objets, & ont donné une plus grande étendue au plan que je m'étois

d'abord proposé : & ce sera surtout à la faveur des circonstances dans lesquelles cet ouvrage va paroître qu'il intéressera le public.

Toutes les nations de l'univers, SIRE, ont les yeux sur la Prusse. Elles sont étonnées de voir cette monarchie non-seulement conserver, mais augmenter son éclat après le brillant règne qui a précédé. Ne pouvant ignorer que de toute part on demande votre amitié, votre alliance, votre protection, & que dans cette convulsion générale qui ébranle tant d'états, il n'y a pas un seul village de votre royaume qui souhaite de changer de maître ou de gouvernement, le philosophe & le politique cherchent également les causes de cette prospérité dont l'histoire ne fournit point d'exemple. On les trouve, SIRE, ces causes dans vos ver-

tus, dans votre excellent caractère, qui inspirant à vos sujets le même esprit public, à vos voisins le même respect que leur avoit inspiré Frédéric II, inspirent encore une plus grande confiance à vos alliés. On trouvera la base de cette puissance dans la constitution que vos ancêtres ont organisée, & que votre prudence, votre sagesse affermissent de plus en plus. Peut-être s'attendra-t-on à trouver quelques-unes des causes de cette prospérité dans l'histoire de la civilisation de vos peuples, qui fait en partie le sujet de cet ouvrage.

Les sentimens que je conserve pour le grand Roi que VOTRE MAJESTÉ remplace si heureusement, ne m'empêchent point de voir ce qui s'est fait avant lui pour l'avancement des lettres & des arts, pour le bien de l'humanité; & ne me fer-

ment pas les yeux sur ce qui se fait depuis que Frédéric n'est plus.

En me félicitant de participer au bonheur d'une nation à laquelle vos bontés m'attachent toujours davantage, je ne puis qu'unir mes vœux à ceux de vos sujets & de vos voisins, pour demander au ciel la conservation de votre auguste personne.

Je suis avec le plus profond respect,

S I R E,

DE VOTRE MAJESTÉ

*A Berlin,
le 1 Janvier 1790.*

*Le très-humble, très-obéissant
& très-soumis serviteur,
L'Abbé DENINA.*

P R É F A C E.

L'HISTOIRE littéraire s'est totalement formée de nos jours ; & c'est une des suites les plus importantes des progrès qu'ont faits la raison & la philosophie dans ce siècle. Ce genre d'histoire comprend nécessairement l'histoire civile , celle des arts, celle de la législation & du gouvernement, puisque une grande partie de ceux qui gouvernent, ne fût-ce que dans des places subalternes , sont des gens de lettres, & souvent des auteurs. Il offre en même temps le tableau de la vie privée & des mœurs de la nation qui en fait le sujet, beaucoup mieux que tout autre genre d'ouvrage historique. Ainsi je ne doute pas que la partie littéraire du règne de Frédéric II n'intéresse un aussi grand nombre de lecteurs que l'histoire de ses guerres.

Quoique je me borne à ne parler que de ceux qui ont vécu pendant les quarante-six ans qu'a duré le règne de Frédéric, mon plan embrasse le tableau d'un siècle entier. Car d'un côté l'histoire de la vie & des écrits de ceux qui sont morts fort âgés dans les premières années de ce dernier règne, donnera une idée de l'état où se trouvoit la littérature vingt, trente & quarante ans auparavant. D'un autre côté en parlant des auteurs qui ne faisoient encore que paroître en 1786, leur histoire, quoique nécessairement incomplète, annonce ce qu'on peut attendre d'eux vers l'année dix-huit cent.

Je dis plus : c'est que par la manière dont les universités de l'Allemagne sont gouvernées, par les relations qui règnent parmi les professeurs, & par leurs translations d'une université à l'autre, l'histoire des universités prussiennes qui offre la vie de ces professeurs, comprend nécessairement une notice assez étendue de plusieurs universités étrangères.

J'ai balancé long-temps si je ne comprendrois dans ce dictionnaire que les noms illustres, soit des auteurs, soit des artistes, ou si j'y donneroïs place à la plupart, & à tous ceux qui ont des titres suffisans pour être comptés parmi les auteurs & les savans, & de même à tous les artistes dont je trouvois le nom dans des catalogues imprimés. Plusieurs raisons m'ont enfin décidé pour ce dernier parti.

Premièrement, me suis-je dit, Diogène de Laërce s'est-il borné à nous faire connoître seulement Zénon, Socrate, Platon, Aristote, & Épicure? Bellarmin, Cellier, & Dupin, n'ont-ils parlé que des Chrysostome & des Augustin? Voltaire même, dans le catalogue qui suit l'histoire du Siècle de Louis XIV, s'est-il contenté d'insérer les seuls noms des Corneille, des Molière, des Racine, des Pascal, des Fénelon & des Bossuet? Il y a peu d'auteurs si mauvais & si obscurs, qui dans un livre ou dans une brochure, quelquefois même par le seul titre de l'ouvrage, ne puissent avancer des vérités peu

connues, & faire naître des idées lumineuses. Je réfléchis ensuite que tel écrivain dont on ne lit plus les ouvrages, a influé par ses leçons, ses programmes, ses avis, ses compilations, à former les auteurs les plus renommés. Après tout, ce n'est pas l'histoire des auteurs très-célèbres que je donne, c'est le tableau, aussi fidèle que j'ai pu le tracer, de la littérature de la nation dont je parle. La république des lettres non plus que les autres, ne consiste pas dans la personne d'un dictateur ou de quelques démagogues.

Une raison encore plus importante m'a déterminé à comprendre dans mon catalogue historique la plus grande partie des écrivains & des artistes, plutôt que de me borner absolument aux plus estimables & aux plus renommés. Dans cette foule de petites particularités que le simple littérateur pourroit regarder comme inutiles & étrangères au sujet qu'annonce le titre du livre, le citoyen philosophe trouvera les preuves de plusieurs vérités importantes. Le temps paroît être venu dans lequel

on tâche sérieusement de profiter de l'expérience, sinon de trois mille ans, au moins de celle des trois derniers siècles, dont l'histoire est parfaitement connue, & dont les résultats moraux & politiques se trouvent parfaitement conformes à ce que nous pouvons recueillir de l'histoire imparfaite des siècles précédens. Les réflexions qu'on donnera, soit à la fin de ces abrégés historiques, soit dans des articles particuliers, feront voir par quels motifs nous avons relevé des particularités qui ne semblent guère intéresser la littérature, & nommé quelques écrivains qui n'ont rien fait de remarquable. Le but général de l'ouvrage nous a même conduits à parler de personnes qui n'ont jamais rien fait imprimer, quoiqu'elles aient eu des titres littéraires, & de quelques illustres étrangers qui n'ont été que fort peu de temps en Prusse. Mais est-ce bien fait de parler des vivans? dira peut-être quelque lecteur craintif & mélancolique. Et de qui parle-t-on dans un millier de journaux & de gazettes qui se débitent

en Europe ? J'écris dans un pays où de pareilles entreprises sont beaucoup moins extraordinaires qu'ailleurs. On le verra par cet ouvrage même, & par la notice qu'on trouvera ci-jointe des livres où j'ai puisé. J'ajouterai qu'à cet égard *les trois siècles (a)* de la littérature fran-

(a) Les historiographes & biographes allemands, Bœrner, Goldbeck, Putter, Streit, Weidlich, & les autres, qui depuis quarante ans ont publié des notices des auteurs vivans d'une province, d'une seule ville, d'une seule université, ou de quelque classe d'auteurs, semblent s'être bornés à marquer les dates & les titres. Mr Sabathier, auteur des trois siècles de la littérature françoise, n'entre dans aucun détail sur la vie des écrivains dont il parle. Mais il fait beaucoup de réflexions sur leurs ouvrages. Nous avons cru devoir prendre un milieu entre ces deux manières, qui est de ne pas trop charger les articles de dates & de titres, & de ne pas trop nous étendre en réflexions critiques. Et ce n'est pas par les détails, ni par de longues remarques que cet ouvrage va égaler en étendue celui des trois siècles de la littérature françoise, malgré la différence de l'espace que nous parcourons; c'est qu'il y a aujourd'hui dans l'Allemagne, & surtout dans les provinces protestantes, incomparablement plus d'écrivains qu'il n'y en a jamais eu en France.

çoise m'ont fait croire qu'en France même on ne sera pas surpris de trouver qu'on parle d'auteurs vivans.

J'espère que ceux qui liront leur propre histoire ou celle de leurs pères dans cet ouvrage, ne trouveront pas mauvais qu'on ait marqué la carrière qu'ils ont fournie. S'ils avoient honte que l'on fût que c'est par leurs études & leurs travaux qu'ils sont parvenus d'une condition inférieure aux places les plus relevées, ils mériteroient par là même que l'histoire les ménageât encore moins, afin de les punir de leur vanité, de leur ingratitude envers les arts auxquels ils sont redevables de leur fortune. Et à quoi serviroit notre travail, si son objet n'étoit pas d'avertir la jeunesse ou ceux qui veillent à son éducation, que c'est par l'application à l'étude, par la bonne conduite, le bon emploi de son temps, de ses talens, qu'on parvient à faire de grandes choses, & à jouer de grands rôles dans le monde; qu'au contraire, par une éducation trop efféminée, par la confiance qu'on a dans le crédit de

ses parens, & dans les biens qu'on hérite, on se rend souvent inutile aux autres, & très-souvent on est à charge à soi-même?

Au reste la véritable noblesse est une fuite de l'illustration; & cette illustration s'acquiert par les services qu'on rend à la société. Pourquoi les hommes de lettres, qui sans doute se piquent d'être philosophes, voudroient-ils plutôt être considérés par ce qu'ont fait leurs ancêtres que par ce qu'ils font eux-mêmes, & plutôt par les mérites d'autrui que par les leurs propres? Nous pensons avec le plus célèbre auteur de toute l'antiquité, que le premier devoir de l'historien est de ne rien dire de faux; le second de ne pas taire le vrai. Si l'observation de la première de ces deux lois rend une histoire estimable, ce n'est qu'à mesure qu'on observe la seconde qu'elle devient intéressante.

Peut-être seroit-il plus nécessaire de nous excuser de ce que nous sommes quelquefois entrés dans des généalogies. Mais tant que le préjugé attache un prix à un nom ancien, il est juste que les personnes
d'une

d'une certaine naissance qui ont mérité de la république des lettres, reçoivent comme une sorte de récompense la célébrité, l'illustration de leur nom. Quelque anciennes & quelque illustres que ces familles puissent être dans leur province, elles ne feront guère connues dans l'étranger que par la voix de l'histoire; & cette voix se fait plus facilement entendre dans l'histoire littéraire que dans l'histoire militaire.

Une chose dont je ne doute pas, c'est que tandis que beaucoup d'Allemands trouveront que j'ai trop peu dit d'eux, les étrangers trouveront que j'en dis beaucoup trop. Mais je puis assurer les premiers que pour peu que je dise d'eux, j'en dirai trois fois plus qu'on n'en fait en Italie, en France, en Espagne, & peut-être en Angleterre. Je prie les autres d'observer que trois ou quatre des mille ou des douze cents auteurs & artistes dont je parle, m'auroient fourni de quoi remplir tous ces volumes, si j'avois rapporté ce qu'eux-mêmes ou leurs disciples en

ont écrit (^a), & qu'une seule des cinq ou six classes d'auteurs qui entrent également dans le plan de mon ouvrage pourroit occuper le double des volumes que j'en donne ici.

Après les succès qu'ont eus les ouvrages de quelques auteurs qui n'ont vécu que quelques mois dans les pays dont ils parlent, & qui ont donné des détails sur toutes les parties de l'administration, sur toutes les branches de manufacture, de commerce, & même de la législation, l'on ne fera pas surpris de voir qu'un homme de lettres, qui depuis plus de vingt-cinq ans s'est occupé d'objets relatifs à cet ouvrage, & qui depuis sept ans n'a songé qu'à connoître le pays au-

(^a) La Vie de Mr Busching écrite par lui-même à l'âge de soixante-quatre à soixante-cinq ans, avec la plus courte notice de ses ouvrages, ne rempliroit pas moins de deux de ces volumes; & ce que Charles Gunther Ludwig a donné sur les écrits du baron de Wolff, dix-sept ans avant que ce philosophe eût fini d'écrire, en occuperoit autant. *V. l'art. WEIDLICH.*

quel il est attaché, ose dire quelque chose des auteurs qui y vivent ou qui y ont vécu.

Rappellerai-je ici à ceux qui s'étonneront de mon entreprise que les premières ou les meilleures histoires des nations modernes ont été faites par des étrangers? Car sans citer Polybe de Mégalo-
pole, & Denys d'Halicarnasse, si célèbres parmi les historiens de Rome, je m'en rapporte à ceux qui connoissent Polydore Virgile & Rapin Thoyras, l'un Italien, l'autre François, qui ont écrit l'histoire d'Angleterre; Louis Guicciardini, & le cardinal Bentivoglio, qui ont donné l'un la description, l'autre l'histoire des guerres civiles des Pays-bas; de Davila, Grec de naissance, qui a publié en italien celle des guerres civiles de France. Au surplus, est-il nécessaire d'être né & élevé dans la patrie des auteurs, des artistes, dont on parle pertinemment, pour les connoître, pour les juger? Faut-il être si profondément versé dans la littérature d'une nation pour savoir que tel écrivain ne fait que de petits livres, que

tel autre en fait de trop gros? Un étranger auroit-il bien de la peine à apprendre à Berlin qu'un noble président d'une chambre écrivoit d'une manière lourde & lâche, & que le teneur de livres d'un marchand juif écrivoit avec netteté & précision? que les pièces de tel auteur ne se représentent plus, & que celles de tel autre se soutiennent constamment sur le théâtre? Cependant je crois devoir prévenir les lecteurs que je ne porte jamais de jugement sur le mérite d'aucun écrivain allemand, que d'après les savans du pays, que j'ai consultés, soit en lisant leurs ouvrages, soit dans des entretiens particuliers. Je ne me suis pas même contenté de savoir ce que pensent les gens de lettres de profession, dont les jugemens peuvent être intéressés & partiiaux; mais j'en ai demandé à des personnes qui ont tout le droit d'en juger, quoiqu'elles n'écrivent ni livres ni journaux.

Je suis très-persuadé que des littérateurs allemands auroient pu s'acquitter mieux que nous d'une pareille tâche; mais

en attendant que quelqu'un d'eux s'en charge dans une langue qui soit plus connue dans le reste de l'Europe que ne l'est encore l'allemande, ou qu'il trouve d'autres écrivains qui le traduisent, je me flatte qu'on ne nous saura pas mauvais gré d'avoir tâché de faire connoître, au moins aux nations méridionales, la littérature d'une grande partie du nord.

On s'étoit proposé de donner à la tête de cet ouvrage une description abrégée des états prussiens, pour que tous les lecteurs pussent facilement s'orienter, lorsqu'ils trouvent nommée la patrie des écrivains dont il est parlé, ou les lieux où ils ont vécu. Cela paroît d'autant plus nécessaire, qu'en Allemagne on nomme ville ce qui dans d'autres pays ne seroit que bourg ou village; & on nomme village ce qui ailleurs est un hameau. Sans ces notices géographiques, on ne se feroit pas une juste idée de la condition d'où sortent la plupart des écrivains ou des artistes, ni des moyens par lesquels ils subsistent & se forment: moyens inconnus à nos nations

méridionales. Mais en traçant cette topographie nous avons vu que malgré tous les efforts qu'on faisoit pour la raccourcir, elle alloit remplir seule presque tout le volume; & il a fallu se résoudre à la donner à part. Une foule d'erreurs de fait, & quelques faux raisonnemens qui se trouvent mêlés à beaucoup de choses excellentes dans la *Monarchie prussienne* de Mr. le comte de Mirabeau, nous obligent encore à augmenter ce tableau géographique de quelques remarques, & à jeter un coup d'œil sur les pays avec lesquels confinent les états prussiens.

AVERTISSEMENT.

UNE partie de ce volume a été composée dès l'an 1787, & imprimée vers la fin de 1788, lorsqu'on n'étoit pas encore totalement décidé sur l'étendue qu'on donneroit à l'ouvrage. Cette irrésolution & la nécessité de composer par morceaux isolés & en feuilles volantes, à mesure qu'on avoit les renseignemens nécessaires, a été cause que plusieurs articles ont été égarés, entr'autres BARDON, BURGSDORF, BURMANN, CATTEAU, CUNIGAM, &c. On les trouvera dans un supplément qui sera inféré dans le quatrième & dernier volume. Un ouvrage de cette nature demande des additions & des changemens presque d'un jour à l'autre. Car quoiqu'on se soit borné à ne parler que des savans & des artistes qui étoient déjà connus en 1786, on ne peut pourtant pas se dispenser de faire mention de ce qu'ils ont fait depuis.

Le supplément fera suivi d'une révision générale de tout l'ouvrage, de réflexions politiques & morales tirées de l'histoire littéraire. En attendant, la brièveté des premiers articles sera suppléée par les suivans. Car on a eu lieu dans plus d'un endroit de revenir, par exemple, à Messieurs Achard, Adelpung, Archenholz, Bießer, Busching, Campe, &c. par les différentes relations que ces auteurs ont eues avec d'autres dont on parlera dans la suite.

E R R A T A.

Page 103. ligne 16.	George, <i>lisez</i> Georgi.
— 104. —	2. fils, <i>lisez</i> petit-fils. <i>ibid.</i> ligne 3. père, <i>lif.</i> grand-père.
— 107. —	7. on trouve dans les collines, <i>lisez</i> dans les vallées & sur les collines d'Italie.
— 113. —	3. après son dénouement, <i>ajoutez</i> cette foule de poèmes & de romans qu'on a vu paroître, prouveroit.
— 131. —	18. guerre, <i>ajoutez</i> de trente ans. <i>ibid.</i> l. 20. <i>ajoutez</i> V. Part. DENINA vers la fin.
— 153. —	3. Birkingham, <i>lisez</i> Birmingham.
— 159. —	9. GÆRL, <i>lisez</i> GRÆL.
— 174. —	10. alla finir, <i>lif.</i> finir ses jours.
— 175. —	4. sous le pôle, <i>lif.</i> vers le pôle.
— 177. —	23. <i>ajoutez</i> V. HEINITZ.
— 189. —	3. Brosse, <i>lif.</i> Broses. <i>ibid.</i> l. 5. quelque essai, <i>lif.</i> un essai.
— 222. —	9. Burnet, <i>lif.</i> Burney.
— 229. —	1. Augerfon & Entik, <i>lif.</i> Anderson & Entik.
— 238. —	3. Douterheim, <i>lif.</i> Drontheim.
— 254. —	12. 1741, <i>lif.</i> 1744.
— 255. —	19. en trois parties, <i>lif.</i> en trois volumes in-4°.
— 263. —	7. peu après, <i>lif.</i> peu avant.
— 270. —	24. Sarganeck, <i>lif.</i> Sarganeck.
— 281. —	11. sont les seuls, <i>lif.</i> sont presque les seuls.
— 281. —	9. 1744, <i>lif.</i> 1704.
— 297. —	6. Auguste, <i>ajoutez</i> duc de.
— 299. —	3. Chabane, <i>lif.</i> Chabanes.
— 302. —	11. BRUMBERY, <i>lif.</i> BRUMBERG.
— 307. —	1. Tachischtechef, <i>lif.</i> Tatischief.
— 311. —	21. caractères, <i>lisez</i> caractère.
— 321. —	25. à un bourg, <i>lif.</i> dans un bourg.
— 339. —	24. colonel, <i>lif.</i> général.
— 371. —	24. Dutems, <i>lisez</i> Dutens.
— 430. —	10. Contarzani, <i>lif.</i> Conterzani.
— 431. —	25. Brum, <i>lif.</i> Bruni.
— 434. —	17. Septembre, <i>lif.</i> Décembre.
— 455. —	8. de Turin, <i>lif.</i> à Turin.
— 477. —	20. privilège, <i>lif.</i> permission.
— 480. —	3. Ehgerbrecht, <i>lif.</i> Engelbrecht.

NOTE DES CITATIONS

qu'on trouve le plus fréquemment dans la Prusse littéraire sous un seul nom d'auteur, ou par quelques mots abrégés.

Adelung.] *Fortsetzung und Ergänzungen zu Christian Gottlieb Jöchers allgemeinen Gelehrten-Lexicon, worin Schriftsteller aller Stände nach ihren vornehmsten Lebensumständen und Schriften beschrieben werden, von Christoph ADELUNG; c'est-à-dire: Continuation, & Supplémens du Dictionnaire universel des sçavans, de Chrétien Gottlieb Jæcher, où il est parlé des écrivains de tout état d'après les circonstances de leur vie, & de leurs écrits; par Jean Christophe Adelung. Tom. I. A Leipzig 1784, in-4°.*

Arnold.] Daniel Heinrich ARNOLDS ausführliche und mit Urkunden versehene Historie der Königsbergischen Universität; c. à d. Histoire détaillée de l'université de Königsberg, justifiée par des documens; par Daniel Henri Arnold. A Königsberg en Prusse 1746, en deux volumes in-8°.

XXVI NOTE DES CITATIONS.

Bärner.] *Nachrichten von den vornehmsten Lebensumständen und Schriften jetztlebender berühmter Aerzte und Naturforscher in und ausser Deutschland, von Friederich BOERNER, außerordentlichem Professor der Medicin zu Wittenberg; c. à d. Notices des plus remarquables circonstances de la vie & des écrits des médecins & observateurs curieux de la nature qui vivent hors de l'Allemagne & dans l'Allemagne; par Frédéric Bärner, professeur extraordinaire de médecine à Wittenberg. A Wolfenbüttel 1748—1756, en trois volumes.*

Dreyhaupt.] *Pagus Neletici et Nudzi, oder ausführliche diplomatisch - historische Beschreibung des zum ehemaligen Primat - und Erzstift, nunmehr aber durch den Westphälischen Friedensschluss secularisirten Erzherzogthum Magdeburg gehörigen Saal Kreises etc. Von Johann Christoph von DREYHAUPT; c. à d. Description diplomatique du cercle de la Saale appartenant au duché de Magdebourg, autrefois archevêché, mais à présent sécularisé par la paix de Westphalie; par Jean Christophe de Dreyhaupt. A Halle 1750—1751, en deux parties ou volumes in-folio.*

Goldbeck.] *Litterarische Nachrichten von Preussen, herausgegeben von J.... F.... GOLD-
BECK; c. à d. Notices littéraires de Prusse, pu-*

NOTE DES CITATIONS. XXVII

bliées par J.... F.... Goldbeck. La première partie en 1782; la seconde partie à Leipzig & Dessau 1783.

Hamberger.] Das gelehrte Teutschland, oder Lexicon der jetztlebenden teutschen Schriftsteller, zusammengetragen von George Christoph HAMBERGER, Professor der gelehrten Geschichte auf der Universität zu Göttingen; c. à d. L'Allemagne savante, ou Dictionnaire des auteurs allemands qui sont présentement en vie; par George Christophe Hamberger, professeur d'histoire à l'université de Göttingue. A Lemgo 1767. Avec des Supplémens des années 1768 & 1770.

Jæcher.] Allgemeines Gelehrten-Lexicon, darinn die Gelehrten aller Stände, sowohl männlichen als weiblichen Geschlechts, in alphabetischer Ordnung beschrieben worden, herausgegeben von Christian Gottlieb JOECHER; c. à d. Dictionnaire universel des savans, où les savans de tous les états, tant du sexe masculin que du féminin, sont décrits par ordre alphabétique, publié par Chrétien Gottlieb Jæcher. A Leipzig 1751, en quatre volumes in-4°.

Kutlner.] Charaktere der Teutschen Dichter und Prosaisten von Kaiser Karl dem Grossen bis aufs Jahr 1780; c. à d. Caractères des poë-

XXVIII NOTE DES CITATIONS.

ies & des profateurs allemands, depuis Charlemagne jusqu'à l'an 1780. A Berlin chez Vofs. 1781, in-8°. N.B. Quoique l'auteur ne soit pas nommé, l'on fait que cet ouvrage est de Mr Kuthner, professeur à Mitau.

Mémoires de l'académie.] On cite la collection des mémoires de l'académie des sciences & belles lettres de Berlin. Ils sont distingués en Mémoires & Nouveaux Mémoires. Les premiers commencent à l'an 1746, & continuent jusqu'à l'an 1769; les autres commencent depuis 1770, & continuent jusqu'à présent, du moins jusqu'à 1786. On trouve les éloges des académiciens qui sont le sujet des articles, dans le volume qui appartient à l'année dans laquelle ils sont morts, ou dans le suivant.

Meufel.] *Erster, zweiter und dritter Nachtrag zu dem gelehrten Teutschland des seeligen Professor Hamberger, von Johann George MEUSEL;* c. à d. Premier, second & troisième Supplément à l'Allemagne savante du feu professeur Hamberger; par Jean George Meufel. Depuis l'an 1783 l'ouvrage & les supplémens sont de lui. Le dernier supplément que nous avons est de l'an 1788.

Nicolaï.] *Beschreibung der Königlichen Residenz-Städte Berlin und Potsdam und aller*

daselbst befindlichen Merkwürdigkeiten; c. à d. Description des villes de Berlin & Potsdam, résidences royales, & des choses remarquables qui s'y trouvent. N. B. On s'est servi des éditions allemandes des années 1777 & 1785, qui contiennent dans le troisième & quatrième appendice les notices des écrivains & des artistes vivans, & des artistes qui ont vécu sous les règnes de Frédéric I, de Frédéric Guillaume I, & de Frédéric II.

Not. part.] On indique par ces mots des renseignements que l'auteur a eus de quelques personnes qu'on n'a pas jugé à propos de nommer. On a même le plus souvent omis cette indication, qu'on peut supposer toutes les fois qu'il n'y en a point d'autres.

Pütter.] *Johann Stephan PUTTER Versuch einer academischen Gelehrten - Geschichte von der George-Augustus-Universität zu Göttingen*; c. à d. Essai d'une histoire académique & littéraire de l'université de Göttingue; par Jean Étienne Pütter. A Göttingue 1765. Un volume in-8°, avec une continuation, &c.

Schmid.] *Neckrolog, oder Nachrichten von dem Leben und den Schriften der vornehmsten verstorbenen Teutschen Dichter, gesammelt von Christian Heinr. SCHMID, Regierungsrath,*

Doctor der Rechte und Professor der Beredsamkeit und Dichtkunst; c. à d. Nécrologue, ou Notices de la vie & des écrits des principaux poètes allemands qui sont morts; par Chrétien Henri Schmid, conseiller de régence, docteur en droit, & professeur d'art poétique. A Erlang & Berlin 1785. N.B. Nous citons aussi de cet auteur quelques ouvrages, comme la Chronologie du Théâtre, & l'Histoire des poètes.

Trinius.] Beitrag zu einer Geschichte berühmter und verdienter Gottes-Gelehrten, von Johann Antonius TRINIUS; c. à d. Mémoires pour servir à une histoire des théologiens célèbres; par Jean Antoine Trinius, en trois parties. A Leipzig 1751, in-8º.

Weidlich.] Biographische Nachrichten von den jetztlebenden Rechtsgelehrten, von Christian WEIDLICH, königlich-Preussischen Justiz-Commissarius und Notarius zu Halle; c. à d. Notices des juriscultes vivans, par Chrétien Weidlich, &c. &c. N. B. On cite aussi de Mr Weidlich quelques autres ouvrages sur le même sujet.

T A B L E

DU CONTENU DU PREMIER TOME.

I N T R O D U C T I O N.

SECTION PREMIÈRE.

	PAG.
<i>Premiers progrès qu'ont faits les lettres & les arts dans les pays qui composent la monarchie prussienne jusqu'en 1530. . .</i>	1
SECT. II. <i>Quel fut leur état depuis la réformation jusqu'à la paix de Westphalie.</i>	20
SECT. III. <i>Progrès rapides sous le grand électeur, & sous Frédéric I, roi de Prusse.</i>	30
SECT. IV. <i>Quel fut le retardement que les lettres ont éprouvé sous Frédéric Guillaume I.</i>	35
SECT. V. <i>Impulsions extraordinaires sous Frédéric II. Nouveau système d'éducation.</i>	43
SECT. VI. <i>Instruction des femmes; alliances étrangères; liberté de la presse. . .</i>	56
SECT. VII. <i>Changement qui s'est fait dans l'étude & l'usage des langues.</i>	67

	PAGE
SECT. VIII. <i>Progrès de la langue & de la littérature nationales.</i>	79
SECT. IX. <i>État de chaque science, Révolution dans la théologie. Progrès de la philosophie spéculative. Piétistes; nouvelle classe de controversistes. Nouvelle jurisprudence.</i>	86
SECT. X. <i>Ouvrages d'imagination. Poësie de différens genres. Théâtre. Musique.</i>	106
SECT. XI. <i>Histoire & Géographie.</i>	128
SECT. XII. <i>Science militaire.</i>	135
SECT. XIII. <i>Éloquence, & autres genres de littérature. Mauvais goût qu'on reproche aux Allemands. Typographie, & ses défauts.</i>	141
SECT. XIV. <i>Progrès de l'architecture dans les états prussiens. Son absurdité à certains égards.</i>	159
SECT. XV. <i>Sculpture, & autres arts dépendans du dessin.</i>	169
HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS &c.	181

LA PRUSSE

L I T T É R A I R E

S O U S

FRÉDÉRIC II.

I N T R O D U C T I O N.

SECTION PREMIÈRE.

Premiers progrès qu'ont faits les lettres & les arts dans les pays qui composent la monarchie prussienne jusqu'en 1530.

DANS toute l'étendue du pays qui forme aujourd'hui la monarchie prussienne, si l'on excepte Magdebourg, Halberstadt & les états de la Westphalie, à peine trouve-t-on quelques traces de culture antérieures au siècle de Barberousse. Tout ce que les historiens rapportent de plus ancien concernant les mœurs, les arts, les coutumes, la littérature des Allemands, se borne d'ordinaire au cercle du Rhin, de la Fran-

brutissement où l'avoient plongée ces peuples. Sous les empereurs saxons, la littérature romaine s'introduisit dans la basse Saxe; mais elle s'arrêta au pays de Bronswic, de Magdebourg, de Halberstadt. Les ouvrages de Roswida, fondatrice & première abbesse de Gandersheim, & l'élévation d'un chanoine de Halberstadt qui fut pape sous le nom de Clément II, ne laissent point lieu de douter que ces pays n'eussent déjà été civilisés. Les croisades, qui firent naître l'ordre teutonique & autres semblables institutions, rapprochèrent les peuples du nord de ceux du midi: & l'on commença à voir la civilisation s'étendre soit dans la haute Saxe, soit dans la Prusse, dès le siècle de Frédéric barberousse. Mais les progrès ont été si lents, que deux siècles entiers à peine offrent quelque chronique qui puisse nous prouver que les moines & les prêtres savoient lire & écrire.

Ce n'est que vers l'époque où la maison de Hohenzollern vint à gouverner la Marche que l'on trouve des traces un peu sensibles de lettres & de civilisation. Les conquêtes qui se font faites du nord au sud, ont amené la barbarie dans les pays où les conquérans se sont répan-

dus; mais lorsque des nations ou des familles souveraines s'étendent des pays méridionaux vers le nord, elles y amènent la culture & les arts. Les Romains, en conquérant les Gaules & quelques provinces de l'Allemagne occidentale, introduisirent les arts qu'ils avoient eux-mêmes appris des Grecs & des Étrusques. Les Arabes, en passant de l'Afrique en Espagne, y ramenèrent la littérature orientale, qui sous les Visigoths s'étoit perdue. Les comtes de Hohenzollern venant de la Souabe dans la Franconie & dans la haute Saxe, on supposeroit que ces princes n'ont eu d'autre objet que de s'agrandir; il est toujours certain que les arts & la culture les suivirent dans leurs nouvelles acquisitions; parce qu'eux-mêmes, & tous ceux qui leur étoient attachés, venoient d'un pays plus civilisé que n'étoit celui où ils se transféroient. Mais la communication de la Souabe avec Rome, Naples & Milan sous le règne des deux Frédéric & de trois Henri, avoit porté dans la patrie de ces empereurs les connoissances qui s'étoient conservées en Italie, ou qui commençoient déjà à renaître de leur temps (a)

(a) V. Bettinelli, *Risorgimento d'Italia dopo il mille*.

Lorsque des comtes de Hohenzollern héritèrent des seigneuries dans le pays d'Anspach & de Bareuth, & devinrent burgraves de Nuremberg, ils n'étoient pas assez puissans, ni assez considérés pour donner d'abord le branle à la balance politique, ni pour pousser les progrès de la civilisation, de la littérature & des arts. Mais ils ne tardèrent point à acquérir une grande influence dans les affaires générales. Nuremberg, qui est au centre des deux margraviats, étoit une des villes les plus commerçantes de l'Allemagne. Les burgraves, qui sans en être absolument les maîtres, y avoient du crédit & du pouvoir, se trouvoient en état de rendre de grands services aux empereurs & à ceux qui aspiroient à l'empire, d'autant plus que les diètes d'élection se tenoient souvent à Nuremberg. Aussi les bons offices & les secours du burgrave Frédéric IV assurèrent-ils la couronne impériale à Henri VII de la maison de Luxembourg; depuis cette époque les burgraves, non seulement ont acquis l'électorat, mais ont fait changer de face au pays. Les margraves de la maison d'Anhalt y avoient déjà attiré des colonies des Pays-bas. Albert,

surnommé l'ours, a vraiment créé en grande partie ce pays. Charles de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII, y avoit introduit quelques principes de bonne administration & quelque germe de littérature. Ce prince, qui fut roi de Bohême & empereur après son père, avoit été élevé à la cour de France, qui étoit dès-lors la plus polie, la plus brillante de toutes celles de l'Europe; il avoit été plusieurs fois en Italie, où les arts étoient déjà fort avancés & où il avoit même connu le célèbre Pétrarque, à qui l'Europe littéraire est particulièrement redevable de ses progrès. Charles IV commença à répandre dans les pays de sa domination, la Bohême, la Silésie, le goût des arts & quelques bons principes d'économie civile. Charles IV ayant acheté l'an 1373 la Marche du Brandebourg du margrave électeur Otton de Bavière, pour faire un appanage à son fils Wenceslas, & pour lui donner un rang dans l'empire, il y introduisit les arts qu'il avoit trouvés ou introduits dans la Bohême, qui étoit alors le royaume le plus brillant de la chrétienté après celui de France. La culture qu'il introduisit en Bohême, & dans la

Silésie, qui en dépendoit, s'étendit dans le Brandebourg d'autant plus que cet empereur avoit dessein de former une place de commerce sur l'Elbe, & que dans cette vue il fit sa résidence à Tangermunde sur le bord de cette rivière dans la vieille Marche. On voit par le cadaastre qu'il fit faire l'an 1376, que ce prince avoit des idées économiques surprenantes pour son siècle. C'est du règne de cet empereur, roi de Bohême, auteur de la fameuse bulle d'or, que date la littérature allemande, aussi bien que la constitution germanique. Mais ce n'auroit été qu'une lueur passagère, si peu de temps après le burgrave de Nuremberg ne se fût chargé du gouvernement de la Marche & n'en fût ensuite devenu maître & souverain.

Wenceslas, aussi grand dissipateur que son père avoit été bon économiste, engagea la Marche pour en tirer de l'argent, se réservant néanmoins la qualité d'électeur. Dans le délabrement où cet empereur laissa la monarchie, Sigismond, son frère & son successeur, dut renoncer aux vastes projets de Charles, en supposant qu'il ait eu celui d'ouvrir un commerce entre la Bohême & la mer du nord. Sigismond

jugea même nécessaire de confier le gouvernement de la Marche à un prince capable de la défendre, & d'en faire, comme elle devoit l'être dès sa première institution, un rempart de l'empire.

Il n'y avoit que Frédéric IV, burgrave de Nuremberg, qui fût en état de bien faire valoir & gouverner ce pays, & d'acquitter en même temps les dettes que Sigismond avoit contractées pour le rétablir & en tirer quelque parti. Le burgrave avoit déjà avancé de grosses sommes à Sigismond; il avoit beaucoup contribué à son éléction, & l'avoit aidé à soutenir la guerre qu'il avoit en Hongrie. L'empereur ne pouvoit s'acquitter de ses obligations envers le burgrave qu'en lui cédant quelques parties de ses états. Un savant ministre d'état, très-connu de toute l'Europe par son érudition & son zèle patriotique, a prouvé que les revenus de la Marche électorale à peine pouvoient égaler l'intérêt de cinq pour cent de la somme de 400,000 florins que la cour impériale de Prague lui devoit, & dont on a l'aveu dans l'acte de cession que l'on conserve (a).

(a) *Dissertation de Mr de Hertzberg dans les Mémoires de l'Académie, de l'an 1764.*

Sigismond, convaincu d'ailleurs de l'impossibilité de gouverner par lui-même ce pays, se crut heureux, dans les circonstances où il se trouvoit, que le burgrave de Nuremberg voulût s'en charger.

La maison de Zollem possédoit en Franco-nie des états considérables, dans un cercle qui pour l'aménité & la fertilité du sol ne cède ni à la Bavière, ni aux pays d'Anhalt, & qui par ses avantages & les agrémens du commerce qui s'y faisoit alors, pouvoit se compter pour le plus florissant qui fût dans tout l'empire. Frédéric VI, qu'on appela depuis Frédéric I comme électeur, eut le courage de quitter ce beau pays tout formé, dont on fit dans la suite l'appanage d'une branche cadette de la famille, & d'établir la branche principale dans le Brandebourg, qui ne paroissoit offrir rien d'attrayant. Mais il avoit connu ce pays en le gouvernant comme lieutenant général de l'empereur pendant quelques années, & il entrevit que d'un marquisat pauvre & méprisé on pouvoit faire un état respectable. Sans doute qu'il comptoit pour beaucoup la qualité d'électeur, qui y étoit solidement attachée par la bulle d'or de Char-

les IV. On voit plus que jamais aujourd'hui que sa prévoyance ne fut point frustrée & que sa magnanimité ne fut pas sans récompense.

Il seroit difficile de dire si au quinzième siècle il y avoit plus de culture, plus de savoir, plus de goût dans la Franconie que dans la Thuringe & dans la basse Saxe, qui séparent les anciens états de la maison de Zollern de la Marche de Brandebourg qu'ils acquirent. Mais il est très-certain que Magdebourg, Halle & Halberstadt, qui se trouvent à la rive gauche de l'Elbe, étoient plus avancées à tous égards que ne l'étoit le Brandebourg. Quand on ne feroit que comparer les églises de Magdebourg & de Halberstadt avec celles de Brandebourg, de Havelberg & de Berlin, & les monumens qui s'y trouvent, on pourroit facilement juger de la différence.

La Prusse n'avoit commencé à être civilisée que trois siècles après qu'on avoit fait quelques progrès dans la basse Saxe. Lorsque l'empereur Frédéric II permit, autant qu'il étoit en son pouvoir, aux chevaliers teutoniques de conquérir la Prusse, & qu'on y fonda à peu près dans le même temps le premier évêché, il y

avoit près de trois cents ans que la basse Saxe avoit des fondations religieuses, & par conséquent quelques principes de police & de littérature. Le premier livre, si je ne me trompe, qui ait été fait dans la Prusse, est la chronique de l'ordre teutonique. Elle est exactement postérieure d'un siècle à l'introduction des chevaliers dans le pays, & semble l'ouvrage d'un Allemand de Franconie. Quelque peu rapides qu'aient été les progrès auxquels les ordres monastiques ont contribué, les pays dont les ordres militaires s'emparèrent, les ont faits beaucoup plus lents. Il est vrai que les chevaliers conquérans n'ont pas manqué d'amener à leur suite des colonies monastiques & des prêtres attachés à leurs ordres. Aussi la chronique que je viens de nommer, a-t-elle été écrite par un prêtre de l'ordre teutonique, appelé Pierre Duisbourg. Il ne reste guère d'autres traces de littérature prussienne qu'une continuation de cette chronique faite encore autres cent ans après, vers l'an 1430; car elle finit à l'an 1433 (^a). Je ne doute pas que les autres grands maîtres de l'ordre n'aient fait quel-

(^a) *Histoire de l'ordre teutonique*. Tom. III. p. 126.

que bien à la Prusse; mais ce ne fut que sous Albert de Brandebourg, ou du moins de son temps, que ce pays commença à produire quelques savans célèbres, & qu'on y fonda de bonnes écoles & même des universités. (*Voyez ARNOLDT.*)

La Poméranie n'étoit pas plus avancée dans la culture vers le milieu du siècle quinzième que le Brandebourg ne l'avoit été avant que l'empereur Charles IV & l'électeur Frédéric I le gouvernassent.

Les Venèdes, anciens habitans de cette contrée, n'avoient embrassé le christianisme que sous Frédéric barberousse, deux siècles après que les Otton en avoient jeté les premiers germes dans le Brandebourg. Les familles allemandes, transportées dans la Poméranie pour qu'elles aidassent à humaniser les Venèdes, y avoient fondé des églises & des couvens, & introduit par là les élémens de la littérature & des arts. Mais ils étoient encore si peu répandus au commencement du seizième siècle, que Bogislas X, surnommé le grand, & un autre de ses frères, n'avoient encore rien appris à l'âge de vingt ans qu'à jargonner un peu de

latin en allant à l'école du village de Rugenwalde, où il ne se trouva qu'un payfan, Jean Lange, qui ne sachant ni lire ni écrire, se chargea en quelque façon de l'éducation de ce prince, & qui lui servit de conseil, lorsqu'à la mort de son père & de son frère aîné il fut appelé à la couronne (a). Son père, & pendant quelque temps lui-même, n'eurent pour trésoriers ou pour intendans de leurs finances que des hommes qui ne savoient pas ce que c'étoit qu'un livre de compte, qui portoient au souverain ce qu'ils jugeoient à propos de la recette des tailles, accises & péages qu'on leur payoit. Bogislas, qui régnoit jusqu'à l'an 1523, se vit encore obligé de confier la recette de ses droits à des ecclésiastiques, qui par leur état devoient se mêler de toute autre chose, mais qui étoient les seuls capables de s'acquitter de cet emploi. Quelle différence entre la Poméranie & la Toscane ! Lorsque Bogislas prit les rênes du gouvernement, les Médicis, qui n'étoient que les premiers bourgeois de

(a) Voyez *Klemzau*, *Cramer*, *Micrael*, cités par *Pellou-rier* dans l'*Abrégé de la vie de Bogislas*, &c. *Mémoires de l'Académie de l'an 1753*.

Florence, avoient des commis à Paris & à Londres, menoient un train qui surpasseit celui des pairs & des princes. Il est vrai que ce Bogislas, par le bon sens & le goût de la représentation que son payfan Lange lui fut inspirer, par l'ordre qu'introduisit Werner de Schulembourg, ministre d'état de l'électeur Frédéric II, qui voulut bien le prêter au duc son beau-frère, & par la connoissance du monde qu'il acquit en voyageant en Italie & au levant, fit beaucoup pour civiliser son pays.

Mais le motif même de ces voyages, qui étoit d'aller visiter le saint sépulcre dans la Palestine, prouve encore combien on étoit reculé en Poméranie comparativement au reste de l'Europe. Dans ces temps-là, en Italie ni en France, il n'y avoit plus que des moines & des dévots de la lie du peuple qui fissent de tels pèlerinages. La Poméranie ne suivit les progrès qu'on faisoit ailleurs, que sous les rois de Suède, & l'électeur de Brandebourg. Et à cette époque l'ignorance a été générale dans la haute Saxe & dans tout le nord. Le bas clergé, qui est à présent le vrai soutien de toutes les sciences, s'y appliqua un peu plus

ard. Avant l'invention de l'imprimerie, les curés de villages n'avoient guère le moyen de s'instruire. Les moines étoient trop livrés à des spéculations inutiles & à des occupations peu favorables aux progrès de l'esprit humain. On trouve des Schulembourg, des Alvensleben, des Blumenthal, des Bulow, des Hagen, des Koenigsmarck, des Rohr, noms illustres dans ce pays, tandis qu'il y avoit très-peu de bourgeois qui fissent des livres & qui fussent même en état d'en avoir (a).

La noblesse même, si l'on excepte ceux qui s'aspiroient aux dignités ecclésiastiques, n'étoit ni disposée, ni excitée à l'étude. La constitution du pays rendoit les gentilshommes allemands beaucoup moins instruits que ne l'étoient ceux des autres pays. La noblesse italienne vivoit dans les villes depuis le temps de l'empereur Frédéric II, lorsqu'elles prirent la forme de républiques, au lieu qu'en Allemagne, surtout en Saxe, ayant toujours vécu dans ses châteaux ou ses terres, elle n'avoit ni le motif ni les

(a) Voy. *Seidel, Icones & Elogia virorum aliquot præstantium, qui Marchiam juverunt ac illustrarunt* : ouvrage allemand publié par Kuster. Berlin 1751.

occasions de s'instruire. Aussi trouve-t-on dans le quinzième siècle, dans chaque ville d'Italie, plus de gentilshommes instruits qu'on n'en auroit trouvé dans tout le Brandebourg, & même dans la Saxe. Cependant les villes de Halberstadt, de Magdebourg & de Halle, non seulement étoient plus avancées que les parties plus septentrionales de l'Allemagne, mais elles alloient presque de pair avec les villes flamandes, qui se comparoient à celles d'Italie, & qui en approchoient certainement. Nuremberg ne le cédoit à aucune ville de Flandre; & lorsque la maison de Brandebourg gouvernoit en même temps & de bon accord, quoique divisée en plusieurs branches & sous différens titres, en Westphalie, en Franconie, dans la basse & dans la haute Saxe, dans la Prusse, tous ces pays se durent communiquer leurs lumières, puisque les souverains s'entr'aidèrent réciproquement à y contribuer par de bonnes institutions. Ordinairement c'est aux instituteurs des princes qu'on est redevable des établissemens littéraires, comme on l'est des fondations religieuses à leurs confesseurs. Les trois premiers électeurs de la maison de Hohenzollern Frédéric I, Frédéric II &

& Albert, qui fut certainement avec raison comparé tantôt à Achille, tantôt à Ulyffe, impliqués dans des guerres & des querelles sérieuses, tantôt avec les Brandebourgeois leurs nouveaux sujets, tantôt avec les Nurembergeois qui l'avoient été auparavant, tantôt avec les princes voisins, n'avoient guères pu donner leurs soins qu'aux arts les plus indispensables. Jean surnommé Cicéron, fils & successeur d'Albert, initié de très-bonne heure aux affaires de l'état, sentit qu'un des plus sûrs moyens de prévenir les désordres qui désoloient son pays & de le purger des brigands, étoit d'y introduire les lettres & les arts, & résolut pour cela d'ériger une université ^(a). C'étoit Francfort sur l'Oder qu'il avoit choisi pour y faire cet établissement. Il avoit obtenu dès l'an 1498 pour cet effet une bulle du Pape Alexandre VI. La mort qui l'enleva à la fleur de son âge, l'empêcha d'exécuter son dessein; mais les instituteurs qu'il avoit donnés à ses fils Joachim, parmi lesquels il y avoit Jean Carion, auteur d'une chronique très-connue, engagèrent facilement leurs élèves

(a) *Leutinger, de Marchia ejusque statu. Lib. I. p. 12.*

à effectuer ce que son père avoit projeté, & l'université fut ouverte solennellement l'an 1506. On en confia la direction à un fameux théologien, nommé Conrad Wimpina, qu'on fit venir de Leipfic. Cette ville étoit devenue une des plus florissantes de l'Allemagne, & son commerce contribuoit déjà aux progrès des lettres & des arts. Wittenberg, qui touche encore de plus près à la Marche électorale, & qui dépendoit même de l'évêque de Brandebourg pour le spirituel, vit ouvrir son université presque dans ce même temps. Frédéric III, électeur de Saxe, la fonda à la sollicitation de Martin Millerstadt, qui l'accompagna dans ses voyages en Italie & à Rhodes.

Albert, le cadet des fils de Cicéron, eut sans doute beaucoup de part à ce que fit l'électeur Joachim son frère pour l'avancement des lettres ; mais il fit aussi beaucoup pour lui-même, lorsqu'il fut archevêque de Magdebourg, administrateur de l'évêché de Halberstadt, archevêque électeur de Maïence & cardinal. Il avoit rassemblé une bibliothèque qui passoit pour être des mieux fournies tant en livres qu'en manuscrits anciens. Quelques voya-

geurs gens de lettres avoient répandu en Italie qu'il se trouvoit dans la bibliothèque de ce prince un exemplaire complet de l'histoire de Tite Live; Léon X lui écrivit pour le prier de la lui faire transcrire & de la lui envoyer, pour qu'on pût l'imprimer. Le bref du pape, signé par Sadolet, & du style de ce savant prélat, se conserve en original dans la bibliothèque royale de Berlin; & l'on pourroit favoir à Rome quelle fut la réponse d'Albert. Mais une grande preuve des moyens de s'instruire que ce cardinal archevêque procura au pays qu'il gouvernoit, est de voir fortir de Magdebourg la plus grande production littéraire que l'Allemagne ait vu paroître dans le siècle de Charles Quint, je veux dire les centuries qui portent encore le nom de magdebourgeoises. Elles parurent presque dans le même temps que Jean Cacion présenta à Joachim I & à son fils Joachim II, prince électoral, sa chronique, le premier bon abrégé d'histoire universelle qu'on eût, & qui eut en effet un succès étonnant, même chez les nations qui au reste étoient beaucoup plus avancées que l'Allemagne (a).

(a) L'épître dédic. de cette chronique est datée de Berl. 1531.

Cependant Leipzig, Wittenberg & Erfurt avoient des universités florissantes, où les princes mêmes du nord alloient étudier; & les progrès qu'on faisoit, soit dans la Saxe électorale, soit dans la Thuringe, ne pouvoient qu'influer sur la culture du Brandebourg, de la Poméranie & de la Prusse. Alors la Prusse ne tarda pas à suivre les progrès qu'on faisoit dans le Brandebourg, & dans les pays avec lesquels il confine au midi. Albert de Brandebourg Anspach, cousin du cardinal de ce nom, devint grand maître de l'ordre teutonique & ensuite duc de Prusse; c'est lui qui fonda l'université de Königsberg. Jamais famille de souverains n'offrit l'exemple d'une conspiration plus glorieuse pour répandre dans une aussi grande étendue de pays le germe de la littérature.

SECTION DEUXIÈME.

Quel fut leur état depuis la réformation jusqu'à la paix de Westphalie.

A l'époque d'où nous sortons, Martin Luther jetoit les fondemens de la réforme. Cette grande révolution dans les opinions religieuses

aida sans doute aux progrès de la raison. Cependant les effets ne furent sensibles pour la littérature qu'un siècle & même un siècle & demi après la mort de son fameux auteur. Cinq ou six hommes célèbres, contemporains de Luther, ne devoient rien, ni leur goût, ni leur savoir, à l'enthousiasme que cet homme excita. Jean Carion, lorsqu'il composa sa chronique à Berlin, étoit encore de la communion romaine. Flaccus Illyricus, & ses coopérateurs dans la compilation des centuries de Magdebourg, ne furent redevables de leur succès qu'au moyen de travailler qu'ils trouvèrent, & à la liberté dont on jouissoit à Magdebourg sous le cardinal Albert, qui mourut pourtant dans le sein de l'église romaine. Depuis que la confession d'Augsbourg fut publiée, la fermentation dans laquelle l'ardent novateur plongeait les esprits, ne produisit que de la controverse, des guerres civiles, des ravages. Ce Jean Funck qui insinua le luthéranisme à l'électeur Joachim II & au duc de Prusse, n'étoit pas plus savant, ni meilleur écrivain que Carion & George Sabin, dont le duc Albert s'étoit servi pour diriger la fondation de l'université de Königsberg. Pen-

tinger, Conrad Celtès, Copernic & Mélancthon ne devoient rien à la réforme que Luther introduisit dans l'église. Tout l'avantage qu'on en retira durant le seizième siècle, fut de pouvoir imprimer quelques faits historiques, qu'on n'auroit pas peut-être imprimés dans des pays catholiques. Il est vrai que dans la crise où se trouvoit l'Europe par les progrès qu'avoient faits les lettres & la nouvelle doctrine que Luther avoit osé publier, & qui fut le signal d'une insurrection dans toutes les universités, & dans toutes les églises, nombre de docteurs, d'ecclésiastiques & d'écrivains de toute sorte qu'on soupçonna de suivre les nouvelles opinions, furent inquiétés, persécutés, & contraints de chercher un asile dans les pays dont les souverains s'étoient déclarés pour le luthéranisme. On eut par conséquent à Francfort sur l'Oder des professeurs de différentes nations, qui durent contribuer à l'avancement des connoissances & aux progrès de la raison. Un Écossais appelle Alexandre d'Ales, de même nom que le célèbre scolastique du siècle treizième, qui s'étoit fait quelque réputation en Angleterre & en France, d'où la hardiesse de ses opinions l'avoit

fait partir, & un François Stancari de Mantoue, chassé de sa patrie, ensuite de Cracovie par le même motif, obtinrent des places dans le Brandebourg ou en Suisse. Mais ni ces étrangers, ni les professeurs allemands ne s'occupèrent d'autre chose que de l'infailibilité du pape, du nombre & de l'efficace des sacrements de l'église.

De toutes ces disputes il n'y avoit que celle de la justification qui pût conduire à quelques principes de philosophie, & ce ne fut que deux siècles après qu'on auroit pu dire qu'elle fraya le chemin à l'harmonie préétablie de Leibnitz. Comment auroit-on pensé à d'autres genres d'études, tandis que les princes mêmes ne sembloient avoir étudié que pour s'ingérer dans les disputes théologiques ? Joachim II (a) ayant embrassé la réforme, le pape, qui auroit voulu le ramener à la communion de l'église romaine, envoya le célèbre nonce, ensuite cardinal Commendon, pour tâcher de le persuader. Dès que les princes venoient aussi juges suprêmes des disputes de

(a) Beckmann. *Notitia univers. Francof.*

religion, la théologie ne pouvoit qu'être l'étude dominante, même dans les cours.

A peine la controverse commençoit-elle à passer de mode vers la fin du siècle, qu'une nouvelle réforme dans le culte la ranima. L'élève • lecteur Jean Sigismond embrassa le calvinisme, soit par conviction, soit pour plaire aux habitants du pays de Clève, devenus ses sujets après la mort de Jean Guillaume, dernier duc de Juliers, Clève & Bergue. Aussi depuis l'an 1539 que Joachim II embrassa le luthéranisme jusqu'au règne de Frédéric I, bisaïeul de Frédéric Guillaume aujourd'hui régnant, le Brandebourg n'a presque point produit d'auteurs un peu connus, excepté Chemnitz. On peut en juger par le catalogue des professeurs de Francfort sur l'Oder. Joachim II assigna à l'université des revenus de la chartreuse qui étoit aux portes de cette ville, & doubla par ce moyen les salaires des professeurs. Malgré cela cette université, toute illustre qu'elle étoit, n'offre pas jusqu'au commencement de notre siècle plus d'orateurs, d'historiens, de poètes, de théologiens, de philosophes que n'en pouvoient compter dans le même temps tout mé-

diocre collège de jésuites dans les pays catholiques, & même ceux des dominicains en Espagne, où cet ordre si peu fait pour la belle littérature & pour les sciences, s'étoit chargé de l'instruction de la jeunesse. Képler, le créateur de l'astronomie, Opitz le père de la poésie allemande, le baron de Logau qui le suivit, Helmbrand baron de Hohberg, Christian de Hoffmann, Waldau, Gaspar Lohenstein, n'étoient ni nés ni élevés dans la Saxe luthérienne, mais dans la Silésie & dans l'Autriche, provinces catholiques romaines, avant qu'on sentît aucun avantage, ni littéraire, ni politique, de la réformation.

Si nous sortons de l'Allemagne, nous trouvons que pendant plus d'un siècle & demi le catholicisme n'a point empêché l'Italie d'avoir des Tasse, des Guarini, des Pandta, des Nani, des Sarpi, des Galilée, ni l'Espagne d'avoir des Cervantes, des Véga, des Calderon, des Gracian, ni la France de produire les Descartes, les Gassendi, les Corneilles, & cette foule de grands auteurs qu'on étudie, qu'on imite encore dans tous les pays cultivés. Quelques bons historiens protestans, contemporains de

Chemnitz, malgré la liberté qu'ils se permirent, ne sont pas plus exacts & plus vrais dans les narrations, ni plus politiques & plus philosophes dans les réflexions que quantité d'autres historiens italiens & espagnols du même siècle. Pour les arts, il est très-constant que la réforme en a plutôt reculé ou arrêté les progrès, qu'elle ne les a favorisés; car quel est le pays protestant qui ait eu des peintres, des sculpteurs, tels qu'en eurent l'Italie, l'Espagne, les Pays-bas, l'Allemagne même avant la réformation (^a). Cependant deux points de pure discipline sur lesquels la cour de Rome auroit peut-être dû se relâcher, le mariage des prêtres & le culte public en langue vulgaire, ont jeté la racine de l'arbre que nous voyons présentement étendre ses branches florissantes.

Dans les deux cercles de la Saxe, qui comprend à peu près toute l'Allemagne protestante, la classe des professeurs, aussi bien que celle des ecclésiastiques, non seulement se recrute par elle-même, mais fournit encore au gouvernement, aux cours des princes, aux maisons des gentilshommes & des riches bourgeois, des

(a) Voy. ci-après Sect. dernière.

conseillers, des gouverneurs, des maîtres particuliers. Et l'effet de cette quantité incroyable de jeunes gens de lettres qui sortent des familles de tant de pasteurs de villes & villages, de tant de recteurs d'écoles & de professeurs d'universités, qui sont ailleurs célibataires pour les trois quarts au moins, est très-avantageux à la littérature & à l'éducation nationale. Les fils des ecclésiastiques protestans sont mieux instruits, plus capables d'instruire les enfans, ou de contribuer à leur instruction que ne le sont les jeunes élèves que l'on cherche pour ce métier dans beaucoup de pays catholiques. Par là l'instruction devient plus commune & les connoissances plus étendues & plus générales. Les jeunes gouverneurs achèvent leur éducation en travaillant à celle des autres (a). Ils passent ensuite d'une maison particulière dans des collèges & dans des universités, pour remplir des places de professeurs, ou s'établissant dans une paroisse en se ma-

(a) Dans le catalogue qui suit, on trouvera que la plupart des auteurs dont il est parlé, étoient fils de curés, pasteurs, ou professeurs de théologie, de philosophie & de belles lettres, de régens de collèges, qui dans les pays catholiques sont ordinairement moines ou abbés.

riant, ils sont tous en état d'instruire leur famille. Mais l'Allemagne dut essuyer de très-grands défaites, qui furent les suites des innovations religieuses, & retomber dans un état beaucoup pire que n'avoit été celui dans lequel elle étoit lorsque Luther commençoit à prêcher.

Ces nouvelles contestations reculèrent encore la philosophie & la belle littérature. Les pasteurs, les professeurs luthériens craignoient que les ministres réformés que la cour appeloit de la Hollande & du nord du Rhin, ne fissent des prosélytes au calvinisme; & ces derniers, haïs & persécutés par les premiers, tâchoient de gagner du terrain.

La controverse devint alors d'autant plus animée & plus vive que la cour n'étoit pas toute du même parti, & que l'électrice étoit du sentiment contraire à ceux de son époux sur la nouvelle réformation. Jean Sigismond se faisoit entretenir par des théologiens pendant qu'il dînoit, & il vouloit s'exercer de son mieux pour soutenir l'innovation qu'il venoit de faire; l'électrice Anne de Prusse de son côté, zélée pour le luthéranisme, ne faisoit pas moins pour s'opposer aux calvinistes & aux zwingliens, auxquels

elle attribuoit peut-être des sentimens plus anti-chrétiens qu'ils n'en avoient. Elle légua par testament une certaine somme à celui qui seroit chargé de faire après sa mort son éloge funèbre, afin que dans ce discours il combattît de toute force les erreurs dont ses directeurs chargeoient les réformés (^a). La théologie étoit la littérature de mode, lorsque la guerre commençoit à dévaster l'Allemagne & faisoit rétrograder toutes les études.

Je veux croire que l'ambition de la maison d'Autriche a été la cause véritable de la guerre qui désola ce vaste pays depuis l'an 1618 jusqu'en 1648. Mais les nouvelles opinions que Luther avoit introduites, en fournirent le prétexte, & la rendirent plus générale & plus furieuse. Elle retarda par conséquent les progrès que les bonnes lettres avoient déjà faits dans le pays de Brandebourg, de Magdebourg, dans la Poméranie & la Prusse au moment que le schisme éclata. Ce ne fut que vers la fin du dernier siècle, cent cinquante ans après que la réforme avoit été introduite, que l'Allemagne protestante put atteindre à ce

(^a) Voy. *Bechmann, in vita Bergii*

degré de culture où étoient les pays catholiques au commencement du même siècle; & que la Suède même, & ensuite la France, & dernièrement l'Angleterre contribuèrent aux progrès qu'on fit dans le Brandebourg, & dans les pays qui composent la monarchie prussienne, & dans ceux qui confinent avec elle.

SECTION TROISIÈME.

*Progrès rapides sous le grand électeur, & sous
Frédéric I, roi de Prusse.*

On voit assez constamment les progrès des arts suivre le succès des armes & de la politique, quelque peu favorable que leur soit d'ailleurs la qualité des pays. Le beau siècle de Louis XIV n'étoit alors qu'à son aurore, la Hollande & la Suède étoient à l'apogée de leur gloire. La première, après cinquante ans de travail, venoit de faire reconnoître son indépendance, & pouvoit par les faits qu'elle formoit un puissant état. Frédéric Guillaume, qui mérita dans la suite le surnom de grand électeur, avoit été élevé en Flandre, & en

Hollande, dans le temps que cet état se formoit, & qu'il épousa une héritière de la maison d'Orange, fille de Jean Frédéric. Son père l'y avoit laissé aller & séjourner d'autant plus facilement, que sa présence le génoit, ou lui, ou ceux qui gouvernoient sous son nom. Le prince, en revenant prendre possession de ses états à la mort de son père, y attira des gens de lettres & des artistes du pays d'où il venoit. Les victoires de Gustave Adolphe & les traités avantageux qu'Oxenstiern avoit faits sous Christine, rendoient Stockholm une des villes brillantes de l'Europe. Ce fut aussi de cette ville que Frédéric Guillaume attira dans le Brandebourg des écrivains, des architectes, des sculpteurs. La Suède commença à perdre de son éclat par la victoire que l'électeur remporta contre elle; & après l'abdication de cette reine si célèbre, le Brandebourg se relevoit considérablement à cette époque. Plusieurs princes de Saxe & de Brunswick avoient montré de l'amour pour les lettres. Mais aucun n'en avoit témoigné d'une manière plus marquée que le grand électeur, & il n'y eut guère de prince dont la réputation ait dû faire plus d'effet. Car il n'é-

toit pas moins grand capitaine & habile politique qu'amateur des lettres & de la gloire, dont la durée dépend nécessairement des historiens, des poètes, & de toutes sortes d'écrivains. Ce prince fit une entrée solennelle à Francfort, précédé du corps de l'université, & il assista avec l'électrice douairière sa mère à des fonctions académiques. La renommée avoit publié partout qu'il cherchoit tous les moyens de faire fleurir chez lui les sciences & les arts. Un sénateur suédois, nommé Benoît Hick, lui fit proposer par son premier médecin, Nicolas de Bonnet, le projet d'établir une ville qui seroit toute peuplée de gens de lettres parlant latin, & qui formeroit une académie de toutes les nations, de toutes les sciences, & de tous les arts. On avoit déjà imprimé le manifeste qui devoit annoncer à l'Europe cette institution magnifique. Mais Mr de Bonin, conseiller intime de l'électeur, fit quelques réflexions là-dessus, qui apparemment ne flattèrent point l'auteur du projet, ou qui détournèrent l'électeur de le mettre en exécution. Peut-être la révocation de l'édit de Nantes, qui facilita l'étude & l'exercice de la langue françoise en Allemagne & dans le nord,

nord, fit présager que cette langue alloit remplacer la latine.

• Cependant les persécutions que Thomafius effuya à Leipfic, jetèrent de près les fondemens de l'université de Halle. Cet érudit jurisconsulte, dont la réputation augmentoit à mesure que le nombre de ses ennemis s'accroissoit, implora la protection de la cour de Berlin, & se retira à Halle, où en 1669 on avoit fondé une maison d'éducation pour la noblesse. Dès qu'on fut que Thomafius y donnoit des leçons, les étudiants y accoururent en foule. Cela fit naître l'idée d'y fonder une université, & Thomafius fut choisi pour en diriger l'institution (^a). L'université de Halle devint bientôt la rivale de celle de Francfort sur l'Oder, de celles de Leipfic & de Jéna, qui avoient eu jusqu'alors le plus grand concours; & éclipsa très-fort celle de Wittenberg. Les plus célèbres favans de l'Allema-

(a) On est surpris que Frédéric II ait tant parlé de Thomafius, qui n'écrivoit qu'en latin & en allemand, deux langues que ce roi ne connoissoit, ou n'aimoit point; & que même en quelques endroits de ses ouvrages il l'ait placé à côté de Voltaire. Il faut que Jordan, ou quelques autres de ses premiers favoris gens de lettres, lui en ayent parlé fort avantageusement. De quelque manière qu'il ait connu ce juriste, Frédéric II avoit raison de parler de lui comme d'un homme qui a beaucoup contribué aux progrès de la raison & de la critique.

gne; Stryck, Ludewig, Christophe Cellarius, ensuite Wolff & Buddéus y furent attirés des autres universités allemandes, ou transférés de celle de Francfort.

Toute l'Allemagne & toute l'Europe même a regardé la fondation de l'université de Halle, érigée en 1693, comme une époque remarquable. (V. LUDEWIG). Les savans hanovriens regardèrent long-temps l'université de Halle comme la mère de celle de Gættingue, fondée quelque temps après (^a). Cependant comme toutes les anciennes universités se soutinrent malgré l'établissement des nouvelles, le nombre des professeurs & des écrivains en tous genres devint plus considérable, & la culture des sciences fut plus générale. La société royale des sciences doit son origine à ce goût décidé du même roi Frédéric I pour tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à son royaume. Son épouse, Charlotte de Lunebourg-Hanovre, y a beaucoup contribué (^b). Rien n'est plus connu dans l'histoire littéraire de ce siècle que la considération que

(^a) Voyez Heumann, *Conspectus Reipubl. litter.* p. 177. Edit. VI. Hannov. 1753.

(^b) *Mém. de Brandebourg, & Buchholtz.*

cette reine a témoignée à Leibnitz, & la correspondance avec lui; l'on fait que la société royale, laquelle précéda l'académie des sciences, a été fondée sur le plan & sous la direction de cet homme très-célèbre. L'académie de peinture que l'on voit depuis deux ou trois ans renaître, fut fondée dans le même temps. Enfin tout ce qu'on voit à Berlin de remarquable, concernant les sciences, les belles lettres & les beaux arts, a été fait sous son règne. On étoit déjà fort avancé, lorsqu'un nouveau règne fit craindre que la nation n'allât être replongée dans l'ignorance & dans la barbarie.

SECTION QUATRIÈME.

Quel fut le retardement que les lettres ont éprouvé sous Frédéric Guillaume I.

L'envie & la médisance, si communes dans les cours, sont la cause principale de cette contrariété de caractère que l'on observe si universellement entre des souverains qui se succèdent & de leurs différens systèmes d'administration. L'anti-chambre du successeur présomptif est très-souvent le centre de l'opposition, le ralliement des fron-

deurs du gouvernement actuel. Frédéric I avoit aimé la représentation & le faste; il se piquoit d'égalier à Berlin la magnificence, l'élégance, le goût de Paris & de Versailles. Les vieux courtisans du grand électeur désapprouvoient apparemment ce faste en présence du prince royal son fils. On fait du moins que dès l'âge de huit ans ce prince parut n'aimer que les choses utiles & solides, & surtout le militaire (^a). Il témoignoit constamment du mépris pour tout ce qui pouvoit avoir l'air de petit-maître & de bel-esprit françois, & il enveloppa dans cette espèce de proscription du bel-esprit, les sciences sublimes & la belle littérature.

L'on fait que ce ne fut que par égard à l'anatomie, nécessaire aux chirurgiens de l'armée, qu'il laissa subsister la société des sciences fondée par son père; mais comme s'il eût pris à tâche de la dégrader, il lui donna pour président un certain Gundling, frère d'un professeur célèbre de Halle, homme à la vérité érudit, mais au reste sans mœurs, sans conduite, ivrogne si décidé, que lorsqu'il mourut, le roi lui fit faire un ton-

(^a) Nouvelle histoire de la vie & du règne de Frédéric Guillaume, roi de Prusse.

neau au lieu de cercueil, & le fit enterrer dans ce tonneau. Il est vrai que par une incon séquence singulière dans un roi presque dévot, il obligea le clergé de Potsdam d'accompagner le convoi jusqu'à Bornstädt. Graben de Stein, & Morgenstern, qui succédèrent à Gundling dans la présidence de la société royale, étoient de véritables fous de cour, dont le roi s'amusoit.

Quelques gens de lettres que l'on compte encore parmi les précurseurs des Gellert & des Lessing, que le grand électeur s'étoit attachés & que Frédéric I avoit distingués, furent rayés de l'état des pensions, obligés de quitter la cour de Berlin & de se retirer ailleurs ^(a). L'expulsion de Wolff de l'université de Halle acheva de décrier le roi Frédéric Guillaume dans toute l'Europe, (V. LANGE & WOLFF,) & lui fit donner le surnom de roi vandale. Au surplus les cantonnemens qu'il établit, & qui mirent dans l'esclavage les payfans déjà demi-esclaves de la noblesse, & les enrôlemens frauduleux, qui firent crier tous les pays voisins & que le roi ne put jamais se résoudre à contremander,

(a) Voyez *König, Vie de Besser en allemand.* p. 93.

ne devoient pas le faire regarder comme un protecteur des arts pacifiques.

Malgré cela son règne fit moins de tort aux études qu'on ne s'imagine. D'abord en retardant un peu les progrès d'une philosophie destructive & de cet esprit léger & futile qui commençoit à se répandre, il donna lieu à la littérature nationale de se former sur de meilleurs modèles que n'étoient les livres qui prenoient vogue de son temps, qui étoit celui de la régence du Duc d'Orléans (a). Bon économiste & soldat, Frédéric Guillaume ne cessa jamais de protéger les connoissances utiles & solides. L'histoire même ne fut point négligée, comme les ouvrages de Kuster & de Gundling l'attestent clairement. Ce fut moins la faute du roi que celle des théologiens de Halle & des bigots de sa cour, s'il chassa Wolff; & il fit tout ce qu'il put pour réparer cette faute. Au reste les universités de Halle & de Francfort n'eurent jamais des professeurs si universellement estimés en Europe. (V. BOEHMER, HEINECCIUS, HOFFMANN, LUDEWIG, STAHL, THOMASIUS, WOLFF). Ce Roi religieux favorisoit toutes

(a) V. Denina, *Vicissitudes de la littérat.* P. IV. ch. 19.

les études qui servoient à la théologie, & par là la connoissance des langues anciennes se soutint sous son règne. Le système militaire prussien qui se forma sous lui, tout violent qu'il étoit, ne nuisit pas beaucoup aux arts, ni aux sciences; car en Allemagne ce ne sont ni les payfans, ni les nobles, deux classes destinées au service militaire, qui soutiennent la littérature; ce sont les bourgeois des villes & les prêtres de la campagne, les fils des professeurs & des conseillers; & ces deux classes de citoyens n'étoient guère sujettes aux cantonnemens. Si quelque jeune homme de haute taille, fait soldat par force, fut arraché aux études, il y en eut en revanche qui pour se tirer du danger se mirent dans la nécessité de faire des efforts, qu'ils n'auroient pas faits, s'ils étoient restés tranquilles près de leurs foyers (V. GOTTSCHED). Il se trouva d'ailleurs quelques gens de lettres, quelques artistes étrangers, qui ne seroient jamais venus dans le Brandebourg, si on ne les y avoient point entraînés. Le mélange contribuoit à la perfection de l'espèce & aux progrès de l'esprit humain, & ce système militaire, qui paroît au premier abord propre à dépeupler les

pays, a plutôt contribué à en augmenter la population. Les payfans dans la Saxe, le Brandebourg & la Prusse sont soldats par la constitution; mais en Westphalie & en Souabe, en Bohême, en Pologne ils le deviennent par défaut d'éducation; en d'autres pays c'est à cause de l'intolérance qui y règne. Nombre de jeunes catholiques, pour se tirer des entraves dans lesquelles ils s'étoient jetés en entrant dans l'état ecclésiastique ou monastique, ou pour se soustraire aux défagrémens que leur inconduite pouvoit leur attirer, ne trouvèrent d'autres moyens de subsister que de chercher un asile dans les pays protestans. Cet asile n'étoit souvent qu'une caserne; mais soit eux, soit leurs enfans, ne laissèrent pas de contribuer, par la même vivacité de tempérament & d'esprit qui leur fit quitter l'Italie & la France, aux progrès de quelques arts tant libéraux que mécaniques. D'ailleurs les familles destinées par état aux études, comme nous venons de le dire, ne multiplioient pas moins que celles des payfans & des soldats. Une foule de candidats qui fortoit des paroisses, des collèges & des universités, où presque tous les pasteurs, les

recteurs, les professeurs étoient mariés, concourut à introduire la littérature chez les gentilshommes de la campagne, qui trouvèrent facilement des compagnons d'études, ou des instituteurs pour leurs enfans. Si Frédéric Guillaume I ne favorisoit pas la poésie, ni la géométrie sublime, & la philosophie spéculative, comme son père, tous ces genres de littérature & tous les arts d'agrémens étoient assez encouragés dans les pays voisins pour que les sujets prussiens ne les perdissent pas de vue.

Pendant le règne peu littéraire de Frédéric Guillaume I, deux princesses de sa famille, quoique d'une branche séparée depuis deux siècles, ont hautement protégé les lettres & les sciences en deux autres parties de l'Allemagne; ce qui aida beaucoup dans la suite les progrès qu'on fit dans les états prussiens. Guillemine Charlotte, fille du margrave Jean Frédéric de Brandebourg-Anspach, protégea en Angleterre les gens de lettres de toutes les classes & de toute nation. Ce fut elle qui tira de l'indigence la fille de Milton, qui pensionna le fameux père Courayer, qui daigna même se rendre médiatrice entre le docteur Clarke, ou plutôt le grand Newton, &

Leibnitz (a). Et c'est à elle que l'auteur de la *Henriade* dut le commencement de sa fortune. Le Roi George II, qui avoit pour cette épouse la plus grande déférence, fonda l'université de Gœttingue, & par ce moyen la littérature angloise commença à se répandre en Allemagne. Presqu'au même temps Sophie Magdelaine, l'arbitre du conseil du roi de Danemark son époux, appela de Bareuth l'ancien précepteur de ses frères, nommé Schulin. Ce littérateur franconien eut beaucoup de part à l'instruction de Frédéric V & dirigea les instituts littéraires qui ont fait tant d'honneur à l'esprit pacifique & bienfaisant de ce roi. Copenhague, Altona, Kiel, tout le Danemark & le Holstein ont été le refuge d'une foule de gens de lettres allemands & même brandebourgeois & poméraniens. Le célèbre Comte de Bernsdorff, dont les savans danois & ceux du pays de Holstein ne se lassent d'honorer la mémoire, suivit les plans de Schulin & les idées que la reine Magdelaine avoit inspirées à son fils (b).

(a) V. Voltaire, *Lett. phil.* — *Chavancettes, Hist. d'Angl.* T.V.

(b) Pantoppidan. *Gesta Danorum*. Tom. I. 1740. *Epit. Adicat. Ahleman, über das Leben und den Charakter des Grafen Ernst Hartwig von Bernsdorff.* Hamburg 1777.

SECTION CINQUIÈME.

*Impulsions extraordinaires sous Frédéric II.**Nouveau système d'éducation.*

Enfin le prince de Prusse, l'ami de cœur du savant Jordan & de Mr de Suhm, le correspondant de Fontenelle, de Rollin, de Voltaire, de la marquise du Chastellet, ce prince qui avoit fait de son château de Rheinsberg une espèce de Lycée, qui avoit à sa table plus de savans que de cavaliers ou de courtisans, ce prince parvint au trône. Jamais événement politique n'a tant intéressé la république des lettres. Ce n'est pas qu'il ait fait pour elle plus que le grand électeur Frédéric Guillaume ou le roi Frédéric I ses aïeux; on peut même dire qu'il a été moins libéral que ceux-ci, surtout envers les Allemands; mais l'enthousiasme qu'excita un roi auteur, un roi académicien dans toute l'étendue du terme, puisqu'il étoit de la secte des académiciens, disputant de tout, & qu'il fonda deux académies, à une desquelles il faisoit lire ses mémoires, ses discours, pendant qu'à l'autre il dictoit lui-même les in-

structions, un roi qui continua constamment à s'entretenir tous les jours & partout avec des gens de lettres, devoit sans doute donner une forte impulsion à toutes sortes d'études.

L'académie existoit, comme tout le monde fait, depuis le règne de son aïeul. Mais une langue nouvelle, que lui assigna Frédéric II, & qui se trouvoit être celle de la cour, lui donnoit un grand air de nouveauté, & les lectures que le roi y faisoit faire, tantôt de mémoires historiques, tantôt d'éloges, tantôt de discours philosophiques, dans une langue que les dames mêmes entendoient, donnoient à ce corps une nouvelle face, & plus d'éclat que l'ancienne société n'en avoit eu.

L'école militaire, qui n'est proprement qu'un collège de gentilshommes, existoit aussi depuis le temps de Frédéric I, & sur un assez bon pied, puisque des princes étrangers y venoient recevoir une éducation convenable à leur qualité. On se rappelle que parmi les élèves de ce collège des temps précédens, on comptoit le prince d'Anhalt Zerbst, père de l'impératrice de Russie. Frédéric II l'augmenta considérablement. L'objet de cette institution

étoit de former des gentilshommes propres à être employés à l'éducation des princes & dans les commissions étrangères, & de fournir en temps de guerre de bons aides de camp. Le nombre des sujets qui en sont sortis n'est peut-être pas proportionné à la dépense que le roi y a faite. Mais il en sort d'excellens, & la littérature y gagne toujours par les emplois qu'y trouvent les professeurs, & par un moyen de plus qu'à la noblesse d'y être élevée, soit en payant pension, soit en jouissant des places que le roi y avoit établies, & qu'il entretenoit à ses frais. Sous le règne de Frédéric II s'accrut aussi beaucoup le corps ou la maison des cadets, fondée par son père, dont le but n'est que de former des officiers ^(a), mais qui ne contribua pas moins à l'avance-

(a) Suivant les observations sur le militaire prussien qu'on attribue à Mr de Guibert, & dont j'avois un exemplaire apostillé par une personne de ce pays qui me paroît très-instruite, j'ai dit que cette maison lui coûtoit 45,000 écus. D'autres m'assurent que ce n'est guère que 15,000, que 60,000 francs, y compris les réparations de la maison. Ce ne seroit pas trop pour fournir tout à l'éducation de douze gentilshommes & pour contribuer à celle de dix ou douze autres. Cependant l'établissement de la maison des cadets est d'une plus grande utilité, & coûte beaucoup moins à proportion. Le feu roi dépensoit pour l'entretien de cette maison le triple de ce que coûte l'école militaire; mais elle sert à l'éducation d'un nombre d'élèves, fils d'officiers, quinze fois plus grand.

ment des lettres. V. BORRELLY, GRILLO, PREVOST, RAMLER, SULZER, THIEBAULT, TOUSSAINT, WÉGUELIN.

L'intérêt que Frédéric II parut prendre à l'instruction du public, augmenta ou fit naître cet enthousiasme pédagogique qui forma bientôt une classe d'auteurs presque inconnue à nos ancêtres. Ce zèle, cet enthousiasme qui s'est éveillé en Allemagne pour l'avancement de l'éducation, n'est pas nouveau dans le monde. Les auteurs italiens & espagnols du seizième siècle avoient fait des réflexions, donné des règles, imaginé des établissemens pour un objet d'une aussi grande importance. On ne fit pas moins en France dans le siècle de Louis XIV. Mais l'objet, soit des livres, soit des établissemens destinés à l'éducation & à l'instruction de la jeunesse, a changé dans notre siècle. Les jésuites, les barnabites, les prêtres somasques, ceux des écoles pies, & messieurs de St Lazare ou de la Mission n'avoient ou sembloient n'avoir en vue que d'instruire les hommes dans la religion & de les conduire dans le chemin de la vie éternelle. Les philanthropistes de nos jours se sont plus attachés à des objets temporels.

Les plans raisonnés, les méthodes des livres allemands sur l'éducation vinrent à la suite d'un traité assez connu de l'anglois Locke, & de quelques ouvrages de Rollin dont le roi de Prusse & tous les gens sensés faisoient beaucoup de cas. *L'éducation d'un prince* par le fameux théologien Duguet ne fut guère suivie dans l'Allemagne protestante. Le cours d'étude de l'abbé de Condillac, très-différent de celui de Duguet, quoique pour le même objet, vint plus tard. Le Holstein, où les études fleurissoient heureusement sous Frédéric V, & le Danemark où la littérature allemande étoit devenue aussi commune que la françoise l'étoit à Berlin, virent naître les philanthropistes, avant qu'ils se répandissent ailleurs. Mais cette érudition, qui avoit directement pour but de former en même temps les cœurs pour la société, & les esprits pour les lettres, passa de Copenhague à Altona, à Hambourg, à Berlin, dans les pays de Brandebourg & de Magdebourg, & en Silésie, & se répandit dans toute l'Allemagne. *L'école réelle*, établie à Berlin au commencement du règne de Frédéric II par un ecclésiastique luthérien nommé Hecker, n'avoit

encore aucun exemple, & c'est d'après le modèle & le succès de celle-ci que les écoles normales se sont fondées ailleurs. Un prince des plus voisins du roi de Prusse y contribua beaucoup. Dessau, petite ville au bord de l'Elbe, n'étoit connue que par la bonté de son sol. Le brave prince Léopold d'Anhalt-Dessau, le compagnon des victoires du prince Eugène de Savoie, le premier créateur en quelque sens de la tactique prussienne, n'avoit pensé qu'à faire des soldats. Il n'eut pas le temps de suivre les idées philosophiques de Frédéric II, comme il avoit secondé les vues militaires du prédécesseur. Maximilien son fils, celui qui eut part à la victoire de Molwitz, avant que le père remportât celle de Kesselsdorff, ne régna que cinq ans ; & laissa son héritier Léopold Frédéric encore dans l'enfance. Mais ce prince ne fut pas plutôt parvenu à la régence, que Dessau devint une ville célèbre par nombre de bons maîtres attachés au Philanthropin, & par les soins que le prince s'est donnés & se donne pour que ce collège soit bien dirigé.

Cet enthousiasme louable s'étendit partout. Un abbé moine filésien, imagina des méthodes

des sùres pour l'instruction de chaque classe des citoyens , tandis qu'un gentilhomme brandebourgeois , d'une des plus anciennes familles du pays , composoit des livres très-utiles pour cet objet , & fournissoit des exemples encore plus utiles & plus rares. Le village de Rekahn est proportionnément aussi digne d'admiration que la ville de Dessau. En même temps un ecclésiastique berlinois , qui s'étoit formé en Angleterre , en Hollande & surtout en Danemark , dirigeoit l'éducation de beaucoup de gentilshommes & de bourgeois dans un collège fondé sur les débris d'un riche monastère sécularisé proche de Magdebourg.

Le prince de Prusse, aujourd'hui roi, eut pendant quelques années pour aumônier de son régiment un jeune homme qui fit ensuite une fortune considérable par ce nouveau genre d'étude , peu connu ou du moins peu récompensé autrefois , & encore trop peu considéré dans d'autres pays. V. ARLETIUS, CAMPE, FELLBIGER, GROSS, HÆHNE, HECKER, RESEWITZ, ROCHOW, SILBERSCHLAG, TRAPP.

Je ne doute pas que l'Émile de Rousseau n'ait contribué dans la suite à faire adopter les

principes d'éducation qu'on pratique dans l'école réelle de Berlin ; mais cette école étoit ouverte plus de dix ans avant que l'Émile de Rousseau eût paru. D'ailleurs la méthode des écoles normales établies sur le pied de l'école réelle de Berlin, est plus raisonnable, plus praticable que ne le sont les conseils du misanthrope Genevois.

Les nations méridionales qui ont fondé tant d'écoles publiques, la plupart pour le soulagement du bas peuple, semblent n'avoir jamais pensé à lui procurer les instructions qui lui feroient les plus nécessaires, & qui feroient toujours d'une grande utilité à la bourgeoisie aisée, & même à la noblesse. En supposant que l'éducation dût être confiée à des ecclésiastiques soit séculiers soit réguliers, comment, avec des principes connus, avoués, consacrés par des institutions religieuses, a-t-on si constamment négligé les connoissances & les exercices mécaniques, si nécessaires pour la vie physique, & si utiles même pour la morale qu'on avoit en vue ? Falloit-il que tous ces établissemens n'aboutissent qu'à enseigner du latin, de la métaphysique, de la mythologie ? Falloit-il qu'on fût

presque uniquement redevable à l'Allemagne des inventions vraiment utiles, & que l'Italie, après avoir donné les premières idées, après avoir tracé le premier chemin à toutes les sciences & à tous les arts, les laissât perfectionner aux nations qu'elle a si long-temps traitées de barbares?

Frédéric II ne négligea rien de ce qu'il croyoit utile aux progrès de l'esprit humain. Il suivoit pour cela les principes des plus grands maîtres. Quintilien étoit son code dans cette partie d'administration. Il ne dédaigna pas même de descendre jusqu'à de petits détails qu'un préfet de collège croiroit presque au dessous de lui. Quoiqu'on ait dit faussement que ce grand roi s'est occupé de la meilleure manière d'enseigner l'*a*, *b*, *c* aux enfans, il est très-vrai qu'il fit dresser des réglemens pour toutes les classes des collèges & des universités (V. FELBIGER, STECK.); & l'on est charmé de voir avec quel intérêt ce monarque parle, dans ses ouvrages, de l'académie des gentilshommes & de la maison des cadets, qu'il a soutenues & augmentées. Il ne s'est pas trop mêlé des écoles luthériennes, quoique rien ne s'y fit sans qu'il

en fût informé; mais il prit soin particulièrement de trois établissemens littéraires où l'on professoit principalement la religion réformée, & auxquels il destinoit des visiteurs de son propre choix, & ordinairement suisses. *Voyez MERRIAN & SULZER.*

L'éducation étoit la seule chose, peut-être, où l'on alloit généralement d'accord, au moins quant à l'objet principal. Rois, princes & princesses, ministres, magistrats, ecclésiastiques & laïques, dévots, incrédules, luthériens, catholiques, réformés, tous parloient, tous écrivoient, tous s'occupoient de l'éducation. Les frères moraves, qu'on appelle autrement Hermites, & qui s'appellent chez eux *frères de l'unité*, semblent avoir allié dans leur institution l'esprit de retraite des chartreux & des camaldules, & les occupations pédagogiques des barnabites & des piaristes (a). Il ne paroît pas que ces frères ambitionnent la gloriole d'être auteurs. Ils n'ont guère écrit que sur leur histoire & sur l'objet de leur institut; mais

(a) On appelle aussi les barnabites clers réguliers de la congrégation de St Paul; & ceux que les Allemands appellent *piaristes*, les clers réguliers des écoles pies: *scholarum piarum*.

Il est sûr qu'ils s'occupent avec succès de l'instruction de la jeunesse qui leur est confiée. Cet objet attirera dans leur société beaucoup d'honnêtes gens, & même des gentilshommes & des gens de lettres. Sous le grand Frédéric on a vu de jeunes officiers de condition quitter leur état & le séjour de la capitale, pour aller devenir maîtres d'écoles dans un établissement de frères moraves. On a vu avant cela des membres de l'académie des sciences prendre le même parti. (V. BATTIER.) Si jamais ils se mettent à faire des livres & qu'ils se fassent un devoir de l'exaélitude & de la perfection qu'on trouve dans leurs manufactures, ils surpasseront les fameux solitaires de Port Royal.

Peut-être est-il à craindre que cette institution méthodique, ces moyens faciles de tout apprendre n'affoiblissent le génie, dont la force & le succès sont toujours proportionnés aux obstacles qu'on rencontre, & qu'il faut surmonter. Mais en attendant la jeunesse est mieux instruite aujourd'hui qu'elle n'étoit auparavant; & ce que l'on perd en profondeur on le gagne en étendue.

L'instruction de la jeunesse étant regardée par toutes les classes de citoyens comme un objet des plus importants, les gens de lettres, pour la plupart professeurs, régens de collèges, maîtres d'écoles ou instituteurs particuliers, devoient acquérir plus de considération. Il n'étoit pas rare en Allemagne que les princes des plus illustres maisons reçussent à leur table des gens de lettres (a). Des ducs de Saxe & de Bronswic, & même le père de Frédéric, & plus encore le grand électeur, avoient donné l'exemple de cette popularité. On n'a pas encore oublié depuis cinquante ans le comte de Manteufel, dont la maison étoit ouverte aux gens de lettres à Dresde, à Berlin, à Leipsic. Mr de Marschal, ministre d'état sous Frédéric Guillaume, n'avoit pas vécu sur un pied différent. Mais à l'exemple d'un roi très-puissant & très-renommé depuis ses premiers exploits, les autres souverains, & à plus forte raison les seigneurs, les ministres d'état, se familiarisèrent davantage avec les savans. L'on vit ensuite à Berlin les reines inviter les prédicateurs à leur dîner, plusieurs grands seigneurs ouvrir

(a') Voyez la vie de Besser.

leurs maisons , offrir leur table aux gens de lettres. Les ministres & quelques grands officiers de la cour, qui étoient membres de l'académie, avoient un motif de plus pour le faire, & quelques-uns d'entr'eux s'y sont distingués. (Voyez ARNIM , GOTTER , HERTZBERG , MARSCHAL , REWIESKY). Les ministres étrangers les imitèrent ou donnèrent l'exemple. Les savans de Berlin sous le règne de Frédéric n'envièrent point à cet égard les agrémens de Paris & des villes d'Italie. Si les gens de lettres allemands sont moins fréquemment chez les dames & dans le grand monde, c'est que la noblesse n'est pas dans la haute Allemagne sur le pied qu'elle est en Italie & en France; & je doute fort, d'après Lucien, d'Alembert & Zimmermann, s'ils doivent souhaiter de l'être davantage. Je doute encore plus, si les grands ont tort de ne se pas trop montrer aux yeux des poètes & des romanciers.

SECTION SIXIÈME.

*Instruction des femmes ; alliances étrangères ;
liberté de la presse.*

L'éducation du sexe influe également sur la littérature & sur les mœurs d'une nation. Les femmes n'ont absolument point influé dans les affaires sous Frédéric II, ni même sous Frédéric Guillaume son père. Jamais en quatre vingts ans on n'a entendu dire qu'en Prusse un ministre ait été élevé ou déplacé par des intrigues de femmes (V. JARIGE). Bien moins on trouvera qu'elles aient décidé ni de la guerre, ni de la paix. A peine pourroit-on nommer un ou deux artistes que la faveur d'une princesse, soit mère, sœur, ou épouse du monarque, ait fait prendre au service, & pensionner.

Les femmes n'ont pourtant pas moins contribué aux progrès que les lettres & les arts ont faits dans le pays. Sans avoir le ton maîtrisant de celles des autres nations, elles ont en général beaucoup de pouvoir sur leurs maris. Il y a quelque chose dans le génie de la langue, dans les lois, dans les coutumes qui

pourroit faire croire que la femme n'est pas moins considérée que l'homme ^(a). Et qui fait ces manières respectueuses que les François ont pour les dames, ne sont pas encore une suite des mœurs que les Francs, nation allemande, ont introduites dans les Gaules? Il est vrai que la loi salique exclut les femmes de la succession à la couronne & aux fiefs. Cette loi est très-raisonnable, parce que le feudataire est soldat, & que les femmes ne sont pas faites pour la guerre. Au reste, dans la plus grande partie de l'Allemagne, les sœurs partagent en égale portion avec leurs frères l'héritage de leurs parens; ce qui n'est guère de coutume dans les autres pays. Parmi les nations méridionales, où les passions sont plus véhémentes, les femmes doivent avoir souvent une influence plus prompte; mais vers le nord leur influence est plus continue, & à plus de suite. D'ailleurs, comme les nations septentrionales ont plus besoin de culture pour se former que celles du midi, & que

(a) Outre que les noms qui signifient *soleil & monde*, par exemple, sont féminins & que celui de *lune* est masculin, on trouve dans les livres généalogiques que pour indiquer avec un seul mot frères & sœurs, le nom est tiré de ces dernières, *Geschwister*.

les femmes en général, par la raison qu'elles sont plus délicates & plus sensibles, sont plus capables de recevoir de l'éducation & de l'instruction, elles sont aussi plus propres par la manière de vivre du pays à la communiquer aux hommes. Un seul exemple, qui n'eut pas de grandes suites, ne doit point tirer à conséquence. Mais toujours est-ce un fait, que le premier auteur qui parut aux frontières des pays qui forment la monarchie prussienne, est une femme (a). Il est très-certain que le sexe est fort instruit en Allemagne, du moins dans les pays dont nous parlons; & si leur esprit, leurs connoissances ne frappent pas aussitôt qu'ailleurs les étrangers, c'est que l'instruction des femmes allemandes est plus pour leurs maris & pour leurs familles, & que celle des Françaises & des Italiennes l'est plus pour leurs amans ou leurs amis. La constitution même de l'Allemagne protestante contribue à l'instruction du sexe. Par la même raison qu'on trouve plus facilement des instituteurs pour les garçons, on trouve aussi de meilleures gouvernantes pour

(a) *Roswida*, abbesse & fondatrice de l'abbaye de Gandersheim, entre Magdebourg & Bronswie.

les demoiselles, & c'est une suite du train qu'a pris la nation. Les filles des ecclésiastiques, professeurs ou pasteurs, participant à peu près à la même éducation que leurs frères dans la maison paternelle, en sortent également capables de porter quelques germes de doctrine, & le goût de l'étude dans les familles où elles entrent comme gouvernantes ou comme épouses.

Il n'y a pas encore eu dans les universités prussiennes des femmes faisant profession de lettres, comme le faisoit Madame Gottsched à Leipzig, ni des demoiselles docteurs, comme il y en a à Gœttingue. Peut-être cette publicité de littérature n'auroit-elle pas été bien reçue sous Frédéric II, qui n'aimoit pas beaucoup le sexe, &¹ qui traita trop durement une pauvre femme dont les poésies avoient eu du succès (*Voyez KARSCHIN*). Cependant il y eut dans toutes les classes des femmes très-capables de faire, sinon de grands ouvrages, (ce que les femmes n'ont jamais fait, ni dans les sciences, ni dans les arts, en aucun temps, ni aucun pays,) du moins de bonnes & de jolies choses. Et quand elles ne feroient que lire, traduire,

& juger les auteurs; comme elles font effectivement, cela même ne sert-il pas à introduire dans la littérature plus de sentiment, & cette délicatesse de goût qui manquoit autrefois aux écrivains allemands? *Voyez les art.* BAMBERGER, BREYMANN, CATHERINE II, DILTEY, ÉLISABETH, GOTTSCHED, RECKE, RECLAM, RENEL, UNGER.

Ces alliances entre personnes de différente nation, qui ont été fort fréquentes en Prusse depuis un siècle, ont aussi contribué aux progrès de l'esprit dans les pays prussiens. Si jamais on s'avise de faire la généalogie des auteurs & des artistes allemands les plus célèbres, on trouvera que ceux dont les ancêtres se sont alliés avec des familles étrangères, ont plus gagné que perdu par ces alliances. L'Autriche & la Bavière ont eu des relations, ont fait des alliances avec des familles italiennes, espagnoles & françoises; mais ce mélange s'est concentré dans les villes capitales, & n'a peut-être servi qu'à hâter les progrès du luxe & de la corruption; suites nécessaires de l'agrandissement des villes. Les réfugiés françois qui se sont répandus dans les provinces protestantes

de l'Allemagne, y ont sinon introduit, certes avancé l'industrie; ils n'ont contribué que médiatement à l'augmentation du luxe, c'est-à-dire lorsque leur industrie eut excité celle de la nation qui les reçut, & augmenté par là les moyens de subsistance & les richesses. Le progrès de l'esprit humain, disons plus clair encore, l'esprit humain auroit gagné davantage, si on eût pu convertir au christianisme la nation juive, ou si l'on eût porté plus loin la tolérance; & pour mieux dire, si l'on avoit été plus conséquent à cet égard (a).

La liberté qu'acquîrent la presse & la librairie sous Frédéric II, eut peut-être plus d'influence sur la littérature allemande que toutes les nouvelles méthodes d'éducation qu'on imagina ou qu'on renouvela, & que tous les petits avantages dont je viens de parler. L'Allemagne savante ne sentit que sous lui ce qu'elle pouvoit être par sa constitution. Depuis le règne de l'empereur Ferdinand II jusqu'à la conquête de la Silésie par le roi de Prusse, l'Allemagne n'a pu se dire libre que dans quelques instans & dans des crises violentes. Car quelle

(a) Voyez ci-après Sect. IX.

liberté, quelle indépendance, que celle que prétendoient lui procurer les armées de France & de Suède, quoiqu'opposées au despotisme auquel visoit la maison d'Autriche? La paix de Westphalie assura des possessions & des droits à quantité de princes allemands; mais la maison d'Autriche n'eut pas moins d'influence dans tout l'empire qu'elle n'en avoit eu avant ce traité. Aucun prince n'avoit assez de force, ou assez de courage pour résister aux insinuations impérieuses de la cour de Vienne. Ce n'étoit que sur des articles de controverse que les souverains du second ordre pouvoient laisser dire ce qui leur plaisoit; à tout autre égard on n'y étoit pas moins gêné que dans les autres pays où la presse n'est pas libre.

Mais lorsqu'on vit par le succès de la guerre de sept ans, que l'Allemagne n'avoit pas besoin de l'Autriche pour s'assurer du côté du Rhin, & qu'elle n'avoit pas besoin non plus de la France & de la Suède pour se défendre du côté du Danube, la nation acquit plus d'ame & osa penser & parler plus qu'elle n'avoit encore osé. Le roi de Prusse, assez fort pour protéger les princes ses collègues contre l'ambition des gran-

des puissances, & pas assez puissant pour penser à les subjuguier & à les gêner lui-même quand il le voudroit, mit en valeur tous les petits états qui partagent l'Allemagne. Chaque prince, chaque ville, chaque particulier selon son rang, sentit croître son existence. On acquit cette énergie qu'éprouvent les individus de chaque nation dans les guerres civiles, lorsque les souverains sont obligés de ménager leurs peuples, de respecter leurs sujets. Le roi de Prusse laissa écrire, & l'on accorda à peu près la même liberté dans les états voisins; les écrivains formèrent un corps qui se soutenoit, s'élevoit par lui-même. Voilà la cause principale de l'essor qu'a pris la littérature en Allemagne depuis vingt cinq ou trente ans. En Prusse même, sous les règnes précédens, l'impression, le débit & l'introduction des livres étoit aussi gênée que dans les pays d'inquisition. On y avoit défendu, sous peine de très-grosses amendes, jusqu'aux traductions allemandes de la bible qui n'étoient pas conformes à celle de Luther. Frédéric ôta toutes ces entraves. Ce n'est pas, comme on l'a cru généralement, que toute sorte de censure concernant les livres ait été abolie. La dé-

fenſe d'imprimer ſans l'approbation des cenſeurs, ſous peine de cent écus d'amende, ſubſiſta toujours. Mais comme le roi étoit très-tolérant, le miniſtère le devint à un point, que la preſſe ſe trouva auſſi libre à Berlin qu'elle l'eſt à Londres. J'ai vu un reſcrit ſigné de trois miniſtres d'état, en 1779, par lequel on inſinuoit ouvertement au cenſeur qu'il devoit ſeulement prendre garde qu'en laiſſant une pleine liberté à certains écrivains *ſans aucune ſorte d'inspection, les abus n'allaſſent pas trop loin.* (Voyez CRANTZ, KAHLE, LAVEAUX). Au reſte les cenſeurs, qui d'un côté n'étoient ni bigots par principes, ni religieux par état, n'avoient pas aſſez de pouvoir pour faire exécuter la loi, & il étoit très-facile de l'éluſer. Les libraires étoient d'autant moins gênés, que l'introduction de toutes ſortes de livres étoit abſolument permife ſans réviſion & ſans impôt. Cette liberté s'étendit par les circonſtances du temps dans les pays voiſins.

Il y avoit depuis long-temps en deux villes différentes, à Francfort ſur le Mein. & à Leipſic, des foires très-fréquentées, où le trafic de librairie formoit une des branches du commerce qui ſ'y faiſoit. A Francfort, ville impériale, la

cour

cour de Vienne exerçoit sur le débit des livres une autorité qu'on n'osoit lui contester. Le célèbre médecin van Swieten, conseiller intime de l'impératrice Marie Thérèse, avoit la surintendance absolue des affaires littéraires. Ce censeur rigide, soit par ses propres principes, soit pour seconder les intentions de sa pieuse souveraine, défendoit l'introduction de la plupart des livres nouveaux, comme contraires aux opinions reçues. Ces prohibitions s'étendoient aux foires de Francfort. A Leipzig on n'avoit guère suivi de réglemens différens sous Auguste III, dévoué à l'Autriche. Le conseiller Charles Bel, né en Hongrie, professeur de poétique, bibliothécaire & censeur à Leipzig sous le roi Auguste, auroit-il été moins rigide, moins scrupuleux que le médecin hollandois ne l'étoit à Vienne? Mais lorsque le roi de Prusse s'empara de la Saxe dans la troisième guerre, & qu'il y passa ses quartiers d'hiver, il y introduisit la même tolérance qui régnoit déjà dans ses états; & le commerce de librairie par ce moyen devint très - considérable. L'avantage qu'en ressentoient les libraires, les mit en état de faire des entreprises, de payer des écrivains, & la lit-

térature allemande prit, même durant la guerre, un effor qu'on n'auroit presque pas espéré dans la plus profonde tranquillité. La paix qui revint, contribua beaucoup plus encore à l'avancement de cette branche de commerce.

A en juger par l'immense quantité d'ouvrages qui se font imprimés dans les vingt quatre années qui s'écoulèrent depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la mort de Frédéric II, on diroit que ni en Italie dans le siècle de Léon X, ni en France sous Louis XIV, les lettres n'eurent point de temps plus heureux. Mais nous ne dissimulerons pas qu'il est pour le moins aussi problématique, si cette liberté, ces moyens aisés de faire imprimer cette foule prodigieuse de livres qui sortent des presses d'Allemagne, est utile à la perfection de la littérature, qu'il est douteux, si l'extrême facilité de l'instruction forme les génies & les grands auteurs.

SECTION SEPTIÈME.

*Changement qui s'est fait dans l'étude & l'usage
des langues*

D'abord une grande partie de ces livres sont des traductions, suite immédiate & naturelle de l'éducation, & de l'étude des langues, plus conforme au génie allemand qu'à celui des autres nations. La connoissance des langues orientales y est plus commune qu'en Italie; & un Italien qui de nos jours s'est distingué hautement dans l'érudition hébraïque, est aussi renommé en Allemagne qu'à dix lieues de la ville où il réside (*a*). Au renouvellement des lettres & dans les premiers lustres de l'université de Francfort sur l'Oder, ce même professeur Prætorius qui disputa avec le jésuite Aur en présence du nonce du pape & de l'électeur, faisoit quatorze & même dix huit langues (*b*). Ce goût continua toujours, & les établissemens des universités, la pratique des consistoires le conservent. La langue latine a été pendant près de dix siècles le seul instrument dont on

(*a*) Mr l'abbé Derossi, professeur à l'université de Parme.

(*b*) V. Beckmann, *Notitia universitatis Francofurt.* p. 92.

se soit servi dans le nord pour enseigner & pour apprendre les sciences. Un peu de latin pendant les XIII & XIV siècles constituoit presque toute la littérature; les gentilshommes, les prêtres & les moines n'avoient de plus grands fonds d'instruction, ni pour eux, ni pour les autres (a). Cette langue a été constamment dominante dans les collèges & les académies jusqu'après la mort du grand électeur Frédéric Guillaume. Les princes & les princesses mêmes l'étudioient encore de son temps; elle paroît avoir été en Allemagne comme en Suède la langue de cour. Elle commença à passer de mode sous les deux premiers rois de Prusse; mais le rétablissement de l'académie, à laquelle Frédéric assigna une nouvelle langue, fixa l'époque de la révolution qui se fit dans la république littéraire de l'Allemagne. Les nouveaux réglemens portoient qu'on ne publieroit les mémoires qu'en françois, au lieu de les publier en latin, comme il avoit été réglé par Leibnitz. Il est vrai que le latin avoit commencé en France à être beaucoup moins en usage vers l'an 1682 que

(a) Voy. Burckard, *de linguae latinae in Germania factis*, Tom. I. cap. IV. p. 119. Hanov. 1713.

l'édit de Nantes fut révoqué. Après Fléchier, Bossuet & Nicole, qui écrivoient également bien en latin & en françois, il n'y eut plus que quelques jésuites & quelques autres régens de classe qui se servissent du latin. Et à peine trouveroit-on qu'après la Hire & Pourchot les membres de l'académie & les professeurs s'en soient servis pour traiter de sciences ou de philosophie. Les protestans françois en abandonnèrent totalement l'usage, dès qu'ils eurent introduit la langue vulgaire dans leur culte. Aussi de tant de réfugiés françois qui ont fait des livres en Allemagne, & surtout à Berlin, je n'en connois pas un qui ait écrit en langue latine. Le moyen inattendu qui s'offroit au grand électeur d'introduire une nouvelle langue de communication parmi les gens de lettres de différens pays, lui fit abandonner le projet de la ville latine dont nous avons parlé. Depuis lors les princes ne pensèrent plus guère au latin, Charles XII, roi de Suède, & l'empereur Charles VI font peut-être les derniers des souverains qui aient parlé cette langue.

Il y eut encore des théologiens, des juristes & des médecins qui continuèrent à s'en servir;

mais à mesure qu'on s'accoutumoit à donner des leçons en langue vulgaire, on écrivoit de même les traités élémentaires faits pour l'instruction des étudiants. On en vint jusqu'à faire en allemand les discours d'inauguration, ce qui étoit inouï avant le milieu du siècle. Dans les différens genres de belle littérature il est encore beaucoup plus rare que l'on écrive en latin. Les derniers ouvrages un peu considérables en vers latins qui aient paru dans les états prussiens, sont une traduction du Télémaque de Fénelon, imprimée l'an 1740, & un recueil d'odes, d'élégies, d'épigrammes, & de quelques autres pièces de poésies d'auteurs allemands qu'un nommé Rœnick, recteur d'une école, fit imprimer en 1748. On a d'autant moins sujet de le regretter, que pendant ces deux siècles qu'on cultiva la poésie latine, jamais l'Allemagne n'a eu de poètes de ce genre qui aient égalé les Italiens, les Anglois, les François même. Il n'y eut que quelques Silésiens qui en approchèrent. En vain on se vançoit d'en avoir un beaucoup plus grand nombre que l'Italie (^a). Le

(a) Voy. Rœnick, *Recentiorum poetarum Germanorum, &c. in Praefatione.*

grand Leibnitz n'égalait pas même Hugo Grotius dans la poésie latine. On ne s'avise plus depuis long-temps ni en Allemagne, ni ailleurs, de faire des romans en latin comme en a fait Barclai dans le siècle dernier; & l'on ne voit plus que fort rarement des ouvrages historiques en latin. Mais est-il bien vrai à cet égard que dans des collèges prussiens la bonne latinité ne se soit pas si bien conservée qu'en Saxe (a)? En supposant le fait, que la célébrité d'Ernesti rend assez probable, je n'en saurois indiquer d'autres raisons, sinon que dans les villes de la Saxe on lit un peu moins de livres françois qu'en Prusse, & qu'il n'y a pas de langue d'un génie plus contraire au latin que la françoise. V. ARLETIUS, BADENHAUPT, BAUMGARTEN, CHRISTGAU, COCHIUS, ERMAN, GEDIKE, MEIEROTTO, SPALDING G. L., TELLER, &c.

Des trois filles de la langue latine, l'italienne, l'espagnole, la françoise, ce fut cette dernière qui remplaça la mère dans tout le nord. L'italienne y étoit assez répandue dans le siècle de Charles Quint, & même avant par

(a) V. *Mirabeau, Monarchie prussienne*. T. V. p. 151.

les relations que l'Allemagne avoit avec l'Italie. Une demi-douzaine d'auteurs italiens de deux siècles succéssifs, l'Arioste, le Tasse, le Guarini, Guicciardini, Sarpi, Galilée, & ensuite les opéra, faisoient encore apprendre aux Allemands la langue italienne (a), même depuis que la moitié de l'Allemagne n'eut plus rien à faire avec Rome. Les gens de lettres, auxquels l'intelligence du latin rend celle de l'italien très-facile, ont continué à l'étudier médiocrement, tant pour lire les auteurs italiens que pour les traduire. Dans les premières années du règne de Frédéric II, le comte Algarotti & une quantité d'Italiens employés aux théâtres de la cour à Berlin & à Potsdam, avoient encore porté beaucoup de monde à l'étudier. Mais c'étoit surtout pour lire les opéra de Metastasio, & les comédies de Goldoni. Cette envie passa depuis que Frédéric II n'eut plus le même goût qu'il avoit eu pour l'opéra, & à mesure que l'étude du latin languissoit. Sur la fin de son règne, si on excepte ceux qui avoient voyagé ou qui étoient nés en Italie ou de parens italiens, il n'y eut que quelques personnes alliées à la famille royale,

(a) V. *Journal de Hambourg*. 1695. p. 81.

quelques aides de camp, un ou deux membres de l'académie qui fussent en état d'écrire en italien. V. BRONSWIC F. A., MÉRIAN, NICOLAÏ.

La langue espagnole n'a jamais été répandue dans la Saxe comme elle l'a été en Westphalie, en Bavière & en Autriche. Un seigneur écossais, qui fut très-long-temps attaché à Frédéric II, ne cessoit de louer les livres aussi bien que le caractère des Espagnols qu'il avoit connus. C'est peut-être par une suite des entretiens de ce seigneur qu'un chanoine de Halberstadt traduisit des poësies de Gongora & un professeur de Halle l'histoire de Ferreras. (Voy. BERTRAM, JACOBI & MOLDENAWER). Les auteurs allemands qui cherchoient tous les moyens de se former un théâtre, auroient dû certainement puiser aux sources abondantes du Parnasse espagnol. Mais ils s'attachèrent aux François & aux Anglois, supposant toujours le génie de ces derniers plus analogue à celui de leur nation. Enfin de toutes les langues tant anciennes que modernes, la françoise est celle qui a eu le plus de cours sous Frédéric II. Elle avoit commencé à se répandre en Allemagne à l'occasion des congrès de Munster, & pendant

les guerres qui précédèrent & celles qui suivirent ce fameux traité. Dans les conférences qui se tinrent à Francfort sur le Mein en 1682, on se plaignoit déjà de ce que l'on affectoit en Allemagne de parler plutôt le françois que le latin, & de ce qu'on défiguroit même, par un mélange absurde de mots étrangers, la langue de la nation (^a). La révocation de l'édit de Nantes en a rendu l'usage plus général dans le nord, & surtout dans le Brandebourg & la Prusse, & dans tous les pays protestans où les réformés françois se sont réfugiés. Mais avant qu'un enthousiasme religieux eût conduit cette colonie dans le Brandebourg, la cour y parloit déjà plus le françois que l'allemand. Grégoire Leti, qui y fut pendant six semaines, rapporte que durant tout ce temps il n'a jamais entendu parler l'allemand aux gentilshommes & aux dames de la cour, où il paroît qu'il alloit (^b).

L'acquisition du pays de Clève, & le calvinisme introduit à la cour & parmi la noblesse

(a) *Puffendorff, Histor. de rebus gestis Frederici Guilelmi.* Lib. XVIII. n. 48.

(b) *Relation de la cour de Brandebourg,* en grand 4to en italien, & en petit 8vo en françois.

au lieu du luthéranisme, ont contribué, autant que la correspondance ministérielle & le commerce des troupes françoises avec les allemandes, à rendre cette langue fort commune parmi les personnes d'un certain rang. Elle le devint encore plus sous Frédéric I, qui se piquoit d'émuler la cour de Louis XIV. Sous ce roi le françois devint le langage de la cour, & il continua de l'être sous Frédéric Guillaume son successeur, malgré que celui-ci fût très-bon Allemand. Les gouverneurs & toutes les personnes qu'il employa à l'éducation de ses fils, étoient de naissance ou d'origine françoise, & parloient le françois facilement; & l'on fait assez quelle étoit la société que Frédéric II, n'étant que prince royal, avoit à Rheinsberg. Parvenu au trône, il n'eut guère que des François auprès de lui, du moins pour l'entretenir; tandis que l'établissement de l'académie rendit presque nécessaire l'étude de cette langue à tous ceux qui pouvoient y aspirer. Ainsi le françois fut à Berlin à peu près ce que le grec avoit été à Alexandrie sous les rois macédoniens. L'administration économique, établie en 1766 sous le nom de régie, confiée entièrement à des

François (^a), dut le répandre encore davantage parmi le bas peuple & dans les provinces.

Soit que Frédéric II fût d'avis que la langue allemande ne pût jamais être propre à des ouvrages de goût, soit qu'il ait cru que pour la former il falloit que les Allemands lussent, imitassent les François plus encore que les anciens Grecs & Latins, il fit tout ce qui dépendoit de lui pour rendre cette langue familière à la noblesse & aux gens de lettres. Il voulut toujours avoir des professeurs françois à l'école militaire. Il n'épargna ni offres ni sollicitations pour en attirer de Paris ; quoique le marquis d'Argens lui eût écrit nettement dès l'an 1747 qu'il avoit eu de la peine à en détacher même de médiocres. Ce ne fut en effet que par des circonstances particulières qu'il en eut quelques-uns qui avoient quelque nom. Aussi, malgré tout ce que fit ce roi constant dans ses projets, il se trouva sur la fin de son règne beaucoup moins de gens de lettres qui écrivissent en françois, qu'il n'y en avoit eu au commencement de son règne. Malheureuse-

(a) Voyez *Essai sur la vie & le règne de Frédéric II*, Part. II, chap. 24.

ment quelques-uns des François qu'on avoit fait venir ou qui étoient venus d'eux-mêmes pour enseigner cette langue, sembloient avoir pris à tâche d'en faire abandonner l'usage. (*Voy. PRÉMONTVAL & LAVEAUX*). A peine le restaurateur de l'académie eut-il fermé les yeux que plusieurs de ses membres, pour n'être pas compromis avec ces prétendus Aristarques de la littérature françoise, demandèrent que l'académie imprimât leurs mémoires en allemand. Il n'est pas improbable qu'ils l'obtiennent.

Cependant, abstraction faite de toute partialité nationale & des intérêts politiques qui auroient dû empêcher que par l'avantage de la langue une nation, déjà assez prépondérante, n'acquît encore de la supériorité dans les négociations, il seroit aisé de prouver que pour la langue de communication entre les corps scientifiques & les savans de différentes nations, il seroit mieux de s'en tenir au françois que d'en revenir au latin, ou de s'obstiner à n'écrire que dans sa propre langue.

La littérature françoise avoit régné pendant plus d'un siècle, lorsque l'angloise s'introduisit. Dès les premières années du règne de Geor-

ge II on commença à lire & à traduire les auteurs anglois, qui à cette époque étoient aussi fort en vogue dans toute la France. Locke, Addisson, Swift, Pope, Bolingbroke, Tompson, Young, Hume, Shaftesbury, balançoient certainement la réputation des auteurs françois de leur temps. L'université que le roi d'Angleterre venoit de fonder à Gættingue, la foule de Hanovriens qui alloient chercher fortune en Angleterre ou faire la cour à leur souverain, le commerce presque journalier des Hambourgeois avec Londres, tout cela contribuoit à répandre en Allemagne les productions littéraires de la grande Bretagne. On ne pouvoit lire ces livres sans faire réflexion que ce qui pouvoit se dire en anglois devoit pouvoir se dire en allemand. Et pouvoit-on ne pas observer que le fond de la langue angloise étoit l'allemand, que ce qu'on avoit adopté du latin, ou plutôt du françois, pouvoit très-facilement se transporter dans l'allemand, & que même on avoit encore les mots propres & originaux, que les Anglois n'avoient pas retenus ? Il étoit très-naturel qu'on s'imaginât en Allemagne n'avoir pas moins de dispositions, ni moins de talens pour

la littérature que n'en avoient montré les Anglois. On crut donc qu'il falloit faire des efforts pour se mettre au niveau des autres peuples qui écrivoient en leur langue.

SECTION HUITIÈME.

Progrès de la langue & de la littérature nationales.

Dans le siècle passé & au commencement de celui où nous vivons, les savans allemands faisoient eux-mêmes aussi peu de cas de leur langue que les Italiens en avoient fait de la leur jusqu'au siècle seizième. On se trouva en Allemagne, lorsque Frédéric II vint au monde, précisément au point où l'on avoit été en Italie lorsque Léon X fut élu Pape, & un peu moins avancé qu'on n'étoit en France à la mort de Henri IV. Il y eut encore de nos jours en Allemagne des prédicateurs qui sembloient ne savoir penser qu'en latin, qui composoient en cette langue leurs sermons, & qui les traduisoient par impromptu lorsqu'ils devoient les prononcer. (V. MICHAELIS). On étoit encore à ce point

en Italie du temps de Pie II, & en France sous Louis XIII (^a). Mais les Italiens & les François avoient trouvé beaucoup moins d'obstacles à donner de la vogue & de la réputation à leur langue que n'en ont trouvé ensuite les Allemands, lorsque honteux & fâchés de se voir inondés de tant de livres en langues modernes étrangères, ils tâchèrent de relever leur propre idiome. Il se trouva une classe de gens trop prévenue contre le génie de leur langue & de leur nation. Tous ceux qui s'étoient accoutumés au françois, & par plus forte raison les François répandus en Allemagne, trouvoient la langue allemande dure, barbare & détestable. On en jugeoit d'après l'impression que faisoient sur eux les caractères gothiques & l'orthographe. Ce reproche ne portoit pas seulement sur les dialectes de la Prusse, du Brandebourg, & des pays compris dans la haute Saxe, mais sur tous les autres également. Au commencement du siècle on trouvoit le langage du pays de Hanovre, qui tient le milieu entre le haut saxon &

(a) Voyez *Vicende della letteratura*, P. V. cap. 6. 7 & 8. Cet ouvrage se trouve aussi en françois, traduit sur l'édition de Berlin.

& le plat allemand, tel que Frédéric II trouvoit encore cinquante à soixante ans après celui de son pays, qui est le saxon ^(a). Il déconseilloit aux étrangers de l'étudier; mais il alléguoit une raison qui n'étoit alors que trop bonne; c'est qu'il n'y avoit pas de bons livres dans cette langue. Mais les bons littérateurs trouvèrent dans des livres qu'on avoit depuis deux siècles, un fonds pour se former une langue aussi parfaite que les autres qu'on parle en Europe. Leibnitz, quoiqu'il n'ait presque rien écrit dans cette langue, en recommanda fort l'étude, Wolff fit plus; son style n'est pas agréable, mais il n'a pas moins fourni aux autres écrivains qui vinrent après lui des expressions fortes & précises, tirées du fonds de sa langue nationale. Ainsi c'est exactement à l'époque de l'avènement de Frédéric II, & même à celle de l'établissement de l'académie de Berlin, que date la littérature allemande ^(b). L'émulation qu'excita l'introduction du françois dans un corps littéraire au centre de la Saxe, fit faire d'heureux efforts

(a) V. Burckard, *de lingua latine in German. satis*, Tom. II, p. 599. Wolfenb., 1781.

(b) *Vicende delle letter.* Part. V. cap. 7.

aux Allemands. On travailla premièrement à purger le langage de ce mélange de mots latins & françois enchassés en des phrases allemandes, qui l'avoit rendu hideux & ridicule. L'enthousiasme d'un Prussien, professeur à Leipfic, remua les esprits; son épouse, avec plus de goût, féconda ses entreprises, tandis qu'un Poméranien, vivant alors à Erfurt, se préparoit à jeter les fondemens qui doivent assurer la durée d'une langue ci-devant méprisée. (V. GOTTSCHEDE, ADELUNG). Enfin les Allemands, excités par l'exemple des Anglois, s'obstinèrent à écrire en allemand & en pur allemand, précisément lorsque le roi de Prusse auroit voulu les conduire à n'employer que le françois dans leurs écrits, & les autorisoit par son exemple à le mêler au langage du pays lorsqu'ils écrivoient en allemand. Deux professeurs du collège carolin de Bronswic, Arnold Schmidt & Chrétien Gærtner, avoient ouvert la carrière, & on les suivit bientôt. Un libraire de Berlin, un Juif de Dessau, établis dans cette ville, & le fils d'un prêtre luthésien de la Lusace qui s'y trouvoit aussi sans état, entreprirent de relever la langue nationale, que le rétablissement de l'académie

sembloit dégrader par l'introduction d'une langue étrangère. Au reste, si Frédéric ne favorisa pas la littérature nationale, elle étoit toujours assez encouragée par la constitution du pays & par le zèle de quelques ministres d'état dont le roi connoissoit les vues patriotiques. Aussi n'y eut-il pas moins de bons écrivains allemands placés dans les universités prussiennes, dans les églises & dans toutes sortes d'emplois honorables, qu'il n'y en avoit dans les autres états de l'Allemagne. Le désir de servir un grand roi, & l'éclat dont brilloit la Prusse, surtout après la guerre de sept ans, attiroit à Berlin autant les Allemands des autres cercles que des savans & des voyageurs d'autres nations. Ainsi, quoique Frédéric II n'ait jamais eu auprès de lui que des gens de lettres qui écrivoient en françois, Berlin ne laissa pas de devenir le siège de la littérature allemande, comme Dresde & Leipzig l'avoient été jusqu'alors. Les langues étrangères, que l'on croyoit ennemies de celle de la nation, loin d'y mettre obstacle, contribuèrent à sa perfection; & l'on ne sauroit se dissimuler que les meilleurs écrivains allemands se sont tous formés sur les au-

teurs françois ou sur les anglois, qui s'étoient déjà formés eux-mêmes sur leurs voisins, comme les bons écrivains italiens, espagnols & françois des deux derniers siècles s'étoient formés sur les auteurs latins. Nous en connoissons personnellement au moins une dizaine, qui tous passent pour écrire très-purement & très-élegamment dans leur langue, qui tous parlent & écrivent le françois, & qui presque tous ont traduit quelques ouvrages de cette langue en allemand.

L'école suisse de Bodmer & Bretinger, qui semble l'avoir emporté sur celle de Gottsched, quelque partialité qu'elle marquât pour la littérature angloise, ne profita pas moins de la françoise. Et ceux qui soutinrent le parti suisse à Berlin, avoient bien plus lu de livres françois que d'anglois. *Voyez SUIZER.*

Quels que soient les défauts qu'on reproche à la langue allemande, elle est à présent plus riche qu'aucune autre des langues européennes, sans même excepter l'italienne & l'espagnole: car celles-ci ne se plient point à la composition des mots comme l'allemande, qui à cet égard approche beaucoup des lan-

gues orientales, avec lesquelles elle a d'ailleurs de l'affinité. Elle est plus précise que l'angloise; & n'est pas à beaucoup près aussi dure aux oreilles étrangères qu'on s'imagine lorsqu'on juge à l'ouverture d'un livre. Depuis vingt ou trente ans, de trois ou quatre mille écrivains que compte l'Allemagne, il n'y en a peut-être pas cinquante, & dans les pays protestans il n'y en a pas dix, qui n'employent cette langue dans quelque sujet que ce soit. S'il y en a encore qui écrivent quelques livres en latin ou quelques mémoires en françois, aucun d'eux ne doute pourtant pas que leur langue ne soit capable de tout exprimer.

Aussi non seulement l'histoire, la poésie & toutes sortes d'ouvrages d'agrément, & d'instruction populaire, se traitent, s'écrivent aujourd'hui dans la langue que parle le peuple, ou du moins le bourgeois dans les villes; mais les sciences mêmes qu'on croyoit autrefois profaner & avilir en les exposant en langue vulgaire, sont mises à la portée de tout le monde qui est en état de lire une gazette. Et il s'est imprimé plus de livres allemands depuis une trentaine d'années qu'il ne s'en étoit fait en

aucune autre langue pendant trois siècles. Pour s'en faire une idée, il est nécessaire de les partager en plusieurs classes, selon leur différent genre.

SECTION NEUVIÈME.

État de chaque science. Révolution dans la théologie. Progrès de la philosophie spéculative. Piétistes, nouvelle classe de controversistes. Nouvelle jurisprudence.

Le premier effet de la tolérance & de la liberté de penser, de parler, de lire & d'écrire qui régnoit sous Frédéric II, a été un changement considérable qui s'est fait dans les études & les ouvrages théologiques. Depuis deux siècles on avoit travaillé dans tous les deux cercles de la Saxe à détruire l'édifice religieux qui s'étoit élevé en sept cents ans. Car la théologie, telle qu'elle se trouvoit dans le siècle de Luther, avoit commencé à se former à l'époque à peu près que l'empire romain fut rétabli dans l'occident. L'Allemagne avoit contribué à la construction de cet édifice, aussi bien que l'Italie, la France & l'Espagne. Albert surnommé le grand, &

Alexandre de Hales ne sont guère moins renommés dans l'histoire théologique que Pierre Lombard & St Thomas d'Aquin. Mais l'Allemagne a fait encore davantage pour détruire ce même édifice, puisqu'aucun de ceux qui ont travaillé à le renverser, ne l'a si fort ébranlé que Martin Luther. La maison de Brandebourg ayant ensuite embrassé le calvinisme sous le nom de religion réformée ^(a), on s'éloigna de plus en plus du système qui avoit été général jusqu'au milieu du siècle seizième. Dès la première introduction de cette nouvelle réforme, on crut voir le jocinianisme se glisser à sa suite, & au bout d'une cinquantaine d'années, depuis que la cour eut changé, on craignit que l'indifférence sur ce sujet n'entraînât le relâchement de la morale. Pour opposer quelque digue à l'incrédulité, & rétablir, avec la croyance, la morale de l'évangile, on fit venir à Berlin Jacques Spener, fameux piétiste, natif d'un village de l'Alsace, qui étoit alors pasteur à Francfort sur le Mein. Frédéric I, qui se piquoit d'imiter en tout la cour de France, a probablement

(a) L'an 1614, sous l'électeur Jean Sigismond. Voyez ci-dessus Sect. II.

voulu suivre jusqu'à l'esprit de dévotion qui y étoit devenu dominant depuis que Louis XIV avoit épousé Madame de Maintenon. La doctrine chrétienne, tant pratique que spéculative, se releva médiocrement. Le roi Frédéric Guillaume I marcha à ce seul égard sur les traces de son père. A l'exception de quelques emportemens, & de l'injustice inexcusable des enrôlemens forcés, ce roi parut toujours bon chrétien à ses sujets. Il auroit même voulu réunir les deux religions dominantes dans son pays, la luthérienne & la réformée. (V. ACHARD, JABLONSKY & REINBECK.). Il n'y avoit pas alors assez de catholiques sous la domination prussienne pour qu'on pensât aussi à concilier la religion romaine avec les deux autres. Ce roi mourut avant de voir commencer les conférences; & Frédéric II crut que la véritable union étoit une tolérance parfaite. Cette tolérance ne fut pourtant ni déclarée ni légale, & il s'en faut beaucoup que les catholiques, par exemple, ayent été à même condition avec les protestans. Le roi par habitude, les ministres par je ne sais quelle raison, élevoient la voix contre le prosélytisme; les écrivains de toute

classe imitoient ce langage. On auroit pourtant voulu convertir les Juifs, & l'on autorisoit une opinion vulgaire qui attache une sorte de honte au changement de religion.

Frédéric II, qui n'ignoroit pas que ses ancêtres en moins d'un siècle avoient changé deux fois de religion, lui qui ne dissimuloit pas que sa croyance n'étoit pas celle de son père & de ses aïeux, auroit dû peut-être franchir le pas & déclarer à l'égard de l'état civil toutes religions égales; du moins celles qui ont pour fondement l'unité de Dieu, la providence, l'évangile. On fut cependant assez facile à tout permettre en fait de religion, pour que la théologie qui l'enseigne, s'en ressentît.

Le socinianisme, qui s'étoit réellement introduit avec la nouvelle réformation, avoit de longue main frayé le chemin au déisme & même au fatalisme & à l'athéisme, comme les théologiens tant catholiques que luthériens l'ont toujours reproché aux calvinistes. Leibnitz & Wolff, qui eurent tant de crédit à Halle & à Berlin, ont tous les deux contribué à miner le christianisme, & à faire tomber la théologie, sur laquelle cependant ils s'étoient formés.

Cette science est par son objet si essentiellement unie avec la philosophie, que dès qu'on fait abstraction des dogmes révélés, l'une se confond avec l'autre, & les philosophes s'emparent de ce que les théologiens croient leur appartenir. Wolff n'étoit pas anti-chrétien. Il n'écrivit jamais rien contre la révélation, contre la sainte écriture, comme l'ont fait de son temps Bolingbroke & Voltaire. Il n'écrivit point contre les pères de l'église comme Barbeyrac; mais il composa un traité systématique de théologie naturelle, & d'autres traités de morale civile & sociale, uniquement soutenue par la force & la suite du raisonnement. Il accoutuma ses disciples à se faire des idées de Dieu, de ses attributs, ensuite des êtres créés, de leurs rapports, de leurs devoirs, sans faire grande attention à ce qu'avoient dit les prophètes, les apôtres, les docteurs de l'église. Par là la théologie se changea en pure métaphysique, ou en philosophie spéculative. Aussi depuis son temps, les pasteurs, les prédicateurs allemands sont plus philosophes que théologiens; du moins dans le sens qu'on prend ce nom ordinairement. La réputation & la philosophie de Wolff parurent

tomber presque aussitôt que le roi eut rappelé à Halle ce fameux philosophe, que son père en avoit banni. Voltaire & Maupertuis, qui se brouillèrent dans la suite si furieusement, agissoient d'accord pour dégoûter le roi du wolffianisme. Mais cette doctrine ne laissa pas de se soutenir, & de se répandre dans toutes les universités, dans tout le pays, malgré que le roi eût changé de goût à cet égard; & Frédéric II, pour avoir quitté Wolff, ne devint pas plus ami des théologiens. Bayle l'avoit trop accoutumé à douter de tout, & Voltaire à se moquer des prêtres, pour que l'ancien système de religion ne souffrît pas de nouvelles & bien fortes atteintes. Ainsi l'édifice théologique fut combattu de tous côtés & par différens moyens. Non seulement des littérateurs laïques l'attaquoient avec art, comme a fait Lessing; non seulement des professeurs d'universités l'attaquèrent en des endroits qui ne regardoient pas la controverse; mais les pasteurs des principales églises de la capitale & des provinces enseignèrent & prêchèrent l'évangile comme ils l'entendoient, sans s'astreindre à des confessions ni à aucun symbole. Si d'autres pasteurs soi-disant ortho-

doxes, ou des peuples plus croyans, s'élevoient contre les nouveautés qu'enseignoient les prédicateurs philosophes, le roi ne manquoit jamais de protéger ces derniers. Il vouloit même que pour remplir les chaires, soit dans les églises, soit dans les universités, l'on cherchât des docteurs qui se fussent distingués par des opinions peu communes. (V. BAHRDT, EBERHARD, SEMLER, STEINBART, TELLER). Ainsi l'hétérodoxie, au lieu d'être un crime, devint un mérite.

Malgré cela, par cet esprit d'opposition qui règne toujours plus ou moins dans tous les gouvernememens, le piétisme, qu'on avoit voulu expressément introduire au commencement du siècle, & qui n'avoit fait alors que de médiocres progrès, parut en faire de très-considérables, tandis que la Métrie, Voltaire, d'Argens, & même le roi Frédéric II, cherchoient à répandre le matérialisme, le déisme tout pur, ou du moins l'indifférence. Sans doute l'Europe, qui savoit quelles étoient les idées du roi de Prusse, dut être surprise de voir un de ses bibliothécaires s'occuper à traduire les rêveries fanatiques du Suédois Swedenbourg.

D'un autre côté l'on a vu des écrivains qui ne tenoient pour rien ni à l'état ecclésiastique ni au politique, accuser de catholicisme, de jésuitisme, des ecclésiastiques protestans, de même qu'en France les jésuites accusoient de jansénisme, de calvinisme & d'athéisme tous ceux qui n'étoient pas de leur parti. (V. BIESTER, NICOLAÏ, STARCKE). Ce qu'on trouve de singulier, quand on cherche l'origine de ces persécutions, c'est qu'elle est une suite de l'abandon presque total de la controverse, qu'on disoit d'ailleurs être la mère de l'intolérance. Les théologiens de profession se croyoient trop obligés à soutenir les principes fondamentaux du christianisme, pour s'occuper des articles sur lesquels les premiers réformateurs s'étoient disputés. Ils ne connoissoient guère plus ni Nicole ni Bossuet, & bien moins les controversistes italiens & espagnols. De là vient que les ecclésiastiques, même les plus instruits, & à plus forte raison les simples laïques, n'ont que des idées vagues & souvent très-fausSES de la doctrine catholique, & n'en connoissent point le véritable esprit. Les Hérétiques, que l'esprit du siècle regarde comme des fanatiques, se

sont multipliés très-considérablement sous le règne du philosophe de Sans-Souci.

Dans les dernières années de ce règne on parloit de différentes sectes de francs-maçons qu'on disoit être des catholiques secrets, & qu'on appelloit illuminés. Il n'entre point dans le dessein de notre ouvrage d'approfondir les mystères. Il faut bien que quelques faits constatés aient donné lieu à tous ces contes. Ce qu'il est peut-être à propos de dire, puisque cela concerne quelque branche de littérature, c'est que la franc-maçonnerie a donné lieu à quelques bons ouvrages sur l'histoire des Templiers & sur les mystères des Égyptiens & des Grecs.

La jurisprudence n'éprouva pas moins de changemens que la théologie. Au renouvellement des lettres, l'Allemagne suivit plus tard les progrès que cette science fit ailleurs. L'histoire littéraire ne présente aucun jurisconsulte célèbre contemporain d'Alciat, de Duaren, de Pancirole, de Covarruvias, d'Antoine Augustin & de Cujas. Mais les Allemands se distinguèrent hautement dans cette étude après la paix de Westphalie, & vers la fin du dernier siècle. Fré-

deric I, en fondant l'université de Halle, y appela Thomafius, Stryck & Boehmer, qui étoient des plus célèbres juriscultes de leur temps, les deux premiers dans le droit civil, l'autre dans le droit ecclésiastique. Heineccius, professeur à Francfort sur l'Oder, unit encore d'une manière plus marquée la belle littérature à la jurisprudence. Ces trois juriscultes, & après eux Cocceji, qui fut ensuite grand chancelier, étant venus après que les Hollandois Noodt, Vinnius & Voet avoient déjà fait beaucoup, ne laissèrent presque plus rien à faire dans cette faculté. A la mort d'Heineccius & au moment que Cocceji devint ministre d'état, ce fonds de philosophie sociale que les juriscultes romains nous avoient transmis, étoit épuisé. Ainsi l'étude du droit romain devoit languir, devoit aller nécessairement en décadence; parce que lorsqu'on ne peut plus avancer, il est très-difficile de ne pas reculer. Cependant une plus grande révolution se préparoit encore. En fait de droit, de même qu'en matière de religion, dès qu'on commence à y toucher & à retrancher quelque chose qu'on regarde comme inutile ou comme peu raisonnable, on en vient à d'au-

tres retranchemens & à d'autres réformes; jusqu'à ce que tout le système est renversé. Cocceji avoit entamé l'autorité des lois romaines. On commença à ne plus regarder les anciens jurisconsultes & les empereurs de Constantinople, bien moins leurs interprètes, comme des juges compétans d'une nation qui n'avoit jamais subi le joug de Rome. On avoit adopté leurs lois & leurs décisions dans un temps où on n'en avoit pas de meilleures, & parce que dans les progrès que faisoit la société, il falloit quelque règle pour décider les affaires litigieuses. L'étude des lois étrangères mit les jurisconsultes & les magistrats en état d'en faire d'autres plus conformes à la constitution du pays & aux mœurs de la nation; & avec le secours des législateurs latins on créa une jurisprudence nouvelle, moyennant la compilation de nouveaux codes. Il ne fallut pas moins que l'activité ambitieuse de Frédéric, le bon sens, l'esprit juste du successeur; il ne fallut pas moins que le travail d'un demi-siècle pour opérer cette révolution. Encore ce demi-siècle datoit-il depuis que les Grotius, les Puffendorff, les Barbeyrac, avoient généralisé les décisions des anciens juristes. De plus, ce demi-siècle

siècle datoit exactement de l'époque où l'Esprit des lois vit le jour. Heureusement les principes de deux ministres philosophes, dont l'un jeta les fondemens & l'autre éleva le grand édifice, se trouvèrent conformes, & leurs vues également justes. Il fallut encore que dans un moment d'effervescence le grand Frédéric frappât un coup violent, qu'il brisât une masse brute pour en faire sortir de l'or. Car c'est ainsi qu'on s'exprimoit dans l'affaire bruyante du meunier. C'est dans le bouleversement des chambres de justice, que prirent naissance le nouveau code, & un changement général dans la jurisprudence prussienne. (V. COCCEJI & CARMER).

Cependant les jurisconsultes allemands avoient en grande partie changé d'objet dans leurs études. Déjà on avoit commencé à s'occuper beaucoup moins de l'érudition que Heineccius avoit mise en vogue, lorsque Frédéric II ordonna à Cocceji la rédaction du premier code. On se foucioit déjà moins de savoir quel étoit le pouvoir qu'avoient anciennement à Rome les pères sur leurs enfans; les maîtres sur leurs esclaves ou affranchis; quel droit les préfets du prétoire sous le nom d'un empereur avoient accordé aux sem-

mes; quelle étoit l'autorité d'un préteur, d'un proconsul dans les provinces de l'Asie & de l'Afrique, ou dans l'Illyrie; que d'apprendre ce que peuvent faire les marchands en Hollande & les fermiers en Angleterre, les sénateurs & les payfans suédois dans leur diète, & quel pied de troupes pourroient avoir les princes d'Allemagne & les puissances voisines. On abandonna l'ancien orient & le midi, pour se fixer à l'occident moderne & au nord. Ce n'est pas qu'on ait absolument délaissé Justinien, son code & ses pandectes. Il y a toujours eu, & il y a encore de très-savans professeurs qui éclaircissent avec beaucoup d'érudition & de sagacité ces fragmens de la jurisprudence romaine. Mais nous voyons que ces professeurs sont depuis quelques années fort éclipsés par ceux qui enseignent le droit public & l'économie politique. C'est pourquoi l'histoire moderne, l'histoire naturelle, la géographie, les correspondances des ministres, les relations des voyageurs, les registres des paroisses, (qui s'en seroit avisé il y a cinquante ans?) prirent souvent la place des livres latins & des ouvrages érudits sur les mœurs & les antiquités romaines. On s'appliqua à s'in-

struire des produits de chaque pays; on voulut savoir combien d'habitans il contient, combien il en peut nourrir, quels sont les moyens qu'à chaque état de subsister, de se défendre, de s'agrandir. On appela cette sorte de science *statistique*. La police, l'économie connues aux anciens lorsqu'on ne connoissoit point de statistique, avoient commencé à s'introduire sous Frédéric Guillaume. Dans les premières années de Frédéric II, un Hambourgeois employé à sa cour, un Prussien d'Elbing, professeur à Göttingue, & un Saxon de la Thuringe établi à Berlin, après avoir été surintendant de la police à Göttingue aussi, mirent en vogue ce nouveau genre de littérature. Il paroît pourtant que tous trois s'étoient formés d'après la littérature des livres anglois, qui étoient plus communs dans le pays de Hanovre que dans le Brandebourg. (V. BIELEFELD, GASSER, JUSTI). Quoique ce fût le genre de littérature que le roi sembloit aimer & estimer le moins, il n'étoit pas possible qu'il en ignorât l'importance. Mais accoutumé à entendre parler des beaux arts & de philosophie, à lire des poëtes & des philosophes, occupé de grands

intérêts politiques & de l'art de la guerre, son esprit parut quelque temps dédaigner & mépriser les auteurs qui parloient de vaches & de brebis, & de quelque branche d'économie que ce pût être. Mais dans la suite il en reconnut l'utilité. (V. BEAUSOBRE, DIETZ, PHILIPPI).

La médecine & toutes les études qui se combinent avec elle, l'anatomie, la botanique devoient faire d'autant plus de progrès sous le règne de Frédéric II qu'elles n'avoient pas été reculées sous Frédéric Guillaume son père, comme l'avoient été les sciences spéculatives & tous les arts d'agrément. La médecine avoit été aussitôt cultivée que les autres sciences dans le Brandebourg, quoique mêlée avec les extravagances de l'astrologie (^a). Sous le roi Frédéric Guillaume il y avoit dans ses états des médecins très-estimés dans l'étranger. La France n'en avoit pas de plus célèbres que ne l'étoient Hoffmann & Stahl. Ni Helvétius, père du fameux auteur de l'Esprit, ni Sauvage ne les sur-

(a) Voyez *Mæhsen, Geschichte der Wissenschaften &c.* c'est-à-dire Histoire des sciences dans la Marche de Brandebourg, & particulièrement de la médecine. §. 43. 44. p. 407. & suiv. 4to. A Berlin, chez Decker, 1781.

passoient. A peine oseroit-on dire que Mead & les Maskengies, ou quelqu'autre anglois, les aient égalés. Il n'y a que le Hollandois Boerhaave & son élève van Swieten qui aient éclipsé tous les médecins des autres nations. Si après Hoffmann & Stahl il n'y eut plus à Halle des médecins aussi renommés que ces deux l'avoient été, c'est que la célébrité des médecins est l'effet du hasard, ou du caprice de quelque malade illustre; c'est que dans toutes les professions comme dans toutes les branches de commerce, le nombre des personnes qui s'y donnent, augmente à proportion de la fortune qu'ont faite ceux qui précèdent, & dans cette foule nouvelle il est plus difficile de se faire remarquer. Outre cela il arrive dans la médecine comme dans les autres sciences, que quand deux ou trois de la première classe ont épuisé la matière, ceux qui les suivent sont réduits à glaner. Les médecins de Berlin n'ont plus guère fait de livres, ou ils en ont fait sur tout autre sujet que sur la pratique de leur profession; & les professeurs de Halle & de Francfort, de Kœnigsberg, de Duisbourg n'en font pas davantage, parce qu'ils trouvent que

tout a été dit. Dans la chimie, dans le vaste champ de la botanique, & dans les autres parties de l'histoire naturelle où il restoit encore quelques moissons à cueillir, comme il y avoit encore quelques découvertes à faire dans l'anatomie, l'académie de Berlin & les universités prussiennes ont eu des professeurs de très-grande renommée & plusieurs du premier rang V. ELLERT, GLEDITSCH, MARGGRAF, MECKEL, MEYER, MOEHSSEN, POTT, SELLE, WALTER, &c.

La philosophie expérimentale tenoit trop à différentes branches d'économie & aux fabriques que le roi favorisoit, pour qu'il ne prît pas intérêt à son avancement. D'ailleurs un des premiers physiciens modernes, aussi bien que les premiers astronomes, étoient fortis de l'Allemagne, & précisément d'une ville qui venoit de passer sous la domination de l'électeur de Brandebourg. Or dans le pays qui a donné le jour à Otto de Guerike, le prédécesseur du grand Newton & de Wallis, ce genre de science ne peut guère manquer de cultivateurs. Cependant la chimie risqua d'être reculée. Un médecin, nommé Vaitz, ayant engagé Frédéric II

dans des expériences alchimiques, qui ne réussirent pas, comme on peut se l'imaginer, le roi prit tant d'aversion pour la chimie, qu'il pendant long-temps il ne voulut pas même entendre parler d'exploitations de mines. Toutefois étant maître de la Silésie, il n'avoit pas moins de motifs de protéger & de favoriser cette partie que n'en ont les souverains de la Saxe, de la Bohême & de la Hongrie. Aussi eut-il à la fin de son règne de bons minéralogistes, & il en auroit eu plutôt, si des circonstances particulières n'eussent retenu dans d'autres pays des professeurs très-habiles que l'on vouloit attirer à Berlin, & qui n'y vinrent qu'après la mort de Frédéric. (V. ACHARD, FERBER, GERHARD, GEORGE, HEINITZ, KLAPROTH, MARGRAF, MEYER).

Dans la géométrie sublime, ni les sujets du roi de Prusse, ni ceux des autres princes allemands, si l'on excepte Leibnitz, n'égalerent la célébrité de trois ou quatre génies supérieurs que l'Angleterre, la France, la Suisse, le Piémont ont donnés à l'Europe dans ce siècle. Frédéric II. attacha pourtant la gloire de ces grands calculateurs à celle de son règne. Il eut

à son académie Euler & La Grange. Il y attira le fils de Jean, neveu de Daniel Bernoulli, qui annonçoit le même génie que son père & son oncle: sans compter Maupertuis, qui étoit assez bon géomètre. Il eut pendant plus de vingt années pour correspondant Mr. d'Alembert. Dans une de ses universités il y avoit le premier peut-être des géomètres de la seconde classe: (V. KARSTEN). Au surplus il est très-certain que le grand Frédéric ne faisoit pas un grand cas de la géométrie sublime. Il n'étoit pas assez convaincu, ni de son influence dans les progrès réels des mécaniques, ni de sa nécessité pour déterminer le cours des corps célestes. Il aimoit la littérature pour l'agrément, la physique, & le calcul ordinaire: pour leur utilité immédiate & évidente. Il disoit ne trouver ni l'un ni l'autre dans la géométrie, en parlant même à d'Alembert, & en lui parlant des personnes que ce savant lui recommandoit le plus. Pour l'astronomie on eut encore moins besoin de chercher des professeurs hors de ses états. Il s'en trouvoit à Berlin, à Königsberg, dont le mérite a été reconnu par l'académie même & par les plus célèbres astronomes de la France.

Le génie de la nation allemande s'est de tout temps distingué dans cette science; & de nos jours un Allemand, qui n'est, pour ainsi dire, qu'amateur, s'est fait un nom célèbre dans un pays qui a produit des Newton.

Dans la philosophie spéculative; surtout dans la métaphysique, il s'est fait de nos jours tant de livres dans les provinces les plus septentrionales de l'Allemagne, que les Espagnols ne pourroient plus prétendre que les subtilités de ce genre soient réservées à leur climat. La morale est devenue fort douce & complaisante. Les idées que le christianisme avoit inspirées, se sont effacées. L'objet de la morale de nos pères étoit de mériter une vie heureuse après celle-ci, & c'étoit l'objet ordinaire de l'éducation; comme nous l'avons dit. Les philosophes modernes cherchent de rendre la vie présente moins malheureuse. Je ne fais si l'on s'y est bien pris pour atteindre ce but. Quoi qu'il en soit, Hobbes, Locke, & Shaftesbury, ont fait de grands profélytes en Allemagne. Malebranche & Nicole, que les incrédules ont encore tant respectés, n'ont plus que des sectateurs indécis ou timides. On a de plus renchéri sur la

métaphysique de Locke. On avoit d'abord parlé beaucoup de l'entendement ; les métaphysiciens plus modernes ne parlent depuis quelques années que de sentiment : la classe des philosophes æsthétiques s'est formée de nos jours. V. ANCILLON, CASTILLON F., FRÉDERIC II, HERDER, KANT, SELLE.

SECTION DIXIÈME.

Ouvrages d'imagination. Poësie de différens genres. Théâtre. Musique.

Par la manière dont on vit à présent dans les grandes villes du nord, par la qualité de la nourriture & des boissons, par les commodités & les agrémens qu'on s'y procure, on peut dire qu'une partie des causes physiques qui influent sur les causes morales & intellectuelles, est passée du sud au nord. Mais il est toujours vrai qu'en se promenant dans des pays qui offrent à tout moment des objets agréables & variés, en respirant un air tempéré sous un ciel serein, en se nourrissant habituellement de productions aromatiques ou plus légères, en vivant dans

des sociétés plus gaies, plus animées, plus passionnées, s'il faut le dire, l'imagination se nourrit, s'élève, & enfante plus facilement qu'en se resserrant dans les poëtes au milieu d'une société monotone, & où la nourriture plus commune n'est pas de la même nature que celle qu'on trouve dans les collines de l'Italie, de l'Espagne ou de la Provence. Outre cela toutes les grandes productions de l'esprit humain qui ne font pas l'effet de la simple méditation, comme les mathématiques & la philosophie, demandent des circonstances qui ne se rencontrent pas souvent, & moins encore de nos jours que dans les siècles passés. Si avec tous les efforts qu'on fit, l'Allemagne n'a ni les grands poëtes épiques qu'eurent la Grèce & l'Italie, ni un théâtre comme la France & l'Angleterre, ni des romans originaux comme l'Espagne; si elle n'eut pas des Démosthènes, des Cicérons, des Bossuets & des Massillons; si elle ne commença que depuis peu d'années à avoir dans sa langue des historiens tels qu'elle en a eu autrefois dans la langue latine; ce n'est pas seulement au climat, dont dépend en partie le caractère & le génie national, mais à

plusieurs causes de différente nature qu'il faut l'attribuer. Quand on pense que la Grèce en dix siècles n'a eu qu'un Homère, que Rome en quatre siècles de littérature n'a vu qu'un ou deux poèmes, qu'en trois cents ans qui s'écoulèrent depuis que Dante entreprit de faire un poème, jusqu'au Tasse qui le fit, il a fallu à l'Italie des efforts incroyables & réitérés cent fois pour reproduire des Virgile; quand on réfléchit aux circonstances dans lesquelles l'Énéide & la Jérusalem, la Lusiade de Camoëns & l'Araucana d'Erzilla ont été faites, & aux pays où vivoient les auteurs; quand on pense aux défauts qu'on reproche à l'Homère anglois; quand on fait l'histoire & qu'on fait l'analyse de la Henriade, au lieu de s'étonner que l'Allemagne n'ait pas encore de grands poèmes, on a lieu d'être surpris qu'elle en ait déjà d'aussi sublimes & d'aussi agréables que le sont ceux de Klopstock & de Wieland.

Premièrement il ne dépend point de la génération présente de former une langue & une versification telles que les ont eues les nations méridionales. Les Romains ont travaillé plusieurs siècles pour transporter dans leur

langue la versification, l'harmonie des Grecs, de qui ils avoient déjà reçu le corps de la langue. Ennius, Lucilius, Lucrèce, ont préparé les instrumens de la poésie à Virgile, à Ovide, à Lucain. Encore il n'étoit question que de les adapter à des mains qui n'étoient pas fort différentes de celles qui les avoient formés dans un pays voisin. La langue italienne, quoique fille de la latine, dont elle a hérité & dont peut-être à quelques égards elle a augmenté la douceur & l'harmonie, n'a pourtant pas pu retenir la mesure des vers héroïques. Après différentes tentatives qu'on fit pendant deux siècles, on se décida pour le vers hendécasyllabe que les Latins n'employoient ordinairement que dans des bagatelles. On releva ce vers par l'alliance de la rime artistement entremêlée, dont on forma les stances ou rimes octaves : c'est là le mètre de la poésie épique des Italiens; & ce ne fut encore qu'après deux autres siècles & une infinité d'essais qu'on vit paroître la Jérusalem délivrée. Les Espagnols ont adopté totalement les octaves des Italiens. Les François les ont aussi retenues dans quelques genres de poésies; mais ils ont conservé pour le genre héroï-

que le vers alexandrin que les Italiens avoient inventé & ensuite abandonné. Quelque peu harmonieuse que soit la versification françoise pour des oreilles italiennes & espagnoles, elle l'est pourtant plus que l'angloise & l'allemande, qui n'ont pu se former sur aucun modèle qui leur fût convenable. Les meilleurs poètes anglois ont adopté les vers italiens & françois; & voilà quelques Allemands qui ont prétendu avoir transporté dans leur poésie l'hexamètre des Grecs & des Latins. Je veux croire que ceux qui possèdent parfaitement la prosodie de leur langue, trouveront sonores les vers du Messias & de la Noachide; mais je fais que la plupart des Allemands mêmes l'y cherchent inutilement, & que l'on trouve à peine dans les deux derniers pieds quelque trace de l'hexamètre qu'on prétend avoir su former. Pour les étrangers, ils ne cessent de croire que l'on se fait une terrible illusion, si l'on s'imagine trouver le mètre des Homère & des Virgile dans des poésies de Bodmer & Klopstock. On ne l'y trouveroit pas plus que si on le cherchoit dans les comédies de Plaute ou dans les fables de Phèdre. Quoique la langue alle-

mande ait probablement sa racine dans des idiomes anciens de la Thrace, & de l'Asie mineure, il est clair qu'ayant tronqué tous les mots qu'elle en avoit tirés, il n'est absolument plus possible de les arranger de manière qu'ils rendent le son qu'ils rendoient dans la langue orientale d'où elle est sortie ^(a). Et qu'avoit-on fait en Allemagne, lorsque Klopstock & Wieland ont paru? Depuis qu'on commença à croire qu'on pouvoit faire des livres & des vers en allemand, depuis Hans Sachs & Martin Luther jusqu'à Haller qui fit imprimer ses premières poésies l'an 1734, on ne comptoit que trois ou quatre poètes ou versificateurs allemands sur lesquels on pût faire quelque fond, comme Rollenhagen, Opitz, Kanitz, qui n'étoient pourtant pas d'accord sur le mètre.

Les poètes modernes, & les Allemands surtout, ont encore trouvé une difficulté très-essentielle qui les empêche de réussir dans ce genre épique autant que les anciens; c'est le discrédit général où sont tombés tous les moyens qui servent au merveilleux. Les dieux des païens

(a) Voyez *Mémoires de l'académie de Berlin* des années 1783—1785 sur l'origine de la langue allemande.

seroient à présent de foibles machines, même dans des sujets tirés de l'histoire ancienne & profane. La féerie, quoique Mr Wieland l'ait encore ramenée avec succès dans son *Obéron*, ne pourroit guère être employée dans des sujets nobles & vraiment héroïques: les anges, les saints, les forciers & les diables, n'ont plus le même crédit qu'ils avoient encore du temps du Tasse & de Milton. De plus, un poète allemand seroit embarrassé dans le choix du sujet. Il n'y a point de héros, point d'événemens qui puissent intéresser une grande partie de la chrétienté, comme la conquête de la Terre sainte l'intéressoit du temps de Pie V, lorsque le Tasse composa son poëme. La chute d'Adam n'étoit pas encore une histoire froide & indifférente pour les Anglois dans le siècle théologique de Cromwel. Les guerres civiles de la France sur lesquelles roule la *Henriade*, intéressent encore une grande partie de l'Europe, du moins toute la nation françoise. Quel seroit le sujet où pussent prendre part la Westphalie, les cercles de la Saxe, la Bavière, & l'Autriche?

Sans l'Agathon de Mr Wieland, autre espèce d'ouvrage d'imagination qui tient à l'épopée,

popée, mais qui ne demande ni le vers pour l'exposition, ni des moyens naturels pour conduire la pièce à son dénouement, prouveroit davantage que l'imagination des Allemands n'a pas encore acquis cette force, cette étendue qu'on trouve dans les romans de quelques autres nations. L'imagination se forme à proportion des objets qui la frappent, qui l'entourent, qui l'occupent. Les Espagnols, les François, avoient fait de grands romans, parce qu'outre ce qu'ils tiennent du climat, que je regarde comme un avantage physique, ils avoient encore tous les secours politiques & moraux qu'il leur falloit pour imaginer des aventures & pour en composer de longs récits. Boccace, le seul romancier qu'ait l'Italie, avoit beaucoup voyagé, beaucoup vécu dans les plus grandes villes de son temps, à Florence, à Naples, à Paris. J'ose croire que les Allemands, par la trempe naturelle de leur esprit, ont plus besoin d'être fortement frappés d'une grande variété d'objets; & la plupart ne quittent le collège & l'université que pour passer dans un genre de vie plus monotone que celui des villes où ils ont fait leurs études. Les résidences des cours, si on en excepte Vienne, ne

fournissent pas assez de caractères & d'aventures pour en créer des romans. Peut-être même ôtent-elles aux auteurs la liberté d'en profiter, s'ils ne veulent risquer leur fortune, ou se rendre coupables d'ingratitude. La nation peut se féliciter de n'avoir pas donné lieu à des romans tels que ceux de Crébillon fils. Mais il est toujours vrai que ce genre d'ouvrages répond constamment aux mœurs de la nation, ou aux caractères des personnes que l'on fréquente ou que l'on connoît. Aussi les romans de quelques Vénitiens modernes ne roulent-ils que sur des filles de théâtre; & le peu de romans que l'Allemagne a vus sortir de la plume de ses écrivains, se ressentent pour la plupart du petit cercle où les auteurs avoient vécu lorsqu'ils les composèrent. Quelque intéressantes, quelque agréables, quelque bien écrites que soient les *Souffrances de Werther*, *Guillelmine*, & *Sophie*, ces romans ne sont que de petites pièces en comparaison de ceux qu'ont les autres nations. C'est que Londres & Paris fournissent plus en six semaines que l'Allemagne en six ans. Les Anglois, avant qu'ils parcourussent le globe avec leurs vaisseaux & qu'ils rassemblassent dans leur île les

productions des deux continens, avoient eu un théâtre & n'avoient pas encore des romans. Il est probable que si les Allemands acquièrent plus de moyens de voyager & de se répandre, ils seront aussi riches en ce genre qu'ils le sont déjà en ouvrages d'érudition. *Voyez* HERMÈS J. T., NICOLAÏ.

Le genre lyrique ne pouvant jamais manquer de sujets, doit se soutenir, & s'enrichir plus que l'épique. Les vers qu'on peut y employer approchent plus de l'harmonie des lyriques grecs & latins que les prétendus hexamètres. On trouve Anacréon & Catulle dans Lessing beaucoup plus facilement qu'on ne trouve Homère & Virgile dans Klopstock. Le nombre des poètes de ce genre est aujourd'hui presque aussi grand en Allemagne qu'en Italie; mais ceux qui ne cultivent que la muse lyrique, acquièrent toujours plus difficilement de la renommée chez les nations étrangères. Quelques-uns de ces poètes ont imité les Grecs & les Latins, ou ils les ont traduits d'une manière digne des auteurs originaux. D'autres ont imité les Italiens & les Espagnols. Quelques-uns se sont attachés à Bachaumont & Chaulieu, ou à l'Anglois

Waller, que les François mêmes préférèrent à Bachaumont. (V. BURGER, GEDIKE, GLEIM, JACOBI, RAMLER). L'épigramme eut des cultivateurs, ou plutôt trouva des esprits faits pour y réussir aussi bien que dans tout autre pays. Ce qui est singulier, celui qui y réussit le mieux est un géomètre de profession & qui ne vit pas dans une capitale.

Je n'oserois dire jusqu'à quel point les poèmes didactiques qui ont paru à Berlin ou dans les autres états de Prusse, approchent des Géorgiques de Virgile, des deux poèmes sur un pareil sujet de l'Allamanni & de Lorenzini, des Quatre Saisons de Tompson, ou des Jardins de Mr l'abbé de Lille. C'est moins par défaut de génie naturel que par les circonstances de leur état, si deux ou trois poètes allemands de ce genre n'égalent point leurs modèles. On a loué Tompson, parce qu'il n'a pas touché aux vendanges dans la troisième partie de ses Quatre Saisons. Mais que n'ôte-t-on pas à la gaieté de l'automne, s'il y manque la vendange, & le nouveau vin qui en suit ? Cependant un poète qui étoit à peine sorti de l'Écosse, auroit-il bien peint des choses qu'il ne pouvoit

avoir vues ? Kleist s'est borné au *Printemps*, peut-être par une semblable raison. Mais aussi il ne traita que le quart d'un vaste sujet, parce que la Poméranie & le Brandebourg n'offrent guère que le quart de ce que présentent les différentes saisons aux Grecs & aux Italiens. Pour prononcer sur les *Quatre parties du Jour* de Zachariæ & sur le *Matin*, & le *Midi* de l'abbé Parini, il faudroit avoir le même goût pour la poésie italienne & pour l'allemande, ou du moins voir les deux poèmes traduits également bien dans une troisième langue. Mais on peut décider à coup sûr que Milan offre plus d'objets à l'ironie fine du poète italien que Bronswic n'en pouvoit offrir à Zachariæ. V. FRANCHEVILLE, FRÉDÉRIC II §. 3, KLEIST.

Disons-nous à présent que les poètes prussiens ou que les Allemands en général égalent dans la partie dramatique les autres nations policées ? Si les bonnes intentions, les bonnes études & les exemples pouvoient suffire à former des Sophocles & des Racines, Berlin auroit eu un théâtre tel que l'a Paris. Frédéric II fit tout ce qu'il crut nécessaire pour le former. Il entretenoit une troupe d'acteurs françois, pour of-

frir d'excellens modèles tant aux poètes qu'aux acteurs allemands. Monseigneur le prince Henri son frère, qui avoit constamment un théâtre à Rheinsberg, tendoit au même but. Cependant le théâtre allemand fit des progrès moins considérables à Berlin que dans quelques villes de l'Allemagne. On prétend que le système des monopoles que Frédéric II étendit à toutes les branches d'administration, nuisit aussi aux progrès de la comédie & de la tragédie. Il avoit accordé par un privilège exclusif la direction perpétuelle du théâtre à un acteur qui peut avoir été bon pour un temps, & dont la femme passoit pour une actrice excellente; (V. DOEBBELIN); mais il y en eut de meilleurs dans la suite. Le goût s'est perfectionné de plus en plus; & la jalousie, l'entêtement du directeur privilégié, sa conduite économique, ne permirent pas qu'on eût à Berlin d'aussi bonnes troupes, qu'on en avoit à Vienne, à Manheim & à Hambourg. Il est vrai que si le roi & le prince Henri eussent fait quelquefois aux comédiens allemands l'honneur qu'ils faisoient aux françois, on auroit pour le moins égalé les villes susdites. Le théâtre de Berlin atten-

doit une nouvelle administration pour se relever. *Voyez ENGEL.*

On ne peut pourtant pas se dissimuler qu'il y a dans la constitution de l'Allemagne, dans le caractère de la nation & dans le génie de la langue, quelque chose qui empêchera les Allemands d'avoir un théâtre aussi riche, aussi parfait que l'ont quelques autres peuples. Il n'y a pas de villes assez grandes, & assez remplies d'un certain monde capable de sentir le pathétique & le sublime de la haute tragédie, ni la finesse du bon comique. Quand les poètes allemands auroient la même élévation d'idées qu'avoient les Athéniens vainqueurs des Perses, ou cet esprit de chevalerie héroïque qui anima les poètes & les romanciers espagnols, & que ceux-ci ont inspiré au grand Corneille dans le temps que la France & l'Espagne sembloient se disputer la monarchie universelle; quand ils auroient l'humeur sombre, fière, turbulente des Anglois pour créer les scènes atroces qu'on applaudit à Londres; les Allemands trouveroient encore un obstacle dans la diction poétique pour atteindre au même degré que leurs voisins. Leurs vers ne sont pas aussi propres

aux dialogues que l'étoient les iambes des Grecs & les vers alexandrins des François. Aussi les tragédies de Kronegk, de Brawe, de Schlegel, & même l'Adam de Klopstock, écrites en vers, n'ont pu se soutenir, & l'on ne représente presque plus de pièces en vers sur les théâtres d'Allemagne. Cependant la prose simple, à laquelle il a fallu se réduire, ôte toujours quelque chose à la perfection d'un ouvrage qui appartient à la poésie. C'est pourquoy les restaurateurs du théâtre se sont décidés pour la tragédie bourgeoise ou moyenne, qui ne demande pas si nécessairement une élocution poétique. Voyez ENGEL, LESSING &c.

A l'égard de la comédie, il est sûr que le caractère allemand est trop éloigné de la gaieté des Italiens, des Espagnols, des François, pour s'approcher d'eux dans ce genre. Ils n'ont pas non plus ce ton moqueur des Anglois qui supplée à cette plaifanterie que les Latins exprimoient par ces mots si connus de *vis comica*. D'ailleurs les Allemands rencontrent ici la même difficulté qu'ils trouvent à composer des romans. Un pays partagé en différens états n'offre point aux auteurs autant de ces caractères

singuliers qu'on trouve dans les grandes capitales de l'Angleterre & de la France. On n'a pas non plus les proverbes, les tours de phrases, le jargon de société, les bons mots, les allusions à des choses connues, qui produisent les beautés de détail. La plaisanterie du poète n'a pas le même jeu, ne fait pas le même effet sur un théâtre allemand que dans le françois, l'anglois, l'espagnol, dans des pays où tout se moule sur les mêmes modèles, où la résidence de la cour donne le ton, & communique facilement ses idées aux autres villes; & où les ridicules de toute espèce passent de la capitale aux provinces, & de la province à la capitale. On l'a senti, ou du moins on a tâché de le faire sentir depuis long-temps (a).

Une espèce de comédie toute particulière qui se soutient encore en Italie depuis plus de trois siècles, & qui est vraiment nationale, puisque chaque personnage paroît dans l'ancien costume & parle le patois de son pays, n'est pas faite pour l'allemand sérieux & phlegmatique. Le peu qu'on en avoit adopté ne se soutint point. Ce rôle de *Hans Wurst*, ou Jean Saucisse, qui en-

(a) V. *Journal de Hambourg*. Ann. 1694, 1695.

troit dans tous les spectacles, est passé de mode à peu près dans le temps que les princes commençoient à ne plus avoir de fous en titre à leur cour. Ainsi les poètes qui travaillent pour la comédie, font fagement de s'en tenir aux pièces de caractère & d'intrigue. Tércence plus qu'aucun autre auteur doit être leur modèle, & il faut que par l'art de l'ensemble ils tâchent de racheter le défaut d'un talent que l'ami des Scipion n'avoit pas non plus.

Le drame lyrique est resté en langue italienne sur la plupart des théâtres de l'Allemagne. Peut-être les mêmes raisons qui s'opposèrent aux progrès de la haute tragédie, empêchèrent-elles les poètes allemands d'imiter les grands opéra de Metastasio. Dans tout le nord ce n'est qu'à Stockholm que l'on donne l'opéra sérieux dans la langue du pays. La langue suédoise est plus douce & plus propre pour être chantée que n'est l'allemande. Cependant celle-ci pourroit se prêter au genre de Quinault, puisqu'elle est moins répugnante à la bonne musique que ne l'est la françoise. Les petites pièces que l'on chante en allemand le prouvent assez. On commença à les entendre à Leipzig,

lorsque Frédéric y passa les quartiers d'hiver durant la guerre de sept ans. Mr Weisse en composa de fort jolies; Schiebler, Brandes & d'autres l'ont imité. Ce genre semble réussir parfaitement. Il est vrai que la plupart de ces pièces sont traduites de l'italien ou du françois, & mises en musique par des compositeurs étrangers. A tout prendre, quoique le théâtre ait fait à Berlin de plus grands progrès en vingt ans, qu'il n'en avoit fait à Paris depuis la représentation du Cid jusqu'à celle de Zaïre, dans un siècle entier, on ne peut pourtant pas dire que les Allemands ayent un théâtre qui leur soit propre. Ils n'ont guère fait que s'approprier les pièces françoises, angloises, italiennes.

On a fait sur l'art dramatique, & même sur la déclamation théâtrale, des traités excellens. (*Voyez* BRANDES, ENGEL & LESSING). Mais il est plus facile d'écrire sur l'art que de former des artistes. Il est même naturel qu'à mesure qu'il paroît de grands ouvrages, l'on fasse plus de réflexions sur la manière d'en composer dans le même genre; mais plus il se fait de tragédies & de comédies, moins il en reste à faire, parce que les sujets ne sont pas infinis.

Il n'en est pas de même à l'égard de la représentation & de la déclamation théâtrales. Un acteur, une actrice qui se modèleroit sur le Kain & Garrick, sur la Clairon & la Siddon, & qui les imiteroient parfaitement, seroient toujours connus; & un poëte qui ne seroit que copier Racine ou Shakspear, ne seroit point lu. Les réflexions, les règles, l'exercice ne peuvent manquer de former de bons sujets à cet égard. Aussi l'on commence à en voir à Berlin quelques-uns, auxquels les François mêmes ne peuvent s'empêcher d'applaudir.

La musique eut beaucoup moins de peine à se former dans le nord que la poésie. Les Allemands & les Flamands ont montré de tout temps beaucoup de goût & de disposition pour cet art. On a même prétendu qu'ils surpassoient déjà les Italiens dans le siècle de Charles Quint ^(a). Avant qu'on l'introduisît sur le théâtre, qu'on employât des compositions d'une certaine étendue en langues modernes, & que l'usage détestable de détruire l'ouvrage de la nature pour servir à un art de pur luxe,

(a) Voyez Dubos, *Réflexions sur la poésie & la peinture*.
Tome I. Sect. 46.

devînt commun en Italie, il est possible que l'on ait trouvé des voix touchantes aussi bien à Anvers & à Munich, qu'à Milan, à Venise ou à Rome. Comme ce n'étoit que sur des messes & des vêpres que les grands maîtres composoient alors de la musique, la manière peu différente de prononcer le latin ne pouvoit pas faire grande différence entre le chant des Bavaïois & des Flamands & celui des Italiens. Mais depuis que la musique règne principalement sur les théâtres, la différence de la langue donne un avantage considérable aux musiciens italiens. Car il n'y a que ceux qui n'ont jamais entendu parler ou lire l'italien en bonne compagnie qui puissent douter si cette langue a une supériorité décidée sur toutes les autres modernes, à l'exception peut-être de l'espagnole & de la suédoise (a). Il est vrai que les Allemands, après avoir entendu pendant quelque temps la musique des compositeurs italiens, soit en Italie, soit sur les théâtres de l'Allemagne, sont presque parvenus à les égaier. Vers le milieu de ce siècle il y a eu d'habiles

(a) V. *Dis. sur le Caractère des langues*, Mém. de l'Académie de Berlin, de 1785.

maîtres allemands, qui ont mis des opéra en musique pour tous les théâtres de l'Europe.

Les pays prussiens, à plus d'un égard, peuvent se glorifier d'avoir concouru à l'avancement ou au soutien de cet art charmant. Car c'est de Halle qu'est sorti le célèbre Handel, le dieu de la musique angloise, comme Lulli l'a été de la françoise. La musique étoit de tous les arts celui que Frédéric Guillaume I avoit le plus méprisé; & l'on ne doit pas être surpris qu'il n'ait pas retenu Handel à son service, d'autant plus que ce roi aimoit encore moins les instrumens à corde que les autres. Il ne faisoit jouer aux bals de la cour que des cors de chasse & quelques autres instrumens à vent. Et ce ne fut que contre le gré de son père que Frédéric II, encore prince royal, s'attacha le célèbre joueur de flûte Jean Quantz. Cependant la bonne musique que Frédéric trouva fort en vogue lorsqu'il parvint au trône, s'introduisit aussi à Berlin dans les années brillantes de 1745 jusqu'à 1755. Quantz rétablit l'orchestre, & on y engagea le premier violon de ce temps-là, qui étoit Benda. Haffé & Graun s'étoient formés sous Léo & Vinci,

deux maîtres italiens très-célèbres au commencement du siècle. Leurs compositions avoient une simplicité, une mélodie extrêmement touchantes. Salimbeni & l'Astrua rendoient à merveille ce que ces maîtres avoient composé. Le roi s'y étoit tellement accoutumé, qu'il ne croyoit point qu'on pût faire mieux; & dans la suite tout ce qui n'étoit pas dans le même goût, lui parut dégénéré & corrompu. Cependant la voix étouffante de la Gabrieli donna lieu aux compositeurs qui vinrent de son temps, de pousser plus avant la musique vocale. De nouveaux joueurs d'instrumens qui se formèrent à Florence, à Turin, à Manheim & dans d'autres villes, fournirent de nouvelles ressources à l'harmonie. Si on s'éloigna un peu trop de la douceur mélodieuse du temps précédent, on gagna par la variété. Mais Frédéric ne voulut rien entendre de nouveau, & il s'obstina à ne faire jouer que la musique de Haffé & de Graun à ses concerts & sur ses théâtres. Ainsi on se trouva fort reculé à Berlin. On fait quelle peine on s'est donnée sous le nouveau règne pour remonter soit la chapelle soit l'opéra. Mais je

m'arrête trop long-temps sur un sujet qui n'est qu'accessoire à mon plan.

SECTION ONZIÈME.

Histoire & Géographie.

Le règne brillant de Frédéric devoit faire naître des chef-d'œuvres d'histoire, & surtout dans un pays où depuis la fondation des universités il y a eu des places destinées à la culture de ce genre, & où les professeurs sont en possession d'imprimer ce qu'ils veulent enseigner à leurs auditeurs. De plus les qualités qu'exige la muse de l'histoire, semblent caractéristiques de la nation. Il est vrai que pour écrire des histoires intéressantes, il faut d'autres places, d'autres moyens que ne sont les chaires & les ressources des universités, la bonne foi & l'exactitude. Il faut à l'historien, plus qu'au poëte, la protection particulière d'un prince ou d'un puissant ministre, ou la liberté d'un état républicain. Au défaut de cela, & même outre cela il faut des circonstances, des conjonctures particulières tant pour savoir les choses que pour pouvoir les dire.

Toutes

Toutes les nations, tous les états, & presque toutes les cours ont eu des historiographes pensionnés, au moins de temps à autre. Chaque royaume eut quelques-uns de ces momens que les historiens demandent. Partout où on les a laissés échapper, on ne trouvera pas un médiocre ouvrage qui fasse connoître la nation, les souverains qui l'ont gouvernée, ni aucun des grands événemens qui la concernent.

A l'égard de l'Allemagne, le siècle de Charles Quint fournit des conjonctures favorables, aussi bien que des sujets dignes de l'histoire, qui n'est pas moins destinée à perpétuer les beaux exploits que les sottises des princes & les fautes de leurs généraux, de leurs ministres. Aussi vers la fin du même siècle, sous l'empereur Ferdinand I, presque tous les cercles de l'Allemagne ont eu de bons historiens, qui pour la plupart ont écrit en latin. La guerre de trente ans qui précéda le traité de Westphalie, avoit offert aux Brandebourgeois & à tous les Allemands un sujet historique assez riche. Mais comme les princes de l'Allemagne n'y avoient point figuré avantageusement, il n'étoit pas naturel qu'on s'em-

pressât à la traiter. C'étoit à la Suède & à la France que cela appartenoit. Aussi la reine Christine fit écrire l'histoire des campagnes de son père par un Poméranien nommé Chemnitz, Frédéric Guillaume, qui remplaça dans l'opinion publique Gustave Adolphe, n'étoit pas insensible à la renommée, passion ordinaire des ames qui ont de l'élévation & de l'énergie. Il accueillit avec distinction le fameux Grégoire Légi. Aussi cet écrivain traita-t-il le grand électeur d'une manière très-différente de celle dont il avoit traité Charles Quint, Sixte Quint, & Philippe II. Mais Légi fit trop. Il fit en style panégyrique de gros volumes. On appela ensuite de Stockholm le célèbre Puffendorff, pour écrire une histoire sûre & détaillée, sur le même sujet à peu près. Puffendorff, qui avoit fait en allemand sur l'histoire universelle de trente siècles un fort petit livre qui eut un très-grand succès, fit deux gros in-folio en latin pour l'histoire d'un seul prince qui ne possédoit pas la centième partie de l'Europe. Étoit-ce le moyen de faire connoître son héros aux François, qui en ce temps-là trouvoient peut-être encore trop volumineuse l'histoire de Henri IV

par Péréfixe ? Mais Puffendorff venoit de donner en deux grands & magnifiques volumes l'histoire de Gustave Adolphe. Pensionné, décoré de titres par le grand électeur, pouvoit-il faire pour ce prince un moins gros ouvrage que celui qu'il venoit de faire pour Gustave ? On lui fournit des archives tout ce qu'il voulut ; & il nous a donné sans doute des détails curieux. Il écrit avec franchise & liberté ; mais l'ouvrage manque de philosophie & de goût, & le latin en est barbare. Un jésuite qui vint après Chemnitz, Létii & Puffendorff, traita le même sujet, en grande partie, que ces trois écrivains avoient traité. Le succès de son ouvrage a fait voir que les mémoires que peut se procurer un particulier, valent autant que ceux que fournissent les gouvernemens. Cependant l'histoire de la guerre & du traité de Westphalie nous sera encore présentée sous un nouveau jour. Voyez BRONSWIC. Les réfugiés, dont quelques-uns se sont appliqués au genre historique, semblent y avoir travaillé avec plus de goût & plus de soins que les Allemands ; mais ils se sont contentés d'écrire l'histoire ecclésiastique ou sur des sujets de l'histoire ancienne.

Pendant le règne de Frédéric II, comme l'on favoit que ce roi travailloit lui-même à l'histoire de ses ancêtres, & que l'on se doutoit bien qu'il écriroit la sienne & celle de ses guerres, & que personne ne pouvoit avoir des renseignements plus sûrs, ni plus de liberté d'en faire usage, il n'étoit pas naturel que d'autres se chargeassent de la même tâche, ni que lui-même les en chargeât. Effectivement il ne donna à personne le titre d'historiographe. A peine assignoit-il un très-modique entretien à un François exercé dans ce genre, qu'il plaça à l'académie, & qui resta toujours dans une classe qui n'a rien de commun avec l'histoire. Ce ne fut que dans ses dernières années qu'il fit offrir des conditions assez honnêtes à un Italien qui s'étoit distingué par des ouvrages historiques.

Cependant il y a eu beaucoup de gens de lettres dans le pays qui ont écrit sur l'histoire du Brandebourg, & sur celle d'autres provinces qui font partie de la monarchie prussienne. Et on a lieu de croire que parmi les conseillers, les magistrats, les ministres mêmes, & parmi les officiers que Frédéric II a laissés, il se trouve des personnes très-capables de composer des

histoires intéressantes, & qui y travaillent peut-être actuellement. V. BEAUSOBRE, BOERNER, BUCHHOLTZ, DENINA, ERMAN, FISCHER, FRANCHEVILLE, FRÉDÉRIC II §. 2, PELLOUTIER, SPRENGEL, WÉGUELIN.

Il y a un genre de littérature qui ne diffère presque point de l'histoire & qui tient par quelques endroits à un genre très-différent. C'est la géographie. Les Allemands, & particulièrement ceux d'un pays qui a été autrefois gouverné par la maison de Hohenzollern, semblent vouloir s'attribuer la gloire que le consentement de toute l'Europe pendant trois siècles a accordée à un Italien. Je ne crois pas qu'on puisse jamais disputer à Christophe Colomb sa découverte; & les réflexions mêmes d'un Allemand établi en Amérique, qui voudroit au moins faire partager cette gloire à sa nation, confirment davantage la supériorité que devoit avoir l'Italien Colomb sur Martin Behaim (^a).

(a) Dans le second volume des Transactions de Philadelphie, il y a un mémoire de Mr Otto adressé à Mr Franklin, dans lequel il tâche de soutenir une opinion combattue de tous les savans anglois, françois, & même allemands, à l'égard de Martin Behaim. Mais voici ce qu'il ajoute avec raison :

Mais l'on ne peut nier que ce Nurembergeois n'ait été un grand géographe. Depuis ce temps-là, les Allemands ont certainement surpassé leurs voisins & leurs maîtres dans les connoissances géographiques, du moins à en juger par les livres qui ont paru. De nos jours toute l'Europe a lu la géographie de Hubner, & beaucoup plus celle de Mr Busching, que les circonstances de sa vie ont mis en état d'introduire dans cette partie un nouveau genre de science qui y paroissoit étranger & qui pourtant y appartient. La topographie, la chorographie, aussi bien que l'histoire diplomatique

“L'Italie étoit le centre des arts & de ce qu'on appelloit science dans ce temps-là. Les fréquens voyages des empereurs de l'Allemagne à Rome leur donna la facilité de connoître des gens de mérite, & de les placer dans les différentes universités de l'empire. C'est à cette circonstance que l'on doit attribuer les grands progrès que les Allemands ont faits, surtout dans les mathématiques, depuis le XIV jusqu'au XVI siècle. Ils avoient les meilleurs géographes, les meilleurs historiens & les politiques les plus éclairés. Ils étoient attentifs sur tout ce qui se passoit en Europe, & les liaisons multipliées des différens princes avec les puissances étrangères leur donnoient une grande facilité de rassembler dans leurs archives les pièces originales des événemens les plus importans de l'Europe. C'est à cet esprit de critique & de recherche qu'est due en grande partie la réformation de Luther, & on ne peut se dissimuler, que surtout dans le XV siècle, il n'y ait eu plus de connoissances historiques & politiques en Allemagne que dans tout le reste de l'Europe, à l'exception de l'Italie”. *Transactions philosophiques de Philadelphie*. Ann. 1786. Tom. II. p. 280. 281.

& économique du pays, ont été traitées dans le Brandebourg & dans les villes principales des autres provinces de la monarchie, avec une exactitude qui n'envie rien à ce que l'on pouvoit faire dans quelqu'autre pays que ce fût. *Voyez* BECKMANN, BORGSTEDE, BRUGGMANN, BUSCHING, FISCHBACH, OESFELD.

SECTION DOUZIÈME.

Science militaire.

La tactique est à la guerre ce que la physique & la géométrie sont aux arts mécaniques, & l'on ne doute pas aujourd'hui que ses progrès ne dépendent de ceux des autres arts & même de ceux des lettres. Chez les Grecs la tactique étoit une partie de l'éducation des honnêtes gens, comme l'arithmétique. Elle devint aussi chez les Romains une espèce de science, surtout depuis que Pyrrhus eut porté ses armes en Italie. Ce ne fut que par un reste de cette science qui se conserva long-temps après que la corruption eut gagné tout le corps de ce vaste empire, que les troupes romaines, très-inférieures en nombre, en retardèrent la chute.

La guerre ne fut ensuite, pendant plusieurs siècles, qu'une affaire machinale. On n'agissoit que par impression; & c'étoit la force corporelle & le choc d'une cavalerie pesamment armée qui décidoient les affaires. Du Guesclin en France, Alberic de Barbien en Italie, commencèrent à faire sentir que l'esprit pouvoit influer dans le sort des combats plus que la force du corps. Les Espagnols, qui depuis le fameux Cid n'ont jamais manqué de braves capitaines, se perfectionnèrent dans les guerres de Naples. C'est de là que sont sortis les marquis de Pescara & du Gualt. Les guerres des Pays-bas sous Philippe II ont exercé les François & formé Henri IV & Condé. Le duc d'Albe, aussi estimé par ses talens militaires que détesté par son intolérance religieuse, contribua beaucoup aux progrès des Allemands. Un demi-siècle après on vit sortir du fond du nord un jeune roi qui surpassa tout à coup les grands capitaines de son temps. Gustave Adolphe prouva aux autres nations que le métier des armes est le résultat de l'étude & de la méditation, & qu'une bonne théorie en temps de paix crée les généraux pour la guerre. Montecuculi

s'étoit formé par l'étude aussi bien que par la pratique, lorsqu'il eut à combattre contre les Turenne & les Condé. Rendu à un loisir pacifique, cet illustre Italien écrivoit ses mémoires, qui font le premier code sur lequel Frédéric II étudia dans sa jeunesse, tandis que son père & le prince Léopold d'Anhalt lui préparoient les moyens de pratiquer en campagne ce qu'il apprenoit dans son cabinet. Si le prince d'Anhalt Dessau, qui fut destiné au métier de la guerre presque en même temps que le prince Eugène de Savoie, & qui fit tant de campagnes avec lui, fut toujours inférieur à celui-ci, c'est qu'il avoit trop méprisé les sciences, & qu'Eugène les avoit cultivées.

Frédéric II, qui ne dissimule pas le surnom de roi sergent qu'on avoit donné à son père, appelle le vieux prince de Dessau mécanicien militaire ^(a). Cependant ce sergent & ce mécanicien introduisirent dans les armées prussiennes cette discipline & cette exactitude de manœuvres qui devoient faire imaginer de nouvelles combinaisons à ce grand roi. Il mit tout à

(a) Dans les *Mémoires de Brandebourg* & dans l'*Histoire de mon temps*.

profit, & par son génie & son application il épuisa l'art ou la science de la guerre. Son esprit juste & prévoyant saisit tout, & perfectionna ce métier, fatal & destructeur à la vérité, mais par l'ordre des choses également noble & nécessaire. Il employa des gens de lettres de tout état, de toute nation à lui fournir tant à lui qu'à ses officiers & à ses sujets, tout ce qui pouvoit conduire à la haute perfection de cet art. Il excita par son exemple les étrangers à travailler pour cet objet. Ce qu'il s'est fait dans ce siècle de plus essentiel, de plus considérable concernant l'art militaire, excepté les mémoires de Feuquières, s'est peut-être conçu à Potsdam & à Berlin. Je doute si jamais le comte de Guibert eût composé sa tactique, s'il n'avoit pas été dans ce pays au commencement de sa carrière. Mr Guischard y a été comme l'on fait; & le marquis de Brezès ne s'est montré sur les rangs des Feuquières, des Guischard, & des Guibert, qu'après avoir connu le roi de Prusse & son armée.

A proportion de la quantité étonnante d'officiers que compte l'armée prussienne, le nombre de ceux qui ont écrit sur l'art de la guerre n'est

pas fort grand. On n'osoit entrer en concurrence avec un aussi habile maître que le roi, puisqu'on favoit qu'il y travailloit toujours. Néanmoins il y en a qui ont fait des ouvrages ou utiles ou du moins intéressans, & qui peuvent contribuer, sinon à perfectionner, du moins à empêcher qu'on ne néglige le métier. Voyez GAUDI, GROEBEN, TEMPELHOFF, WARNERY.

Deux ou trois accidens ont concouru à rendre public le secret des exercices prussiens, & par conséquent à étendre la connoissance de sa tactique chez les nations étrangères. Premièrement, lorsque le général Fouquet fut fait prisonnier à Landshut, on trouva des instructions que le roi lui avoit communiquées, & qui furent publiées peu de temps après; car les Autrichiens, avant de rendre ces papiers, en avoient tiré des copies qu'on imprima en Hollande (^a).

Dans un autre temps Mr de Saldern, un des meilleurs généraux de l'armée prussienne, dressa des instructions pour les officiers de l'infanterie.

(a) Voyez *Essai sur la vie & le règne de Frédéric II.* Part. I. chap. 16.

Elles contenoient exactement le détail de tout ce qu'on doit apprendre au soldat depuis qu'on le prend en recrue jusqu'au moment d'une grande bataille. Ces instructions, confiées manuscrites aux officiers, furent livrées au public par un d'eux, qui avoit quitté le service. Le Roi en eut du chagrin ; le général, à l'insu duquel cela se fit, risqua d'être disgracié. Car l'intention du roi étoit bien plutôt de former ses troupes, & de leur donner de la supériorité sur celles des ennemis, que d'enseigner l'art à ceux-ci, malgré qu'il eût imprimé un poëme sur l'art de la guerre. Cette imprudence, ou cette trahison, augmenta pourtant la somme des connoissances que les militaires avoient de leur métier. Enfin le roi lui-même ayant dressé de nouvelles instructions, il en fit distribuer des copies aux officiers généraux, qui devoient les garder secrètement pour leur usage. Un de ces officiers ayant été pris dans la guerre de 1778, & ses papiers étant tombés dans les mains des Autrichiens, l'empereur les fit imprimer, pour apprendre à ses troupes les stratagèmes des Prussiens. Comme cet art consiste précisément à savoir ce que l'ennemi

peut tenter, à le prévenir, à se mettre en état de le repouffer & de se défendre, tous ces accidens ont dû le porter à un très-haut degré de perfection, & l'on en aura bientôt épuisé les ressources.

SECTION TREIZIÈME.

Éloquence, & autres genres de littérature. Mauvais goût qu'on reproche aux Allemands. Typographie, & ses défauts.

L'éloquence avoit toujours été cultivée en Allemagne depuis la renaissance des lettres. Il n'y eut jamais de collège sans professeur de rhétorique, ni d'assemblée littéraire sans discours, ni d'églises sans sermons; & l'art oratoire étoit celui que Frédéric II favorisoit particulièrement. Il auroit voulu entendre non seulement des Bossuets & des Massillons, mais des Démosthènes & des Cicérons. Lui-même s'est fort exercé à ce genre, & il a composé des sermons, des harangues, des éloges, des oraisons funèbres. Quand quelque place de professeur d'éloquence venoit à vaquer, il recommançoit toujours au

ministre chargé du département des écoles que pour la remplir on cherchât quelqu'un qui fût bon orateur. Les professeurs l'étoient autant qu'ils pouvoient l'être, & ils en formoient d'autres autant qu'on pouvoit le prétendre. Car un pays absolument militaire devoit-il produire des Démosthènes & des Cicérons? Venise, la Pologne, la Suède, & l'Angleterre, à peine en ont-elles fait entrevoir l'ombre; elles dont la constitution est bien plus favorable au grand genre d'éloquence que ne le sont les états purement monarchiques. Le genre judiciaire se trouve même reculé par les réformes des chambres de justice & des tribunaux qu'on a faites; réformes sages & utiles, mais qui en éloignant des tribunaux les avocats chicaneurs, devoient nécessairement en écarter aussi les beaux parleurs & les ardens harangueurs. Les oraisons funèbres sont assez fréquentes en Allemagne; elles sont même trop communes. Il n'y a pas de pasteur qui n'en ait fait. Mais la quantité nuit à leur prix, & il est difficile qu'on en entende, qu'on en lise qui puissent être comparées à celles de Fléchier, de Bossuet, ni à celles que quelques prélats italiens ont faites à

la mort du prince Eugène, de Charles VI, & de Marie Thérèse.

Il y avoit eu quelques occasions où ce genre d'éloquence auroit pu se montrer avec éclat, comme à la mort de Schwérin, d'Auguste Guillaume frère du roi, à celle de la princesse son épouse, & du maréchal Keith. Mais outre que les sujets étoient difficiles à traiter, la manière dont on est monté à la cour & en ville, n'y étoit aucunement favorable. Une partie des princes étoient à Potsdam, l'autre à Berlin, & quelques-uns d'eux vivoient ailleurs. De plus la famille royale & les grands ne professent pas tous le même culte. Les magistrats n'ont point de représentation, & ne se rassemblent jamais en cérémonie. De sorte que le théâtre qui anime les orateurs à Paris, à Versailles, à Venise, à Rome, à Turin, n'existe point dans la capitale des états prussiens. Les dernières assemblées qui pouvoient avoir quelque ressemblance avec celles qu'on voit ailleurs, ont été à l'occasion des funérailles de Frédéric I.

Malgré cela Berlin a possédé & possède encore des prédicateurs que tout le reste de l'Alle-

magne regarde comme les restaurateurs de l'éloquence de la chaire, & que les ecclésiastiques des autres pays ont pris & prennent encore pour modèles, même depuis qu'un Suisse, pasteur réformé, & ensuite un prêtre catholique, aumônier de la cour de Dresde, se sont fait entendre dans la ville & dans le château de Leipsic. Voyez SACK, SPALDING, TELLER, ZOELLNER. Quelques mois après la mort de Frédéric, dans une salle de collège, on a entendu prononcer à un simple professeur extraordinaire des discours dont tout homme de lettres, tout homme d'état même, seroit flatté d'être l'auteur. Voyez ENGEL. Mais en général il ne reste aux gens de lettres que des sujets rhétoriques de la dernière espèce, c'est-à-dire le genre qu'on peut appeler académique. Comme l'on est accoutumé depuis trois siècles à des harangues d'inauguration, à des rentrées d'académies & d'universités, à des exhortations à l'étude, à la diligence, à l'application, aux éloges de telle ou telle autre partie de l'érudition, quel est celui de ces discours qui puisse faire une grande sensation ? Il y a un genre d'ouvrages qui tient à l'art oratoire, à la philosophie, à la critique,

&

& à l'histoire, & qui paroît être le goût dominant de la nation. Le climat, le sol même, la manière de vivre, peu favorable aux ouvrages d'imagination, conduit les Allemands à la lecture, aux réflexions, aux compilations. Comme d'ailleurs ils ne sont pas moins portés que les autres peuples à la nouveauté & à l'économie, les pièces fugitives ont assez de cours, & les souscriptions pour les ouvrages qui annoncent une suite & qu'on achète & que l'on paye peu à peu, sont assez fréquentes. Les journaux, les feuilles volantes, les gazettes imaginées en Italie, perfectionnées en France, accrues en Angleterre, se sont prodigieusement multipliées en Allemagne. Le *Spektateur* d'Addisson, le *Jaseur*, le *Censeur*, le *Monde*, ont eu en Allemagne plus d'imitateurs que dans aucun autre pays. Il n'y a pas un nom substantif en allemand qui puisse indiquer une action, une qualité personnelle, intellectuelle ou morale, ou seulement un certain temps du jour, de la semaine, de l'année, qui n'ait été employé pour servir de titre à des feuilles, à des cahiers, à des écrits périodiques. Nous aurons lieu d'en nommer une

cinquantaine au moins dans le catalogue des auteurs qui va suivre, & nous en trouverons qui ont eu le plus grand succès : l'on aura lieu de remarquer que les plus célèbres auteurs ne se sont pas refusés à cette sorte de travail. *Voyez* ADELUNG, BIESTER, BUSCHING, GEDIKE, NICOLAÏ, SEMLER M. C., SPRENGEL, TELLER.

Je suis bien éloigné de faire à la littérature allemande les reproches que Frédéric II lui faisoit en 1781. Ce grand roi ignoroit les progrès qu'elle avoit faits depuis le temps qu'il avoit connu Gellert & Gottsched. Je suis plus éloigné encore de mettre en question, comme l'ont fait du Perron & Bouhours, si un Allemand peut être un bel esprit. Cet esprit, quoiqu'il ne s'acquière point par la lecture, est toujours la suite de la culture générale de la nation ; & cet esprit se trouve aujourd'hui en Allemagne. Le goût est de même une suite de bonnes études ; & ce goût se répand de jour en jour. Frédéric trouvoit les auteurs allemands diffus, & obscurs par l'étrange construction de leurs phrases. Ce dernier défaut n'existoit déjà presque plus. Leurs périodes sont beaucoup

moins traînées, & la construction en est moins embarrassée. Mais on pourroit douter à la vérité si les écrivains allemands sont généralement à l'abri de l'autre reproche, qui est d'être trop diffus. La pesanteur des ouvrages allemands, qui avoit passé en proverbe lorsqu'on ne les faisoit qu'en latin, ne paroît pas diminuée depuis qu'on les fait en langue vulgaire; elle doit même augmenter à mesure que l'on est ou que l'on se croit maître de la langue dans laquelle on écrit. J'aurai peut-être lieu d'observer sous quelques titres qu'à Vienne on fait aujourd'hui aux Prussiens écrivant en allemand le même reproche qu'Æneas Sylvius faisoit aux Autrichiens, lorsque ceux-ci écrivoient en latin (^a). L'exemple de quelques François les abusa, & parut justifier les Allemands à cet égard. Le dictionnaire de Bayle, qui eut beaucoup de cours, & qu'on traduisit à Leipzig au moment que la littérature allemande alloit se former, a dû entretenir les écrivains allemands dans la coutume de faire de gros livres. V. GOTTSCHED. On pourroit dire aussi que l'encyclopédie de Di-

(a) Voyez *Æneas Silv. Epist.* 165. & in *Gobelinii commentariis de reb. gest. Pii II*; Burckard, de *ling. lat. in Germania factis*, P. I. p. 112. P. II. p. 135. 136.

derot les a encore rassurés dans le goût des gros & très-gros livres, si avant qu'elle parût, il ne se fût pas imprimé à Leipzig de pareils dictionnaires encore plus volumineux, & si le Théâtre de l'Europe, de trente ou quarante grands in-folio pour servir à l'histoire d'une vingtaine d'années, n'avoit pas prouvé d'avance que la nation étoit portée pour les longues lectures & les longues compositions. Il faut dire cependant que la plus grande partie des ouvrages qu'on trouve trop diffus, sont de nature à ne pouvoir pas facilement avoir des bornes. Ce sont des descriptions chorographiques & des histoires de provinces. Si les François se représentent leurs histoires de la Bourgogne, de la Provence, de la Bresse & du Bugey, & autres semblables, ils seront moins surpris de trouver celle de la Marche électorale en plus d'un volume. Il est même difficile, quand on écrit des histoires générales, de juger quel est le détail qui peut intéresser & quel est celui qui doit paroître absolument superflu. Avant que de reprocher, par exemple, l'immensité de ses magasins à Mr Busching, il faudroit voir si les Dumont, les Rouffet & les autres rédacteurs

d'actes publics n'ont pas servi utilement le public; & si le genre de notices que renferment les compilations allemandes de nos jours, sont moins utiles que celles que les réfugiés françois faisoient en Hollande au commencement du siècle. Car enfin, avant qu'on voie les ouvrages des Mably, ne faut-il pas que les Dumont précèdent? Voyez PUTTER. Que feroient les économistes sans les renseignemens que leur fournissent les relations diffuses des géographes & des voyageurs? Malgré cela nous ne pouvons nous dispenser de dire que beaucoup d'Allemands modernes, lors même qu'ils ne donnent que des brochures, s'appesantissent, se répètent, & semblent ne favoir jamais finir. C'est là une des causes principales de ce que leurs livres ont tant de peine à franchir les frontières de l'empire. Rabener seroit peut-être aussi connu en France que Rabelais l'a été en Allemagne, s'il avoit su n'être pas si prolix. Comme l'on craint avec raison que hors de l'Allemagne on ne puisse lire de tels livres, il est naturel qu'on ne les traduise pas. Aussi, à l'exception de la géographie de Mr Busching, & de l'histoire de Mr Schmidt, tous les autres ouvra-

ges allemands qui ont été traduits, ne forment pas de gros volumes; & ne sont pourtant pas moins estimés de leur nation, *Voyez* BOERNER, ENGEL, LESSING, RAMLER, SPALDING J. J., TELLER, WINCKELMANN. D'ailleurs il ne seroit pas étonnant que les auteurs allemands n'eussent pas la même vogue en Italie & en France, que les Italiens, les François & les Anglois ont eue en Allemagne. Leur goût, leur littérature s'étant perfectionnés, après que toutes ces nations avoient déjà presque épuisé tous les genres, il est très-difficile qu'ils leur fournissent des ouvrages qu'elles n'ont point, ou qu'elles ne croient avoir. Au moins auront-ils plus de peine à percer chez les autres nations lettrées, que celles-ci n'en ont eu à se répandre hors de chez elles.

A l'épaisseur effrayante des ouvrages il faut ajouter la façon rebutante de l'impression. Je ne sais si ce sont les auteurs ou les imprimeurs qui font gloire d'être fidèles aux caractères gothiques qui étoient jadis communs à tout le nord, & qui s'étoient même introduits en Italie; mais il est bien certain que ces caractères augmentent la difficulté d'apprendre cette lan-

gue, sans aucune sorte d'avantage. La réputation des Bôdmer, des Gesner, des Ramler, qui tous ont imprimé leurs poésies en caractères latins, n'a point suffi pour porter les autres écrivains, ni les libraires qui les font imprimer, à adopter la même manière. J'oserois presque dire que c'est là un de ces entétemens qui donnent lieu aux autres nations de caractériser les Allemands moins avantageusement qu'ils ne méritent. Peut-être pensent-ils qu'il faut conserver l'alphabet qui leur est propre. Les auteurs allemands veulent apparemment que l'on puisse voir au premier coup d'œil que c'est un ouvrage allemand qu'on a sous les yeux. Hélas, que ne craignent-ils de s'entendre dire qu'on les reconnoît bien assez sans ces marques ! Les Flamands, les Hollandois, les Anglois, dont la langue a tant d'affinité avec l'allemande, ont-ils perdu quelque chose de leur considération, de leur liberté, de leur esprit national ; ont-ils craint qu'on n'entendît moins facilement leurs livres, ou qu'on ne les reconnût pas pour Anglois, lorsqu'ils ont abandonné la forme gothique de leur alphabet ? Si Frédéric eût encore eu le temps de prendre

du goût pour la belle littérature allemande, comme il y paroïssoit disposé sur la fin de ses jours, il auroit probablement concouru à opérer ce changement, plus nécessaire que l'on ne pense pour étendre, avec l'étude de la langue, la connoissance des livres allemands. La nation peut se glorifier d'avoir inventé l'imprimerie. En vain Harlem voudroit lui disputer cet honneur. Nous dirons de plus que Nuremberg, dans le temps que cette ville pouvoit être regardée comme sujette aux ancêtres des rois de Prusse, a contribué à une si belle & si importante invention ^(a). Depuis cette époque elle a encore produit Sebastien Gryphius, qui n'y appartient pourtant presque pas, puisqu'il n'imprima ni ne fit imprimer en Allemagne. L'Italie dans les deux derniers siècles a eu des Manuce, des Torrentin; la France des Turnèbe, des Étienne, des Vascosan; la Flandre & la Hollande ont eu des Plantin, des Elzévir, des

(a) Mr le comte de la Torre Rezzonico, très-estimé de toute l'Europe savante par son goût & ses grandes connoissances dans l'histoire des beaux-arts, a trouvé à Lyon, parmi des livres qu'un négociant a légués à la bibliothèque d'un couvent, des planches avec des noms & des mots entiers, gravées par un Nurembergeois, antérieures à l'an 1350. Mr de Rezzonico nous a fait espérer qu'il publieroit ses réflexions là-dessus.

Jansson ; la Suisse des Oporin , des Froben.
 De nos jours Paris vante encore avec raison ses
 Barbou ; Glasgow ses Foulis ; Birkingham est
 célèbre par le nom de Baskerville ; Madrid &
 Valence en Espagne ont eu des Ibarra , des
 Monfort ; Saluce en Piémont se glorifie d'avoir
 produit Mr Bodoni , Rome de l'avoir formé ,
 Parme de le posséder. Quel est l'imprimeur
 allemand qui s'égale à aucun de ces quatre ou
 cinq maîtres de l'art typographique ? Je suis
 fâché de devoir observer qu'un catalogue, de-
 venu recherché parce qu'il offre une suite com-
 plète de toutes les belles éditions de livres
 classiques, n'en présente qu'un seul imprimé
 dans les états prussiens, savoir le Pétrone de
 l'an 1784. Encore fut-ce le propriétaire même
 de cette bibliothèque qui le fit imprimer, &
 qui en dirigea, qui en soigna l'édition. Voyez
 REVIEZKY. Quelques autres livres qui portent
 le nom de Haude & Spener, sont imprimés à
 Ulm sous la direction d'un littérateur célèbre
 appelé Muller. Les libraires berlinois aux frais
 desquels en tout ou en partie se fit l'édition, y
 ont fait mettre leur nom. La ville marchande
 de Hambourg avec l'édition de Dion Cassius, &

Hof, petite ville du margraviat de Bareuth, où Longolius donna une édition de Diogène de Laërce, firent plus que n'ont fait encore les villes du Brandebourg & de la Prusse. Il y a à la vérité d'assez belles éditions d'ouvrages de professeurs, faites anciennement à Francfort & à Halle, comme il y en a eu beaucoup de faites à Jéna & à Helmstädt aux portes de Magdebourg. La *Germania* de Spener paroît être imprimée par Plantin. Mais la décadence de la langue latine, le peu de goût que le roi Frédéric II avoit pour la langue du pays, & l'obstination des imprimeurs allemands à conserver leurs caractères gothiques, ont été cause que la typographie prussienne n'eut qu'un éclat passager, lorsqu'on publia les œuvres du roi, & les premiers volumes de l'académie. Les imprimeurs ne pouvoient ou ne vouloient pas avoir des assortimens choisis & complets en caractère latin, & d'autres en caractère allemand. Le peu de livres françois qu'on imprimoit, soit à Berlin, soit à Leipzig, ou à Hambourg, ne pouvoient pas avoir autant de débit qu'en avoient eu les livres latins dans d'autres temps, pour engager les libraires à faire double dé-

penſe. Les livres ont changé de format. Ils ont gagné à quelques égards; mais les progrès ont été ſi peu ſenſibles ſous le règne de Frédéric II, qu'on diroit plutôt qu'on a reculé, ſi on compare ce qui s'eſt imprimé depuis le milieu du ſiècle avec ce qui s'étoit imprimé ſous Frédéric I, ou peu après ſa mort.

On s'étoit déjà accoutumé à donner à l'extérieur, à l'acceſſoire des livres tout ce qui peut en rendre l'uſage plus commode aux lecteurs. Quelques écrivains, quelques libraires ont continué à y ſonger. Mais la plupart n'y font plus attention, ou ſe négligent. On ne le voit que trop en jetant les yeux ſur les hiſtoires, les mémoires, les anecdotes concernant la vie de Frédéric II, & même (puisque'il ſeroit inutile de le diſſimuler) ſur les œuvres poſthumes de ce grand roi. Tantôt l'empreſſement des auteurs ou des éditeurs, tantôt l'impatience du public précipitent les éditions. Il eſt très-poſſible auſſi que les monopoles, les privilèges dont il eſt ſi difficile de ne pas abuſer, ayent nui à cet art admirable, ſi intimement lié avec la littérature & les ſciences.

Peut-être la police de la librairie s'oppose-t-elle à la perfection que l'on souhaiteroit. Je ne parle pas de la coutume de marchander les ouvrages d'avance à tant par feuille; pratique absolument absurde, contraire aux soins qu'exige la composition, & qui doit par la nature de la chose perpétuer les défauts dont nous venons de parler, & rendre en quelque manière excusables les écrivains, s'ils ne travaillent pas mieux leurs ouvrages. Les imprimeurs impriment rarement pour leur compte, ou pour celui des auteurs. Ils ne fréquentent guère les gens de lettres, ni les amateurs des beaux arts. Les libraires qui achètent les manuscrits & les font imprimer à leurs frais, ne prennent pas assez de soins pour y mettre de l'élégance; souvent ils ne sont pas plus dans la société des auteurs ou des artistes que les imprimeurs, & ils n'acquièrent point le goût & les connoissances qui leur seroient nécessaires. Sans rappeler les Manuce, les Gryphius & les Étienne, les Froben, ne fait-on pas que les Foulis vivoient à Glasgow avec les professeurs? Mr Bodoni a vécu & il vit dans la société des auteurs mêmes & des personnes qui se distinguent autant par

leur goût pour les arts que par leur littérature. Je pourrois en nommer d'autres, tant libraires qu'imprimeurs, qui se sont formés de la même manière. Aussi les imprimeurs, les libraires de Berlin qui marquent plus d'intelligence & plus de goût, sont ceux qui ont eu le plus d'occasion de voir des gens de lettres. On est surpris qu'un libraire, certainement fort instruit, vivant avec des auteurs, & auteur lui-même de plusieurs ouvrages qui ont beaucoup de cours, n'ait pas mis plus d'élégance dans ses éditions; lui qui pouvoit si facilement conduire à son gré les imprimeurs qu'il paye. Mais doit-on s'étonner que l'on préfère l'avantage burlesque à la gloire typographique, & même à celle d'homme de goût? Voyez DECKER, HIMBOURG, MULLER L., NICOLAÏ, SPENER, UNGER, WINTER.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans un pays qui fournit de la toile à une grande partie du globe habité, on ait lieu de se plaindre que le papier est mauvais. Il est naturel que pour les livres & les feuilles de grand débit, on cherche le papier le plus ordinaire. Mais les éditions sont-elles moins copieuses en Angleterre & en France? & pourtant quelle dif-

férence ! D'où vient que l'on est obligé de se procurer du papier de la Suisse, de la France & de la Hollande, lorsqu'on veut faire quelque chose qui puisse paroître dans l'étranger ? L'Italie envoie beaucoup de bon papier en Amérique. Livourne, Marseille même, pour leur imprimerie & pour leur commerce en tirent du Piémont, qui n'est point un pays de lin, mais de chanvre. Toutes les belles éditions de Parme sont exécutées avec du papier que l'on fait dans le même pays. D'où vient qu'on n'en trouve pas d'aussi bon en Allemagne, excepté en quelques cantons de la Saxe ? S'il faut des montagnes à cause de l'air ou de l'eau, pourquoi n'en fait-on pas en Silésie, en Bohême ? Si l'on peut en faire dans les pays plats & humides, comme on en fait en Hollande, pourquoi n'en fait-on pas dans la basse Saxe, dans le pays de Bronswic, de Hanovre, de Mecklenbourg, dans le Brandebourg, & dans la Poméranie ?

La gravure, qui s'allie si naturellement avec la typographie, avoit été négligée sous Frédéric II, comme nous allons le voir ; & le peu de progrès de l'une a dû retarder les

progrès de l'autre. Mais il faut dire un mot de quelques autres arts dont la gravure est une suite.

SECTION QUATORZIÈME.

Progrès de l'architecture dans les états prussiens.

Son absurdité à certains égards.

Il n'existe, ni dans la Saxe, ni dans la Poméranie & la Prusse, aucun bâtiment, ni aucun vestige des arts qui demandent du dessein, antérieur aux églises, & aux maisons que les moines ont bâties. Ce qui est plus remarquable, c'est que les églises de cette partie de l'Allemagne ressemblent parfaitement à celles d'Italie du XIII, XIV & XV siècle; au lieu qu'il y a une très-grande différence dans les autres bâtimens des deux nations jusqu'au siècle de Maximilien I & de Charles Quint. L'architecture, aussi bien que la sculpture, dépendent encore plus que les lettres & les sciences de la richesse du pays, & des moyens que les habitans peuvent avoir de les attirer chez eux & de les employer. Aussi les églises du Brandebourg & de la Poméranie, provinces naturellement peu riches, n'égalent-

elles point la magnificence de celles de Magdebourg & de Halberstadt, ni de celles d'Ulm & de Strasbourg.

L'on commença sous l'électeur Joachim II à élever quelques palais dans le goût de ceux de Rome & de Florence. Un Italien, nommé Chiaramela, dirigea la fortification de Spandau. Peu de temps après, le même électeur Joachim II eut à son service un autre Italien, nommé Roch Guarini, plus connu en Allemagne sous le nom de comte de Lynar. C'étoit un homme à grands talens, qui né en Toscane, élevé à Ferrare dans les plus grandes sociétés d'un pays alors très-brillant, avoit ensuite parcouru toutes les parties de l'Europe les plus civilisées, & porta dans le Brandebourg le génie de la bonne & grande architecture. Il en reste encore quelques traces au château de Berlin vers la Sprée & dans la ville de Spandau. Le comte de Lynar servoit en même temps l'électeur de Saxe, le prince d'Anhalt Dessau, & le landgrave de Hesse.

La longue guerre qui survint au commencement du siècle suivant, arrêta les progrès de tous les beaux arts plus encore que ceux des lettres.

lettres. Ce ne fut que quelques années après la paix de Westphalie que le grand électeur Frédéric Guillaume attira de Stockholm Philippe de la Chiefa, gentilhomme piémontois, qui avoit été employé en Suède par Gustave Adolphe & par sa fille Christine (^a). Le château de Potsdam, & celui de Caput non loin de là, sont de lui. En même temps qu'il engagea le chevalier Chiefa à son service, il envoya à Rome un Ernest Blesendorff, brandebourgeois, qui remplaça dans la suite l'architecte piémontois, sous lequel il avoit aussi travaillé. Cet art étoit alors assez bien avancé dans tout le nord; & si l'on trouve des défauts dans les bâtimens, on n'en trouve guère moins dans les ouvrages des Italiens de leur temps; car c'étoit à l'époque que Borromini à Rome, & le père Guarino Guarini à

(a) Par une faute d'impression que l'auteur corrigea dans la table des matières, & qui ne passa pas moins dans la traduction françoise, on lit dans la Description du Brandebourg de Grégoire Légi, *Chaise* pour *Chiefa*. Le traducteur ou le compilateur françois, en voulant renchérir sur son original, y ajouta une faute de plus. Car ayant de *Chiefa* fait *Chaise*, il fit ensuite de ce Mr de la Chaise un gentilhomme françois. Il étoit sûrement piémontois, d'une famille très-illustre de Saluce, de la branche des marquis de Rode & Cinzan, à en juger par son nom de Philippe & par celui de Louis son neveu. Voyez *Kuster*, & *Nicolat* dans la Description de Berlin.

Turin, avec beaucoup d'idées & de génie, introduisirent le mauvais goût par des raffinemens trop recherchés & des ornemens hors de la nature. Comme la Hollande étoit alors très-florissante & que le grand électeur avoit de la prédilection pour ce pays, il en fit venir plusieurs architectes, entr'autres un Nering, qui s'étoit formé, à ce qui semble, sur l'architecture florentine simple & solide. On en trouva un autre à Hambourg, appelé Schluter, aussi bon architecte qu'excellent sculpteur. Frédéric I attira encore de Suède le baron de Gœthe, nommé autrement Eosander, & il fit venir de Paris Jean de Bodt. Ils étoient l'un & l'autre d'assez bons architectes; mais l'envie qu'eut Bodt d'éclipser Nering, lui fit faire quelques fautes dans la construction de l'arsenal, & la rage d'Eosander contre Schluter lui en fit faire d'impardonnables au château royal. Cependant l'architecture fut portée à un aussi haut degré qu'on pouvoit l'espérer dans un pays peu opulent, & qui manquoit de marbre, n'étant pas encore uni à la Silésie, & sur un sol dont le fond n'est pas trop ferme. Eosander défigura tout le grand bâtiment du château de Berlin,

en élevant un portail qui feroit trop grand pour être la porte d'une très-grande ville. C'est un arc de triomphe imité de l'antique, mais sans ornemens. Ni le reste qu'il a fait à ce château, ni ce qu'il bâtit au château de Charlottenbourg, ni les décorations dont il fut chargé pour le couronnement de Frédéric I, ni quelque chose qu'il ait fait ailleurs, ne compense l'abîurdité de cet arc.

Quoique Frédéric Guillaume n'ait pas plus aimé les beaux arts que la belle littérature, & qu'il ait laissé partir Bodt aussi bien que Besser, Berlin ne manqua pas d'architectes sous lui. Une bonne partie des maisons qui forment la rue qu'on appelle *sous les arbres*, & celle de Guillaume, ont été bâties de son temps ^(a). Frédéric II a bâti beaucoup pendant quarante

(a) On ne sait de qui étoit le dessein que le baron de Vernezobert porta avec lui en venant de France. Mais il est le seul de ceux qui sont entre cour & jardin, qui offre assez à l'extérieur & au dedans ce qu'on demande dans une grande maison. Il tient un peu du dessein du palais de Sciarra Colonna à Rome. Deux autres dans le même goût & qui sont dans la même ligne, celui du prince de Sacken & celui de Schulenburg, ne bordent la rue que par des ailes des balustrades. Aucun des hôtels qui ont été bâtis pendant cinquante ans n'approche de ceux qu'on a élevés dans les dernières années de Frédéric Guillaume entre 1750. & 1740.

ans. Mais il faut avouer qu'à sa mort il se trouva moins de bons architectes qu'il n'en avoit trouvé lui-même lorsqu'il vint au monde, & qu'il monta sur le trône. Il est certain que les derniers bâtimens que Frédéric II a fait faire, ne répondent pas à la magnificence & au goût de ceux qu'on avoit vu élever dans ses premières années, ni même de ceux qu'avoient faits son bisaïeul & son grand père.

Il règne un défaut général dans presque toutes les maisons de Berlin, c'est qu'on a pratiqué sur le devant, vers les places & les rues, les façades qui aillent donner dans les jardins. On n'y trouve ni la magnificence des bâtimens à colonnade de l'Italie du temps de Sansovino & Palladio, ni les distributions commodes que les François modernes ont imaginées ou imitées de Borromini. C'est encore ici une suite du changement qui s'étoit fait dans le culte; & nous l'observerons bientôt plus clairement en parlant d'un autre art. On peut faire de grands bâtimens sans bâtir des églises, comme l'on peut faire de la bonne musique sans composer les messes. Mais l'on fait que les Haffé, les Bach, les Gluck, les Naumann ont entendu &

composé même des messes & des vêpres, avant de composer des opéra. Et les grands architectes n'ont guère élevé de magnifiques hôtels, des châteaux, des théâtres, avant d'avoir bâti ou vu bâtir des sanctuaires. Là où il n'y a pas des églises, ou bien où on ne les fait pas avec des chœurs, des presbytères, des tribunes, des sacristies (ce qui demande plus de combinaison que les temples des réformés), il est beaucoup plus difficile que les architectes acquièrent une grande habileté, soit pour l'extérieur, soit pour l'intérieur d'un édifice. Aussi tout ce qui s'est fait de vraiment beau en ce genre sous Frédéric II, s'est fait par des architectes qui s'étoient formés en Italie. *Voyez KNOBELSDORFF, LANGHANS.* Le beau château de Werlitz, qu'on rencontre en sortant du Brandebourg, est bâti sur le dessein & sous la direction de Mr d'Erdmannsdorff, qui a été plus d'une fois à Rome, à Naples, à Florence, à Turin.

On a blâmé Frédéric II de ce qu'il vouloit être lui-même l'architecte des bâtimens qu'il élevoit. Il est vrai qu'il choissoit le dessein comme il destinoit les rôles à l'opéra, surtout

dans sa vieillesse. Knobelsdorff, qui bâtit le théâtre de l'opéra, & qui donna le dessein du parc de Berlin & du château de Sans-Souci, n'avoit pas été gêné par le roi comme l'ont été ceux qui bâtirent les tours sur la place des gendarmes & la bibliothèque à côté du théâtre; & ils ne virent pas retrancher tout un étage de leur plan, comme il est arrivé à ceux qui donnèrent le dessein du palais neuf à Potsdam. Ce n'est pas que Frédéric manquât de goût; mais n'ayant pu se le former que sur de simples desseins qu'il avoit dans son cabinet, ne connoissant les grands bâtimens de l'Italie que par des estampes, il ne pouvoit pas avoir une juste idée de l'effet que produiroit l'exécution. Malheureusement il n'avoit pas pu, étant prince héritaire, satisfaire le désir qu'il avoit de voyager, comme ont pu le faire dans la suite le duc de Brunswick, le prince de Dessau, le roi de Suède, & le grand duc de Russie. Il auroit dû sans doute laisser faire ou laisser choisir les desseins à des architectes qui avoient vu l'Italie, & dont l'habileté ne pouvoit que lui être connue.

Au reste, ce fut moins la faute de Frédéric II, que la marche ordinaire de l'art même, si

après quarante ans d'un règne qui l'exerça continuellement, elle parut dégénérer vers la fin; il étoit trop naturel qu'elle eût ce sort. Dès qu'il falloit s'en tenir à quelques règles, il étoit impossible qu'après qu'on eut bâti une infinité de palais à Potsdam, à Berlin & ailleurs, toutes les combinaisons raisonnables ne fussent épuisées. Les architectes les plus ingénieux, les plus savans, seroient tombés dans le même goût; & ils y seroient même tombés plutôt; ils auroient voulu changer davantage aux vieux dessein, & ils les auroient encore plus gâtés. Il se peut que l'esprit économique ait eu part aux défauts qu'on reproche aux bâtimens que Frédéric éleva; mais sans cela les beaux arts, ainsi que tous les êtres créés, portent en eux-mêmes un germe de corruption; leurs progrès doivent nécessairement entraîner leur décadence. L'architecture étoit à sa perfection, lorsque les maisons devinrent plus commodes; mais à force de chercher les commodités intérieures, on a perdu ce qui nous frappe, ce qu'on admire dans les édifices d'Italie du siècle de Léon X & de Sixte V. Ce roi incomparable avoit des goûts contradictoires. Il économisoit sur la con-

struction de ses palais, & il prodiguoit l'or dans les ornemens; ce qui nuit de deux manières à la beauté du total. Ce qu'il y a de plus inconcevable & qu'on ne peut pas attribuer à Frédéric II, c'est que sous un climat tel que celui du Brandebourg, il ne se trouve presque aucun bâtiment où les maîtres, de quelque rang qu'ils soient, puissent aborder à couvert. On n'a commencé qu'aujourd'hui à reconnoître ce défaut, dans lequel l'architecte même de Vernezobre étoit tombé, & que Knobelsdorff n'évita point en bâtissant le grand théâtre de l'opéra, où toute la cour est obligée de descendre à la neige, à la pluie, sur la glace ou dans la boue. Les quatre grandes portes du château, le vestibule du palais du prince Henri, quelques défauts que puissent avoir d'ailleurs ces bâtimens, la maison que la ville a achetée pour servir d'habitation au prévôt de St Pierre, prouvent assez que le fond sablonneux ou marécageux sur lequel on bâtit, n'oblige pas à donner l'entrée aux grands hôtels par des perrons ou de grands escaliers externes. La maison que le roi régnant fait bâtir à Mr de Tempelhoff, défabufera les propriétaires & les archi-

testes de ce sot préjugé. Il est vrai que dans les maisons qui sont *sous les arbres*, nom d'une rue de Berlin, les escaliers externes, quoique également incommodes, sont un peu moins absurdes, parce que cette rue a l'air d'un jardin.

V. BODT, BOEHM, BOUMANN, DIETERICH, GERLACH, GÆRL, GONTHAR, UNGER.

SECTION QUINZIÈME.

Sculpture, & autres arts dépendans du dessin.

Le manque de marbre, qui retarda les progrès de l'architecture, retarda de même ceux de la sculpture, d'autant plus que le Brandebourg n'a pas de mines de cuivre; mais le commerce maritime du nord facilita dans les derniers siècles le transport des marbres d'Italie, & une opération violente du premier électeur de la maison de Hohenzollern, servit utilement à rendre le bronze plus commun dans le pays. Frédéric I, engagé en 1429 dans une guerre avec Louis, duc de Bavière, voulut avoir de l'artillerie, dont l'invention étoit alors encore nouvelle. Il fit prendre les cloches de l'église de Ste Marie de Berlin, & en fit faire des

canons (a). Cela dut scandaliser les bons chrétiens; mais l'électeur répara le scandale par son t flament, & la nation ouvrit les yeux sur la disette du métal, & depuis on n'en manqua plus. Aussi fit-on pendant deux siècles & demi plus d'ouvrages de fonte que de marbre. Dès l'an 1520 on vit le mausolée que Joachim II fit faire à Jean Cicéron par un Nurembergeois, nommé Diederich, bourguignon: c'est un monument qui seroit encore bien à Rome, à Florence. Après cela on ne fit rien d'approchant, jusqu'à ce qu'André Schluter de Hambourg eut modelé la statue équestre du grand électeur qui est sur le pont de la rue royale, & celle de Frédéric I, faite de son vivant, qui se trouve enfouie, on ne sait pourquoi, dans l'arsenal. On admire généralement dans l'une & dans l'autre le dessein de Schluter, & l'habileté du fondeur, qui étoit un nommé Jacobi, de Spandau. C'est à Schluter qu'on doit les beaux ornemens de l'arsenal (b). Mais Schluter, persécuté par Eosander, ne put point laisser d'élé-

(a) Oelrich, *Beitrage zur brandenburgischen Geschichte*, p. 124. Nicolai, *Beschreib. der künigl. Residenzstädte Berlin und Potsdam*, *Vierter Anhang*, p. 4. Édit. de 1779.

(b) Nicolai, *ubi supra*, p. 74 & seq.

ves; c'est pourquoi les monumens sépulcraux, faits depuis son temps, qu'on voit dans l'église du dôme, sont d'un goût si prodigieusement différent des deux belles statues de l'artiste hambourgeois.

Le roi Frédéric Guillaume I ne songea qu'à fondre des mortiers & des canons. Son successeur en fonda bien davantage; mais il ne fit pas moins faire des statues. Il est vrai qu'il les fit faire plutôt en marbre, en pierre & en plomb qu'en bronze. Il appela & il employa des sculpteurs qu'il fit venir de France & d'Italie, pour orner le château & le jardin de Sans-Souci, & pour ériger des monumens à des généraux qui l'avoient aussi bien servi que les canons. L'art de fondre la statue ne se conserva pourtant pas moins; puisque c'est à Berlin que les Russes ont fait faire dernièrement la statue de Catherine II. Voyez ADAM, MEYER, TASSAERT.

Frédéric II avoit sans doute envie de former des sculpteurs, puisqu'il paya des apprentis qui travailloient sous Tassaert. Mais rigide à l'extrême pour empêcher que l'argent ne sortît du pays, il n'envoya point des élèves en Italie,

comme il auroit été nécessaire, pour qu'ils pussent se perfectionner en examinant les ouvrages tant antiques que modernes dont Rome, & Florence surtout, sont remplies. V. SCHADOW.

Il employa pourtant la gravure, & la monnoie forma quelques médailleurs. Au reste, l'art de modeler, celui de dessiner & de peindre, ont servi à perfectionner une manufacture qui unit ce que les anciens Étrusques & les Chinois modernes nous offrent de plus beau. C'est à la fabrique de porcelaine qu'il faut voir en quel état s'est trouvé le dessin sous Frédéric II. Cette fabrique remplaça exactement les statues dans la même proportion que la miniature & la gravure remplacent les grands tableaux. La substitution de ces arts, qui se forment & se succèdent réciproquement, est l'effet général des progrès qu'ont faits la culture & le luxe, & même la philosophie destructive des opinions religieuses.

La peinture avoit été d'autant plus négligée sous le prédécesseur de Frédéric II, qu'elle ne tient en rien à l'artillerie, ni à aucune partie de l'état militaire, à moins que l'on ne s'avisât de peindre les arsenaux, ou que l'on ne se pi-

quât d'avoir des drapeaux historiés, peints par de grands maîtres. On n'orne pas non plus avec le pinceau, comme avec le ciseau, les places & les ponts, & on ne fait pas des tableaux funèbres comme l'on fait des mausolées.

Il est vrai que Frédéric Guillaume aimoit la peinture & qu'il s'y étoit même exercé. L'on montre encore dans le vieux château de Potsdam quelques portraits peints de sa main. Et l'on ne trouve pas que les gages des peintres que son père avoit appelés de France, ayant été réduits comme ceux de quelques autres artistes. *Voyez PESNE.*

La Prusse, d'où étoient sortis Willmann & Probener, auroit pu en produire d'autres. Mais il est impossible de se dissimuler qu'après que la réformation fut introduite, la décadence de la peinture étoit inévitable. Toutes les vies des peintres allemands venus depuis - lors, prouvent évidemment que ce n'étoit pas dans les pays protestans que leur génie pouvoit s'élever. Ce Willmann que nous venons de nommer, ne voulut plus quitter le couvent de Leubus, dès qu'il eut commencé à y travailler. Michel Wolgemuth de Nuremberg, le premier

peintre connu que l'Allemagne ait produit, Albert Durer son disciple, Lucas Kranach de Weimar, & les deux Bœhmer franconiens, étoient contemporains de Luther. Depuis qu'on eut embrassé la doctrine de ce réformateur, ou celle de Calvin & de Zwingle, (tous plus ou moins iconomaques,) ni la Thuringe, ni la Franconie, ni le Brandebourg, ni même la Saxe électorale n'ont plus eu de peintres. Pentz, élève de Durer, alla finir dans un pays catholique en Silésie. A peine s'en trouva-t-il quelqu'un en Souabe, du moins à Augsbourg, ville riche & demi-catholique, qui tient par beaucoup de rapports à l'Italie. Le père du célèbre Mengs prit sagement le parti de faire changer de religion à son fils, dès qu'il lui connut des talens supérieurs pour son art. J'ai entendu d'habiles peintres brandebourgeois regretter, pour l'amour de leur profession, de n'être pas catholiques, & de ne pas vivre en Italie ou en Espagne. Le sentiment de piété qu'inspire une religion différente de celle qu'on nous prêche aujourd'hui, l'enthousiasme pour les saints, pour leur mémoire, la crédulité même qui admet tout, élèvent, étendent l'ima-

gination de l'artiste, dont la pure philosophie ne fait que resserrer le génie. D'un autre côté la nature est plus formée, plus belle dans l'Europe méridionale que sous le pôle; & les peintres y ont de plus beaux objets devant les yeux. Abstraction faite de la rigueur du climat, un pays plus fertile forme mieux l'esprit qu'un pays naturellement maigre & stérile. Aussi dans les temps passés la Prusse royale & la Silésie ont-elles produit plus de bons peintres que le Brandebourg & la Poméranie. Après les premiers objets qu'offre la simple nature, les modèles qu'offre l'art même qui a copié la nature, sont en beaucoup plus grande abondance dans les pays plus riches, soit par leurs propres productions, soit par leur commerce. C'est pourquoi l'on se forme mieux en Italie & en Angleterre qu'en Allemagne; & plus à Dresde, qui a dépouillé les villes d'Italie, qu'à Berlin. Frédéric ne l'ignoroit pas; mais il n'en fut pas moins difficile à pensionner des élèves hors des pays de sa domination, & l'on s'est senti après sa mort des suites de cette économie, qui d'ailleurs étoit excusable par de bonnes raisons. L'acquisition qu'il fit de beaucoup de tableaux

de grands maîtres, n'aida que médiocrement les progrès de la peinture. *Voyez FRISCH, PUHLMANN, RODE.*

Au reste, dès qu'il n'y a plus à peindre des portiques de cloîtres, des salles de chapitres, des réfectoires dans les couvens, des dômes ou des gloires, des autels, il ne reste plus à la peinture qu'à faire des portraits, & à décorer des théâtres. Les tableaux d'histoire trouvent à peine place dans les palais des princes. Le luxe, qui d'un côté nourrit & élève les arts, de l'autre les écrase & les détruit. A force de renchérir sur les commodités de la vie, à force de vouloir montrer du goût pour ces arts mêmes, on s'est mis dans la nécessité de les amoindrir & de les appauvrir. Au lieu de grandes salles & de galeries on a des cabinets & des boudoirs, & pour les orner on en est venu aux miniatures & aux estampes. C'est pourquoi la gravure a fait des progrès, tandis que la peinture est tombée. Malheureusement Frédéric II, qui dans sa jeunesse n'avoit pas encore trouvé le goût des estampes dominant, n'a jamais pensé à former des graveurs; comme il ne se résolut jamais à envoyer des sculpteurs

&

& des peintres en Italie, pour se former au dessein, il n'envoya pas non plus des graveurs, ni à Paris, ni à Londres, pour donner de la légèreté & de la délicatesse à leur burin. Voyez BERGER, CHODOWIECKI, SCHMIDT, WOLFFGANG.

L'académie de peinture que Frédéric I avoit établie & qui s'étoit passablement soutenue sous le successeur, n'auroit pas dû tomber sous Frédéric II, qui dépensa des sommes considérables en tableaux & en statues. Mais un malheureux incendie en 1742 ruina les salles, & réduisit en cendres tout ce qu'on y avoit rassemblé. Il fallut du temps pour réparer l'édifice; il en falloit aussi pour se procurer d'autres pièces qu'on pût présenter aux élèves. Le bâtiment ne fut relevé que vingt-huit ans après, & il se passa encore un intervalle de quinze années avant que l'on commençât à s'en servir. Le roi, devenu tout économe & tout militaire, ne s'en soucioit plus. Il permit cependant à un de ses ministres de se mêler de cet établissement. On en vit bientôt les succès, non seulement par nombre d'élèves qui s'y formoient, mais par l'émulation que cette académie ré-

veilloit dans les simples amateurs. Nous ne pourrions même nous dispenser de nommer quelques personnes du sexe qui s'y sont faites remarquer par des ouvrages qu'elles ont bien voulu laisser exposer dans les salles de cette académie. Car il est évident que dans un art où des demoiselles, des dames, des princesses font de fort belles & fort jolies choses pour leur amusement, ceux qui s'y adonnent & qui en font profession, en doivent faire d'excellentes.

IL SEROIT difficile de déterminer lequel des souverains du Brandebourg & de la Prusse a le plus fait pour l'avancement des lettres, & des arts qui les accompagnent inséparablement. Dans le siècle de Léon X on a fait plus que l'on ne devoit espérer, vu la qualité du pays & sa distance de l'Italie, qui a été deux fois le berceau des arts, & qui jusqu'alors étoit le centre du commerce. La guerre de trente ans recula ces progrès; mais dans les cent quarante années qui se sont écoulées depuis, trois des souverains qui précédèrent le monarque aujourd'hui régnant, ont par toutes sortes de moyens

protégé, favorisé, encouragé les talens. Le grand électeur & le premier roi ont fait certainement beaucoup. Un règne qu'on peut dire tout à la fois militaire & pacifique, celui de Frédéric Guillaume I, laissa le temps aux connoissances utiles de prendre racine & de se fortifier. Le règne brillant de Frédéric II, que malgré les fautes & les défauts qu'on lui reproche on ne peut s'empêcher d'appeler le grand, fit tout éclore, tout fleurir. Mais on hésitera peut-être à déterminer de quelle manière ce grand roi a le plus utilement contribué à l'avancement des lumières, des connoissances, de l'industrie, des arts. On remarquera sans doute que les genres de littérature & les arts qu'il aima, qu'il favorisa le plus, ceux qu'il cultiva lui-même, ont moins prospéré que les autres parties qu'il parut négliger. Il laissa une preuve convaincante que les beaux-arts ne veulent point être gênés, pas même par ceux qui les aiment & les chérissent. Aussi est-ce la protection, dans la précision du terme, & non la faveur qui les fait prospérer. S'il est vrai, comme on a lieu de le croire, qu'un voyageur illustre ayant pris la liberté de lui demander

pourquoi il ne favorisoit pas les gens de lettres de sa nation, ce roi ait répondu, *je les laisse faire*, il a dit certainement un grand mot, & il a décidé quelle sorte d'appui les arts & les sciences demandent de ceux qui gouvernent. Cette liberté est la chose dont les lettres ont le plus de besoin.

On remarquera dans le catalogue qui va suivre, qu'une partie des auteurs & des artistes dont nous parlerons, sont ou des étrangers, tant allemands qu'italiens ou françois établis dans les états prussiens, ou des hommes de lettres & des artistes prussiens établis ailleurs. Ce mélange a toujours été profitable aux progrès de l'esprit humain & des arts. Les nations ont croupi dans la barbarie, tant qu'elles ont vécu isolées, & que la dureté du gouvernement les a empêchées de se répandre, ou d'attirer chez elles des étrangers.

LA PRUSSE

LITTÉRAIRE

SOUS

FRÉDÉRIC II

OU

HISTOIRE, ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES
AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES
ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT
VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DE,
PUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCCLXXXVL

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

ABBT (Thomas) né à Ulm en Souabe l'an 1738. Son père, qui n'étoit que perruquier, eut pourtant le moyen de l'envoyer à l'université de Halle, après qu'il eut étudié dans sa patrie jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Sa première intention étoit d'étudier en théologie. Mais il se sentit bientôt porté aux sciences démonstratives & à la philosophie. Il obtint le

grade de maître ès arts; & en 1760 il fut fait professeur extraordinaire de philosophie à Francfort sur l'Oder. Il avoit alors vingt-deux ans. L'année suivante on lui offrit une place de professeur ordinaire de mathématique à l'université de Rinteln; mais la vie des universités ne plaisoit plus au jeune Abbt. Il vint passer quelque temps à Berlin. Il s'y appliqua au droit pour s'habilitier aux emplois civils. Après quoi il fit quelques voyages dans la haute Allemagne, en Suisse & en France. Un petit ouvrage *sur la mort pour la patrie*, qu'il avoit imprimé pendant son séjour à Berlin, lui avoit fait une réputation distinguée. Le comte de Schaumbourg-Lippe voulut se l'attacher d'une manière qui lui fût agréable. Il le fit conseiller de cour, de régence & du consistoire, & le fixa à Buckebourg. Mais Abbt ne jouit pas longtemps des bienfaits de ce comte, ni du fort heureux qu'il lui avoit fait. Il mourut d'une colique hémorroïdale en 1766, âgé de vingt-huit ans. Il passe constamment pour un des plus beaux esprits qu'ait eus l'Allemagne dans ce siècle. Son style, d'ailleurs noble & énergique, est quelquefois un peu obscur. Il se

piquoit trop d'imiter Tacite, & peut-être Shaftesbury, qui étoit aussi un de ses auteurs favoris. Il écrivoit aussi facilement en latin & en françois qu'en allemand. On lui attribue une satire assez ingénieuse & plaisante contre les théologiens persécuteurs, sous le titre d'*Auto-da-fé luthérien*. Mr Nicolai a donné une édition des œuvres d'Abbt, & en a écrit la vie.

ABEL (Caspar) né à Hindenbourg dans la vieille Marche, étoit recteur d'école à Osterberg en 1696, & d'une autre école de Halberstadt deux ans après. En 1716 il succéda à son père, qui étoit curé à Hindenbourg, son lieu natal. Il a écrit tant en latin qu'en allemand sur les antiquités hébraïques, grecques, persannes, romaines, sur l'histoire d'Italie, & surtout sur celle d'Allemagne & des provinces sujettes au roi de Prusse. Mort octogénaire vers l'an 1752. *Adelung*.

ABRAMSON (Abraham) né à Berlin en 1751. Le père de ce Juif artiste étoit graveur du timbre à Stettin; & c'est de lui que le fils acquit les premières connoissances de son art. Il fit bientôt connoître un talent particulier par

plusieurs médailles qu'il grava; celles d'Euler, de Lessing, de Mendelsohn, de Mr Ramler, de Mr Spalding, de Sulzer, & d'autres savans. Tous les gens de profession, sculpteurs, graveurs, peintres, dessinateurs qui ont vu ces médailles, les estiment généralement. Frédéric II l'employa à la monnoie. Le roi régnant lui permit de voyager en Italie pour se perfectionner, & même pour se former au style latin propre pour les légendes.

ACHARD (Antoine) né à Genève l'an 1696 d'une famille réfugiée du Dauphiné. Il a été en correspondance avec les plus célèbres jésuites de son temps, savoir Colonia, Tournemine, Hardouin, la Porée, & avec le père le Long oratorien. Il l'étoit de même avec les savans genevois, Turretin, Tronchin & Mr Vernet. A Berlin, où il fut appelé pour être pasteur d'une église françoise, il a joui de toute la considération à laquelle un homme de son état pût aspirer. Il prêchoit devant la famille royale; il avoit correspondance avec les princes & princesses, il étoit souvent admis à leur table. Frédéric II paroît avoir eu beaucoup d'estime pour

cet ecclésiastique; il l'entendoit souvent prêcher avec plaisir, moins peut-être pour le fond de ses discours que pour la manière dont il les débitoit. Il excelloit tellement dans la déclamation, qu'un célèbre acteur françois qui étoit à Berlin de son temps, & qui donnoit même des leçons de son métier, conseilloit à ses disciples d'aller apprendre l'action aux sermons de Mr Achard. Il n'imprima presque rien; soit paresse, soit réflexion, il avoit pris le meilleur parti que puisse prendre un homme de lettres qui a eu le bonheur de se faire un nom & d'obtenir une place lucrative & honorable avant d'avoir rien imprimé. Frédéric Guillaume I, peu avant sa mort, vouloit l'employer avec son pasteur favori Reinbeck, pour travailler de concert à la réunion des deux églises. Avec une constitution très-foible, qui l'obligea à vivre de lait pendant vingt ans, Antoine Achard en vécut soixante & seize. On trouve son éloge dans les mémoires de l'académie de l'an 1772.

ACHARD (François) né à Genève & mort à Berlin, conseiller à la justice françoise. Il voyagea beaucoup, particulièrement en com-

pagnie du comte de Finckenstein, qui est depuis plus de trente ans premier ministre du cabinet. Le savant Mentor écrivit un journal de ces voyages, qui devoit être intéressant dans le temps qu'il le publia. Il ne lut & il ne fournit au recueil de l'académie, dont il fut aussi membre dans son renouvellement, qu'un seul mémoire l'an 1745. C'est sur la réalité de l'infini contre le sentiment de Fontenelle.

ACHARD (Charles François) petit - neveu d'Antoine, né en 1752. Il fut fait membre de l'académie extrêmement jeune, & à l'âge de trente ans il remplaça Mr Marggraff comme directeur de la classe physique. Il est très - connu de tous les chimistes de l'Europe, parmi lesquels il est compté comme un des premiers. Mr Rozier à Paris, & Mr Crell à Helmstedt, ont inféré dans leur collection une très - grande quantité de ses mémoires. Il n'est pas moins connu des Anglois, des Italiens, des Espagnols. Ses expériences n'intéressent pas seulement les chimistes de profession & les apothicaires, mais les peintres, les vernisseurs, les teinturiers & toute classe de fabricans, mè-

me ceux qui font du tabac. Dernièrement il a été chargé par l'académie de faire les observations météorologiques, après que Mr de Beguelin a voulu être déchargé de cette commission.

ADAM (Caspar Balthasar) né à Nancy, frère d'un autre Adam qui s'étoit fait connoître à Paris. Celui-ci étoit sculpteur. Le roi Frédéric II le fit venir, pour l'employer à orner son château de Sans-Souci, où il y a plusieurs pièces de sa façon. Il fut ensuite chargé de faire la statue du maréchal Schwérin, la première des quatre que l'on voit sur la place de Guillaume. Avant que cette statue fût achevée, des affaires de famille ou des caprices le firent quitter Berlin & Potsdam, pour aller à Paris, où il mourut. Un de ses frères avoit fait le buste du grand chancelier Cocceji, qu'on voit dans la cour de la chambre de justice. Mais ce monument seroit beaucoup mieux dans un vestibule, ou une salle, que dans la place où il est.

ADELUNG (Jean Christophe) né à Spantekow dans la Poméranie citérieure en 1734, fils d'un pasteur qui avoit été aumônier du ma-

réchal de Schwérin. Il hérita de son père la vivacité de l'esprit, la pénétration, & une fermeté inébranlable dans le travail. Il fit ses premières études à Klosterberge près de Magdebourg. Ses succès ont fait voir que l'éducation de ce collège, qu'on prétendoit alors être trop chargée d'instructions théologiques, n'empêchoit pas les élèves d'acquérir d'autres connoissances. Voyez HÆHNE. Mr Adelung, qui a beaucoup écrit, n'a jamais rien fait qui pût nuire ni à la religion, ni à la morale, & il n'a rien écrit non plus qui ait l'ombre du piétisme. Après avoir achevé ses études, il eut une place à l'université d'Erfurt, ville catholique, sujette à un prince ecclésiastique; mais où il y a beaucoup d'établissémens pour les protestans. Mr Adelung y passa plus de dix ans, & il étoit assesseur de l'académie. Parmi les ouvrages qu'il donna au jour tandis qu'il vécut à Erfurt, le plus utile est la traduction de *l'histoire des royaumes du nord* par Williams, corrigée & rectifiée; le plus curieux seroit l'histoire de la compagnie de Jésus, s'il l'eût continuée. Mais il n'en donna que deux parties, qui comprennent les deux premiers généralats; & il aban-

donna cet ouvrage, après que l'ordre fut supprimé. Il traduisit *l'histoire de la navigation dans les pays du sud* par le président de Brosse, & il en composa une autre de la navigation au nord, à laquelle il ajouta quelque essai sur la découverte d'un passage par mer de la Russie à la Chine & au Japon. Il fit encore d'autres ouvrages sur l'histoire générale ancienne & moderne. Il quitta Erfurt & alla s'établir à Leipzig comme particulier, ne s'occupant que de la composition de ses ouvrages & de la rédaction de quelques feuilles périodiques, de gazettes & de journaux. Il vivoit dans cette ville depuis dix ans, lorsque la dissertation du roi de Prusse sur la littérature allemande parut, & excita le zèle patriotique de tous les littérateurs allemands. Il me semble que ce n'est que depuis ce moment que Mr Adelung travailla avec ardeur sur la langue de sa nation. Peu de personnes étoient plus capables que lui d'en débrouiller le chaos. Ce n'est pas que la langue ne fût à peu près fixée; car je fais que Mr Adelung fait un cas infini du style de Gellert, qui étoit à la fin de sa carrière, lorsqu'il y est entré lui-même comme auteur. Mais on n'a-

voit encore rien de bien raisonné, ni de bien approfondi sur son origine, son génie, sa syntaxe. Mr Adelung, né en Poméranie, élevé dans la plus ancienne ville de la basse Saxe, à Magdebourg, employé long-temps dans la plus grande & la plus illustre des villes de la Thuringe, connoissant par les relations des voyageurs, par ses anciennes liaisons, & par des correspondances nouvelles, tous les dialectes de l'Allemagne & leur différence, avoit de plus compilé un grand glossaire de Dufresne & Charpentier, qu'il avoit encore augmenté de nouveaux articles. Il donna d'abord au public une histoire de la langue allemande, des essais sur la manière dont elle s'étoit formée, & un magasin par cahiers périodiques pour le même objet. Cependant il composa un grand dictionnaire dans le goût de celui de l'Anglois Johnson, dont il avoit donné une compilation à l'usage des Allemands. Ce grand dictionnaire d'Adelung est un ouvrage des plus classiques dans ce genre; on n'a rien qui lui soit comparable. En italien celui de la Crusca, quoiqu'il ait servi de modèle à tous les autres qu'on a faits sur les langues modernes, ne cherche

point l'étymologie des mots, & n'en détermine pas avec assez de précision l'usage & l'emploi. Les dictionnaires de l'académie françoise, de Furetière & de Richelet, marquent la signification des mots, mais ils n'en donnent point l'origine. Johnson chercha les étymologies, indiqua les différens usages qu'ont faits des mots les auteurs anglois; mais il n'employa pas dans son travail cette connoissance des langues orientales auxquelles Mr Adelung a fort à propos rapporté une grande partie de la langue germanique. Cet ouvrage, après tant d'autres sur l'histoire, sur la physique, sur l'économie, attira l'attention de la cour & du ministère de Berlin, d'autant plus que Mr Adelung est né sujet du roi, & qu'il a des frères, d'autres parens, des amis & des protecteurs dans le pays. Mais les places qu'on pouvoit lui offrir dans le département littéraire, soit à Berlin, soit dans les universités prussiennes, n'avoient pas assez d'amorce pour le tirer de la Saxe, ni pour contrebalancer les avantages qu'on lui offrit à Dresde après la mort du bibliothécaire Canzler, qu'il remplaça en 1787. Depuis quelques années Mr Adelung travaille à un dictionnaire histori-

que pour servir de supplément & de continuation à celui de Jœcher. Les deux volumes qui ont paru & qui contiennent les dix premières lettres, font chacun d'environ douze cents pages in-quarto, petit caractère.

ADLER (George Chrétien) né à Brandebourg, pasteur de l'église principale d'Altona. L'édition que cet ecclésiastique a donnée en 1775 & 1776 des antiquités romaines, & d'une traduction de Tite-Live par Maternus de Cilano, l'a fait connoître. Il donna encore l'an 1784 une notice des Marais pomptins & de leur dessèchement, ouvrage relatif aux antiquités romaines, puisqu'il est sûr que l'empereur Auguste avoit entrepris de dessécher ces marais.

AEPINUS (François Ulric Théodose) né à Rostock dans le Mecklenbourg, a été quelque temps attaché à l'académie de Berlin. Euler l'attira à Pétersbourg, où il a fait une fortune brillante, sans faire de grands ouvrages. Mais il a eu beaucoup de part à l'instruction de LL. AA. II. le grand duc & la grande duchesse. Cela vaut mieux dans tout pays que d'imprimer

d'imprimer des livres. Il est conseiller actuel d'état, & il a par conséquent le titre d'Excellence. Il est très-estimé par son savoir, & fort goûté dans la bonne compagnie par sa manière de plaisanter sur les affaires courantes. Parmi les essais & les mémoires qu'il a publiés, il y a environ vingt-cinq ans, on estime particulièrement ceux qu'il a écrits sur l'électricité, sur le magnétisme & sur la tourmaline.

AHLEMANN (George Louis) né à Berlin, mort fort âgé en 1787 à Altona, où il étoit pasteur de l'église luthérienne. Altona & Copenhague, sous le règne de Frédéric V, roi de Danemark, étoient pour les savans allemands ce que Berlin étoit pour les françois sous Frédéric II. Ahlemann s'est fait généralement estimer par l'étendue de ses connoissances, surtout en histoire, quoiqu'il n'ait publié dans ce genre que la vie du comte Ernest de Bernsdorff, le Mécène des Allemands en Danemark.

ALBERTI (Michel) fils d'un curé luthérien de Nuremberg, professeur de médecine à Halle dès l'an 1710, mort en 1757, âgé de soixante & quinze ans. Si l'on devoit juger de

son mérite par le catalogue de ses ouvrages, il faudroit dire que ce docteur Alberti étoit un grand homme. On a de lui plus de cinquante ouvrages, à quelques-uns desquels le célèbre Thomafius a fait des préfaces. Ses traités élémentaires, ses programmes, ses dissertations, & ses thèses sur différens fujets de médecine, qu'il fit foutenir à fes disciples, vont au moins à trois cents. Mais il n'égala la réputation ni de Hoffmann, ni de Stahl, qui l'avoient précédé. Il ne paroît pas que fes livres, quoiqu'écrits en latin, ayent eu grand cours dans les pays étrangers, ni que fes pratiques & fa réputation ayent été fort confidérables dans les pays où il étoit employé. Il y eut un autre médecin de ce nom à Berlin qui en 1771 publia un catéchisme pour les nourrices, avec une appendice fur les maladies des enfans. *Dreyhaupt.*

ALBINUS (Bernard Sigefroi) né à Francfort fur l'Oder en 1696, fut fait professeur à Leidé dans le temps que Boerhaave vivoit encore. Dans l'éloge que ce grand médecin nous a laiffé du père d'Albinus, il parle de l'excellente éducation & des instructions que le jeune

Sigefroi avoit reçues dans la maison paternelle. Mais Boerhaave éclipsoit tous ceux de sa profession. Néanmoins les travaux d'Albinus ne furent pas sans succès. Il travailla sur les ouvrages d'Aquependente & de Harvey, auxquels on attribue presque à voix égales la découverte de la circulation du sang. Il fit des préfaces & des notes à leurs ouvrages. Il expliqua les tables anatomiques d'Enstache. Les anatomistes font encore cas de quelques autres de ses ouvrages. Mort en 1770. *Bärner.*

ALEMBERT (Jean le Rond d'). Ce savant n'étoit guère fait pour être l'ami particulier de Frédéric II, qui aimoit la belle littérature, & qui regretta si souvent que l'esprit du calcul entraînât la décadence. Le roi pensa à l'attirer auprès de lui dès le moment qu'il se fut brouillé avec Voltaire, & que le dérangement de la santé de Mr de Maupertuis faisoit craindre qu'il ne présideroit pas long-temps à l'académie (a). Mr d'Alembert ne voulut jamais quitter Paris. Il vit cependant le roi une fois à Wésel, & il vint en 1763 passer quelques se-

(a) Voyez *Lettres à Darget*, de l'an 1752—1754.

maines à Berlin & à Potsdam. Après la mort du président, le roi consulta souvent Mr d'Alembert sur les affaires de l'académie ; & ce savant lui recommanda quelquefois des sujets excellens. Mais en rendant justice à leur mérite, il calomnia plus d'une fois des princes & des ministres qu'il ne connoissoit pas, & les pays d'où il tira ces sujets. Au reste il s'en falloit beaucoup que Frédéric II déférât à toutes ses recommandations. Il est vrai que le roi se doutoit bien que ses recommandations partoient de Berlin ou de Potsdam, & faisoient le tour pour y revenir. Nous n'avons rien à ajouter ici de ce géomètre littérateur, sinon que ses lettres à Frédéric ne valent pas celles de Frédéric à lui. Ses sarcasmes continuels contre les prêtres, & tout ce qui tient à la religion, révoltent tous ceux qui n'ont pas la même rage contre les gens d'église. Il ajoutoit souvent à la date de ses lettres, *jour de la victoire de Molwitz, de Lissa, de Torgau, jour de la prise de telle place, de tel ou de tel événement mémorable dans l'histoire du roi de Prusse, comme s'il eût rédigé des fastes.* Cette affectation est pitoyable, autant que le récit de ses maux & de ses ennuis. De plus, ces lettres par les-

quelles le géomètre encyclopédiste tient sans doute à la Prusse littéraire, serviront à prouver qu'un philosophe peut s'ennuyer, malgré une foule d'amis, au milieu de Paris, plus qu'un bon moine dans sa retraite. Mort en 1784.

ALGAROTTI (François) né à Venise en 1712 d'une riche famille bourgeoise, étudia à Bologne dans les plus beaux jours de cette ville savante, lorsqu'elle avoit les Manfredi, les Zanotti, les Beccari. Il alla à Paris vers l'an 1735, où il connut Fontenelle, Maupertuis, Clairaut, Voltaire, & la marquise du Châtellet. C'étoit dans le temps que le newtonianisme commençoit à faire des progrès, & que le système de Descartes recevoit les premières secousses qui l'ébranlèrent. Algarotti fit en Italie ce que Mr de Voltaire avoit fait en France, pour mettre à la portée de tout le monde la doctrine abstraite & profonde du philosophe anglois. Ce livre eut un succès différent en divers pays, parce qu'il fut mal traduit en français, & que les autres traductions, particulièrement l'allemande, furent faites sur la mauvaise traduction française de Perron de Castéra. Dès l'âge de

vingt-deux ans il commença à voyager. Il alla en France & en Angleterre, & de là en Russie avec milord Baltimore. A son retour de Pétersbourg il se fit connoître de Frédéric II, alors prince royal, vivant à Rheinsberg. L'estime que ce prince philosophe conçut pour ce bel esprit italien, lui fit souhaiter de l'avoir. A peine fut-il sur le trône, qu'il lui écrivit à Londres pour l'engager à venir auprès de lui. (La lettre est du quatrième jour de son règne.) Algarotti se rendit à cette invitation, & il revint à Berlin avant que le nouveau roi partît pour aller recevoir les hommages à Kœnigsberg. Algarotti, que le roi fit comte à cette occasion, l'accompagna dans son voyage, & fut à côté de lui avec les princes & les grands pendant la cérémonie de la prestation de l'hommage. L'année d'après, la guerre s'étant ouverte entre la Prusse & l'Autriche, Frédéric l'envoya à Turin avec des commissions secrètes. Mais la cour de Sardaigne resta fidelle aux engagemens pacifiques qu'elle avoit contractés avec Marie Thérèse, quelque avantage qu'on lui fît espérer, si elle s'unissoit avec les ennemis de cette reine. Le peu de succès qu'avoit eu cette mission mit

quelque froideur entre le roi & le comte Algarotti, qui écouta les propositions que lui fit le roi Auguste pour l'attirer à Dresde. Il y fut fait conseiller intime de guerre, avec je ne fais quelle pension. Mais il revint à Frédéric après la seconde guerre de Silésie, en 1747. Il eut alors la clef de chambellan & l'ordre du mérite, avec un compliment en vers qui ne valoit pas moins que cette décoration. Ces marques d'honneur, lui écrivit-il, se refusent aux fils des héros, & on les accorde au mérite. Le président de l'académie unit ses instances à celles du roi, & le fit agréger à la compagnie dont il étoit le chef. Dans les temps orageux que les jalousies de Voltaire excitèrent à la cour de Frédéric, Algarotti se conduisit si adroitement, qu'aucun des partis n'eut à se plaindre de lui. Cependant Mr de Maupertuis, auquel dans ces troubles on nomma le comte Algarotti comme un de ceux qui l'estimoient & qui lui étoient attachés, "Algarotti, repartit-il vivement, si son „habit s'attache au vôtre, il vous coupera le lam- „beau pour dégager le sien". Je veux croire que Maupertuis dans le même cas auroit été plus généreux. Au reste, de tous les étrangers hommes de

lettres qui ont été à Berlin & à Potsdam attachés à Frédéric II dans les dernières années de son règne, aucun ne laissa une réputation plus constante d'honnête homme & d'homme d'esprit. Maupertuis & Voltaire l'ont estimé & loué toujours également. On fait pourtant que le roi disoit d'Algarotti qu'il avoit tout son savoir en argent comptant. Ce jugement étoit assez fondé. En conversant avec des gens d'esprit, des savans, des seigneurs & des princes, notre Vénitien avoit acquis le talent de faire valoir ce qu'il savoit; & il en fit à peu près le même usage en composant des livres. Il a donné de petits ouvrages sur différens sujets, sur lesquels il a rassemblé ce qu'il a trouvé de mieux dans les auteurs qu'il avoit lus; & il les accompagna ordinairement de réflexions assez justes; mais aucun de ces essais ne forme un ouvrage fort considérable. On demandoit un jour à une grande dame de Bologne, qu'Algarotti avoit beaucoup fréquentée dans ses dernières années, quel étoit de ses écrits celui que cet illustre littérateur estimoit le plus; elle répondit modestement que le comte parloit beaucoup de ses Lettres russes. Qui ira chercher à présent ces

lettres, toutes écrites avant 1750, pour connoître la Russie, après que tant d'autres ouvrages ont paru sur ce pays, & que cet empire est si fort changé ? Le comte Algarotti fit d'assez beaux vers; mais il n'étoit poëte que de la classe ordinaire. Il est mort l'an 1764 à Pise, où il étoit allé pour recouvrer la santé, & la tranquillité qu'il avoit perdue avec elle. Le roi de Prusse lui fit élever un monument. On a beaucoup dit en Italie que c'est le frère de notre Algarotti qui a réellement fait les frais de ce mausolée. Cependant il est très-sûr que le roi a donné effectivement cet argent. Différens auteurs ont écrit sa vie ou son éloge, entr'autres l'abbé Micheleffi en italien, & Mr Fabroni en latin, dans le cinquième volume des vies des Italiens illustres du siècle. Au moment que je composois cet article, dans le mois de Juillet 1788, on n'avoit encore trouvé ni les originaux, ni les copies des lettres que le roi lui écrivoit, mais seulement celles qu'il écrivoit lui-même au roi. Les autres, au nombre de soixante & quinze, étoient dans le porte-feuille du comte Bonome Algarotti, frère de celui dont nous parlons.

AMBROSI ou AMBROSIUS (Jean Baptiste) naquit en Hongrie avant le milieu du siècle. Quelques autres Hongrois qui doivent trouver place dans ce catalogue, nous donneront lieu peut-être de faire quelques observations sur l'état des lettres dans la Hongrie. Mr Ambrosi est pasteur principal à l'église de sainte Gertrude à Berlin. Il me semble que les auteurs d'un ouvrage allemand, intitulé *les Buſtes* ^(a), n'avoient pas sujet de faire une longue digression sur le fanatisme, & de rappeler la saint Barthélemi, les vèpres siciliennes, l'expulsion des Mores de l'Espagne, de parler de Hufs, de Calas & d'Olavidès sous l'article de ce respectable pasteur, à moins que l'on ne prétende abolir le christianisme.

AMELANG (Jean Godefroi) né à Zerbst, employé au département de la poste à Berlin l'an 1775, & ensuite à Clève. Il écrivit, comme beaucoup d'autres, des remarques sur le livre de Tacite. Un autre de ses ouvrages est totalement analogue à son emploi; ce sont des recherches sur quelques passages d'auteurs an-

(a) Imprimé à Stendal (Berlin) 1787.

ciens, qui semblent prouver que la poste étoit déjà en usage chez les Perses.

AMMON (Christophe Henri d') généalogiste, & plaideur éternel, mort à Berlin, où il étoit chambellan, & conseiller de la justice supérieure françoise. Il avoit imprimé l'an 1778 une généalogie de tous les rois, & princes souverains. On ne lui trouvoit pas l'esprit de la conversation, quoiqu'il fût assez méchant pour y figurer. Le roi l'a quelquefois employé dans les légations. M. en 1783.

ANCILLON (Louis Frédéric) pasteur de l'église françoise à Berlin &c. Il est descendant du célèbre Charles Ancillon qui se réfugia à Berlin à la révocation de l'édit de Nantes, & dont on a plusieurs ouvrages, la plupart historiques. Mr Ancillon dont nous parlons ici, s'est fait connoître avantageusement par des discours qui remportèrent le prix à l'académie de Rouen, à celle de Dijon, & ensuite à celle de Berlin, dont il fut fait membre, peu de temps après qu'il eut prononcé & imprimé l'oraison funèbre du roi. Une autre de ses oraisons funèbres qu'il

avoit faite pour la princesse de Prusse (mère du roi régnant) l'avoit fait placer à côté des Bossuet & des Fléchier. Quelle sensation n'auroit-il pas faite, s'il eût dû prononcer son discours dans d'autres circonstances, & devant tous les ordres d'une capitale & d'une cour, & s'il eût pu toucher des circonstances très-intéressantes de la vie de cette auguste princesse? „De „tous les orateurs célèbres, anciens & modernes, dit un journaliste françois (^a), l'aigle „de Meaux est celui auquel Mr Ancillon ressemble davantage. Peut-être ne lui faudroit-il plus qu'une année de séjour à Paris, „pour écrire avec autant de goût & d'élégance qu'on remarque de grandeur & d'énergie dans ses pensées, & pour justifier à tous „égards, ou même pour augmenter la réputation très-distinguée dont il jouit”. Mr Ancillon n'ira pas se perfectionner à Paris, & peut-être n'est-ce pas dans cette ville qu'un pasteur de la religion réformée doit aujourd'hui chercher ses modèles. On est très-persuadé en Allemagne que les meilleurs prédicateurs, parmi ceux qui prêchent en françois, sont à Genève;

(a) V. *Journal encyclopéd.* du mois de Mars 1780.

& que Mr Durand, Genevois, est le prédicateur qu'on admira le plus à Londres. Aussi c'est à Genève que Mr Ancillon vient d'envoyer son fils, qui a déjà montré beaucoup de talens pour l'éloquence de la chaire.

ANDRÉ (Paul) né en 1741, étoit marchand à Offenbach dans l'électorat de Maïence. Des operettes & quelques autres pièces de théâtre qu'il avoit données au public, lui firent donner la place de directeur de l'orchestre du théâtre allemand de Berlin, sous un chef de troupe qui n'étoit pas un Garrick. Il s'en retira au bout de dix ans, & il vit en particulier à Francfort sur le Mein.

ANIÈRES (Frédéric Benjamin Lorient de la Grivilière d') né à Berlin en 1736 d'une noble & ancienne famille du Bugey. A la révocation de l'édit de Nantes l'aïeul de Mr d'Anières, qui avoit ses titres & ses terres dans le Bugey, attaché par d'anciennes liaisons à la Savoie, se retira d'abord à Lausanne dans le pays de Vaud, qui faisoit, avec le Bugey & la Bresse, partie de ce duché. Il n'étoit guère probable que

Mr de Lorient trouvât de grandes ressources dans un pays gouverné par la plus jalouse aristocratie. Il fut cependant fait citoyen de Berne en 1700, & mis à la tête d'une colonie que les Bernois envoyèrent à Berlin, où il s'établit. Une preuve de l'enthousiasme qui l'animoit, c'est qu'étant petit-fils d'un grand officier de la cour de Savoie, & reconnu de celle de Berlin comme un des premiers gentilshommes du refuge, il ne crut pas au dessous de sa naissance de destiner son fils au ministère du saint évangile. De ce fils, pasteur d'une des églises françoises de Berlin, naquit Mr d'Anières dont nous parlons. Il fit ses études dans la maison de son père, qui engagea Mr Formey à lui donner particulièrement des leçons. Il étudia ensuite le droit à Halle sous les célèbres professeurs de cette université Heïßler & Nettelblatt, & prit le doctorat. Il entra dans la magistrature sous le grand chancelier de Jarriges; ensuite il fut fait conseiller privé, fiscal général, & dernièrement membre & justicier de l'académie en 1783. Il a lu aux assemblées & publié des discours sur la législation, particulièrement sur les lois criminelles, & sur les jeux de hasard. Mr d'Anières possède

une bibliothèque fort nombreuse, dont ses amis disposent très-librement; ce qui n'est pas indifférent dans une ville où il n'y a de bibliothèque vraiment publique que celle du roi; & celle-ci n'est pas encore aussi complètement fournie qu'elle devoit l'être.

ARCHENHOLTZ (Mr de) ancien capitaine au service de Prusse. Nous voulons ignorer par quel motif il quitta le service sous le feu roi; & il importe peu de savoir par quelle conjoncture il voyagea en Italie, & fit quelque séjour en Angleterre. Mais l'on sait que Frédéric II ne voulut pas recevoir l'ouvrage sur l'Angleterre & sur l'Italie que Mr d'Archenholtz lui envoya. Cet ouvrage passe pour bien écrit en allemand, parce qu'il est clair & concis; ce qui doit toujours plaire, surtout dans les écrits historiques; mais il est très-partial & inexact, pour ne pas dire davantage (a). Il n'y a personne qui n'avoue que ce que Mr d'Archenholtz dit de l'Italie est très-faux & injuste, & que ce qu'il dit

(a) Voyez les additions à la fin du second volume des *Vicissitudes de la littérature*, traduit de l'italien. A Berlin, chez Decker.

de l'Angleterre est exagéré. L'effet que cet ouvrage feroit en Italie, s'il y étoit lu, feroit d'engager des voyageurs italiens à faire voir que les éloges que le capitaine prussien prodigue à la nation & à la constitution angloise, souffrent bien des exceptions. Quelques personnes ayant demandé à Mr d'Archenholtz pourquoi il avoit parlé si mal des Italiens : "c'est, répondit-il, qu'en me promenant à cheval lorsqu'étois à Rome, je fis une chute; je me cassai une jambe & je fus mal guéri". Bonne raison pour calomnier Venise, le Piémont, la Toscane & l'Italie généralement. Mr d'Archenholtz vient de donner un abrégé historique de la troisième guerre de Frédéric II, qu'on appelle la guerre de sept ans. Un libraire de Berlin l'a inséré tout entier dans un almanach. Malgré quelques inexactitudes qu'on y remarque, l'ouvrage paroît bien écrit. Il plaira sans doute aux jeunes militaires, à qui il peut servir comme d'introduction à la grande histoire détaillée que donne Mr de Tempelhoff.

ARENWALD (Mr de). Après avoir été capitaine au service de Prusse, il se retira dans
une

une petite ville de la Poméranie, pour travailler à l'histoire de cette province.

ARGENS (Jean Baptiste de Boyer, marquis d') né à Aix en Provence en 1704. Le nom de Boyer est très-commun en Provence; mais la famille de celui dont nous parlons y est fort distinguée. Il étoit par sa naissance destiné à la magistrature; mais la fougue des passions qui le domina dès sa première jeunesse, lui fit embrasser l'état militaire, pour être moins gêné dans le train de vie qu'il vouloit mener, & surtout pour être dispensé de faire des études régulières. Aussi ne reçut-il presque d'autre instruction dans sa jeunesse que celle qu'il acquit en lisant des romans & autres ouvrages de cette nature. Encore trop gêné dans cet état, qui ne gêne guère un gentilhomme, il le quitta pour courir le monde par terre & par mer. Il a écrit l'histoire des écarts de sa jeunesse, lorsqu'il n'en étoit pas encore revenu. Quoique ses mémoires soient écrits avec la plus grande vérité, il a dit long-temps après dans son *histoire de l'esprit humain*, que c'étoit une des plus grandes étourderies qu'il eût faites, & que tous les jours il

en sentoît davantage les inconvéniens. Nous sommes donc plus que dispensés de rapporter ce qu'ils contiennent. Mais voici comment ce militaire étourdi, vagabond, inconstant, s'adonna aux lettres, & vint s'établir auprès d'un roi philosophe en Allemagne. Le marquis d'Argens retourna de Constantinople à Aix vers l'an 1730. Il se voua au barreau pour obéir à son père, & il le suivit quelque temps. La charge de procureur général au parlement de sa patrie devoit lui échoir, étant l'ainé. Le fameux procès du jésuite Girard & de Catherine Cadière le dégoûta du métier de magistrat. Il vit combien il est pénible & difficile de rectifier les faits & de porter sur les affaires bruyantes un jugement qui satisfasse la justice & le public. Il quitta de nouveau cette carrière en 1733, & il rentra au service militaire dans un régiment de cavalerie, dont le duc de Richelieu étoit colonel. Il fut blessé au siège de Kehl en 1734. Après le siège de Philipsbourg, où il entendit parler beaucoup du prince de Prusse qui étoit venu avec son père au secours des Autrichiens, il fit une chute de cheval qui le mit hors d'état de continuer de servir. Le père le rappela au

barreau, & il lui fit même ordonner par le cardinal de Fleury de se rendre à Aix. Cet ordre l'en éloigna davantage. Il aima mieux sortir du royaume que d'obéir. Il se retira en Hollande, s'établit à la Haye, se mit à étudier très-sérieusement & à faire des livres. Les *Lettres juives*, par la variété des matières, la vivacité du style, quoique incorrect, les anecdotes, les faillies, par les rapports aux affaires du temps & aux objets de littérature dont elles sont remplies, firent plus de fortune que ne pouvoit espérer un auteur qui ne s'étoit appliqué aux études que depuis peu. Les *Mémoires secrets de la république des lettres*, qui parurent en 1737 & 1738, le mirent au rang des écrivains érudits, quoique le titre n'annonce nullement le contenu de l'ouvrage. L'on fut surpris de voir qu'un homme qui n'avoit été qu'un cavalier libertin & voyageur, s'érigât en censeur de toutes sortes de livres & d'auteurs, & particulièrement des théologiens. Il est vrai qu'étant fort indifférent en fait de religion & surtout mauvais catholique, comme il l'avoue ingénument, il s'étoit lié à la Haye avec des pasteurs calvinistes françois, & avoit profité de leur doctrine. De

la Haye il se transféra à Mastricht, & il continua de lire & d'écrire; il s'arrangea en même temps pour ses affaires de famille avec son frère puîné, qui en lui assurant une pension considérable sur l'héritage de leur père, le mettoit assez en état de vivre honnêtement où il voudroit. Il quitta Mastricht, dont l'air ne convenoit pas plus à sa santé que celui de la Haye, & il résolut d'aller vivre à Strasbourg. En passant par Stoutgard il intéressa par son esprit & son humeur la duchesse alors régnante de Wurtemberg, qui le fit son chambellan. Il fit quelques voyages à Berlin du vivant de Frédéric Guillaume, auquel il ne se soucia pas de se faire connoître; mais il fréquenta le vieux Beaufobre, qui venoit de donner son premier volume de l'histoire du manichéisme. Il se fit connoître à Frédéric, prince de Prusse, dont le goût pour la philosophie & la littérature étoit déjà décidé. Ce prince, parvenu au trône, l'appela auprès de lui, & le fit son chambellan, & directeur de la classe des belles lettres à l'académie. Le marquis d'Argens intéressoit le roi de toute manière, par sa philosophie assez libre de préjugés en théorie, & ses superstitions, ses foiblesses dans la pratique, par

son humeur gaie, son inconséquence même, & surtout par son caractère honnête, franc & bien-faisant envers tout le monde. Il traitoit le roi avec plus de familiarité qu'aucun de ses convives; un placet qu'il lui adressa pour demander des lettres de naturalisation en faveur du fameux Juif Mendelssohn, natif de Dessau, mérite d'être rapporté ici, quoique assez connu (a).

„Un philosophe, mauvais catholique, sup-
 „plie un philosophe, mauvais protestant, de
 „donner le privilège à un philosophe, mauvais
 „juif. Il y a dans tout ceci trop de philoso-
 „phie, pour que la raison ne soit pas du côté
 „de la demande”.

Dans un voyage qu'il fit en France en 1747, le roi l'avoit chargé de lui chercher des gens de lettres & des gens de théâtre qu'il vouloit attirer à Berlin. C'est de là que commence sa correspondance avec Frédéric. Le marquis écrivit nettement au roi qu'il étoit difficile de faire sortir de Paris des gens de lettres, même médiocres, pour remplir des places de professeurs à Berlin. Mais il trouva assez de bons sujets pour le théâtre. Il conduisit entr'autres une actrice

(a) Voyez *Nicolaï*, p. 68.

aimable, & même respectable, qu'il épousa dans la suite, lorsqu'il fut à Berlin.

Voici l'extrait d'une lettre du marquis, qui fait d'avance l'histoire de ce mariage. Ceci ne se trouve pas dans les lettres imprimées, mais il se trouve très-sûrement dans une lettre datée de Marseille, le 27 Septembre 1747. Ce trait présente trop bien en peu de lignes le caractère du marquis d'Argens, pour que je me dispense de le rapporter ici.

„Il y a une jeune personne qui n'est ni laide,
 „ni jolie, qui se propose d'être figurante, quoi-
 „qu'elle soit capable d'être première danseuse.
 „Elle a des grâces infinies, elle est bien faite,
 „a le pied & la jambe de la Cochois. Elle
 „pourroit en cas de besoin jouer quelques rôles
 „jusqu'à Pâque, & elle serviroit à faire aller la
 „comédie jusqu'à l'arrivée de très-grands sujets.
 „Comme vous ne m'avez donné, Sire, aucun
 „ordre d'engager des danseuses, je n'ai point
 „voulu lui faire aucun engagement. Cepen-
 „dant je compte de la mener à Berlin; si votre
 „majesté ne la trouve point à son gré, je la gar-
 „derai pour moi. Elle joue du clavecin com-
 „me un ange, & il me faut en vérité aujourd-

„d'hui quelque jeune personne qui m'égaye &
 „m'empêche de devenir hypocondre. Comme
 „voici les six mois d'hiver, où je ne crois point
 „l'immortalité de l'ame, je crois pouvoir, sans
 „risquer mon salut, céder au mouvement de la
 „chair, quitte à devenir dévot & renvoyer la
 „figurante lorsque l'été reviendra”.

Nous savons que Madame la marquise, qui vit encore, a l'esprit assez philosophe pour n'être pas fâchée que l'on dise ici ce qu'elle n'a jamais dissimulé. Elle s'appeloit communément Babet dans le cercle de ses amis; elle s'est si bien comportée avec son mari, elle s'est si généralement fait estimer de tous ceux qui l'ont connue à Berlin & à Potsdam, que le souvenir de sa première condition ne la rend que plus estimable aux yeux du public éclairé. Le roi s'est intéressé pour ce ménage de la manière que feroit une bonne mère pour ses enfans; nous en avons eu des preuves sous nos yeux, que nous ne croyons pas à propos d'inférer ici.

Avec cette épouse le marquis d'Argens étudia le grec, qu'il ne favoit que très-peu avant son mariage, à l'âge de cinquante ans passés. Il écrivit au roi en 1762 : “j'ai quitté votre ma-

jesté en balbutiant le grec, & la reverrai le sachant comme les Dacier & les Saumaïse". Les fruits de cette étude ont été la traduction de *Julien*, d'*Ocellus Lucanus*, de *Timée de Locres*. L'on voit par ses lettres quel a été l'objet de ses travaux. Il avoit entrepris une traduction de Plutarque qu'il n'acheva pas. Sa correspondance avec le grand Frédéric sera probablement ce qui fera vivre son nom dans le siècle qui va suivre. Je m'en rapporte sur les autres ouvrages à l'auteur des trois siècles de la littérature françoise & du dictionnaire historique, édit. de 1783.

Malgré cette tendre amitié qui régnoit entre le roi & son chambellan provençal, ils se brouillèrent quelquefois, parce que le marquis de temps en temps réellement malade, plus souvent malade imaginaire, n'alloit pas souper ou s'entretenir avec le roi toutes les fois qu'il étoit invité. On m'a assuré que le marquis lui dit en certaine occasion: "Votre très-gracieuse majesté „n'est pas toujours bien gracieuse". La dernière fois que le marquis alla par congé en Provence, le roi, impatienté de ce qu'il tardoit trop à revenir, lui fit rayer sa pension. D'Argens avoit alors près de soixante & dix ans; le chagrin

qu'il en eut, contribua probablement à hâter la fin de ses jours; une maladie violente lui survint & l'emporta en 1771. On tient pour sûr que s'il en fût revenu, le roi l'auroit rétabli dans la jouissance de ses appointemens. On trouve dans les anecdotes de Nicolaï plusieurs particularités concernant ce singulier Provençal.

ARLÉTIUS (Jean Caspar) né en 1706; recteur d'un collège & bibliothécaire à Breslau, sa patrie. Il n'est connu que parce que Frédéric II fit cas de lui comme d'un bon maître d'école. Ce roi parut avoir de la prédilection pour les pédans décidés, comme d'autres grands hommes en ont eu pour les femmes galantes. Ceux qui ont connu le recteur Arlétius le comparent par sa mémoire prodigieuse au Florentin Magliabecchi, qui savoit beaucoup, mais qui n'écrivit que peu, excepté des lettres, & presque rien qui vaille la peine, si ce n'est pour le latin. Le bon Arlétius, dit l'historien de la Silésie (a), parloit au roi avec une franchise digne d'un vieux régent de classe. Il est mort en 1784.

(a) *Von Schlesien*. Tom. II, p. 513.

ARNAUD (Mr d') auteur très-connu par plusieurs pièces de poésies, par des contes & des romans. Il ne pouvoit qu'être bien jeune lorsque la réputation que quelques-uns de ses ouvrages lui avoient méritée fit souhaiter au roi de Prusse de l'avoir auprès de lui. Il se fit aimer & estimer à Berlin & à Potsdam, où il étoit en 1750 & 1752. Voltaire, qui y vint alors, en fut jaloux, & le fit congédier. On voit par une lettre de Frédéric II à Voltaire, de l'an 1757, que le roi a regretté de l'avoir renvoyé.

ARNDT (Charles Théophile) né à Gross-Schwansfeld en Prusse l'an 1743. Il vit à Pétersbourg, & traduit en allemand par ordre de l'impératrice des ouvrages écrits en russe. Ce sont pour la plupart des ordonnances & des réglemens émanés de la cour, & quelques livres d'histoire.

ARNDT (Godefroi Augustin) né à Breslau l'an 1718, & professeur à Leipzig depuis l'an 1780. Il a fait des recherches profondes sur l'histoire allemande, qu'il publia, les unes en latin, les autres en allemand. Sa dissertation sur le fondement qu'on peut faire sur le fameux

opuscule de Tacite de *Moribus Germanorum*,
mérite d'être lue.

ARNIM (George Dietlof d') né en 1679;
mort en 1753. Sa famille est une de celles qui
vinrent des Pays-bas du temps de l'électeur
Albert l'ours, de la maison d'Anhalt. Après
avoir fait ses études à Halle & voyagé en Hol-
lande, en France, en Italie, Mr d'Arnim entra
dans le service militaire, où il pouvoit avan-
cer d'autant plus facilement que son père étoit
feld-maréchal. Mais l'éducation qu'il avoit
eue le mettoit en état de s'employer d'une autre
manière au service de sa patrie & de son maître.
Le roi Frédéric Guillaume le fit président du
conseil privé de justice & des appels, avec la
direction des affaires féodales & le titre de mini-
stre d'état. Malgré tous ces titres, sa noblesse, sa
capacité, il se trouva dépendant du jurisconsulte
Coccéji, qui devenu grand chancelier, étoit le
chef de toute la magistrature. Mr d'Arnim, qui
d'ailleurs n'approuvoit pas toutes les réformes que
faisoit le grand chancelier, demanda à se retirer,
sous prétexte de santé & du besoin qu'il avoit
de faire valoir des terres très-considérables qui

exigeoient sa présence. On ne put lui refuser sa demande; mais quelques années après, la place de ministre des états de Brandebourg, qu'on appelle la *Landchaft*, avec la surintendance des postes, étant vacante, le roi l'appela au ministère malgré son âge de soixante & dix ans: par cette place il n'étoit aucunement dans la dépendance du grand chancelier. Rare exemple d'un ministre, qui sous un même maître rentre dans les affaires, après avoir eu sa démission! Comme Mr d'Arnim aimoit les sciences & la société des savans, il accepta aussi avec plaisir d'être un des curateurs de l'académie, quoique les curateurs fussent subordonnés à Mr de Maupertuis, qui en étoit président. Il assistoit très-souvent aux assemblées. Sa maison & sa table étoient ouvertes à tous les gens de lettres, sans distinction de naissance. Peu de grands ont laissé d'eux une aussi bonne opinion dans toutes les classes de personnes. Il est mort en 1753, âgé de soixante & douze ans. C'est le seul particulier à qui ses héritiers ayent érigé une statue. On la voit dans l'église de Boitzenbourg, lieu principal des fiefs de la famille.

ARNOLDT (Daniel Henri) né à Königsberg en 1706, professeur de théologie & prédicateur dans cette capitale. Il est auteur d'une histoire littéraire de la Prusse, très-étendue, sous le titre d'*histoire de l'université de Königsberg*, en deux volumes in-8^{vo}, très-bien exécutée aussi quant à l'édition. Königsberg, 1746. Zimélius avoit donné en latin une histoire des écoles prussiennes. Hartknoch avoit fait en allemand une histoire curieuse, mais très-lourde de l'église prussienne. Plusieurs autres avoient écrit sur ce sujet. L'ouvrage le plus considérable étoit la *Prusse illustrée, erleutertes Preussen*. Arnoldt réduisit tout cela à de justes bornes. Il toucha aux premières institutions de quelques écoles du quatorzième siècle & du quinzième, & il passa à la fondation de l'université sous le premier duc Albert de Brandebourg. Il fait assez connoître les professeurs qui ont occupé des chaires à cette université; & à la fin de chaque volume il rapporte les pièces qui servent de preuves à son histoire. La plupart de ces pièces sont en latin, & il y en a d'assez curieuses.

de l'hist. litt. de la Prusse, par D. H. Arnoldt, p. 1.

de l'hist. litt. de la Prusse, par D. H. Arnoldt, p. 1.

B.

BACH (Charles Philippe Émanuel) né à Weimar en 1714, composa de la musique à Berlin, & y publia des essais sur le véritable art de jouer du clavecin, dont il étoit peut-être le plus grand maître de son temps. La princesse Amélie, sœur du feu roi de Prusse, en qualité d'abbesse souveraine de Quedlinbourg, lui donna le titre de maître de chapelle de son abbaye. L'Anglois Burnet, auteur d'une histoire de la musique, le connut dans ses voyages, & écrivit sa vie.

BACH (Jean Samuel) fils du précédent, n'a pas encore acquis dans la peinture la célébrité que son père avoit dans la musique. Mais il entre dans l'histoire des progrès que fit l'art à Berlin, à Potsdam. Il apprit le dessin sous Kruger, dont nous parlerons. Il alla ensuite travailler à Leipzig sous Oeser; après cela il s'appliqua aux payages à Dresde, & il est allé se perfectionner en Italie.

BACZKO (Louis Adolphe François Joseph de) né à Lyk dans la Prusse orientale, en 1755,

est fils d'un officier houfard d'une ancienne famille. Il vint au monde perclus d'un pied. Par une chute malheureuse il se trouva perclus du bras droit; il perdit ensuite la vue, & il étoit sans fortune. Il eut une ressource dans son esprit, & dans l'instruction qu'il avoit reçue, & se soutint en travaillant pour la presse. Il traduisit & composa quelques ouvrages. Il falloit qu'il se fît lire & qu'il eût un copiste intelligent à qui il pût dicter. Il s'en étoit formé un qui lui étoit d'un grand secours. Cet homme pris d'une noire mélancolie se noya. Mr de Baczko se vit au comble de la misère. Il sollicita une place de professeur à l'université de Kœnigsberg. Personne ne doutoit qu'il ne fût capable de la bien remplir, malgré toutes ses infirmités; mais on lui opposa qu'étant catholique les statuts de l'université ne permettoient pas qu'il y occupât une chaire; exemple remarquable, qui prouve l'inconséquence ou du moins l'imperfection du système à cet égard. Dans notre siècle, sous des rois humains & tolérans, depuis que l'académie des sciences, dans la capitale du Brandebourg, pays absolument protestant, a eu un président, deux dire-

cleurs & plusieurs membres catholiques; comment l'université de Königsberg, capitale d'un pays dont une partie est reconnue catholique, doit-elle exclure de son corps un gentilhomme de ce pays, & cela dans un temps que les princes catholiques, même les ecclésiastiques, ont des professeurs, des bibliothécaires, des conseillers protestans? Comment un ministre qui se piquoit de tolérance & d'impartialité n'a-t-il pu trouver place à un catholique dans des universités luthériennes, tandis qu'il avoit placé des professeurs luthériens dans un collège réformé? Le roi Frédéric Guillaume, dont le caractère bien-faisant ne se dément point, a chargé le même ministre du département ecclésiastique & littéraire de pourvoir à la subsistance d'une personne dont le besoin & le mérite sont également connus. Pour que rien ne manquât au triste sort de Mr de Baczko, on lui expédia une lettre par laquelle on chargea de son entretien (on appelle ces lettres *Panisbriefe*) un couvent du pays de Halberstadt, à l'extrémité opposée de sa patrie. L'infortuné gentilhomme voit encore que pour lui faire une charité l'on fait une injustice. Le couvent réclama ses droits à la chambre de justice.

stice. On s'adressa au département des affaires étrangères, qui déclara que par le traité de Westphalie le couvent doit être exempt de cette sorte d'impositions. Enfin le roi trouva quelques autres moyens de pourvoir à la subsistance du gentilhomme littéraire. Les ouvrages que Mr Baczko a donnés au public, outre quelques traductions, sont une tragédie en cinq actes, intitulée: *Le Repentir*, (*die Reue*,) une *description de la Prusse*, & quelques livres pour servir à l'instruction de la jeunesse. On dit qu'il est inépuisable dans ses projets littéraires, & infatigable dans ses travaux. Il a eu beaucoup de part au *Florilège prussien* & à la *Tempé prussienne*.

BADENHAUPT (Ernest Frédéric). Ce nom ne se trouve point dans l'Allemagne littéraire de Hamberger & de Meusel. Aussi ne fais-je pas qu'il ait imprimé d'autres livres que le catalogue de sa bibliothèque, lorsqu'étant ruiné par la perfidie d'un beau-fils de sa femme, il fut contraint de la vendre. Mais ce seul catalogue est si bien fait, & la préface & les notes sont en si bon latin, que je ne puis m'empêcher

d'en dire un mot. Avant le catalogue célèbre de Mr le comte de Rewiesky, on n'avoit point vu à Berlin de pareils livres-aussi bien entendus, ni aussi bien imprimés. Au reste, ce conseiller Badenhaupt doit être le même Courlandois que le roi avoit envoyé en Russie, pour tâcher de gagner le favori de l'impératrice Élisabeth, & que les Russes arrêterent à Mitau (").

BAHRDT (Charles Frédéric) né en 1740, étudia la théologie à Leipzig sa ville natale, où son père étoit pasteur. Il eut, comme tous ceux qui sont élevés dans les grandes villes, plus d'esprit que ceux qui viennent de la province. Mais cet esprit n'est que trop souvent accompagné de la corruption. Des femmes séduites, des créanciers frustrés, une doctrine extrêmement hétérodoxe, ont obligé Mr Bahrtd de quitter la place qu'il avoit à Leipzig, ensuite plusieurs autres que son extérieur & sa facilité à bien débiter sa doctrine, lui avoient procurées. Il donna au public entr'autres ouvrages une traduction du nouveau testament, que quelques-uns appellent *la bible travestie*. C'est le pen-

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II*, P. I, Ch. 20.

dant, à cet égard, de l'histoire du vieux testament du fameux jésuite Berruyer. Chassé de toute part, Mr Bahrdt ne trouva d'asile que dans les états de Frédéric II, où cependant il ne put point obtenir une place. Il étoit dernièrement cabaretier à Halle, où il ne laissa pas de faire quelques profélytes. Ceux qui savent l'histoire de Mr Bahrdt, ne s'étonnent point qu'il ait trouvé un apologiste dans la personne de Mr le comte de Mirabeau. Mais cet ardent avocat de la liberté civile ou de l'indépendance, comment peut-il s'étonner que Mrs Semler & Éberhard, quelque peu orthodoxes qu'ils puissent être aux yeux des zélateurs de la confession d'Augsbourg, n'approuvassent point la doctrine ouvertement anti-chrétienne du docteur Bahrdt, & qu'ils lui fissent défendre de donner des leçons publiques de théologie ?

BALDICKE (Joachim). Cet élève, cet admirateur de Leibnitz, se fit connoître par un ouvrage qu'il publia à Berlin l'an 1746, presque au moment que l'académie fondée par Leibnitz sous Frédéric I, fut renouvelée sous les auspices de Frédéric II. Il étoit diacre à Spandau. Je

m'étonne que ses ouvrages ne lui aient point procuré au moins le titre de membre externe de l'académie, de la manière que l'eut Mr Silberschlag, alors pasteur à Magdebourg. La philosophie spéculative a toujours été une classe distinguée à l'académie depuis son renouvellement, & rien n'avoit plus de rapport à cette classe que les recherches sur l'origine du mal dans le meilleur des mondes, & sur la bonté, la sagesse & la justice de Dieu, & la liberté de l'homme.

BALDINGER (Ernest Godefroi) né dans un village près d'Erfurt, en 1738. Il a été, pendant la troisième guerre de Silésie, le principal médecin de l'armée prussienne que commandoit le prince Henri. On a de lui presque autant d'ouvrages qu'en ont laissé Hoffmann & Stahl.

BAMBERGER (Jean Pierre) né à Magdebourg, étudia à Halle. Il fut pasteur à l'église de la Trinité de Berlin; & depuis 1780 il est prédicateur de la cour à Potsdam, où Frédéric II n'entendit jamais sa voix. Il travaille depuis trente ans à traduire des ouvrages anglois, tels que ceux de George Benson, de Hugue

Farmer, d'Angerfon, de Jean Eutik. Je regrette qu'il n'ait rien écrit sur les progrès de la littérature allemande, qu'il a assez bien suivie depuis sa naissance, c'est à dire depuis que les livres anglois ont pris vogue en Allemagne.

Sa femme, fille d'un autre prédicateur de la cour de Prusse, est aussi auteur, & auroit pu l'aider à faire plus que des traductions.

BARATIER (Jean Philippe) né en 1720. Il faut nommer ici ce prodige de la nature, que Baillet auroit compté sans doute parmi les enfans célèbres, si cet enfant eût vécu avant lui. Il étoit fils unique d'un prédicateur françois établi à Schwobach. Son père, qui fut son seul maître jusqu'à l'âge de quatorze ans, étant appelé à Stettin par Frédéric Guillaume en 1734, passa par Halle au mois de Mars de l'année suivante, & présenta son fils au célèbre Ludewig, chancelier de l'université. Ludewig fut étonné de l'étendue prodigieuse des connoissances du jeune Baratier, qui renouvela à Halle l'exemple de ce fameux Jean Pic de la Mirandole, en soutenant des thèses sur la théologie, la philosophie, l'astronomie, l'histoire & la philologie. Il

fut créé maître en philosophie, & on lui destina une place à cette université. A son passage par Potsdam, le roi Frédéric Guillaume prit plaisir à s'entretenir avec lui. De Stettin, où il accompagna son père, il retourna donc à Halle pour cette place. Il eut le sort de la plupart des génies précoces. Il étoit homme à dix & douze ans; il étoit vieux à dix-huit & dix-neuf, & il mourut âgé de dix-neuf ans, la même année que Frédéric II parvint au trône. Jean Pic avoit fait à Rome à l'âge de vingt-quatre ans, ce que Baratier fit à Halle âgé de quatorze: l'un mourut à l'âge de trente-quatre ans, l'autre à dix-neuf. Cet enfant fameux étoit même dans ses derniers jours un incrédule décidé, quoique fils d'un ecclésiastique très-orthodoxe dans sa religion. Son père le pressant un jour pour qu'il donnât quelques marques de sa croyance: "oui, mon père, répondit-il, je crois que deux & deux font quatre". Parmi les ouvrages que laissa le jeune Baratier, outre les thèses qu'il soutint, il y a une traduction de l'allemand en françois de sa défense de la monarchie sicilienne, pour être ajoutée à l'histoire de la controverse entre le pape Clément XI & les rois des deux Si-

ciles. Les autres ouvrages sont tous en latin. Mort en 1740. La reine, mère de Frédéric II, se fit faire le portrait de ce jeune savant par Pesne, peintre de la cour. On le fit graver par Wölffgang, pour en orner la vie que Mr Formey en a écrite, & où ont puisé les lexicographes historiques qui sont venus après.

BASTINELLER (Gebhard Chrétien) né à Halle en 1705 d'un échevin de cette ville, élève de Stryck dans la jurisprudence, ensuite professeur à Wittenberg: mort en 1755. Ses ouvrages, quoique tous en latin, ne sont guère lus qu'en Saxe, parce qu'ils roulent pour la plupart sur le droit saxon. Il a pourtant fait quelques traités sur des sujets singuliers: par exemple, sur les médecins qui donnent de mauvais remèdes aux malades qui les demandent; sur les querelles de bal; sur le repentir d'un coupable avant qu'il ait consommé son crime. *Dreyhaupt, Weidlich, Adlung.*

BATIGNE (.....) médecin français, mort à Berlin en 1773. Il venoit de Montpellier, où il étoit docteur de la faculté.

En passant par Genève il fit la connoissance de Monsieur Bonnet, qui étoit déjà alors très-célèbre, & qui le recommanda à ses amis de Berlin. Il y fut aggrégé au collège supérieur de médecine, & fait médecin de la maison de charité françoise. On a de lui un Essai sur la digestion, sur la nourriture la plus convenable à l'homme, sur la férocité, la voracité, sur le courage & la vigueur, & sur les causes principales de la dureté de la vie. Cet ouvrage ne forme en tout qu'un petit volume in-8vo, environ de cent vingt-deux pages, imprimé à Berlin 1768. Mais il est assez curieux, & les réflexions sont fondées sur les dernières découvertes & la doctrine des auteurs modernes, tels que Haller, Bertin, Stenon, Helvétius, Venlou, de Réaumur, & surtout Liberkuhn, & Margraff dont nous parlerons en son lieu. Dans l'article de la nourriture la plus convenable à l'homme, il semble avoir ignoré un ouvrage d'Antoine Cocchi, qui a fait beaucoup de bruit en Italie.

BATTIER (Reinhardt) né à Bâle vers l'an 1724, d'une famille illustre par plusieurs hommes singuliers qu'elle a produits, & qui tous

ont marqué beaucoup d'esprit. Mr de Maupe-
tuis, à qui les Bernoulli l'avoient recommandé,
l'attira à Berlin pour en faire un académicien tout
dévoué au genre qu'il lui auroit marqué. Battier
étoit homme à faire honneur au corps auquel il
devoit appartenir. Mais soit mélancolie, soit in-
quiétude, il quitta Berlin & l'académie, pour
se retirer parmi les Hernhoutés à Barby, où d'au-
tres de ses compatriotes, hommes de lettres, se
font aussi retirés, pour vivre tranquilles, & tra-
vailler cependant pour l'instruction de la jeu-
nesse. On n'est pas bien sûr s'il est encore en vie.
Sa communauté vouloit l'envoyer aux missions
des Indes; mais il n'étoit pas fait pour cela.

BAUER (Charles Louis) né à Leipfic en
1730, recteur de l'école de Hirschberg en Si-
lésie. On croiroit lire les oraisons de Marc - An-
toine Muret, en lisant celles que Bauer écrit
en latin. Depuis dix ou douze ans il écrit en
allemand. Parmi ses discours faits en latin, il y
en a un sur *la théologie de Cicéron contre Laïtance*.

BAUMANN (Chrétien Jacques) né à Fur-
stenwalde, curé luthérien à Lébus jadis rési-

dence d'un évêque, à présent petite ville qui ressent plus qu'aucune autre des suites de la réformation. Ce pasteur a travaillé sur la méthode qu'a imaginée Sufsmilch, de trouver à peu près le nombre des habitans d'un pays par celui des naissans & des morts. Il fit paroître ses écrits en 1775 & 1776. Je ne trouve pas qu'il ait rien donné depuis.

BAUMANN (Louis Adolphe). Il a été correcteur d'un collège de Brandebourg, qu'on appelle de la Ville-neuve, (*der Neustadt*), jusqu'en 1781. Les ouvrages qu'il a donnés au jour, sont de la plus grande utilité pour l'instruction de la jeunesse, soit qu'elle se destine aux emplois civils ou au commerce. Ce sont des tableaux abrégés des principaux royaumes de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, avec un précis historique de leur formation. Mort en 1787.

BAUMGARTEN (Alexandre Théophile) né comme les deux frères qui suivent, à Wolmirstadt, où son père étoit curé. En 1737, il fut fait professeur extraordinaire de philosophie à

Halle; ensuite professeur ordinaire à Francfort sur l'Oder, où il mourut en 1762, âgé de quarante-huit ans. Sa logique & sa métaphysique ont eu en Allemagne autant & plus de vogue que n'en avoit de son temps en France le cours de philosophie de Pourchot. J'ai sous mes yeux la cinquième édition de la métaphysique, qui est de l'an 1763, & une autre de la logique de 1765, que Tællner donna trois ans après la mort de l'auteur. La méthode de Baumgarten est la même que celle de Wolff. Le latin en est moins barbare, mais il est dur & obscur. La préface de la troisième édition contient l'histoire de la métaphysique moderne. Il a écrit plusieurs autres ouvrages moins connus.

BAUMGARTEN (Jacob Sigismond) né en 1706 à Wolmirstædt. Il étoit d'une constitution foible; & l'on craignoit que l'étude ne l'affoiblît davantage. Il s'y appliqua pourtant; & ce tempérament maladif le portoit d'autant plus à l'étude, que les autres occupations lui étoient interdites. Son père lui-même l'instruisit, & le fit instruire par différentes personnes, d'abord dans son village, puis à Berlin, où il fut trans-

féré, & fait pasteur à l'église de la garnison, & ensuite à d'autres. Sigismond favoit à dix-sept ans le latin, le grec, l'hébreu, le françois, l'anglois, & l'italien. Il favoit les mathématiques, la chronologie, la géographie, les généalogies, le blason. Mais l'histoire civile & l'histoire ecclésiastique étoient ses études favorites. Il se destina cependant à la théologie. A vingt-trois ans il fut proposé au roi Frédéric Guillaume pour être fait professeur ordinaire dans cette faculté, & il le fut. Il ne laissa pas de donner des leçons de philosophie; mais il ne fit guère de livres que sur des sujets relatifs à la théologie, & à l'histoire de l'église. Le premier ouvrage qui parut sous son nom, est l'examen d'une hypothèse théologique de quelqu'un qui soutenoit *que la langue hébraïque étoit dérivée de la grecque*. Ses ouvrages allemands ne sont plus lus; deux ou trois de ceux qu'il fit en latin ont eu cours dans tous les pays chrétiens, un sur l'axiome *qu'il n'y a point de salut hors de l'église*, un autre sur le miracle de la légion fulminante; un troisième est l'histoire du Trishagion. Il traduisit de l'anglois toutes sortes d'ouvrages historiques. Il eut part à la traduction de l'histoire universelle faite

en anglois, & des mémoires françois de Nicéron.
Mort l'an 1757.

BAUMGARTEN (Nathanaël) frère du précédent, ne fut ni profond théologien, comme son frère l'aîné Sigismond, ni grand métaphysicien comme Alexandre son cadet; mais il étoit humaniste & prédicateur. Il devoit avoir une réputation distinguée dans son genre, puisqu'il fut choisi pour composer l'ode funèbre en latin qui fut chantée à l'enterrement du roi Frédéric Guillaume I. Elle se trouve dans le recueil de poésies latines de Rœneck, pag. 430. C'est plutôt un oratorio en latin qu'une ode. La valeur, la piété, l'éternité sont les interlocuteurs qu'il introduisit dans cette pièce. M. en 1763.

BAUMGARTEN (Otto Nathanaël) fils du précédent, né à Berlin en 1744. Il fut instruit par son père jusqu'à l'âge à peu près qu'il pouvoit aller à l'université. Le père étant mort lorsqu'il devoit y aller pour y faire un cours & prendre le doctorat, sa mère voulut lui servir de gouvernante, & alla demeurer avec lui à Halle. Neveu d'un philosophe & d'un théologien, tous deux célèbres, fils d'un humaniste, grand ama-

teur du latin, il se destina à la jurisprudence, & il aima la belle littérature vulgaire. Il fit une tragédie, *Charles de Douterheim*, qui tient un peu de Sénèque. Mais dans la profession à laquelle il se fixa, sa carrière fut heureuse & brillante. Lorsqu'il subit l'examen auquel tous les candidats, même les docteurs, sont soumis en entrant dans un conseil de justice, le prince de Prusse, aujourd'hui Frédéric Guillaume II, y assista. Il fut ensuite adjoint principal du grand chancelier Mr de Furst, & il continua d'être distingué par Mr de Carmer, qui l'employa à préparer les matériaux pour le nouveau code. Mais dès qu'il fut fait conseiller privé à la chambre de justice, qu'on appelle par excellence le tribunal, & que son épouse lui porta du bien, il se retira de la commission législative.

BAUMGARTEN (Gotthilf de) né à Berlin en 1741, ci-devant capitaine dans le régiment de Tauenzien. Il prit du goût pour la belle littérature, lorsque le célèbre Lessing étoit secrétaire de son général. Il quitta le service militaire, & il est conseiller provincial à Gros-Strélitz en Silésie. On a de lui quelques pièces de théâtre

traduites du françois, & des écrits sur la musique. Voyez Dictionnaire des artistes allemands, *Teutsch Künstler-Lexicon*.

BAYER (Théophile Sigefroid) né à Königsberg en 1696, de parens originaires d'Augsbourg. Il étoit petit-fils du célèbre astronome Jean Bayer. Il étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Leipzig, où il fut reçu maître ès arts. De retour à Königsberg, il se soutint en donnant des leçons particulières, jusqu'à ce qu'il fut fait inspecteur d'une bibliothèque publique qu'on appelle de la vieille ville, *Altstadt*, & co-recteur de l'école de la cathédrale. Il se fit bientôt une réputation par des ouvrages qui montrent une érudition immense & beaucoup de sagacité. Il étoit très-versé surtout dans les antiquités orientales; mais il ne négligeoit point celles du nord, puisqu'il donna une histoire de Königsberg. En 1726 on lui proposa & il accepta un emploi à Pétersbourg, où il passa dix à douze ans. Il avoit déjà obtenu son congé pour retourner dans sa patrie, lorsqu'il mourut, âgé de quarante-deux ans, en 1738. Son meilleur ouvrage est le *Museum sinicum*.

BAYLIES (Guillaume) médecin anglois. Il quitta Londres après avoir dépensé inutilement son bien pour l'être membre du parlement. Il s'établit à Dresde & ensuite à Berlin, où il mourut en 1787. On a de lui quelques petits ouvrages sur la médecine, particulièrement sur la petite vérole. La pratique lui fit plus d'honneur que les livres qu'il publia. Je ne sais si l'on étudie mieux ou plus long-temps la médecine en Angleterre qu'en Allemagne, & je ne crois pas ni qu'il y ait eu à Cambridge ou Oxford, au commencement du siècle, de plus habiles professeurs que ne l'étoient Stahl & Hoffmann à Halle, ni que le docteur Baylies fût plus instruit dans son art que cinq ou six qui pratiquoient en concurrence avec lui. Mais peut-être le caractère anglois plus libre & plus fier lui donnoit un avantage sur les autres. Un ministre d'Angleterre disoit à une cour étrangère en parlant des médecins: "Je n'approuve pas la méthode de vos docteurs; il faut qu'un médecin tue ou guérisse son malade. S'il le laisse mourir en ne lui donnant que des remèdes insignifiants ou trop peu efficaces, il ne fait pas son métier". Quoi qu'il en soit, il est
à

à préfumer que la famille royale a été fort satisfait de la méthode de Baylies, puisque le roi régnant, pour le remplacer, a appelé à Berlin en 1787 un autre médecin anglois (Mr Braun) qu'on avoit connu ici à son retour de Russie, trois ans auparavant.

BEAUMELLE (Laurent Angliville de la) fameux rival de Voltaire, avec lequel il se trouva à Berlin; & ce n'est qu'à ce titre qu'il peut avoir lieu dans ce catalogue. Il appartient plus proprement à l'histoire littéraire du Danemark, où le comte de Bernstorff l'avoit appelé. J'ai sous les yeux trois différens articles sur la vie de ce bel esprit languedocien: l'un est dans le *nouveau Dictionnaire historique* de l'an 1784; l'autre dans le supplément de Jæcher par Mr Adelung, & le troisiéme dans les *Souvenirs d'un citoyen* qui viennent de paroître dans ce moment à la fin de Mars 1789. Ni l'auteur du Dictionnaire françois, ni celui des Souvenirs, ne disent que la Beaumelle étoit de la religion réformée, qu'il avoit étudié la théologie à Genève, & qu'il avoit été appelé à Copenhague pour y être prédicateur, puisqu'il n'a été fait professeur que quel-

que temps après. Ils ne marquent point la date de la première édition des *Pensées*, qui furent la première source des querelles qu'il eut avec Voltaire, & du peu d'accueil qu'il trouva auprès du roi de Prusse. Ils ne disent point qu'il alla chercher de l'emploi à Dresde. Mr Adeling, qui touche toutes ces particularités, ne dit rien des tentatives qu'il fit pour se procurer un établissement à la cour de Gotha. L'auteur des *Souvenirs*, en rappelant que la Beaumelle passa par Berlin en 1751, a oublié d'ajouter que c'étoit à son retour de Copenhague, où il avoit imprimé ses *Pensées* l'année précédente. Après avoir été deux fois à la Bastille, la première fois pour cet ouvrage, la seconde à cause des *Mémoires de Madame de Maintenon*, il se retira & se maria à Toulouse, où il a vécu tranquille près de vingt ans, jusqu'en 1772, qu'une dame de haute qualité & de beaucoup de crédit lui procura une place à la bibliothèque royale à Paris, dont il n'a joui qu'un peu plus d'une année, étant mort en Décembre de 1773. Ils disent tous qu'il avoit prodigieusement d'esprit; & on ne lui dispute point des connoissances étendues, ni même une érudition assez profonde.

Mais n'est-on point curieux de savoir d'où vient que cet homme spirituel, instruit, laborieux, qui après avoir donné à vingt-quatre ans un ouvrage extraordinairement riche d'idées intéressantes, n'a rien fait depuis qui méritât d'être lu, ou qui soutînt sa réputation? Car ses *Mémoires de Madame de Maintenon* ne sont pas estimés, & le *Commentaire sur la Henriade* n'est plus regardé. Il avoit épuisé dans le petit livret de ses *Pensées*, qui n'a ni plan ni but, tout l'esprit & le fonds des connoissances dont il auroit pu faire des ouvrages considérables.

BEAUSOBRE (Charles Louis de) ecclésiastique malgré lui, pour plaire à sa mère, qui regardoit cet état comme le meilleur de tous, travailla sous la direction de son père à des discours qui servent de suite à ceux du fameux Saurin sur le nouveau Testament. Il mourut l'an 1753, peu de mois après avoir été reçu de l'académie.

BEAUSOBRE (Louis de) né à Berlin d'un second mariage du célèbre Isaac de Beausobre le plus estimé, le plus respecté ministre de la

parole de Dieu qu'on pût entendre à Berlin, & qu'on préférât même à Antoine Achard. Ce pasteur étoit veuf. La fille d'un autre ecclésiastique se mit dans la tête de vouloir devenir son épouse, quelque peu disposé que dut être à se remarier un homme septuagénaire, qui avoit un fils de quarante ans. Elle lui fit la cour, le cajola, le caressa, le mit enfin dans la nécessité de l'épouser. Ce mariage, qui fit alors beaucoup jafer la cour & la ville, ne fit pourtant pas grand tort à la réputation du pasteur, & tourna même à l'avantage de la république des lettres. La vie retirée à laquelle il se réduisit, soit par la honte dont il lui paroissoit s'être convert, soit par la compagnie qu'il avoit trouvée, contribua même au succès de ses travaux. *L'Histoire du manichéisme*, sans laquelle il seroit oublié, semble avoir été le fruit de cette retraite; puisque le premier volume ne parut que quatre à cinq ans après son second mariage, en 1734. Le second ne parut qu'après sa mort, qui arriva l'an 1738. Le fruit immédiat & précocé de ce second mariage fut Louis de Beaufobre dont nous parlons. Frédéric II n'étant que prince royal le fit élever à ses frais dans le collège françois, l'envoya à

l'université de Francfort, le fit voyager, & séjourner quelques années à Paris. Cependant Beau-fobre ne fit pas la fortune qu'il avoit espérée; & ses ouvrages n'eurent qu'un succès médiocre. Ses *Lettres sur la littérature allemande*, qui parurent dans des *Mercurès* en 1755, intéressent peu, parce que l'Allemagne n'avoit pas encore produit beaucoup qui valût la peine d'être connu. Son ouvrage sur les finances offre de bonnes idées, mais la matière y est mal digérée. Le *Pyrrhonisme du sage* ne fait plus de sensation aujourd'hui. Il y a de lui quelques bons mémoires dans les volumes de l'académie des sciences & belles lettres. Le roi l'appeloit le petit Beau-fobre, plaisantoit sur ses idées économiques, mais il ne les désapprouvoit pas. Mort en 1784.

BECKMANN (Bernard Louis) mort âgé de soixante-sept ans en 1760. Il étoit professeur au collège de Joachim, & membre de l'académie des sciences. Un oncle paternel de ce professeur, ce même Beckmann que nous avons cité au sujet de l'université de Francfort, après qu'il eut donné la notice de cette université, où il étoit professeur dès l'an 1700, entreprit aussi

une description géographique & historique de tout le Brandebourg. Le ministère y donna la main, & les magistrats des villes le défrayoient dans les voyages qu'il faisoit pour voir les choses sur les lieux. On lui fournit des archives les documens qu'on avoit & qu'il demandoit. Ce professeur topographe mourut l'an 1713, avant d'avoir achevé son ouvrage. Comme cela avoit été fait de l'aveu & même aux dépens du public, on demanda le manuscrit aux héritiers, & on le retira dans les archives de la cour à Berlin, où il resta plus de trente ans. Un de ses neveux, celui dont nous parlons, demanda & obtint qu'on lui livrât l'ouvrage de son oncle, pour le publier au profit des héritiers ses cousins. Il y fit pourtant des additions assez longues, qui sont marquées par des parenthèses, & que le libraire lui paya à proportion. Les deux volumes in-folio, avec quelques planches, ne contiennent que deux des cinq parties du Brandebourg, la vieille Marche & la Prignitz. Ni le premier auteur, ni l'éditeur son neveu, n'y ajoutèrent point la description des Marches, nouvelle, moyenne & uckerane. Si l'ouvrage eût été complet, il ne feroit pas moins de cinq in-folio.

BÉGUELIN (Nicolas de) citoyen de Bienne, né en 1714 à Courlary, dont le souverain est l'évêque de Bâle. Après ses premières études, faites dans son pays natal, il alla étudier en droit à l'université de Bâle dans les temps les plus brillans des Bernoulli, qui étoient en même temps professeurs de jurisprudence & grands géomètres. Après qu'il fut reçu docteur, son père l'envoya à Wezlar, pour s'y pratiquer dans le droit public. Mais il fut obligé de le rappeler auprès de lui, pour qu'il l'assistât dans un procès que sa patrie avoit alors avec le prince évêque de Bâle, seigneur suprême aussi bien de Bienne que de Courlary. Comme ce procès ne tournoit point à son gré, Mr de Béguelin, par le conseil de son père, vint chercher de l'emploi auprès du roi de Prusse, qui le destina d'abord secrétaire de légation à la cour de Dresde, sous le comte de Bees, ensuite sous Mr de Cagnoni. La guerre s'étant déclarée entre les deux cours en 1744, Mr de Béguelin, de même que son principal, vint à Berlin; il eut une place au collège de Joachimsthal, & fut fait membre de l'académie dès la seconde année de sa restauration. C'est le premier Suisse qui y eut séance après Euler. Lorsque le prince

royal, aujourd'hui régnant, sortit de l'enfance, le roi son oncle choisit Mr de Béguelin, pour en être précepteur & gouverneur sous le comte Borcke. On en fut si content, qu'on voulut avoir un de ses frères pour gouverneur du prince Henri, le cadet chéri des neveux du feu roi. Mais la mort l'enleva qu'il avoit à peine entrepris cette éducation. Mr de Béguelin l'ainé, dont nous parlons, continua auprès du prince de Prusse jusqu'en 1764. Le comte de Borcke ayant déplu au roi, fut congédié, l'éducation du prince déclarée finie, & Mr de Béguelin eut ordre de se retirer & de rester à Berlin. Cette espèce de disgrâce dura plus de vingt ans, durant lesquels la place de directeur de la classe de philosophie étant devenue deux fois vacante, le roi la refusa l'une & l'autre fois à Mr de Béguelin, quoiqu'il eût les suffrages de l'académie. Mr d'Alembert le recommandoit aussi. Mais après la mort de Sulzer, le roi s'obstina à laisser cette place vacante. Sur la fin de ses jours Frédéric II de son propre mouvement revint à Mr de Béguelin, ajouta aux appointemens qui lui avoient été conservés, une pension de 400 écus sur la caisse de l'académie. L'auguste élève, parvenu au trône, témoigna de

plusieurs manières sa reconnoissance à son instituteur. Il le fit directeur à l'académie, le déclara noble, lui donna une terre de la valeur de cent mille livres, conféra à l'aîné de ses fils une prébende qu'il avoit destinée au comte de la Mark, son fils naturel, & donna tant à l'aîné qu'aux deux cadets des emplois conformes à leur inclination. Outre quantité d'excellens mémoires qu'il a fournis à l'académie, particulièrement sur les couleurs, les nombres, les pensées, les chiffres, & une traduction françoise du *Printemps* de Kleist, Mr de Béguelin a fait dernièrement un petit poëme sur la guerre de Hollande. Il est mort au mois de Janvier de cette année 1789.

BEHMER (Frédéric Ehrenreich) né à Berlin en 1721. Il fut conseiller à la chambre des appels, ensuite directeur au collège supérieur de révision & à d'autres dicastères. Il s'étoit fait connoître par plusieurs ouvrages, les uns en latin, les autres en françois ou en allemand. Un des premiers qu'il donna à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, après en avoir donné d'autres, âgé à peine de vingt ans, est sur *l'importunité des esprits précoces*. Dans un autre

qui est de même en latin, il discute le droit de contrefaire des livres imprimés sans privilège. Il écrivoit passablement en latin. L'impératrice de Russie l'attira à Pétersbourg en 1772, & le fit président d'une chambre de justice. M. en 1776. *Meusel, Adelung.*

BENECKENDORFF (Charles Frédéric de) né à Blumenfeld dans la nouvelle Marche. Étant président de la régence ou de la chambre de justice à Breslau, il ne fut pas content des réformes qu'on fit dans les tribunaux; & les grands chanceliers ni le roi ne furent pas contents de lui, & il se retira dans ses terres. C'étoit un de ces gentilshommes studieux qui auroient pu faire honneur à la littérature, si l'on pouvoit dire à ces jeunes gentilshommes quelques vérités dures, mais utiles, lorsqu'ils entrent en carrière. Il étoit grand économiste & un peu faiseur de projets, mais trop verbeux, trop diffus. Il écrivoit sans goût, sans choix, sans ombre d'élégance. Si Frédéric II a lu ses ouvrages, il ne pouvoit que le croire aussi mauvais écrivain qu'il étoit mauvais magistrat. Mort en 1788. *Mém. particul.*

BENZLER (Jean Laurent) né l'an 1747, bibliothécaire du comte de Stollberg à Wernigerode. Cette ville a produit un grand nombre d'écrivains estimables, & ses comtes sont considérés depuis plusieurs siècles comme de grands protecteurs des lettres. Mr Benzler avoit déjà donné la traduction de l'*Histoire de Denys d'Halicarnasse*, différens ouvrages anglois & françois. Le plus connu de ses ouvrages est la traduction de l'*Histoire universelle de nos temps*, d'un auteur anglois qu'on croit être Mr Burk. Depuis que Mr Benzler a eu le malheur de perdre presque totalement l'ouïe, il n'auroit pu souhaiter une situation plus avantageuse que celle où il se trouve: le château du comte est sur une hauteur saine, agréable & fertile à côté du Harz. La famille à laquelle il est attaché ne sauroit être plus estimable, & la bibliothèque dont la direction lui est confiée, outre une fameuse collection de bibles que l'aïeul du comte régnant y a rassemblées, est fournie de toutes les grandes collections qu'un particulier est rarement en état de posséder en propre.

BERGEN (Charles Auguste de) né à Francfort sur l'Oder en 1704. Son père, Jean George, d'une famille noble & patricienne de Dessau, étant sans fortune, se destina à la médecine plutôt qu'à la profession militaire ou à la robe. Il y avoit alors plus qu'il n'y en a aujourd'hui, d'illustres exemples de gentilshommes qui se destinoient à la médecine, & qui s'y faisoient recevoir docteurs. Voyez les art. KEITH & MOEHSEN. Mr de Bergen devint professeur d'anatomie & de botanique à l'université de Francfort; son fils lui succéda dans la même place en 1738, & y réunit six ans après celle de professeur de thérapeutique. Il a imprimé une quantité de dissertations & de thèses, toutes en latin, sur différens sujets d'anatomie & d'histoire naturelle, & sur la médecine pratique. Il y en a d'assez particulières. Dans une, qui est de l'année 1742, il traite cette question : *Lequel des deux systèmes, celui de Tournefort ou celui de Linné, mérite la préférence ?* D'autres roulent sur l'abus & l'inutilité des remèdes terreux, sur les animaux qui restent assoupis pendant l'hiver, sur la noctalopie ou vision nocturne. Enfin dans sa dernière dissertation de l'an 1758, il demande

pourquoi l'observation des jours de crise dans les maladies n'est plus si exacte ni si suivie ? J'ai entendu des anatomistes célèbres parler avec estime des ouvrages de Bergen; & on peut voir ce qu'en dit Éloy dans son Dictionnaire de la médecine. Ce Bergen est aussi l'auteur de la *Flora francofurtana*. Mort en 1759.

BERGER (Daniel) né à Berlin, graveur en cette ville. Il est le seul parmi les artistes de son genre qui ait encore travaillé quelques mois sous le célèbre Schmidt. Il le remplacera sans doute, pour peu qu'il avance encore. On ne doit pas juger de son habileté par le portrait qu'on voit à la tête des œuvres posthumes de Frédéric. Il est triste que celle de ses estampes qui devoit être la plus répandue, soit la moins belle de toutes celles qui sont sorties de son burin. Mais il vient d'en donner une autre du même roi infiniment supérieure. Mr Berger ne grave pas seulement des portraits, mais des pièces d'histoire. Il n'est guère sorti de Berlin sous Frédéric II. Les artistes n'avoient pas facilement les moyens d'aller en Italie, en France ou en Angleterre; mais Mr Berger vient d'obtenir l'agré-

ment du roi régnant pour aller voir travailler Bartolozzi, & les autres artistes de cette classe qui font à Londres.

BERGMANN (Jean Christophe) pasteur en deux villages de la Silésie, né en 1726. Il a écrit en latin de petits commentaires sur quelques endroits de la sainte écriture, & d'autres dissertations. Une a pour titre: *Minister ecclesiasticus stigmaticus Christi*. Il n'est pourtant pas franciscain.

BERNOULLI (Jean) né à Bâle en 1741, d'une famille qui a produit plusieurs géomètres de la première classe. Il fut fait maître ès arts à treize ans & demi, & soutint ses thèses pour les degrés en droit avant l'âge de dix-neuf ans. Peu après il eut comme géomètre une place à l'académie de Berlin avec pension. Quoique habile dans l'astronomie & dans le calcul, inventeur même d'un nouveau calcul dont il a donné les principes dans le premier volume de son Recueil pour les astronomes, il se sentit porté, par le déchet de sa santé, à d'autres genres, surtout à la géographie. Il voyagea beaucoup pour ce motif. Il vit la Flandre,

l'Angleterre, la France septentrionale en 1768 & 1769, la Provence & l'Italie en 1774 & 1775, ensuite la Russie & différentes parties de l'Allemagne. Cela l'engagea non seulement à donner la relation de ses propres voyages, mais à rassembler de celles des autres voyageurs ce qu'il trouva de plus utile. Il est bien triste qu'il ait presque perdu l'ouïe, comme Mr Benzler. Malgré son infirmité il ne cesse de s'occuper d'ouvrages utiles de plus d'un genre; & il vient de donner en allemand & en français l'édition d'un ouvrage considérable de Tieffenthaler sur l'Inde orientale, en trois parties. *V. Adumbratio erudit. Basileensf. Athenis Rauricis addita.*

BERTRAM (Chrétien Auguste) né à Berlin l'an 1752, ci-devant secrétaire du grand directoire, depuis quelque temps agent du margrave de Schwedt. Mr Bertram & le professeur Schmidt de Giessen semblent tous deux s'être particulièrement attachés à connoître l'histoire du théâtre allemand & son état actuel. L'un & l'autre ont beaucoup écrit sur ce sujet en historiens & en critiques. On a attribué à Mr Bertram une dissertation latine de Mr Weidlich,

& un autre petit ouvrage de Mr Kutner, professeur à Mitau, sous le titre de *Caractères des poètes & des prosateurs allemands*, dont Mr Bertram n'a été que l'éditeur. Depuis que l'auteur principal de ces *Caractères*, connu d'ailleurs par sa traduction d'Homère, est devenu cultivateur & même marchand de fleurs à Mitau, on voudroit voir cet ouvrage augmenté, en modérant pourtant le ton panégyrique qui y règne. Mais comment faire lorsqu'on parle de ses contemporains & des vivans ?

BERTRAM (Joachim Christophe) né dans le Mecklenbourg, sous-bibliothécaire à l'université de Halle depuis 1775. Il a fait connoître un historien grec, nommé *Dorothée de Mitylène*, dont les bibliographes n'avoient fait aucune mention. Il a fait des additions à quelques ouvrages de Richard Simon sur le nouveau testament, & des observations sur la traduction allemande de la bible par Luther. Il a beaucoup travaillé sur les ouvrages de Sigismond Baumgarten.

BERTRAM (Philippe Ernest) né à Zerbst en 1726, mort professeur de droit à Halle en 1777. Ses introductions à l'histoire de la constitution

sution des états, & surtout de ceux de l'Allemagne, ne sont plus regardées depuis que les Putter, les Schlœzer & tant d'autres ont écrit sur cette matière. De même la traduction du *Cours de belles lettres* de Batteux ne se compte plus pour rien depuis que Mr Ramler en a fait une autre, & qu'il y a ajouté de judicieuses remarques. La seule des traductions de Philippe Bertram qui trouve encore des lecteurs, est celle de l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras. Comme il n'y a point d'histoire plus complète de cette grande & illustre monarchie, cet ouvrage doit se soutenir par son fond, quelque défectueuse qu'en soit la traduction.

BEULWITZ (Charles Auguste de) d'une famille noble de Schwarzbourg, major dans le régiment des gendarmes dans l'armée prussienne, a traduit quelques pièces de théâtre du français en allemand, & paroît d'ailleurs très-bien connaître la littérature de sa nation. Il est parent du savant ministre d'état de Hanovre, qui par son zèle pour les lettres, & par sa bonne intelligence avec les ministres prussiens, a contribué à l'avancement des études dans différentes provinces de la basse Saxe.

BEYER (Jean Auguste de) né à Halberstadt l'an 1730, étudia dans l'école célèbre d'Ihlfeld. Avant d'entrer dans l'administration des finances, il avoit fait quelques pièces légères qui ont été applaudies, & que Mr Ramler, juge très-compétant, a inférées dans un recueil de pièces choisies. Mr de Beyer ayant pris du goût pour la botanique, au moins pour la partie la plus agréable, semble avoir abandonné Calliope pour s'attacher à Flore.

BIELFELD (Jaques Frédéric, baron de) né à Hambourg, comme nous l'avons dit ailleurs. Le roi le fit baron, parce qu'il lui parut mériter cette distinction. De tous ses ouvrages le seul qui le fit connoître aux étrangers, ce sont les *Institutions politiques*. Des hommes qui étoient à la tête des affaires dans un pays qui passe pour être des mieux gouvernés, m'ont dit qu'ils le regardoient comme le meilleur livre qu'un ministre d'état pût lire. Il a, comme Beaufobre, trop légèrement espéré de faire une carrière brillante dans les missions étrangères & dans le ministère, s'étant fié aux apparences de la faveur. Mr de Bielfeld, de même que Mr

de Beaufobre, a écrit sur la littérature allemande, pour la faire connoître aux François. Mort en 1770. Ses ouvrages sont imprimés à Leide en huit volumes in-8vo.

BIESTER (Jean Éric) est né à Lubeck vers le milieu du siècle. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla les continuer à Göttingue, où il fut reçu docteur en droit. Il entendit Mrs de Selchow, Putter & Gatterer; mais il se proposa peut-être d'imiter Mrs Heyne & Schlæzer. Quelques gens de lettres de Berlin l'ayant fait connoître à Mr le baron de Zedlitz, chargé alors du département ecclésiastique & littéraire, ce ministre le fit son secrétaire, & en quelque façon son traducteur. Car le premier ouvrage par lequel Mr Biester débuta dans le public en 1777, a été la traduction d'un mémoire que Mr de Zedlitz avoit prononcé à sa réception à l'académie des sciences. Il se chargea ensuite de quelque rédaction pour le savant libraire Nicolai, & de l'édition de quatre *dialogues de Platon*, avec des notes choisies d'auteurs modernes. Il traduisit en allemand les observations de Mr Kavanilles sur l'ar-

ticle *Espagne* de l'Encyclopédie méthodique. Une place de bibliothécaire étant devenue vacante après que Mr l'abbé Pernetti l'eut quittée, Mr Biefter l'obtint en 1783, la même année que commençoit à paroître le journal intitulé : *l'Écrit du mois*, (*Monatschrift*,) dont Mr Biefter est co-rédacteur avec Mr Gedicke. Cet ouvrage eut d'abord beaucoup de vogue, nonobstant que l'Allemagne fût déjà inondée de pareils écrits & sous le même titre de *Monatschrift*. Je ne fais s'ils ont cru de bonne foi, ou s'ils ont feint de le croire, que le catholicisme se répandoit en Allemagne parmi les luthériens & les réformés ; & ils ont souvent rempli leurs cahiers de tirades sur des maximes ou des pratiques qu'ils supposent être essentielles au catholicisme ; & ce journal fut rempli de controverses dignes du temps de Chemnitz & de Bergius. On a poussé jusqu'à la persécution. On y dénonce, on prétend prouver que tel ou tel protestant est secrètement catholique & même jésuite. Ces Messieurs ne pouvoient manquer d'exciter des plaintes, de s'attirer des procès & de faire beaucoup parler d'eux. Des brochures qui paroissent tous les mois, écrites assez librement & avec force

donnent également lieu à bien des applaudissemens, ou à des contradictions qui fournissent ample matière à d'autres brochures. Mais Mr Biefter avec son esprit, son érudition, son style ne fera-t-il jamais que des traductions, des annotations; ou des *écrits du mois*, que le titre même annonce ne devoir point passer à la postérité?

BILGUER (Jean Ulrich) chirurgien major des armées du roi. Un ouvrage où il prouve qu'il faut en venir très-rarement à l'amputation des membres, fit sa fortune, parce que le roi trouvoit que cette opinion mise en pratique devoit diminuer le nombre des invalides. Mais le livre essuya de grandes contradictions en Angleterre, où pour sauver la vie des malades on emploie plus qu'ailleurs des remèdes efficaces, mais par la même raison plus dangereux.

BITAUBÉ (Paul Jérémie) né à Kœnigsberg, capitale de la Prusse, vers l'an 1730, d'une famille de François réfugiés. Il s'étoit destiné au ministère de la parole de Dieu dans un temps où plusieurs gentilshommes de la même colonie

avoient embrassé cet état (a). Mr Bitaubé prêcha comme les autres & comme bon ecclésiastique; il publia des réflexions sur la confession du vicairé savoyard de Rousseau. Mais le goût dominant de Mr Bitaubé étoit la poésie & la belle littérature. Il entreprit de traduire Homère, dont il donna le premier essai en 1760. Il tâcha bientôt après d'imiter son auteur de la manière qu'avoit fait Fénelon, en composant un poëme en prose sur l'histoire de *Joseph*, sujet pour le moins aussi convenable que *Télémaque* pour un ouvrage de cette nature. Aussi le *Joseph* fut-il traduit presque dans toutes les langues de l'Europe.

Un autre ouvrage de même genre & plus héroïque, qui est *Guillaume de Nassau*, n'eut pas autant de succès; peut-être parce qu'un héros hollandois ou flamand qui n'eut rien à faire hors de sa province, n'intéresse pas tous les Européens comme *Joseph* intéresse tous les chrétiens (b). Ces ouvrages ne lui firent point abandonner sa première entreprise, qui étoit la traduction d'Homère. Il s'occupa de ce sujet

(a) Voyez les articles d'ANIERES & PAJON.

(b) V. ci-dessus *Introduit. Sect. X.*

avec une persévérance dont le succès lui mérita une place très-distinguée parmi les auteurs françois ses contemporains, & ses concurrents. Sa traduction passe pour la meilleure de toutes celles qui ont paru, & les notes qu'il y ajouta sont aussi très-judicieuses & bien choisies. Il sortit de l'état ecclésiastique peu de temps après que le roi lui eut donné une place & une pension à l'académie. Si Mr d'Alembert y a contribué, comme l'on dit, cette compagnie ne put que lui en avoir de l'obligation. Le margrave d'Anspach, dont il avoit été conseiller résident à la cour de Berlin, lui procura ensuite le moyen & la permission de séjourner à Paris, où il est depuis quatre ans, sans cesser d'être membre ordinaire de l'académie de Berlin. L'académie des inscriptions & belles lettres de Paris se l'affocia, & elle ne pouvoit faire une acquisition plus fortable à son institution, puisque dans la vue d'illustrer Homère il a fort approfondi les antiquités de la Grèce.

BLOCH (Marc Éléazar) médecin juif établi à Berlin, né à Anspach de parens fort pauvres. Son père très-bigot passoit le jour à lire la bi-

ble & le talmud, & la mère avec un fort mince commerce de friperie gagnoit de quoi nourrir son mari & ses enfans. Mr Bloch à l'âge de dix-neuf ans ne favoit pas encore lire l'allemand, & ne favoit pas un mot de latin. Il n'avoit lu que quelques livres des rabbins, & parloit un patois franconien mêlé de jargon judaïque. Un chirurgien de sa nation établi à Hambourg, le prit pour instituteur de ses fils. Il apprit le bon allemand en entendant lire les gazettes, & en étudiant ensuite. Avec son petit salaire il payoit à un catholique bohémien, aussi pauvre que lui, les leçons qu'il prenoit dans la langue latine. Il acquit en même temps quelques connoissances de chirurgie. Comme il avoit des parens à Berlin, il vint dans cette ville pour étudier l'anatomie. Il surmonta toutes les difficultés que les corps suscitent partout aux nouveaux venus. Il obtint enfin de prendre des leçons, & il alla continuer son cours & se faire recevoir docteur à l'université de Francfort. Revenu à Berlin il se fit connoître à feu Mr Martini, qui le reçut dans sa *société des amis ou des curieux de la nature*. Pour faire quelque chose d'analogue à cette institution particulière, Mr Bloch

commença par l'histoire de la *marraine*, poisson que l'on pêche à ce que l'on prétend dans les seuls lacs de la Poméranie. Il s'avisa en même temps de se former un cabinet d'histoire naturelle, afin d'avoir un moyen de se faire connoître, & de se procurer des pratiques parmi les chrétiens. Par un emploi très-louable de ses épargnes il assambla une collection surprenante d'animaux aquatiques de toutes les parties du globe; & il entreprit d'écrire l'histoire des poissons : il en fit tirer & graver les desseins avec une exactitude & un soin admirable. J'ai été souvent chez lui avec des voyageurs très-instruits, qui ont été frappés de la ressemblance du poisson disséqué avec les planches gravées & enluminées conformément à ses couleurs naturelles. Il eut d'abord quelque bonheur dans son entreprise. Un de ces François qui vinrent dans le Brandebourg lorsque Frédéric établit la fameuse régie des accises, mourut ici; & on trouva dans ses effets qui furent vendus à l'encan, des manuscrits originaux du père Plumier. Ce religieux de l'ordre des minimes, étoit tel que son institut devoit rendre ceux qui ont quelque génie, c'est à dire botanistes & connoisseurs

de toutes sortes d'animaux aquatiques; puisque ces pères, comme l'on fait, ne vivent régulièrement que de légumes & de poissons. Le père Plumier avoit fait trois voyages en Amérique; & il en avoit toujours rapporté de nouvelles richesses. Quoiqu'il n'ait rien publié que sur la botanique, à l'exception de l'*art de tourner*, on fait qu'il avoit beaucoup écrit sur les oiseaux & les poissons; mais on ne savoit pas ce qu'étoient devenus les manuscrits; & l'on ignore jusqu'à présent de quelle manière ils sont tombés dans les mains d'un misérable douanier, dont ils passèrent dans celles de Mr Bloch. Ce docteur fit à ses frais trois éditions de son ouvrage, deux en allemand in-4to & in-8vo, une autre magnifique in-folio en françois sur la traduction, qu'il paya assez honnêtement à Mr de Lavaux, & qu'il dut souvent faire corriger. Le nombre des souscripteurs & des acheteurs ne suffit point à tant de frais; & ce docteur n'avoit pas eu part aux entreprises financières du fameux Éphraïm. Un bien plus grand malheur lui survint encore. Il avoit un fils unique déjà fort avancé dans la faculté. Ce fils voyageant en France & en Angleterre pour procurer des souscripteurs à l'édi-

tion françoise de l'histoire des poissons, mourut à Paris en 1787. Cette perte plongea dans la plus profonde affliction le père déjà accablé de fatigues & de dépenses. Il ne discontinua pourtant pas de travailler à son histoire. Mais il paroît disposé à laisser à d'autres le soin d'en continuer l'impression. Parmi les autres ouvrages de Mr Bloch, ce qu'il a publié sur la génération des vers intestinaux est très-connu.

BLUM (Joachim Chrétien) né à Rathenow l'an 1737. Il a fait quelques pièces dans le genre lyrique & quelques comédies. Il vit encore (comme il vécut toujours) en simple particulier dans son pays. On trouve de ses poësies dans les *Supplémens (Beytræge) à l'académie des grâces*, qui se publient à Halle dans l'*almanach des muses* & dans différens journaux. Les *Promenades (Spaziergænge)* qu'il publia en différens petits volumes, lui valurent une belle maison que sa majesté régnante lui a fait bâtir. Son dictionnaire des proverbes allemands n'est pas encore fort avancé.

BOATON (Mr de) né à Aubonne dans le pays de Vaux. Il étoit ancien capitaine dans un régiment suisse au service du roi de Sardaigne; lorsqu'une longue maladie fit croire à ses parens que l'état militaire ne lui convenoit pas; & ils le déterminèrent à le quitter. Il fut sur le point de rentrer dans la même carrière après qu'il se fut rétabli; mais Mr de Lentulus lui fit accepter une place de gouverneur qu'on lui proposa à l'école militaire de Berlin. Il avoit bien toutes les qualités qu'il falloit pour diriger la conduite de jeunes gentilshommes; mais il ne put souffrir d'être gouverné par le secrétaire du général Buddenbrock, gouverneur en chef de cette école. Il quitta cette place, & il établit en ville une pension de gentilshommes, tant nationaux qu'étrangers, qui pour la réussite des élèves, alloit presque rivaliser l'école ou l'académie d'où il étoit sorti. Heureusement Frédéric II, qu'on accuse d'avoir établi tant de monopoies, n'avoit pas fait un droit exclusif de l'éducation des jeunes gens, quelque grandes sommes qu'il eût dépensées pour donner de l'éclat à l'école militaire, & pour relever la maison des cadets. Un très-riche bourgeois de Berlin lui fit

de telles conditions, pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils unique, que Mr le capitaine ne fut s'y refuser, au grand regret de bien du monde. Nous avons de Mr de Boaton des essais en prose & en vers, & une traduction en françois d'un joli poëme allemand, l'*Oberon* de Mr Wieland. Le traducteur a fait voir par cette entreprise qu'on pouvoit introduire avec succès les stances de l'Arioste & de Berni dans la poésie françoise. Il a traduit l'*Oberon* en rimes octaves. Mr de Godeau dans son poëme de l'*Assomption de la sainte Vierge*, avoit employé des stances de dix vers.

BOCK (Frédéric Samuel) né à Königsberg l'an 1716, théologien & professeur de langue grecque, a écrit sur des matières ecclésiastiques, & fait en allemand des livres élémentaires pour l'instruction de la jeunesse, & quelques ouvrages en latin sur les antiquités des Grecs; une histoire des anti-trinitaires, en deux vol. in-8vo, 1774—1776. Il avoit déjà donné en 1753 une histoire particulière du socinianisme prussien. Son *Histoire naturelle de Prusse* est estimée des botanistes & des minéralogistes; & c'est de lui

lui qu'on a tiré presque tout ce que dit de cette province l'auteur de la Monarchie prussienne dans le second volume. Mais cette histoire a le même défaut de prolixité que celle de Beckmann sur le Brandebourg. Ce sont cinq volumes in-8vo fort épais, imprimés à Dessau, 1782 — 1784. Mort en 1786.

B O C K (Charles Théophile) né à Friedland l'an 1746, avocat à Königsberg, ensuite à Marienwerder. Il a fait quelques poésies, que l'on trouve dans des journaux, & Mr Ramler en a inséré quelques-unes dans son *Florilège* (*Blumenlese*.)

B O C K S H A M M E R (Jean Chrétien) pasteur à Festenberg en Silésie, né à Teschen en 1733. A l'âge de quarante ans il ne dédaigna pas de devenir profélyte du diacre Lavater, piétiste célèbre, dont il publia un *Manuel moral* (*Sitten-Büchlein*). Il est aussi l'éditeur de quelques traductions allemandes des ouvrages de farganeck, & des sermons de Dambrowski, tous deux Polonois.

BOCQUET (Jean Robert) né à Magdebourg l'an 1740. Il y a plusieurs ecclésiastiques réformés françois de ce nom. Quoique celui que nous nommons ici n'ait imprimé que quelques discours en allemand faits à des enterremens à Danzig, il est à propos de dire que la colonie françoise du Brandebourg fournit des ministres à presque toutes les villes du nord, où cependant ils sont souvent obligés de prêcher en allemand. *Meusel.*

BODE (Chrétien Auguste) né en 1742 à Wernigerode, ville située au pied du Hartz, de laquelle le roi de Prusse est seigneur suzerain, quoiqu'elle appartienne à une branche des comtes de Stollberg qui en porte le nom. Mr Bode est professeur de langues orientales à Helmstedt. Ses dissertations sur les langues hébraïque, arménienne & turque, & autres pareils ouvrages, sont remplis d'érudition.

BODE (Jean Elert) né à Hambourg en 1747. Son père étoit maître d'écriture & d'arithmétique, profession qui a quelque rapport avec la science dans laquelle le fils s'est distin-

gué. Il n'y avoit à Hambourg d'autre mathématicien que Mr Jean George Bufch, qui est encore actuellement à la tête d'une académie de commerce, très-excellent homme pour les instructions élémentaires, & justement estimé de ses compatriotes hambourgeois. Mr Bode apprit de lui les premiers élémens de géométrie & de cosmographie. Ses talens pour l'astronomie se manifestèrent presque dès l'enfance. L'éclipse du 5 Août 1766 a servi à les développer, & à le faire connoître au public. Car il publia tout de suite, n'étant âgé que de dix-neuf ans, un essai sur cette éclipse. L'année d'après il entreprit un journal astronomique, qu'il intitula : *Introduction à la connoissance du ciel étoilé*, qu'il continua jusqu'à l'an 1776. Dans cet intervalle la comète qui parut l'automne de 1769, lui fournit un nouveau sujet de calcul astronomique, & sa réputation fut établie dans toute l'Europe savante. Il est estimé non moins des astronomes anglois que des françois. Mr de la Lande a préfacé que Mr Bode éclipseroit tous ceux qui se font distingués de nos jours dans cette science vraiment céleste. Sa découverte d'une nouvelle constellation, qu'il appela *l'Honneur de Frédéric* ;
(*Friedrichs*)

(*Friedrichs Ehre*,) porta le nom de l'habile astronome jusque dans l'Amérique. L'académie de Berlin l'avoit choisi dès l'an 1776 pour travailler aux almanachs. Mais il n'y fut associé comme membre que dix ans après. Peu de savans, dans un genre qui paroît dispenser ceux qui le cultivent de faire attention à leur style, méritent à cet égard autant d'éloges que notre astronome. Tous les Allemands, de quelque cercle qu'ils soient, tant en le lisant qu'en l'entendant lire ses mémoires aux assemblées académiques, trouvent qu'il écrit fort nettement dans sa langue. La lecture des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, qu'il a beaucoup lus, & auxquels il a fait des remarques justes & profondes, paroît avoir contribué à la netteté & à la clarté de son style. L'on fait d'ailleurs qu'il commença à écrire dans le temps que feu Mr Lessing, Mrs Nicolai & Ramler à Berlin, Mrs Gærtner & Charles Schmidt, travailloient à bannir ce mélange barbare de mots latins, françois & allemands.

BODT (Jean de) né à Paris de parens huguenots qui furent forcés de sortir de la France à la révocation de l'édit de Nantes, avoit alors

douze à treize ans. Il entra peu de temps après en qualité de cadet au service de Guillaume, prince d'Orange, avec lequel il passa en Angleterre, lorsque ce prince y fut appelé au trône, Bodt y eut le rang de capitaine, & il fut employé comme architecte à la construction de Whitehall. En 1700 il passa au service de Prusse sous Frédéric I, sous lequel il donna plusieurs desseins, tant d'édifices publics que de maisons particulières, & il eut part surtout au magnifique arsenal de Berlin, dont le plan avoit été donné par un hollandois nommé Néring. Mr Bodt continua de servir quinze ans sous Frédéric Guillaume I. Mais piqué de ce que Walrawe lui avoit été préféré pour conduire les fortifications de Magdebourg, il demanda son congé; & par la médiation d'un autre architecte il entra au service de Saxe. Il y obtint d'abord sous Auguste II un traitement convenable; & fut fait ensuite grand maître d'artillerie de campagne, & commandeur du corps de génie. Il vivoit encore lorsque Frédéric II parvint au trône; mais il ne paroît pas que ce roi ait pensé à l'attirer de nouveau à Berlin. Il mourut à Dresde en 1745.

BOEHME (Martin Théophile) pasteur de l'église luthérienne des *onze mille vierges* à Breslau, né en 1715. Tout ce qu'il a publié est conforme à sa profession & à son état. Il a aussi traduit en allemand le *nouveau spectateur françois*, qui ne vaut pas l'ouvrage d'Addisson & de Steele, qui a ce titre par excellence.

BOEHMER (George Louis) né à Halle en 1715, troisième fils de Juste Henning qui suit; mort professeur à Göttingue. Ses traités sur le droit féodal lui ont attiré beaucoup d'auditeurs & acquis une grande renommée; mais il ne paroît pas qu'il ait égalé celle de son père. *Dreyhaupt, Putter, Weidlich.*

BOEHMER (George Rodolphe) célèbre professeur d'anatomie & de botanique à Wittenberg dès l'an 1752, appartient un peu plus de loin à ce catalogue. Il est né en Silésie avant que le roi de Prusse fût maître de ce pays. Nous en avons parlé ailleurs. *Viaggio germanico. Lett. 19.*

BOEHMER (Juste Henning) né à Hanovre en 1674, professeur & directeur de l'université de Halle, & chancelier de la régence de Mag-

debourg : mort en 1749. Ses ancêtres venoient sans doute de la Bohême, & ils ont gardé pour leur nom celui de leur patrie. Son père, avocat à Hanovre, le fit étudier chez lui jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Il l'envoya en 1693 à l'université de Jéna, où il y avoit de très-célèbres professeurs. Il ne faisoit que de commencer son cours lorsque l'université de Halle fut ouverte solennellement. Bæhmer voulut être spectateur de cette solennité littéraire. Il accompagna ensuite à Rinteln un jeune homme avec lequel il vint étudier à Halle sous Stryck, Thomafius & Buddeus. Stryck, qui l'aimoit beaucoup, lui procura encore l'occasion de s'arrêter à Halle. Il le plaça comme précepteur (*Hofmeister*) auprès de deux gentilshommes de la maison de Busch. Bæhmer venoit de prendre le grade de licencié, lorsqu'en 1701 il reçut ordre de Frédéric I, nouvellement couronné à Königsberg, de venir à Berlin avec les deux jeunes comtes de Busch. L'année d'après il fut reçu docteur & fait professeur extraordinaire. En cette qualité il soulagea son maître & son protecteur Stryck. Celui-ci étant mort en 1711, Bæhmer devint professeur ordinaire. On lui fit inutilement plu-

fleurs propositions pour l'attirer à Berne & à Zelle, & aux universités de Tubingue & de Marpourg. Sa profession a toujours été le droit. Mais la partie où il se fit un grand nom, fut le droit ecclésiastique & le droit féodal. On a de lui, outre les préfaces & autres pièces, quelques-unes même en vers allemands, plus de cent trente-neuf ouvrages, tous écrits en latin. Malgré les principes que la religion luthérienne qu'il professoit lui fait soutenir, Bœhmer n'est guère moins lu des canonistes catholiques que des protestans. Il paroît plus érudit que le Flammend van Espen, qui d'ailleurs est aussi très-estimé. Il n'étoit pas d'avis qu'on pousât trop loin la tolérance à l'égard des Juifs. Un de ses traités a pour titre : *de cauta Judæorum tolerantia*. L'empereur Charles VI lui fit faire un exposé des droits de l'empire sur les duchés de Parme & Plaifance, & il vouloit l'attirer à Vienne, avec des distinctions & des appointemens considérables, pour remplacer le baron de Lyncker; mais le roi Frédéric Guillaume I, qui vouloit le garder, lui refusa constamment son congé. Frédéric II le fit directeur de la chancellerie de Magdebourg après la mort de Ludwig,

auquel il ne survécut que six ans. Il laissa quatre fils, tous quatre professeurs & auteurs, qu'on trouve nommés ici. *Dreyhaupt, Putter.*

BOEHMER (Philippe Adolphe) né à Halle l'an 1716, quatrième fils de Juste Henning. Il est professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie à Halle. Il a donné beaucoup d'ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés parmi les dissertations anatomiques de Haller. Il est presque le seul de sa profession qui ait toujours continué à écrire en latin.

BOEHMER (Jean Samuel Frédéric) l'aîné des quatre fils de Juste Henning, né à Halle en 1704, professeur des décrétales à Francfort sur l'Oder. Ses ouvrages regardent le droit criminel, & il ne publia presque rien dans le genre de son père. Mort en 1772.

BOERNER (Émanuel Charles Henri) né en 1743. La dissertation latine qu'il donna à Halle en achevant ses études académiques, annonçoit le bon économiste. Elle tendoit à prouver que c'est un très-grand mal que d'attacher une idée

de basseſſe aux ouvrages manuels : *de opificio-rum ignobilitate inani & noxia*. Il fut enſuite précepteur du comte de Manteufel en Livonie. Tous les écrits qu'il livra depuis à la preſſe en allemand, ſont ſur des ſujets d'économie & de finance. Il vit à Breslau, où il a un emploi dans l'adminiſtration, & il eſt ſecrétaire d'une ſociété économique. Il a fourni quelques articles à un ouvrage périodique qui parut à Berlin ſous le titre de *Variétés (Mannichfaltigkeiten)*. Je l'ai cité quelque part parmi les hiftoriens, en ſuppoſant, comme on le diſoit, qu'il eût eu la plus grande part à la compoſition d'un ouvrage anonyme ſur la Siléſie. Mais le rédacteur de *l'Allemagne littéraire* attribue cet ouvrage à Mr de Kløve. *Zweit. Nachtrag zu der 4ten Ausgabe.*

BOHL ou BOHLIUS (Jean Chriſtophe) profeſſeur à Königsberg, où il eſt né l'an 1703, étoit contemporain de Haller, qui parut l'eſtimer, puisqu'il inféra pluſieurs de ſes ouvrages dans la collection qu'il publia. Il fit des obſervations ſur les ouvrages de Ruysch & de Boerhaave.

BONIN (Chrétien Frédéric de) né à Magdebourg, où ſon père étoit en garniſon avec ſon

régiment. Le père étant mort, la mère, dame d'honneur de la princesse Amélie, sœur de Frédéric II, eut soin de veiller à son éducation & à son avancement autant qu'elle le put. Mr de Bonin éprouva tous les avantages & les désavantages de la naissance, du séjour dans une grande capitale, & de l'état militaire. Il fut fait officier dans les gendarmes, le plus beau régiment de cavalerie qui soit peut-être en Europe. Ce régiment est toujours à Berlin, & les officiers subalternes sont les seuls jeunes militaires que l'on y voie dans les grandes sociétés. L'esprit de Mr de Bonin, cultivé de bonne heure, le porta bientôt à la belle littérature. Aimant & fréquentant le théâtre, il se tourna de ce côté-là. Il commença par donner des traductions de quelques comédies françoises. Bientôt il produisit quelques pièces de sa composition. La tragédie qu'il intitula *la Vengeance ou le Duc de Montmorenci*, & *le Valet de chambre femelle*, semblent avoir intéressé plus particulièrement. Beaucoup d'articles concernant ce théâtre qu'on trouve dans les journaux, sont de lui. Ce goût décidé pour le théâtre le porta à quitter le service militaire de Prusse, pour être chambellan

& surintendant du théâtre d'un duc de Mecklenbourg, & le déranga plus d'une fois dans ses affaires économiques.

BORCK (Caroline de) née à Königsberg, de la même famille des suivans, jeune demoiselle dont nous venons de voir un très-joli tableau d'histoire. V. KEYSERLINGK.

BORCK (Gaspar Guillaume de) né à Gesdorff en 1744. Sa famille est des plus anciennes & des plus illustres de la Poméranie, de la Prusse, & de la Pologne, où elle s'est répandue. „ Tout le monde fait en Allemagne, dit Mr de „ Maupertuis dans l'éloge de ce ministre académicien, le rang que tient la famille de Borck. „ Les historiens de Poméranie les plus célèbres „ prétendent que dès le cinquième siècle elle „ étoit établie dans cette province, qu'elle défendit pendant plus de six cents ans contre „ les Venèdes. Son origine se perd dans ces „ temps où la barbarie ne conservoit aucune „ époque. Depuis que la Poméranie devenue „ chrétienne eut quelque connoissance des lettres, on trouve des Borck nommés dans tous

„ les anciens monumens, & on les y voit jouer
 „ de plusieurs droits de souveraineté..... Les
 „ guerres qu'ils entreprirent en Pologne, & con-
 „ tre les ducs de Poméranie, leur furent fu-
 „ nestes; ils perdirent leurs villes & leurs châ-
 „ teaux, & furent réduits dans un état où leurs
 „ ennemis n'eurent plus rien à craindre." De-
 puis ce temps tout a sans cesse concouru à ren-
 dre à cette famille son ancienne splendeur. Mes-
 sieurs de Borck, devenus sujets de la maison ré-
 gnante, ont toujours occupé les premières char-
 ges de l'état & de l'armée. Le comte Gaspar
 Guillaume fut envoyé en qualité de ministre plé-
 nipotentiaire à Vienne dès l'an 1738, sous Fré-
 deric Guillaume I. Il y étoit encore lors de la
 rupture entre les deux cours, de l'an 1740. Rap-
 pelé à Berlin à cette occasion, il fut fait mi-
 nistre d'état, adjoint au comte de Podewils. Ce
 titre auroit suffi pour le faire agréger à l'acadé-
 mie en qualité de membre honoraire. Mais Mr
 Borck étoit connu comme homme de lettres, &
 auteur par des traductions estimées de la *Phar-
 sale* de Lucain, & de quelques pièces du théâ-
 tre anglois. Mort en 1747, âgé de quarante-
 trois ans.

BORCK (Henri Adrien, comte de) né à Halle en 1715, entra fort jeune au service, & il se trouva aux campagnes de 1742 & 1744. Avant l'ouverture de la troisième guerre en 1756, Frédéric II le plaça auprès du prince de Prusse son neveu en qualité de grand gouverneur; & dans cet emploi il parut digne d'être fait membre honoraire de l'académie. Il continua dans le même poste jusqu'en 1764, lorsque par je ne fais quel propos de guerre & de tactique il eut le malheur de déplaire; le roi le renvoya brusquement, & déclara que l'éducation du prince étoit finie. Le comte de Borck alla vivre dans ses terres, en s'occupant d'économie, & publia quelques mémoires dans ce genre. Frédéric II parut lui rendre ses bonnes grâces, & l'invita quelquefois à ses dînés, lorsqu'il alloit faire les revues en Poméranie. Frédéric Guillaume II parvenu au trône, témoigna à son ancien gouverneur de la reconnoissance, lui conféra l'ordre de l'aigle noir, & l'avança au grade de lieutenant général. M. en 1788.

BORRELLY (Jean Alexis) né à Salerne en Provence l'an 1738. Il étoit professeur d'élo-

quence à Aix, lorsque Mr d'Alembert le propoſa au roi de Pruſſe pour remplacer Mr Touffaint à l'école militaire. Dès qu'il fut à Berlin en 1772, on le fit membre de l'académie des ſciences. Il a donné une logique tirée des meilleurs auteurs, & très-bien écrite, & a fait quelques ouvrages ſur la manière d'enſeigner. Il eut à cet égard quelques démêlés avec feu Mr Sulzer ſon collègue à la même école, & ſon confrère à l'académie. Il en eut d'autres avec un maître de langue qui en avoit avec tout le monde. En 1788 Mr Borrelly ſ'eſt malheureuſement brouillé avec un général dont il avoit rédigé les mémoires, & avec lequel il eut un procès dans les formes. Ces diſtractions & celles que lui cauſèrent des entrepriſes dans lesquelles il ſ'eſt engagé par bonté de cœur, l'ont beaucoup détourné des occupations qui lui auroient fait honneur. Il a été fort attaché à Monſieur le prince Henri de Pruſſe, qui lui donna ſouvent des marques réelles de ſa bienveillance. Par quelques écrits qu'il vient de publier, & par ceux qu'il annonce, on peut juger que Mr Borrelly a beaucoup de goût pour les beaux arts, comme en avoit ſon compatriote le marquis d'Argens.

BORGSTEDE (Auguste Henri) né vers l'an 1760, secrétaire d'une chambre de justice à Berlin, étudia aux universités de Halle & de Gœttingue. Il commença sa carrière comme les deux tiers des gens de lettres allemands, par être attaché à quelques gentilshommes qui souhaitèrent de l'avoir pour compagnon à l'université & dans leurs voyages. En 1781 il étoit à la chambre des domaines de la Marche électorale, avec un appointement fort modique. Mr de Voss, devenu président de cette chambre, lui procura les plus grands moyens d'acquérir des connoissances profondes & exactes dans les matières économiques, sur lesquelles il vient de donner d'excellentes réflexions. C'est en comparant sa topographie du Brandebourg avec celle de Beckmann dont nous avons parlé, qu'on voit combien les connoissances sont avancées & le goût s'est perfectionné dans les pays prussiens. Si Mr le comte de Mirabeau, ou son co-opérateur, eût vu cette description & les réflexions que le même auteur avoit déjà publiées sur la ferme générale des domaines, le second volume de sa *Monarchie prussienne* n'y auroit rien perdu.

BOROWSKY (George Henri) né à Kœnigsberg en 1740, pasteur dans un village de la Prusse. Il a imprimé des sermons, & quelques traités sur la manière de prêcher. Il avoit devant lui un grand modèle dans la personne de Quandt dont nous parlerons.

BOUMANN (Jean) né à Amsterdam l'an 1706. Son aïeul ou quelqu'autre de ses ancêtres avoit retenu le nom de la profession qu'il exerçoit, & ce nom est resté aux descendans. Boumann en hollandois comme Baumann en allemand, signifie architecte ou constructeur. Jean Boumann étoit un de ceux que le roi Frédéric Guillaume fit venir à Potsdam pour construire un petit vaisseau qui pût lui servir pour aller par eau de Potsdam à Caput & dans les îles que forme la Havel dans le voisinage de sa résidence. Il lui fit bâtir ensuite dans la même ville les maisons hollandoises qu'on voit encore autour du bassin. Ayant fait voir beaucoup d'habileté dans l'architecture, Boumann fut aussi employé à d'autres bâtimens avec le baron de Knobelsdorff, sous Frédéric II. Le palais royal à Breslau, des casernes à Schweidnitz, l'hôtel

des invalides, l'église du dôme, le palais du prince Henri à Berlin sont de lui. Si aucun de ces bâtimens n'eut autant d'approbation que ceux de Knobelsdorff, c'est probablement parce qu'il ne s'étoit pas formé comme celui-ci sur la grande architecture italienne. Au reste il entendoit assez bien l'exécution, & l'art d'accorder chaque partie à l'objet pour lequel le bâtiment étoit destiné. Il ne tomba point, par exemple, dans l'absurdité des perrons. Il mourut en 1776, & laissa deux fils, qui sont tous les deux employés dans l'architecture & dans le génie. Nous ne parlerons que du suivant.

BOUMANN (George Fréd.) major dans l'artillerie. Son père commença à le faire travailler qu'il n'avoit pas neuf ans, & le plaça bientôt dans l'artillerie. Mr Boumann se vit dans la situation de dresser le canon contre les casernes de Schweidnitz, qu'il avoit bâties lui-même avec son père. Le roi lui fit construire quelques ponts, & le chargea de conduire le bâtiment de la nouvelle bibliothèque sur le dessein qu'il lui donna. Ce bâtiment ne fit point d'honneur, ni au roi, ni à l'architecte qui fut obligé d'obéir. Le dessein

est tiré de je ne fais quel édifice de Vienne, & il ne seroit pas absolument mauvais, s'il avoit été destiné à d'autres usages qu'à une bibliothèque, ou s'il étoit au moins situé au fond d'une rue. Mais par sa position actuelle & pour l'usage auquel il sert, il est impossible de le trouver bon.

BOYSEN (Frédéric Éberhard) né à Halberstadt en 1720. Il est prédicateur ou curé de cour à l'abbaye de Quedlinbourg, & inspecteur d'une école de la même ville. Après avoir publié un volume de ses sermons & une collection des anciens historiens du pays de Magdebourg & de Halberstadt, il s'occupa de la philologie orientale. Il a écrit sur *l'histoire des musulmans*, sur *la bible* & sur *l'alcoran*. Si la princesse Amélie, sœur du feu roi, eût résidé à cette abbaye comme les princesses qui l'ont précédée, Mr le pasteur Boyesen, quoique théologien, auroit eu l'honneur d'entretenir quelquefois Frédéric II; d'autant plus qu'il a fait des livres élémentaires pour les usages des écoles, & qu'il pouvoit parler de l'instruction publique & des auteurs classiques plus raisonnablement qu'Arlétius.

BRANDES

BRANDES (Jean Chrétien) né à Stettin en 1733, est un des comédiens auteurs dont le nombre est plus grand en Allemagne que dans les autres pays. Ses tragédies d'*Olivie* & d'*Ottolie*, quoiqu'estimées de quelques connoisseurs, n'ont eu qu'un médiocre succès, par une raison générale que nous avons touchée dans l'Introduction. Ses comédies en ont eu davantage; & son opéra d'*Ino* est plus que passable. Cet acteur poète, qu'on a goûté à Dresde, à Hambourg & à Riga, se seroit perfectionné à Berlin, s'il eût pu s'accommoder avec le directeur Dæbblin. Ses réflexions sur le théâtre de Londres, de Paris & de Vienne, devroient servir à perfectionner le théâtre allemand. Mais ses confrères ne veulent point de règles de lui, & lui n'en veut point de ses confrères. Il sera parlé d'un chimiste Brandes dans les articles **ELLER** & **POTT**.

BRAUN (Jean Adam) docteur en médecine, demeurant à Halle, a fait quelques pièces de théâtre & quelques romans.

BRAXEIN (Fabian Abraham de). Il n'y a plus, dit-on, dans la Prusse royale que trois

familles de l'ancienne noblesse du pays, c'est à dire farmate ou polonoise; celle de Braxein est une de ces trois, & semble même aller finir dans la personne de celui dont nous parlons, né dans la Prusse orientale près de Liebstadt, en 1722. A l'âge de seize ans Mr de Braxein avoit été reçu docteur; à vingt-un & vingt-deux ans il avoit fait des livres, & il avoit été placé dans la magistrature, ensuite dans le ministère. Je ne fais pourquoi il a été réduit à vivre comme simple particulier. On fait seulement que ce n'est pas pour des raisons qui fassent honneur à sa naissance & à sa littérature; & que ce n'est pas son nom que l'on citera pour prouver qu'une naissance distinguée & l'éducation soignée qu'a généralement la noblesse, inspirent des sentimens élevés, & des maximes d'une morale héroïque & généreuse.

BRÉDOW (Asmus Ehrenreich de) né en 1693 d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de la Marche de Brandebourg, que les chronologistes du pays font venir de la ville de Bréda dans les Pays-bas, sous le margrave Albert l'ours, disent-ils, vers l'an 1150. Cette

famille s'éleva bientôt à toutes sortes de dignités. Elle donna plusieurs prélats aux églises de la Marche électoral, & particulièrement à celle de Brandebourg. On n'en trouve pourtant aucun parmi les évêques auteurs, comme on trouve des Alvensleben, des Blumenthal, des Bulow dans le quinzième & seizième siècle. Les seigneurs de Brédow ne commencèrent à être connus dans la république des lettres que dans ce siècle; & il paroît que cet Asmus Ehrenreich ait été le premier à rechercher cette sorte d'illustration. Lorsqu'il fut entré dans le service militaire, il cultiva les lettres & les sciences, même sous le règne de Frédéric Guillaume, qui ne les favorisoit pas; mais qui ne laissoit pas d'estimer les connoissances de Mr de Brédow. Sous le règne de Frédéric II, il se distingua comme bon officier dans les deux premières guerres de Silésie, & surtout à la bataille de Kesselsdorff, avant que le roi pût faire attention à ses talens littéraires. Mais le général de Still, membre de l'académie, étant mort, Mr de Maupertuis voulut le remplacer par une autre personne de distinction, & proposa le général de Brédow, chevalier de l'ordre de l'aigle noir, d'autant plus qu'il étoit

oncle de Mr le comte de Rêdern, curateur de l'académie. Mr de Brédow mourut quatre ans après, en 1756, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Je dis à la suite de cette attaque, car voici une particularité remarquable de sa mort. Il étoit depuis quelque temps tourmenté de douleurs de tête, & sujet à des vertiges. Il eut en 1756 à Halberstadt une attaque si forte, qu'on le crut absolument mort. Les médecins & le chirurgien du régiment que Mr de Brédow commandoit, voulurent l'ouvrir, & pendant cette opération trop hâtée il donna des signes certains de vie, mais qui naturellement cessèrent bientôt. Nous tenons cette anecdote de bon lieu. Le reste se trouve à peu près dans son éloge (a).

BREYMANN (Henri Adam Jules) né vers l'an 1712. La vivacité, le caprice, l'étourderie peut-être le firent voyager à l'âge de quinze ou seize ans. Il parcourut l'Italie avec très-peu de ressource & sans autre but que de courir le monde. Ce voyage ne le recula point dans sa carrière des lettres. Il fut d'abord compagnon

(a) V. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1758.

d'étude & instituteur de quelques gentilshommes à l'université de Francfort, ensuite professeur dans des écoles royales. Il est directeur depuis trente ou quarante ans d'un collège de gentilshommes, fondé dans l'ancienne maison du chapitre de Brandebourg, dont il est sorti de bons sujets, entr'autres un ministre d'état (^a) que Frédéric distingua particulièrement. Ses mémoires sur l'éducation de la noblesse font le fruit d'un grand sens, de beaucoup de lecture & d'une fort longue expérience.

Une dame de la famille de Schmettau, veuve d'un officier d'une maison également illustre, épousa Mr Breymann, pour être en état de donner une éducation convenable aux enfans qu'elle avoit de son premier mari, Mr de Kammecke. Cette dame peut écrire en quatre ou cinq langues, en latin, en italien, en espagnol, en allemand & en françois. Mais elle n'a rien publié que dans ces deux dernières.

BRINCKMANN (Jean Pierre) médecin à Dusseldorff, né à Orzoy dans le pays de Clève. *Ses Observations, & sa Théorie de la fermentation*

(^a) Frédéric Guillaume de Schulembourg.

tion, imprimées en 1773 & 1774 à Clève & Dusseldorff, lui ont fait de la réputation. Sa *Dissertation sur la possibilité d'être enterré vif*, pourroit servir d'avant-propos à quelques romans. Il a fait d'autres ouvrages sur la médecine, tous en allemand.

BRONSWIC. V. ÉLISABETH, Reine de Prusse.

Les ducs de Bronswic n'ont pas moins mérité des lettres en Allemagne que les ducs de Modène & de Ferrare en Italie. Les deux maisons, comme tout le monde le fait, sortent de la même tige. La maison d'Est a fait beaucoup en Italie, même dans notre siècle. Quand on n'auroit à citer que les ouvrages de deux bibliothécaires de Modène, Muratori & Tiraboschi, ce seroit toujours de très-grandes preuves de ce qui s'est fait sous la protection de ces princes. Mais aucun des ducs de Ferrare ou de Modène, au moins dans ces deux derniers siècles, ne s'est mis au rang des auteurs, comme ont fait plusieurs princes de la maison de Bronswic. Auguste, duc de Dannenberg-Wolfenbittel, tige des deux branches qui ont régné à Bronswic, &

de celle qui règne à présent; celui qui a jeté le fondement de la belle bibliothèque de Wolfenbüttel, a étudié, voyagé, soutenu des thèses, fait des livres en latin, comme s'il avoit été un homme de lettres de profession. Le duc Antoine Ulric, mort en 1714, âgé de quatre-vingt trois ans, est après l'empereur Maximilien I, le seul des princes souverains dont les ouvrages écrits en allemand sont encore lus. Les deux romans d'*Aramène* & d'*Octavie* sont un peu dans le goût de l'*Astrée* de Mr d'Urfé, & passent pour des ouvrages agréables & bien écrits. Ni son fils ni son petit-fils qu'il a vus naître, n'ont fait aucun livre; mais cet esprit de littérature, ce goût pour les études qu'Ulric avoit, sembla se perpétuer dans la postérité de ce duc, nonobstant la profession militaire dans laquelle elle s'est si hautement distinguée. Comme la plupart de ces princes, & surtout ceux qui ont des titres littéraires, ont vécu dans les états du roi, commandant des troupes prussiennes, ils entrent nécessairement dans le plan de notre ouvrage. J'ignore si le duc régnant a écrit l'histoire de son temps & de ses campagnes, comme a fait Frédéric II, ou s'il

écrit d'autres ouvrages pour être livrés à la presse. Mais nous sommes très-assurés qu'il pourroit écrire en françois comme le grand Frédéric son oncle, & qu'il pourroit écrire en italien aussi bien pour le moins que Gualdo Priorato, célèbre historiographe du temps de Ferdinand & de Léopold I. Mais s'il écrivoit dans la langue de son pays, qui est si fort en vogue présentement, à quel degré de force, de précision, d'élégance n'atteindroit pas un prince qui a tant d'esprit & de discernement, & qui a été si souvent entretenu par les auteurs auxquels la langue allemande en grande partie est redevable de la perfection qu'elle a atteinte de nos jours, tels que Gærtner, Jérusalem, Lessing & Conrad Schmid? Peut-être Charles Frédéric veut-il plutôt par ses bienfaits, ses connoissances, ses conseils, aider à faire de bons ouvrages les hommes de lettres qu'il a, soit à sa cour, soit dans l'illustre collège carolin, ou à l'université de Helmstedt & à la bibliothèque de Wolfenbittel, que d'écrire lui-même & de se faire imprimer. Quelque parti qu'il prenne sur cela, son nom ne peut manquer de passer à la postérité la plus reculée, même dans les annales de la littérature.

Si l'exemple de Frédéric II a concouru à ranimer dans la maison de Bronswic l'amour des lettres & de la philosophie, le duc régnant ne contribue pas moins à nourrir, à ranimer les études dans les états prussiens.

BRONSWIC (Frédéric Auguste) né en 1740; frère du duc régnant, & fils, comme tous ses autres frères, de Philippine Charlotte de Prusse, eut pour gouverneur Mr de Walmode, conseiller d'état, homme fort instruit; & pour précepteurs Mr l'abbé Jérusalem & le docteur Kirchmann. Le professeur Gærtner dont nous avons parlé ailleurs, y eut aussi part. Son étude principale a toujours été la science militaire, dans laquelle il se distingua dès sa première jeunesse pendant la guerre de sept ans. Il s'en occupa très-sérieusement depuis la paix de Hubertsbourg; & nous avons lieu de croire que les premiers & les principaux traits de la fameuse instruction que Mr de Saldern donna à ses officiers, & que Mr de Pirch fit passer en France, où elle fut imprimée, sont sortis de la plume du prince Frédéric. L'étude de la tactique ne l'empêcha point de cultiver d'autres genres de littérature; & pour s'y exer-

cer il choisit des sujets dignes d'un neveu, d'un élève, d'un général du grand Frédéric. Il traduisit du françois en italien avec beaucoup de pureté de style, même avec élégance, les *Considérations sur la grandeur & la décadence des Romains* de Montesquieu. Il composa pareillement en italien une histoire du grand Alexandre, où l'on voit beaucoup de discernement dans le choix des faits qu'il rapporte, & beaucoup de justesse dans les réflexions qu'il mêle à ces faits. L'ouvrage fut traduit en françois par Mr Erman, professeur d'éloquence à Berlin. Frédéric II le lut dans cette langue, parce qu'il ne lisoit guère que du françois, & parut le goûter beaucoup. Le prince depuis-lors n'écrivit plus qu'en françois ou en allemand ce qu'il vouloit publier. Vivant à Potsdam & à Berlin, il souhaita d'être membre de ce corps illustre dont le roi étoit le chef. Il fut reçu le 20 Décembre de l'an 1764. Il composa plusieurs petites pièces de théâtre, qui furent représentées devant le prince Henri, dont le goût pour le théâtre françois est très-commu. Il en composa d'autres en allemand, parmi lesquelles *Céphale & Procris*, & *l'Ariadne* ont été représentées non seulement à Berlin,

mais à Strasbourg & à Paris. La tragédie de *Régulus*, imitée de Dorat, & une comédie tirée de Rochon de Chabane, ont été données au théâtre national de Berlin & à celui de Brons-
 wic. Quoique S. A. S. ait toujours témoigné beaucoup de bonté aux gens de lettres italiens & françois, il n'en témoigna pas moins aux allemands, malgré l'exemple contraire du roi son oncle; & ceux qu'il honora plus particulièrement, méritent sans doute les distinctions qu'il leur a marquées. Mr Engel est un de ceux qu'il invitoit à dîner avec la duchesse sa mère, la princesse abbesse de Gandersheim sa sœur, & plusieurs personnes de la famille royale, avec des cavaliers & des dames de la cour, & quelques académiciens. Le prince Frédéric, qui par un ancien usage établi dans sa maison a pris le titre de Duc depuis que son frère est parvenu à la régence, n'a pas adopté les principes de Frédéric II à l'égard de la religion, comme il en a pris le goût pour la belle littérature. S. A. S. passe pour être très-orthodoxe, c'est à dire attachée à la confession d'Augsbourg, & même pour protectrice des ascétiques. Je ne crois pas hors de propos de le remarquer, parce que

cela contribue aux progrès de l'éloquence de la chaire.

BRONSWIC (Guillaume Adolphe, prince de) né en 1745, frère du précédent, eut les mêmes instituteurs que celui-ci; mais il entendit plus particulièrement les professeurs Gartner & Baudifs. Étant venu à la cour de Prusse, il fut aussi membre honoraire de l'académie l'an 1764. Le premier essai de ses occupations littéraires fut une traduction de Salluste, qui mérita l'approbation du roi son oncle. Il fit ensuite un discours sur la guerre, pour faire sa cour au roi, dans l'armée duquel il avoit aussi pris service. Il ne fut pourtant que spectateur pour quelques instans de la grande guerre, dans laquelle deux de ses oncles & trois de ses frères étoient acteurs. Son père ne pouvoit se résoudre à l'exposer, surtout depuis que le prince Albert Henri avoit été tué. Guillaume Adolphe eut cependant un régiment, & il passa quelques années à Kœnigsberg dans la nouvelle Marche, où il composa un poëme en françois sur la *Conquête du Mexique*. Le roi Frédéric semble en avoir jugé favorablement, & il en parle dans

ses lettres. Cependant ce poëme, qu'il intitula *la Mexicade*, n'a pas été imprimé, & ne le fera probablement jamais, parce que l'auteur n'a pas pu mettre à l'ouvrage la dernière main qu'il falloit pour le mettre en état de voir le jour. La guerre s'étant ouverte entre la Russie & la Porte, le prince Guillaume obtint l'agrément du roi pour aller servir dans l'armée russe; & il ne fit que trop voir qu'il étoit brave. Il s'exposa à tous les dangers; son ardeur lui causa une fièvre d'inflammation, qui l'enleva en 1771 à l'âge de vingt-six ans. Mr l'abbé Jérusalem en a fait l'éloge en allemand, & Mr Mérian l'a traduit en françois. Il passa constamment pour avoir plus d'esprit que le prince Léopold son frère, qui s'est rendu immortel par son genre de mort; mais celui-ci l'emportoit dans l'opinion publique par les qualités du cœur.

BRUGGMANN (Louis Guillaume) né à Kobshagen dans la Poméranie ultérieure en 1743, prédicateur de la cour à Stettin. Son ouvrage principal est une description très-détaillée de l'état présent de la Poméranie. Si on avoit, au moins de siècle en siècle, de pareils

détails de chaque province, la géographie feroit la science la plus parfaite. Les états du roi de Prusse sont à la vérité ceux qui manquent le moins de cette sorte d'ouvrages. Mais qui lira hors de la province même deux gros in-4to pour connoître la huitième partie du royaume de Prusse? L'auteur n'auroit-il pas dû dans une description aussi étendue jeter quelques lumières sur l'histoire, c'est à dire sur l'état présent de ce duché?

BRUMBERY (Charles Guillaume) né à Berlin en 1757, prédicateur à Alt-Landsberg, dans la moyenne Marche. A l'âge de vingt-fix ans il donna un ouvrage sur l'éducation du genre humain. On diroit qu'il connut le monde en forçant des bras de la nourrice.

BUCHOLTZ (Samuel) né en 1717 à Prizwalk dans la Prignitz, où son père étoit curé. Vivant comme maître d'école, ensuite comme pasteur dans de très-petites villes de province, à Werben, à Havelberg, à Liechen, à Cremmen, & rien moins qu'à son aise, il a fait des ouvrages qui demandent de grands secours. II

lui falloit aller chercher les livres à trois, cinq & dix postes de chez lui. Cependant sa constance dans le travail le conduisit à finir une histoire du Brandebourg, qui est la plus entendue qu'on ait faite jusqu'ici. Elle va jusqu'à 1770. L'auteur est mort en 1774. Cet ouvrage en six volumes in-4to, est six fois plus diffus que ne le sont les mémoires pour servir à cette histoire, que nous avons de Frédéric II. Ceux qui ont fourni les matériaux sur lesquels Mr le comte de Mirabeau a composé sa Monarchie prussienne, n'ont rien connu de mieux pour une histoire suivie du Brandebourg. Et il seroit encore difficile d'en proposer une autre meilleure. Cependant elle pourroit être beaucoup mieux digérée & faite avec plus de goût. Ce bon maître d'école & prédicateur n'a pas connu le bon style. Son Éloge de la maison d'Arnim, ni son Apologie du grand Constantin, ne se lisent guère. Mais ce qu'il a écrit sur l'histoire du Mecklenbourg est encore estimé dans ce pays.

BUCHNER (Andreas Élias de) né en 1701 à Erfurt, où son père étoit pasteur des hôpitaux. Il fit ses premières études dans les écoles

de cette ville, fort grande, & remarquable par plusieurs établissemens littéraires de différent genre. Buchner, quoique luthérien, étudia la philosophie à Erfurt sous un bénédictin, nommé Marian Brockie, dans un collège qu'on appelle le couvent écossois (*Schotten-Kloster.*) Il se voua ensuite à la médecine, qu'il étudia à Halle sous Hoffmann, Alberti, Coschwitz, & le célèbre botaniste Buxbaum. Après quelques autres emplois & des titres d'honneur qui lui acquirent la noblesse, il fut appelé à Halle, pour remplacer Schultz comme professeur ordinaire de médecine, avec le titre de conseiller privé. Le nombre de ses ouvrages est presque aussi grand que celui de Hoffmann. Mort en 1769. *Dreyhaupt, Berner.*

BUCK (Frédéric Jean) né en 1722 à Königsberg en Prusse, où il est mort professeur en 1786. Il n'y a pas tant d'avocats que de théologiens qui passent de leur première profession aux mathématiques, à l'histoire naturelle & à la philosophie. Le professeur Buck étoit pour tant un de ceux qui tournèrent le dos à la jurisprudence, pour se donner à la métaphysique

&

& à la géométrie. Au milieu de sa carrière, il changea aussi de langue. Ses premiers ouvrages étoient en latin; depuis 1760 il n'écrivit plus qu'en allemand. *Meusel.*

BUCKING (Jean Jaques Henri) né en 1740 à Stendal dans la vieille Marche, où il est établi depuis quelques années comme médecin & chirurgien, après avoir été fait docteur à Helmstedt. Ses autres ouvrages appartiennent à la faculté qu'il professe; mais les traités sur le vernis & la laque, & sur l'*art de relier les livres* n'ont rien à faire avec la médecine. Ce sont de ces délaitemens que cherche un savant que sa profession n'occupe pas assez. Il a fourni cependant beaucoup de mémoires au *Nouveau Magasin pour les médecins.*

BURDE (Samuel Théophile) né à Breslau en 1753. Il est un des poètes dramatiques que vante aujourd'hui la Silésie. Il a traduit le *Tableau de Paris* par Mercier. Cette traduction a été le sujet d'un procès littéraire entre lui & Mr Claudius, qui se l'attribue également.

BURGER (Godefroi Auguste) né à Afchersleben dans la principauté de Halberstadt en 1748. Se trouvant, par le lieu de sa naissance, plus proche du pays de Hanovre que du Brandebourg, il n'étudia, ni ne chercha d'emploi dans les états du roi de Prusse. Il fut bailli dans quelque village de l'électorat de Hanovre, & il s'établit ensuite à Gœttingue, où il donne des leçons particulières de belles lettres. Il y fait presque autant de figure que les plus célèbres professeurs de cette illustre université. On trouve dans ses poésies légères de l'esprit, de la naïveté, de la bonne plaisanterie. On prétend qu'il n'a imité ni les Grecs, ni les Latins, ni les François; mais quelquefois seulement de vieux auteurs de *ballades angloises*. Il est au reste dans le genre de l'Italien Berni, & du François Scarron par son *Iliade travestie*, quoiqu'il n'y ait pas trop de rapport entre les vieux poètes anglois & ces deux poètes burlesques.

BURJA (Abel) né à Berlin en 1752. La colonie françoise de Berlin fournit à une grande partie du nord des pasteurs réformés & des instituteurs. Mr Burja, forti de l'école de Mr

Formey & Erman, fut placé chez Mr Taclischtschef à Baldine, près de Moscou. Ensuite il fut appelé pour desservir l'église françoise à Pétersbourg. De retour à Berlin il donna en 1785 la relation, aussi bien écrite qu'intéressante, de son voyage, sous le titre d'*Observations d'un voyageur sur la Russie, la Finlande, la Livonie, la Courlande & la Prusse*. Il fut fait pasteur à l'église françoise de la Frédéricstادت. Cependant porté par son goût à la géométrie, il donna un Essai sur le calcul différentiel & intégral, qui obtint le suffrage du plus grand géomètre de nos jours. Cet Essai le fit choisir pour enseigner les mathématiques à l'école militaire, où il succéda à Mr de Castillon fils, lorsque celui-ci remplaça Mr Prevost, ci-devant professeur de philosophie à cette école. Différens autres ouvrages dans le même genre lui ont ouvert les portes de l'académie au commencement de l'année courante 1789.

BURMANN (Gottlob Guillaume) né à Hirschberg en Silésie. Son penchant pour la belle littérature l'arracha à l'étude ennuyeuse de la jurisprudence. Il est auteur depuis plus de vingt

ans de quantité de pièces fugitives, la plupart inférées dans des ouvrages périodiques, comme dans le Magasin de Mr de Schirack, dans les Variétés berlinoises, *Berlinischen Mannigfaltigkeiten*.

BUSCHING (Antoine Frédéric) né à Stadthagen en 1724. Il étudia la théologie à Halle, peu après le retour de Wolff, y publia quelques ouvrages en latin, & en traduisit d'autres du latin en allemand. Il eut des emplois à Lemgo, ensuite dans le duché de Holstein, dont il donna la description. Ce fut son coup d'essai dans la carrière qu'il courut avec un très-grand succès. Il accompagna en Russie le comte de Lynar, frère du beau Lynar, dont Frédéric II parle dans ses ouvrages, & qui a été envoyé de Saxe à Pétersbourg. S'étant fait connoître dans cette grande capitale, soit comme ecclésiastique érudit, soit comme homme habile dans la direction des écoles, il obtint d'établir une espèce de séminaire, où beaucoup de monde alloit, tant pour apprendre sa méthode d'enseigner, que pour étudier sous lui. On l'élut ensuite pasteur de l'église luthérienne de St Pierre. Il étoit dans cette place à Pétersbourg, où il jouis-

soit d'une grande réputation, lorsque l'impératrice Élisabeth mourut & que Pierre III & Catherine II montèrent sur le trône. Le comte de Munich, fameux général rappelé de son exil, étoit à Pétersbourg l'ancien & presque le patron de l'église luthérienne de cette grande capitale. Le général se brouilla avec le pasteur Busching, qu'il avoit auparavant protégé (a). Mr Busching demanda son congé, & quitta Pétersbourg, malgré les offres avantageuses que lui fit faire l'impératrice pour le retenir. Revenu de la Russie, il s'établit à Altona, où il s'arrêta deux ans. Il avoit donné dès l'an 1754 la première édition de sa Géographie, & dès lors celle de Hubner, qui vivoit encore, fut mise de côté. Il ne cessa jamais de travailler à perfectionner cet ouvrage si utile à toutes les classes de personnes, ouvrage qui a fait & soutenu sa réputation. Étant à Altona il commença à travailler à la rédaction de son Magasin géographique & historique, pour lequel il avoit déjà ramassé de grands matériaux. Il avoit été intimement lié avec Mr de Korf, Courlandois, mî-

(a) V. *Vie du comte de Munich, Magaf.* Tom. III. p. 323 & suiv. 1763.

nistre de la cour de Pétersbourg en Danemark & en Suède, & avec le général Molck, qui avoit commandé des corps de troupes autrichiennes dans les guerres de Charles VI contre les Turcs. Tous les deux lui communiquèrent des relations de différentes cours, & des descriptions de différens pays, qui ont fait le premier fonds de ce Magasin. Un général nommé Bawer, qui avoit commandé dans l'armée des alliés pendant la guerre de sept ans, lui fournit d'autres renseignemens assez exacts sur différentes parties de l'Allemagne. Dans la suite d'autres personnes, qui avoient été dans les affaires, contribuèrent encore à grossir l'ouvrage, qui ne commença à être livré au public qu'en 1767, la même année que l'auteur fut établi à Berlin. Le ministre d'état Munchhausen, prédécesseur de Mr Zedlitz au département ecclésiastique & littéraire, le proposa au roi, & le fit faire professeur & recteur d'un collège qu'on appelle du *cloître gris*, parce que l'emplacement qu'il occupa, étoit autrefois un couvent de franciscains habillés de gris, connus en beaucoup de pays, sous le nom de recollets. La célébrité du nouveau recteur & sa bonne administration relevè-

rent ce collège, auquel on en avoit uni un autre, appelé *de Cologne*. Un marchand berlinois, nommé Streit, mort à Venise, où il avoit fait une grande fortune, légua à ce collège des fonds considérables, moyennant lesquels Mr Busching vient de faire bâtir une belle maison, pour y loger le recteur & les maîtres, au lieu du vieux cloître & d'une vieille maison ruineuse qu'il y trouva. Dès la première année qu'il fut installé dans ce poste, il publia ses réflexions sur les projets & les essais qui avoient paru jusqu'alors sur l'amélioration des écoles. Il faut croire que ses idées ont été trouvées bonnes, puisque les conseillers qui ont la surintendance de ce collège l'ont laissé faire ce qu'il a jugé à propos. Outre sa *Géographie*, son *Magasin*, & plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage de son école, tous exacts, & différens autres livres qu'il a faits depuis qu'il est à Berlin, il publia une *Feuille hebdomadaire (Wochenblatt)*; pour n'être pas le seul écrivain allemand qui ne fît point d'ouvrages périodiques. Après la mort de Frédéric II, il traça les *Caractères* dont nous avons déjà parlé ailleurs.

C.

CAGNONI (Charles de) né dans le royaume de Naples au commencement du siècle. On ne fait par quel motif, ni à quelle occasion, ni à quel âge il quitta Naples. Mais lorsqu'il alla en Russie il avoit déjà été quelques années à Londres. A Pétersbourg il se fit connoître au comte Ostermann, alors grand chancelier, qui l'employa dans la chancellerie, c'est-à-dire au département des affaires étrangères. En 1739 on l'envoya en Turquie pour négocier la paix entre la Russie & la Porte. Le marquis de Villedieu, ambassadeur de France, étoit chargé de la médiation. Mais c'étoit Mr de Cagnoni qui avoit les instructions & les pleins pouvoirs pour conclure. Il la conclut effectivement aux meilleures conditions qu'on pouvoit espérer, après que le maréchal Neuperg l'avoit déjà conclue pour la cour de Vienne (a). Peu après son retour arriva la révolution qui mit Élisabeth sur le trône. Cagnoni prévint la chute d'Ostermann, & demanda son congé. Après l'avoir obtenu, & avoir été en conséquence rayé de l'état

(a) Voyez *Manstein, Mém. de Russie*. t. 2. p. 48.

des stipendiés, il fut obligé d'attendre dix-huit mois avant de pouvoir obtenir un sauf-conduit pour partir, malgré les instances & les démarches qu'il fit; & il favoit sans doute celles qu'il falloit faire. Il l'obtint enfin; il s'arrêta quelque temps à Hambourg, & vint ensuite à Berlin. Le roi de Prusse l'employa, lui fixa une pension, le fit agréger à l'académie en 1751, & le nomma même avec le comte de Rêdern, un des quatre curateurs. C'est le seul titre que j'aye pour le placer ici. Car il n'a rien imprimé, que l'on sache, ni à Berlin ni ailleurs. Le roi l'envoya ensuite en Espagne, comme nous l'avons dit en son lieu. A son retour il lui parut que le roi faisoit trop peu de cas de lui, & il se retira à Naples; & l'on n'eut plus à Berlin de correspondance avec lui, ni presque plus de ses nouvelles. On fait seulement qu'il est mort.

CALLENBERG (Jean Henri) né dans le pays de Gotha en 1694. Il étudia à Halle, & il y fut fait professeur. Son genre étoit la controverse contre les juifs & les musulmans. Il a écrit immensément sur la langue arabe & sur l'histoire du christianisme, & plus encore sur

celle du mahométisme. Mort en 1760. *Dreyhaupt, Hamberger, Adelung.*

CAMPE (Joachim Henri) né en 1746 dans un village du duché de Bronswic, vint fort jeune à Berlin, & s'y fit connoître par quelques essais philosophiques. Le prince de Prusse le fit aumônier de son régiment à Potsdam; mais l'enthousiasme du pédagogisme le porta à Dessau, où il fut employé dans le célèbre Philantropin sous Basedow. Peu content de l'humeur de ce collègue, il alla établir une pension à Hambourg. Quelque temps après on lui proposa des conditions avantageuses de la part du duc de Bronswic. Il les accepta, & il est dans la résidence de ce prince depuis quelques années. La plupart de ses ouvrages roulent sur l'éducation, & passent pour être bien écrits. Il fit un abrégé latin de la bible, qu'il tira de la version de Sébastien Castalion, un des latinistes protestans du seizième siècle. Plusieurs ecclésiastiques se sont élevés contre les principes de Mr Campe, parce qu'il trouve l'éducation ordinaire trop chargée d'instructions religieuses. Dans d'autres pays, les ecclésiastiques inquiéteroient essentiel-

lement Mr Campe; mais à Bronswic ceux qui gouvernement sont persuadés qu'on peut former de bons citoyens & de bons chrétiens en faisant lire aux jeunes gens un peu plus les offices & les épîtres de Cicéron, & un peu moins les épîtres de St Paul.

CARITA (Pierre) né à Metz, mort à Berlin en 1756. Nous ne parlons de ce médecin que pour dire un mot de son enthousiasme outré pour les anciens, qui lui fit peu d'amis & moins de sectateurs parmi les modernes. Quoiqu'il ait vécu quatre-vingts ans, non sans réputation de beaucoup de savoir & d'une grande probité, il n'a laissé que quelques mémoires, qui se trouvent dans les premiers volumes de l'académie, dont il étoit membre. *Mém. de l'acad.*

CARMER (Jean Henri Casimir, baron de) ministre d'état, grand chancelier de Prusse & chevalier de l'aigle noir, né dans le Palatinat du Rhin près de Manheim. Il étudia à l'université de Gœttingue dans les premières années de sa fondation; ensuite à celle de Halle, qui étoit alors sans contredit la plus célèbre de toutes

celles de l'Allemagne. Il fut employé sous le grand chancelier Coccéji dans la magistrature à Berlin; & il profita si bien sous ce chef, qu'il se mit en état de le surpasser lorsqu'il eut la même place trente ans après. Il n'a pas été professeur comme Coccéji, & il n'a jamais fait de livres comme auteur particulier; mais les réglemens qu'il publia, les instructions qu'il dressa lorsqu'il étoit à la tête de la justice en Silésie, lui acquirent tellement l'estime & la confiance de Frédéric II, qu'il le chargea de composer un code général de législation, dont Coccéji n'avoit donné que l'ébauche. Ce code va bientôt être achevé. Par les soins que Mr de Carmer s'est donnés, par les mesures qu'il a prises, on peut croire que ce sera le corps de lois le mieux entendu, le plus complet, & autant qu'on peut l'espérer, le plus parfait qu'on ait vu (a). Il sera un des quatre grands ouvrages également classiques, quoique composés sur différens desseins & avec des vues différentes, que notre siècle a vu paroître : l'Esprit des lois de Montesquieu, la Constitution Britannique de Blackstone, la Science de la législation du cheva-

(a) V. les articles HIPPEL & SUAREZ.

lier Filangeri. En le regardant comme un corps de lois, le code prussien n'avoit d'autre modèle digne d'être imité que celui de Sardaigne de l'an 1772: C'est ce que Mr le baron de Carmer a dit à l'auteur qui écrit ceci. Cependant les vieux avocats qui avoient étudié sous Stryck & Thomafius, & qui étoient accoutumés au droit romain & à l'ancienne procédure, cherchèrent à traverser l'entreprise de Mr de Carmer, comme on avoit fait celle du baron de Coccéji. Mais les obstacles que ces magistrats philosophes ont dû vaincre, les persécutions même qu'ils ont essuyées, font voir que les gens de lois sont à Berlin tels qu'ils sont à Paris, tels qu'ils étoient à Rome & à Constantinople, & qu'il faut partout une grande fermeté d'ame pour exécuter de grands desseins.

CARRACH (Jean Philippe) né en 1730, & élevé à Halle, où son père qui fuit étoit professeur. Il obtint une chaire à l'université de Duisbourg. Il en obtint une autre à Kiel, après avoir été employé quelque temps en Silésie. Il est depuis près de vingt ans à Vienne, où il a donné un dictionnaire latin & allemand in-8vo.

Ses autres ouvrages, tant latins qu'allemands, roulent sur différentes parties du droit public & ecclésiastique. Mais le fils d'un professeur d'une université célèbre, qui eut une place à vingt-cinq ans, qui devoit être naturellement conseiller de justice, ou de légation, & même président, ou continuer du moins la carrière de son père, comment est-il réduit à corriger des épreuves pour un libraire, & à compiler des dictionnaires & des feuilles périodiques hors de son pays, & sans place ?

CARRACH (Jean Tobie) né à Magdebourg en 1702, étudioit à Halle lorsque son père, qui étoit marchand, fut par des malheurs de commerce réduit à la misère. Ce revers le mit dans la nécessité de se procurer la subsistance par son travail. Il commença à donner des leçons particulières, & obtint ensuite une chaire de droit en 1739. Les écrits qu'il publia lui attirèrent des vocations à d'autres universités. Il les fit valoir, pour se procurer à Halle des augmentations de gages, & continua de vivre, d'enseigner, & de publier des ouvrages sur le droit jusqu'à la fin de ses jours. M. en 1776, âgé de 74 ans.

CARSTED (Jean Gaspard) né à Bismark dans la vieille Marche en 1684, étudia à Halle, & y fut maître d'école jusqu'en 1715. Il devint ensuite recteur d'un collège fondé par un évêque de la famille de Saldern, à Brandebourg. Quelques ouvrages latins sur l'histoire de cette ville même, lui firent honneur; & il fut appelé à Potsdam en 1726, pour être aumônier de la garnison. Dix ans après il fut fait premier aumônier de l'armée, *Feldprobst*. Mort en 1752. *Adelung*.

CARTHEUSER (Frédéric Auguste) né à Halle l'an 1734. Ses premiers ouvrages parurent à Francfort sur l'Oder. Il fut quelque temps professeur à Giessen; mais après la mort de son père, il prit son congé, & alla vivre dans une terre qu'il a près de cette ville. Il unit l'étude de la belle littérature à la médecine & à la chimie. Il y a un traité de lui sur les *effets pernicieux de vin frelaté avec des ingrédiens minéraux*; un autre sur les moyens de connoître les champignons vénéneux. Il a fourni plusieurs mémoires de cette nature à l'académie électorale d'Erfurt. *Meusel*.

CARTHEUSER (Frédéric) père du précédent, & fils d'un pasteur du comté de Stollberg. Après avoir fait ses premières études à Quedlinbourg, ensuite à Jéna, où il entendit Wédel, Teichmeyer & d'autres célèbres médecins, il exerça d'abord la médecine dans la Thuringe, & fut ensuite reçu docteur à Halle, où il donna des leçons particulières, qui lui méritèrent une chaire de professeur à Francfort sur l'Oder. Il étoit membre des académies d'Erfurt & de Berlin. On a de lui plus de cinquante ouvrages sur la médecine & la chimie. Mort en 1777. *Dreyhaupt, Bärner, Adelung.*

CASTILLON (Frédéric de) fils du suivant, né à Berne en 1747, élevé dans une école de village près d'Utrecht jusqu'à l'âge de douze ans. Il y apprit l'arithmétique, un peu de latin, & beaucoup de françois, parce que le maître de la pension avoit une bibliothèque bien fournie de romans, de comédies & d'autres ouvrages d'agrément, tous françois. Il apprit les mathématiques de son père, qui en 1764 le conduisit à Berlin, où l'année d'après on lui procura une place à l'école militaire, pour y enseigner

gner les mathématiques. Son goût pour la musique servit plus qu'aucune autre étude à le faire connoître dans la république des lettres. Mr Robinet, un des rédacteurs du supplément de l'encyclopédie, s'étant adressé à Mr de Béguelin, pour qu'il lui trouvât en Allemagne quelque personne capable de fournir les articles de musique, on proposa le jeune Mr de Castillon, qui s'acquitta de cette tâche à la satisfaction des commettans & du public. Feu Mr Sulzer l'engagea peu de temps après à traduire le gros ouvrage de Mr Hirschfeld, la *Théorie de l'art des jardins*, auquel il ne voulut pourtant pas mettre son nom. Sous le nouveau règne, en 1786, de simple maître il fut fait professeur à l'école militaire; & presque en même temps membre ordinaire à l'académie des sciences pour la classe de philosophie spéculative. Le roi lui assura aussi la survivance de son père, comme professeur des cadets d'artillerie. Il est chef d'une loge de francs-maçons.

CASTILLON (Jean Salvemini de) né en 1709, je ne sais si à Florence ou à un bourg de la Toscane nommé Castiglione, d'où la famille est originaire. Il étudia & reçut le bonnet de

docteur à l'université de Pise. S'étant retiré en Suisse l'an 1737, il se fit connoître avantageusement aux savans du pays & à d'illustres voyageurs qui y passoient. Le grand Euler lui envoya des manuscrits dont il souhaitoit qu'il fût l'éditeur. Le marquis de Sacramosa vouloit l'attirer à Pétersbourg en 1751; mais Mr de Castillon préféra une chaire de philosophie & de mathématique qui lui fut offerte à Utrecht. Il y lut des discours en fort beau latin. Il composa un discours en françois sur l'Inégalité des hommes, traduisit en cette langue un Essai sur la mer adriatique de Donati, professeur à l'université de Turin, & un excellent Abrégé de physique par Locke. Il avoit déjà traduit de l'anglois en vers italiens l'Essai sur l'homme de Pope. Quelque personne attachée au service de Prusse l'avoit connu en Hollande, & le recommanda à Frédéric II, qui le fit venir à Berlin, pour donner des leçons de mathématique au corps d'artillerie. L'édition qu'il avoit donnée en 1761 de l'Arithmétique universelle de Newton, avec de bons commentaires, lui ouvrirent l'académie des sciences. Il y fut reçu en 1764 avec Mr Bernoulli, & Guischard surnommé Quintus Ici-

lius. Le roi philosophe lui fit traduire la vie d'Apollonius de Tyane, & les livres académiques de Cicéron. Et il voulut pour son plaisir traduire les Vicissitudes de la littérature de l'abbé Denina. A l'âge de soixante & dix-huit ans il succéda à Mr de la Grange dans la place de directeur de la classe mathématique.

CATHERINE II, impératrice de Russie, née à Stettin l'an 1729. On peut compter parmi les particularités de la vie de Frédéric II, que ce monarque a vu naître sous les drapeaux de son père cette grande princesse, dont le règne n'est pas moins brillant que ne l'a été celui de Frédéric même. C'est aussi la seule tête couronnée que ce grand roi mit au nombre des académiciens dont il étoit le chef, & en quelque façon le confrère. Nous ne parlerons d'elle ici qu'autant que son histoire a du rapport avec le sujet de notre ouvrage. Son père Chrétien Auguste, prince d'Anhalt - Zerbst, avoit été élevé à Berlin sous Frédéric I, dans un collège de princes & de gentilshommes, auquel a succédé l'*académie des nobles*, ou *école militaire*, que Frédéric II a fondée en 1764.

Le prince de Zerbſt prit ſervice dans l'armée pruffienne en ſortant de ce collège, & ſe maria peu de temps après avec une princeſſe de Holſtein, parente d'Éliſabeth Sophie, troiſième épouſe du duc de Bronswic. Le mariage fut béni à Fechehn, maiſon de campagne des ducs de Bronswic. Le duc Ferdinand, auquel la maiſon appartient préſentement, garde avec une forte de dévotion la chambre où la cérémonie ſe fit. Le prince de Zerbſt étoit gouverneur de Stettin, lorsque ſon épouſe accoucha de la princeſſe Sophie Auguſtine Frédérique, qui prit enſuite le nom de Catherine. Cette auguſte impératrice témoigna toujours de l'affection à la ville qui l'a vue naître, & lui en a donné pluſieurs fois des preuves réelles. Elle n'en conſerve pas moins pour Bronswic, où elle reçut ſa première éducation chez la même duchefſe Éliſabeth Sophie qui avoit fait le mariage de ſa mère. Ce n'étoit pas encore l'uſage en Allemagne de donner des maîtres aux princeſſes; c'étoient des dames & des demoifelles de compagnie qui leur enſeignoient ce qu'on jugeoit à propos de leur faire apprendre. Une comteſſe Gioannini, Siléſienne, d'une famille

originnaire d'Italie, eut la plus grande part à la première instruction de la princesse de Zerbst, tandis que des demoiselles françoises de familles réfugiées lui apprenoient la langue de leur nation. Quelques théologiens de la religion luthérienne furent chargés de l'instruire dans les principes de leur doctrine; ce qui n'empêcha pas que d'autres théologiens de la même communion ne justifiaient avec de bonnes raisons son changement, lorsqu'elle embrassa la religion grecque russe en épousant le grand duc de Russie. Elle dut, en conséquence de ce changement; adopter des maximes de tolérance envers les trois principales communions chrétiennes, puisqu'elle a été persuadée qu'il n'y a pas une grande différence entre le luthéranisme & la religion grecque; & qu'elle n'ignore pas que la différence entre le rit grec & le catholique romain est encore moins essentielle. D'un autre côté, étant née dans un pays où la religion réformée étoit la religion des souverains, elle ne pouvoit pas regarder le calvinisme comme une secte de damnés. Parvenue au trône, elle fut en effet aussi tolérante que Frédéric II, quoique par des raisons différentes. Mais ce qui est en-

core plus de notre sujet de dire ici, c'est que Catherine II a tracé de sa main le plan du code que la Russie attend, & que Pierre I n'eut pas même le temps d'ébaucher. Cette main auguste qui écrivit le Conte moral de Chlore Czarewitz, ne pourroit-elle pas écrire l'histoire de son empire, ou du moins de son règne, comme Frédéric II a écrit celle de ses ancêtres & celle de ses guerres? Si la littérature allemande dispute un jour à la françoise l'étendue du pays où elle est en vogue, ce sera à Catherine II que l'allemande sera redevable de la victoire, si elle l'emporte. Sous son règne une foule de savans allemands ont eu des emplois, & ont fait des livres en Russie. L'on parle & on parlera des correspondances de Frédéric & de Catherine avec les plus célèbres savans de leurs temps; & on louera Catherine d'avoir fait à sa nation un honneur que Frédéric lui refusa. Car quoique l'impératrice de Russie ait des correspondans littéraires à Paris, comme en avoit Frédéric, les savans allemands, excepté les Suisses, n'ont pas été distingués par le feu roi de Prusse autant que quelques-uns d'eux le font de l'impératrice de Russie.

CATT (Henri de) né en Suisse dans le pays de Vaud. Il fut gouverneur d'un jeune Hollandois, avec lequel il se trouva sur un bateau où le roi Frédéric II, voyageant incognito, se trouvoit aussi. La vivacité françoise du Mentor Suisse, qui ne sachant avec qui il avoit le bonheur de parler, contredisoit librement, plut au monarque. Lorsqu'il jugea à propos de se faire connoître, il lui offrit un fort toutes les fois qu'il voudroit venir s'établir auprès de lui. Cela eut lieu quelque temps après. Mr de Catt vint à Berlin pendant la guerre de sept ans, & remplaça l'abbé de Prades en qualité de lecteur du roi, qu'il suivit dans ses campagnes. Il fit aussi les fonctions de secrétaire de ses commandemens, surtout pour les correspondances littéraires dans les pays étrangers. Mr de Catt étoit l'interprète des intentions du roi, & suggéroit quelquefois à Mr d'Alembert ce qu'on souhaitoit qu'il écrivît à sa majesté. On croit cependant que la correspondance du roi avec le géomètre littérateur fut causée en grande partie que Mr de Catt n'a plus été dans les dernières années de Frédéric II ce qu'il avoit été auparavant. Car ayant pris la liberté d'observer au roi que ses

lettres étoient lues de beaucoup de monde, soit par l'indiscrétion de Mr d'Alembert, soit par la perfidie des gens de la poste, comme ce savant le vouloit faire accroire, le roi prit cela un peu mal, & ne le fit plus appeler. S'il est vrai que cet ancien lecteur & secrétaire de Frédéric II va donner ses entretiens avec le roi son maître, ils serviront à faire connoître davantage l'esprit de l'un & l'autre. Mais si tous ceux qui ont eu l'honneur d'entretenir Frédéric II donnoient au public le récit de leurs entretiens de la manière qu'ont fait le docteur Zimmermann & Mr le prince de Ligne, à proportion du temps qu'ils ont vécu avec lui, quand pourrions-nous nous occuper d'autres choses ? Mr de Catt fut fait membre de l'académie en 1760. Il y a de lui dans les volumes des années 1769 & 1770 des mémoires sur les physionomies, auxquels Frédéric II donna lieu, soutenant dans ses entretiens qu'on peut juger les hommes à la physionomie. V. PERNETTY.

CAUSSE (Jean Isaac Louis) né en 1728 à Francfort sur l'Oder, est d'une famille originaire du Piémont, où nous avons connu dans le mar-

quifat de Saluce plusieurs familles de ce même nom, Caussa, changé quelquefois en Calza. Mr Causse se distingua fort jeune dans l'érudition hébraïque & dans la théologie, selon la doctrine de Calvin, que les Vaudois du Piémont ont adoptée. Le plus curieux des ouvrages de Mr Causse pour les gens qui ne se mêlent point de théologie, est une dissertation latine *sur la fécondité de la nation juive*. Mr Causse est très-versé dans l'histoire de cette nation & dans les langues orientales. Il ne connoît pas moins celle du pays où il vit, & il pourroit faire l'histoire de l'université de Francfort aussi bien que Faciolati fit celle de l'université de Padoue. Le prince Léopold de Bronswic l'a toujours fort distingué; & tout savant étranger qui va à Francfort, ne sauroit mieux s'adresser qu'à ce professeur, aussi poli qu'érudit.

CHEMNITZ (Jean Frédéric) né à Magdebourg l'an 1730, étoit aumônier de l'envoyé de Danemark à la cour d'Autriche, lorsqu'on ouvrit à Vienne une chapelle luthérienne dans l'hôtel de cet envoyé. Il fit alors un sermon qu'on trouve imprimé à Leipfic en 1759. On a de ce

même ecclésiastique plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, & particulièrement un fort singulier, qui a pour titre *Testaceo-Theologia*, ou *la Théologie des coquilles*. Un prêtre qui a l'esprit de son état, mêle les principes de la religion dans les ouvrages même qui semblent y avoir le moins de rapport, mais qui en ont pourtant. Mr Chemnitz étoit dans la fleur de son âge & dans la ferveur de ses études, lorsque la classe pédagogue commençoit à faire du bruit. Il écrivit par conséquent aussi sur l'éducation de la jeunesse, en donnant la relation d'une petite école qui se trouvoit proche de l'hôtel du ministre auquel il étoit attaché. Ce qu'il a écrit sur l'état des sciences dans le Danemark & le Holstein est peu connu. Il faut avouer qu'on ne rend pas assez de justice à ces pays. Le gouvernement fait beaucoup pour l'avancement des lettres & des arts; mais il est vrai que les professeurs & les auteurs y sont encore presque tous allemands.

CHODOWIECKY (Daniel) né à Danzig en 1726, d'un père polonois & d'une mère fille d'un réfugié françois, fut d'abord destiné

par ses parens à la pharmacie, ensuite au commerce; & ce fut dans la vue de s'avancer dans cette carrière qu'il vint à Berlin l'an 1743. Il eut pourtant toujours du goût pour le dessein, & suivit ce goût dans ses loisirs. Il s'y voua enfin totalement, dès qu'il ne dépendit plus que de lui-même. Il se forma en étudiant la nature & en pratiquant simplement les gens de sa profession. Il connut à Berlin Pefne & Schmidt, l'un très-bon peintre, l'autre excellent graveur. L'académie des arts de Berlin n'existoit presque plus alors; & le roi Frédéric II faisoit peu de cas de ce qui venoit du nord. Mr Sulzer, un des directeurs de l'académie des sciences, & membre de la commission économique, prenant intérêt à tout qui pouvoit être utile à l'académie & qu'il croyoit devoir faire honneur au pays auquel il étoit attaché, engagea Mr Chodowiecky à faire de petites gravures pour les almanachs, dont la vente fait le revenu essentiel de l'académie. Auparavant on faisoit faire ces gravures à Augsbourg, & elles étoient moins que médiocres. Depuis 1770 ç'a toujours été Mr Chodowiecky qui les a faites; & la commission économique de l'académie n'eut

pas à regretter le choix qu'on fit de cet artiste. Ses desseins, tant ceux qu'il grave lui-même que ceux que depuis quelques années il fait graver à d'autres, sont fort recherchés partout. Son génie naturel, soutenu par des lectures variées, par la conversation de beaucoup de parrains & d'amis gens de lettres, lui fournit tous les ans, tous les jours des idées nouvelles. Nous lui avons demandé combien de centaines ou de milliers de desseins de sa façon il avoit gravés ou donnés à graver; il a répondu qu'il lui étoit impossible de s'en souvenir : mais on trouve dans un journal qu'en 1780 il en avoit déjà fait quelques centaines de planches (a). Chaque planche comprend souvent douze pièces. La quantité n'en diminue pourtant pas le prix.

CHRY SANDER (Guillaume Chrétien Juste) né dans la principauté de Halberstadt en 1718, étudia à Halle, fit des livres à Helmstedt, fut professeur à Rinteln, ensuite à Kiel. Il écrivit long-temps en latin; plusieurs de ses ouvrages méritent d'être connus dans les pays où cette langue est encore en usage. Un de ses traités

(a) *Miscellaneen artistifchen Inhalts. Viertes Heft.*

les moins considérables pourroit même servir aux prédicateurs catholiques obligés de faire tous les ans, dans le cours du carême, le panégyrique de saint Joseph. Chrysander y loue *la sagesse admirable de Dieu dans le mariage de Joseph & de Marie*. Depuis 1750 il écrit aussi en allemand, & dans cet idiome il a donné en 1774 un grand Lexique des antiquités chrétiennes ou ecclésiastiques. Il paroît que depuis-lors il n'a plus guère écrit dans l'une & dans l'autre langue. *Schmerfahl, Meusel.*

CHRYSANDER (Martin Christophe) frère aîné du précédent, né en 1716, n'a pas tant écrit; & quoiqu'ecclésiastique il n'écrivit jamais en latin. Le dernier sermon qu'il a publié, qui est de l'an 1752, roule sur l'amour de Jésus pour les âmes fidelles, qu'il compare à *la tendresse d'un époux pour son épouse*. C'est le sujet ordinaire du sermon que l'on fait chez les catholiques à une fille qui prend le voile, ou qui fait sa profession dans un couvent. Un autre discours *sur la possibilité, la probabilité & la réalité de la résurrection des morts*, peut aussi être prononcé dans toutes les églises chrétiennes du monde.

CHRISTIANI (Charles André) né en 1707 dans un village près de Königsberg en Prusse, alla faire ses études à Halle, à cent lieues de sa patrie. L'université de Königsberg étoit alors dans un état d'extrême décadence. Aussi Frédéric II écrivoit-il à Königsberg vers l'an 1740 que le pays étoit plongé dans une profonde ignorance, dont il n'espéroit pas qu'il pût jamais sortir ^(a). Les dissertations de Christiani, devenu professeur de belles lettres dans sa patrie, après avoir été étudiant, ensuite maître à Halle, n'offrent rien d'extraordinaire ; mais il paroît que de son temps on a fait de grands progrès à Königsberg. Mort en 1781.

CHRYSTGAU (Martin George) né à Erbach en Franconie l'an 1698, régent de classe dans un collège de Berlin, puis recteur d'école à Francfort sur l'Oder : mort en 1776. Il a donné des mémoires en latin sur l'état des lettres & des sciences à l'époque de l'invention de l'imprimerie. Il a fait aussi en vers latins des éloges de plusieurs écrivains, qui servent à faire connoître quels étoient les auteurs modernes les

(a) V. les articles ARNOLD & QUANDT.

plus en vogue dans les universités allemandes. Car il y a des éloges d'auteurs françois, italiens, espagnols & anglois modernes. On peut prendre quelqu'idée de son style, tant en vers qu'en prose, par quelques-unes de ces pièces que Rœnick a insérées dans son Recueil, imprimé à Helmstedt en 1748, in-8vo.

CLAPROTH ou KLAPROTH (Martin Henri) né à Wernigerode en 1743, apothicaire, & membre de l'académie des sciences de Berlin. Il n'est parent que dans un degré éloigné du professeur de Gœttingue de ce nom; mais il est pour le moins aussi célèbre dans la chimie que le jurisconsulte l'est dans sa partie. Il apprit dès sa plus tendre jeunesse la pharmacie à Quedlinbourg & en d'autres villes de la basse Saxe. Il vint à Berlin en 1771, où continuant à exercer la même profession, il consacra ses heures de loisir à la botanique, à la minéralogie, à la chimie; c'est dans celle-ci qu'il s'est rendu célèbre. Il se perfectionna dans le laboratoire de feu Mr Margraff, directeur de la classe de physique à l'académie des sciences, duquel il acquit ensuite l'apothicairerie, & il la soutenu & la soutient

avec honneur & à la satisfaction de ses pratiques, tandis que les expériences chimiques qu'il a publiées, le mettent au nombre des savans. Plusieurs de ses mémoires ont été traduits en anglois, & inférés dans les Essais de chimie qui s'impriment à Londres. * D'autres se trouvent dans de pareilles collections, faites en Suisse & en Allemagne. Il fut reçu à l'académie de Berlin en 1787.

COCCEJI (Samuel, baron de) né à Heidelberg en 1679, mort grand chancelier de Frédéric II en 1757. Il y a en Allemagne des jurisconsultes aussi savans que les Cocceji, mais il n'y en a point qui aient fourni une plus brillante carrière dans la même profession. Le père de celui dont nous parlons étoit fils, autant que je conjecture, d'un pasteur réformé de Brème, connu par des ouvrages philosophiques sur la bible. Ce pasteur avoit étudié en Angleterre, & fut professeur en Hollande, où il s'attacha à la maison d'Orange. Il obtint de l'empereur le titre de baron avec les privilèges ordinaires de la noblesse. Son savoir le fit rechercher, avant même qu'il imprimât des livres, & on lui offrit
des

des conditions à Utrecht, à Brème, à Heidelberg. Il étoit professeur de droit féodal à l'université de cette dernière ville, lorsque Samuel, le dernier de ses fils, celui dont nous parlons ici, naquit en 1679. On ignore ce que sont devenus les deux autres. Le jeune Coccéji entra dans sa douzième année, lorsque son père passa de l'université de Heidelberg dans le Palatinat à celle de Francfort dans le Brandebourg. Il fit ses études dans cette ville. Le père présida aux thèses que le fils soutint pour le degré de licence en 1699. L'année d'après Samuel Coccéji, âgé de vingt à vingt-un ans, fit quelques voyages. A son retour il fut fait professeur ordinaire à Francfort sur l'Oder, & devint par conséquent collègue de son père, avec lequel il travailla de concert pendant quelque temps. Il prit le doctorat un an après avoir été fait professeur; c'étoit sans doute parce que l'on regardoit ce degré nécessaire pour entrer dans la magistrature, & qu'il ne l'étoit pas pour être professeur. En 1704 on le fit conseiller de la régence de Magdebourg. La régence dans les villes de province de la monarchie prussienne, n'est qu'un tribunal ou une chambre de justice. Coccéji fut fait

directeur de la chambre de justice de Halberstadt six ans après; ensuite envoyé à Wezlar en qualité de visiteur de la chambre impériale. De là il vint à Berlin occuper une place de conseiller intime dans la chambre ou le tribunal supérieur des appellations. Ses emplois ne l'empêchèrent point de donner des ouvrages au public. Ce fut en 1713 & 1718 que parut son *Jus controversum*, en deux parties. Le roi Frédéric Guillaume l'employa alors à la rédaction d'un code de droit prussien, *Corpus jurisprudentiæ*; mais ce ne fut pas cette rédaction qui le rendit très-célèbre. Il se passa encore plus de vingt ans avant que les cours & les universités de l'Europe retentissent du nom du baron de Coccéji. Ce magistrat étoit déjà fixé à Berlin, lorsqu'il perdit son père en 1719. Il fut fait président quatre ans après; puis ministre d'état en 1727, & successivement chef du département ecclésiastique & des affaires de la colonie française, & curateur des universités, jusqu'en 1738, qu'il devint chef de la justice de toute la monarchie. Il travailloit déjà alors à la réforme des tribunaux & des lois. Frédéric II, qui continua & acheva ce que son père avoit

entrepris, excepté le régiment des grands grenadiers, se servit de Coccéji comme son prédécesseur avoit fait. Dès l'an 1742 il le fit travailler à la compilation d'un nouveau code pour tous les états. Après la paix de Dresde, qui lui assuroit la possession de la Silésie, il créa Coccéji grand chancelier, dignité qui n'avoit pas encore existé à la cour de Prusse, malgré le goût de la représentation qu'avoit eu le roi Frédéric I. Un an après, c'est à dire en 1747, parut le fameux *code Frédéricien*, dont nous avons parlé ailleurs. (V. CARMER.) Nous avons dit aussi que le roi fit frapper une médaille, pour donner à son grand chancelier une marque publique de la satisfaction qu'il en eut. Mr de Coccéji survécut encore dix ans à cette époque brillante de sa carrière. Mais vieux & usé il vit sur la fin de ses jours que son crédit tomba un peu, tandis que Mr de Jarriges gagnoit la confiance & la faveur du maître; cependant il vit sa famille très-honorablement établie. Il laissa trois fils, qui ont tous montré beaucoup d'esprit & de capacité pour les affaires. Un est mort colonel au service de Pologne, l'autre est président à Glogau; le troisième, après avoir été

envoyé à Stockholm publiquement, à Turin sans caractère public en 1759, vit en philosophe dans une terre peu considérable qui lui est échue des biens paternels. Aucun d'eux n'a de progéniture. Je n'oserais dire s'ils n'ont jamais regretté que le projet du mariage de la main gauche n'ait pas été fait & mis en exécution par leur père ni son successeur Jarriges. Ils n'ont rien imprimé, que l'on sache, jusqu'à présent.

Cochius, (Léonard) admirateur de Wolff, prédicateur de la cour à Potsdam, grand amateur de musique & de la belle latinité, philosophe, recteur de collège, & membre de l'académie. Il étoit né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1718, d'une famille qui s'étoit déjà distinguée par différens emplois ecclésiastiques & civils; son père étoit pasteur dans la même ville, avec le titre de prédicateur de la cour. Les exemples domestiques & les persuasions de ses parens le firent appliquer à la théologie, malgré son inclination particulière qui le portoit à d'autres études. Il étudia à Marbourg, lorsque Wolff y étoit professeur. En sortant de l'université il fut d'abord précepteur d'un Mr de Munchow;

après cela co-récteur du collège du Werder à Berlin, ensuite prédicateur à Potsdam. Une dissertation *sur les Penchans*, qui fut couronnée, & la recommandation de Mr d'Alembert suggérée probablement par Mr de Catt, déterminèrent le roi à le faire membre de l'académie en 1777. Malgré une constitution foible dès sa jeunesse, il vécut soixante-un ans, travaillant toujours. Mort en 1779. *Arnold, Mémoires de l'académie, Adelung.*

COLLEMBUSCH (Jean Jaques) prédicateur luthérien dans le comté de Mark. Il a traduit de l'anglois en allemand la Logique de Wath, & il a mis en vers latins l'Essai sur la critique de Pope.

COLOM (Isaac du Clos) né à Munchenberg dans la moyenne Marche en 1708, d'une famille de réfugiés, fut professeur extraordinaire, puis professeur ordinaire de philosophie à l'université de Gœttingue. Il avoit commencé par donner des leçons de langue françoise dans cette ville, & par traduire des ouvrages allemands en françois. S'il vit encore, il est plus qu'octuagénaire.

CONRAD (Charles Louis). Il y a à Berlin deux prédicateurs réformés du nom de Conrad, qui ont fait quelques ouvrages utiles pour l'instruction religieuse de la jeunesse. Mr le pasteur Charles Louis, dont j'ignore la naissance, a été jusqu'en 1778 pasteur d'une église réformée allemande à Crossen en Silésie. Les sermons qu'il imprima & les suffrages des personnes qui les avoient entendus prononcer, le firent connoître à Berlin, où il fut appelé pour être un des cinq ou six prédicateurs du Dôme, ou pour mieux dire de l'église de la cour. Car le Dôme de Berlin n'a jamais été église cathédrale ni collégiale. Il n'est que chapelle électoral & royale. Mr Conrad semble s'être borné à des occupations convenables à son état; & il est vrai que devant prêcher fort souvent à la cour, soit à Berlin, soit aux maisons de campagne des reines, il ne peut guère s'occuper de sciences, d'histoire naturelle, & d'économie, comme font tant d'autres ecclésiastiques. Parmi les sermons qu'il a livrés à la presse, on lit avec un intérêt particulier celui qu'il fit à la mort de Frédéric II, & un qu'il avoit fait l'année précédente lorsque la princesse Frédérique de Prusse, âgée

alors de dix-huit ans, fit sa profession de foi selon la doctrine réformée, & reçut la confirmation.

CONNERS (Gérard Jules) inspecteur & pasteur à Esen dans l'Ost-Frise. Le sujet d'un de ces sermons sont ces paroles de Jésus-Christ: *Je suis le chemin de la vérité & de la vie*. Un théologien peut faire de grands volumes sur ces trois mots. Mr Connors soutient dans une autre brochure qu'il est nécessaire de faire un choix de ce que l'on propose à croire, comme faisant partie de la doctrine chrétienne. C'est la grande dispute qu'il a avec Mr Jani; *impar congressus*, à ce qu'il me semble.

CONSBRUCK (Arnold) né à Bielefeld en 1709, juge actuellement à Herford. Son premier ouvrage est une traduction du poëme *sur la grâce* de Racine. Il donna ensuite des contes & des essais de poësie de sa façon, en différens genres. A l'âge de vingt-cinq ans il quitta la poësie, pour vaquer à d'autres devoirs, & pour des occupations plus sérieuses.

COTHENIUS (Chrétien André) né à Anclam en Poméranie l'an 1709. Il étudia la médecine sous le célèbre Hoffmann. Il l'exerça quelque temps dans le Mecklenbourg, & fut ensuite employé dans l'armée, & à la cour de Prusse. Il eut tant de titres, qu'ils occupent dans un catalogue plus de place que ceux de ses ouvrages. Car on n'a de lui qu'un petit livre *sur les moyens de se préserver de la petite vérole*, & quelques mémoires inférés dans les volumes de l'académie, dont il étoit membre depuis l'an 1750. Mais il faisoit des rapports exacts, avec un jugement impartial, sur des ouvrages d'auteurs que l'académie lui donnoit à examiner. Mort en Décembre de l'an 1738. Mr Mœhsen en a fait l'éloge en allemand.

CRAMER (Henri Matthieu Auguste) né en 1745 dans un village du Magdebourg, & pasteur à Quedlinbourg. Il a traduit l'*Histoire critique du nouveau Testament* de Richard Simon.

CRANTZ (Auguste Frédéric) fils d'un curé luthérien du village de Tuchum, entre Brandebourg & Magdebourg, venoit d'étudier la théologie lorsque Mr le comte de Solms, envoyé

du roi en Russie, lui confia l'éducation de son fils, & lui procura ensuite un emploi à Clève. Ayant perdu cette place, Mr Crantz alla d'abord en Hollande, puis il vint à Berlin comme particulier, & peu de temps après il alla à Hambourg, d'où il revint à Berlin en 1787. On dit qu'il auroit assez de fonds pour faire de bons livres; mais il n'a fait jusqu'à présent que des pamphlets. C'est à l'occasion de ses feuilles fort libres qu'on a pu voir jusqu'à quel point la tolérance étoit portée sous Frédéric II. Mr Crantz se plaignit contre le censeur royal, (Mr Schluter,) parce qu'il ne lui avoit pas voulu passer des traits qui portoient atteinte aux principes de la religion établie. Trois ministres d'état signèrent un rescrit adressé au censeur, pour lui insinuer qu'il ne devoit pas être si difficile; qu'il devoit seulement faire en sorte *qu'on n'abusât pas trop de sa facilité*. Voici les titres de quelques-unes de ses feuilles: *la Galerie du Diable; Correspondance avec une Laïs berlinoise; Silène & son âne*. Comme on a donné dernièrement une pension à cet écrivain, on espère, sans doute; de le voir travailler à des ouvrages plus louables que ne font ceux qu'il a faits par le passé.

CHRICHTON (Guillaume) né en 1732 à Königsberg, où il eut le titre de prédicateur de la cour, qui fait sa résidence, comme l'on fait, à cent lieues de cette ville. Mais il y a des prédicateurs de cour dans toutes les villes où il y a un château royal. Le premier ouvrage par lequel il entra dans la carrière ecclésiastique, tend à prouver que la mort de Jésus-Christ mérite la préférence sur celle des hommes qui meurent pour la patrie. Dans un autre ouvrage il recherche *si le diable peut faire des miracles*. Il a fait beaucoup de dissertations latines sur de semblables sujets. *Meusel, Knuppel.*

CUBE (Jean David) né à Berlin, où il est prédicateur à deux églises luthériennes. Il est auteur d'une traduction en vers du Livre de Job, avec des notes savantes, en trois tomes. Il traduisit aussi Isaïe; & l'on fait que c'est un ecclésiastique très-versé dans les langues orientales.

D.

DACHERODE (Mr de) autrefois président de de la chambre à Minden, à présent député aux états de Magdebourg, vit ordinairement à Erfurt, où il est président de l'académie électorale, que Mr le baron de Dalberg a rétablie dans le temps qu'il y étoit Statthalter. On a de Mr de Dacherode quelques ouvrages sur l'économie.

Son fils, chanoine de Naumbourg, est aussi auteur dans la classe des *statistiques*.

DAMM (Chrétien Tobias) excellent maître d'école à Berlin, un des premiers qui travaillèrent à exciter le goût de la littérature nationale par ses traductions des épîtres de Cicéron, du panégyrique de Pline, des discours de Maximus Tyrius. Il se fit un nom par des idées singulières en fait de religion, qu'il insinua dans son Introduction à la Mythologie des Grecs & des Romains, & dans des remarques qu'il joignit à sa traduction du nouveau Testament. De tous ses ouvrages celui qu'on estime le plus, est son *Lexicon græcū etymologicū & reale*. M. en 1781, âgé de quatre-vingts ans.

DANCKELMANN (Charles Ludolphe, baron de) né en 1699. Sa famille originaire de Westphalie s'est attachée à la maison de Brandebourg sous le grand électeur Frédéric Guillaume, dans le temps que ce prince recueillit l'héritage de la maison d'Orange, dont le comté de Lingén faisoit partie, & où Mrs de Danckelmann étoient établis. Le premier de cette famille qui est venu dans le Brandebourg, eut sept fils qui ont tous eu des emplois considérables, & dont deux occupèrent les premières places, & jouirent d'une grande faveur, jusqu'à ce que le fameux Mr de Kolbe, plus connu sous le nom de comte de Wartenberg, les supplanta. Quoique cinq de ces sept fils, que les littérateurs courtisans comparoient aux pléiades, ayent été mariés, il ne restoit de tous ces mariages que deux garçons, dont un ne fit guère de figure, & ne laissa point d'enfans; l'autre qui est celui qui fait le sujet de cet article, auroit peut-être eu le même sort, si les revers que son père avoit éprouvés ne l'eussent mis dans la nécessité de travailler à rétablir sa fortune & la considération de la famille, & de recommencer par un ménage un peu provincial. Après la première édu-

cation qui n'avoit pu lui manquer, il fit ses études à l'université de Halle, & eut peu après une place de conseiller de régence à Marbourg dans le landgraviat de Hesse, où sa famille avoit eu des relations. Le roi Frédéric Guillaume le rappela à son service en 1731, & l'envoya à la diète de Ratisbonne en qualité de ministre plénipotentiaire. Il demanda à se retirer en 1736 pour rétablir sa santé, & alla vivre à Kœthen dans le pays d'Anhalt. En 1742 il accepta un emploi à Hanau; mais il le quitta aussi deux ans après pour aller vivre à Kœthen, ensuite dans quelques villages dont il venoit d'hériter. Il y passa six ans entiers. C'est à cette vie provinciale & presque villageoise qu'il dut le rétablissement de sa santé & de sa famille. Dans un grand emploi de la capitale & dans la vie inquiétante & tumultueuse de la cour, sa constitution déjà naturellement foible auroit succombé. Dieu fait quel auroit été le fruit de ses mariages, ou même s'il se fût marié, & remarié depuis qu'il perdit sa première femme. Les cinq enfans qu'il eut sont nés & ont eu la première éducation physique & morale loin de la corruption du grand monde. Cependant le baron Danckel

mann ne pouvoit être ignoré de Frédéric II; & ce roi ne pouvoit laisser un homme comme lui éloigné des affaires. Il fut rappelé au ministère en 1749, & reçu à l'académie comme membre honoraire en 1755. Il témoigna toujours beaucoup d'intérêt aux gens de lettres, qui en regrettèrent sincèrement la perte. Il est mort en 1764. On lit son éloge assez détaillé dans les actes de l'académie. Mr Formey, qui en est l'auteur, avoit long-temps avant traduit de l'allemand en françois un fort beau compliment que Mr Kæhler avoit fait à son père & à ses six oncles, en donnant l'explication d'une médaille frappée à leur honneur. Quatre fils qui lui ont survécu, se sont fort avancés dans l'état civil. Ils se sont tous mariés, & ont tous eu succession. Quelques-uns de leurs fils sont déjà dans le chemin qui conduit au ministère.

DANIEL (Chrétien Frédéric) né en 1753 à Halle, où son grand-père avoit été professeur, & où son père professoit aussi la médecine. Il commença à se montrer au public en 1776 par l'édition qu'il donna de quelques ouvrages que

son père avoit laissés manuscrits; il fit ensuite plusieurs autres ouvrages sur la médecine.

DARBES (Joseph) peintre, né à Copenhague vers 1755, & domicilié à Berlin. Son père, né en Italie, étoit négociant & poëte du théâtre à Hambourg. Ses affaires ayant mal tourné, il alla à Copenhague, où il fit quelque négoce en tableaux. C'est par là que son fils prit du goût pour la peinture, d'autant plus qu'il y avoit alors à Copenhague une fort bonne école de dessin. Soit qu'il ne se crût pas les talens nécessaires pour être peintre d'histoire, soit qu'il comprît de bonne heure qu'en faisant des portraits l'on gagne plutôt & plus sûrement, il se fixa à ce dernier genre, & il y réussit parfaitement, surtout en pastel. Les portraits qu'il a faits du roi de Prusse, de la princesse Frédérique sa fille, ceux du duc & de la duchesse de Courlande, & de plusieurs de leurs parens & de leur cour, formeroient seuls une assez belle galerie. Darbes non seulement se soutient avec réputation, travaillant à Berlin dans le temps que Graff y fait des portraits qui ne cèdent ni à ceux de Rubens, ni peut-être à ceux du Titien; mais il

paroît même saisir plus heureusement les ressemblances.

DARGET (Étienne) né à Paris sur la fin du règne de Louis XIV. Il vint à Berlin en 1744, comme secrétaire particulier du marquis de Valori, envoyé de France à cette cour. Par sa présence d'esprit & son courage il sauva son maître, qui alloit être pris par les pandours. C'est ce qui a fait le sujet d'un des poèmes héroï-comiques de Frédéric II, qui demanda cet homme à Mr de Valori, & s'en servit pour mettre au net ses écrits, en lui donnant le titre de lecteur, & même celui de secrétaire des commandemens. Il étoit lecteur du roi à double titre, parce qu'outre qu'il étoit censé lui faire la lecture dans son cabinet, il lisoit à l'académie les mémoires que le roi composoit. C'est par cette raison qu'on le nomma académicien honoraire. Il se maria à Berlin avec une demoiselle catholique, sœur de Mr César, aujourd'hui conseiller privé & trésorier général des accises. Darget ayant perdu cette épouse, qu'il aimoit tendrement, & se voyant en quelque sorte dégradé par la présence de Voltaire, homme exigeant & caustique,

que, demanda la permission d'aller en France, prétextant des infirmités sur lesquelles il vouloit consulter les médecins françois. Il alléguâ les mêmes prétextes pour continuer son séjour à Paris; & au bout de deux ans il demanda son congé, & resta dans sa patrie, d'où il sollicitoit néanmoins la protection & les recommandations du roi pour y obtenir quelque place ^(a). Il obtint enfin celle de secrétaire à l'école militaire. La considération qu'il s'étoit méritée, donna un nouveau prix à cet emploi, qu'il résigna dans la suite avec avantage; car il reçut un présent de dix mille livres lorsqu'il le quitta, pour être chargé des affaires de l'évêque de Liège, & de quelqu'autre prince ecclésiastique d'Allemagne. Il mourut en 1778, âgé de soixante-six ans.

DARIES (Joachim George) né à Gustrow dans le Mecklenbourg en 1715, est professeur à Francfort sur l'Oder depuis plus de trente ans. Il étudia les humanités à Rostock, la théologie & le droit à Jéna, où il fut maître de philosophie. Ce titre n'est pas un simple grade de for-

(a) Voyez les lettres dans le *Supplément aux Oeuvres posthumes de Frédéric II.*

malité, comme dans quelques universités d'Italie. Celui qui en est revêtu, a le droit de donner des leçons, même dans les villes où il y a des universités. Le premier ouvrage qu'il publia ne le feroit point passer aujourd'hui pour un philosophe à la mode, & lui attira cependant des querelles théologiques. C'étoit un *traité philosophique pour prouver par les seuls principes de la raison la pluralité des personnes en Dieu*. Depuis-lors il ne s'est plus guère mêlé de théologie. Peu de temps après il commença à montrer d'autres idées. Il donna des ouvrages de mathématique, & il écrivit sur plusieurs points assez curieux de droit naturel & social, presque toujours en latin; mais dans le style des scolastiques, ou du moins dans celui de Bacon de Verulame. Dans un de ces ouvrages il soutient *qu'il est possible que le monde existe depuis une éternité*.

DECKER (George Jaques) né à Bâle l'an 1732, fils d'un imprimeur, se destina à la typographie, & vint à Berlin en 1751. Il travailla chez Henning, imprimeur du roi, à la première édition de l'histoire du Siècle de Louis XIV,

que Mr de Voltaire donna alors sous le nom de Francheville. Il épousa la fille d'un autre imprimeur de Berlin, nommé Grynaeus, & hérita son imprimerie. La lotterie qui s'établit en 1763 lui donna d'abord beaucoup d'ouvrage, augmenta ses fonds, & le fit connoître de Frédéric II, qui lui accorda le titre de son imprimeur & la survivance à Henning, auquel il succéda en 1765. Il établit alors, en 1768, une fonderie, & fit venir de Paris un prote & les matrices de Fournier, le plus célèbre graveur & fondeur de ce temps-là. Son caractère moral contribua beaucoup à faire distinguer son habileté dans l'art qu'il exerçoit. En 1770 l'académie des sciences lui confia l'impression de ses mémoires. Cette imprimerie devint ainsi une des plus considérables de l'Allemagne & presque une pépinière de nouveaux imprimeurs. C'est là que se sont formés les plus habiles parmi ceux qui travaillent actuellement à Berlin. L'imprimeur royal, à qui son privilège procura une honnête fortune, sentit en même temps que la foule des édits, des manifestes & de toute sorte de papiers publics, & plusieurs grands ouvrages dont il se trouva chargé, & dans lesquels il étoit

impossible de mettre de l'élégance, ne pouvoient qu'entraîner la décadence du goût dans la typographie. Pour la prévenir il fit voyager son fils par toute l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France & la Hollande, pour qu'il vît toutes les plus célèbres imprimeries, & qu'il fît la connoissance des plus illustres, soit imprimeurs, soit fondeurs. Le jeune Decker étoit sur le point de passer encore en Angleterre pour le même objet, lorsqu'en 1786 il fut obligé de venir assister son père qui s'étoit chargé de l'impression des Oeuvres posthumes de Frédéric II. L'empressement extrême du public de lire tout ce que le roi philosophe avoit écrit, fit précipiter cette édition; & ce n'est pas par elle qu'il faudra juger de la typographie de Messieurs Decker; c'est par les Tables anatomiques de Mr Walter, par la traduction de quelques ouvrages de Mr Garve; par les poésies de Mr Lombard & de Mr Ramler, & par les Monumens de l'Inde, traduit de l'anglois de Hodges par Mr Riem. Ce fera l'imprimerie des Decker & celle d'Unger qui travailleront avec le plus de succès à bannir les caractères gothiques, & leur substituer ceux qu'ont adoptés les autres nations.

DEIMANN (Jean Dietrich) né à Hague dans l'Ost-Frise en 1732, étudia à Halle. Il fit quelques pièces de poésie en allemand à Aurich, & il fut pendant vingt-cinq ans pasteur luthérien à Utrecht. Il semble que les luthériens soient en Hollande ce que les réformés sont en Saxe. Le pasteur Deimann prêchoit & écrivoit en langue hollandoise, & travailloit à faire connoître aux Hollandois les bons ouvrages allemands sur la religion. Il en a traduit de Mr Spalding un *sur la vérité de la religion chrétienne*, un autre *sur l'utilité de la prédication*. M. en 1783.

DÉLIUS (Henri Frédéric) né en 1720 à Wernigerode, où son père étoit curé luthérien à l'église de sainte Marie, fit ses premières études sous d'assez bons maîtres, dont sa patrie ne manqua jamais. Il alla à l'université de Halle, pour y étudier en théologie. Il s'y appliqua quelque temps; mais dès qu'il eut commencé à lire des livres d'un autre genre, il se voua à la physique & à la médecine, & il alla continuer cette étude à Altona, ville alors très-florissante. A peine de retour à Wernigerode, il publia en 1744 un livre sur la force attractive & électrique.

C'est un des premiers ouvrages qui parurent en allemand sur l'électricité, dont on commençoit vers ce temps-là à s'occuper beaucoup. Deux ans après il se fit recevoir docteur à Halle. Il donna des ouvrages premièrement en langue vulgaire, ensuite en latin. C'est tout le contraire de ce qu'ont fait mille autres Allemands de nos jours. Mais lorsque le docteur Délius parut sur le théâtre, la langue allemande n'espéroit pas encore de s'étendre comme elle a fait dix ans après. Il a donné de temps à autre des ouvrages dans cette langue; mais il revint toujours à la langue latine, dans laquelle rien ou bien peu lui manquoit pour égaler l'élégance de Morgagni & de Fantoni, l'un professeur à Padoue, l'autre à Turin, lorsque Délius commença sa carrière. Il est depuis près de quarante années professeur à Erlang; & il ne s'en est passé aucune sans qu'il ait enrichi la bibliothèque des médecins & des chirurgiens de quelque ouvrage intéressant. Après Hoffmann, sous lequel il a étudié, il n'y a point de médecin en Allemagne qui ait tant écrit sur des matières de médecine.

DENINA (Charles Jean Marie) professeur émérite de l'université de Turin, bibliothécaire honoraire du roi de Sardaigne, membre ordinaire de l'académie des sciences de Berlin, & associé externe de celles de Rome, de Florence, de Naples, de Padoue, de Sienne & d'Erfurt. Voici un mémoire qu'il a adressé lui-même au secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Berlin dans le mois de Mai 1789.

“Vous m'avez demandé plusieurs fois, Monsieur, quelques notices sur ma vie & mes ouvrages. Un article de gazette que je vis un jour chez vous, & une lettre du feu roi à Mr d'Alembert, m'ont déterminé à satisfaire votre demande. Si vous n'êtes pas d'avis contraire, je pourrois encore insérer cet écrit dans la Prusse littéraire, d'autant plus que d'autres personnes, & particulièrement les auteurs de l'Allemagne savante (a), ont témoigné le même désir que vous. Ceux qui auront lu la Vie de Frédéric II, imprimée à Strasbourg, avec les notes que vous connoissez, m'excuseront facilement de m'être un peu étendu sur quelques détails; & ceux qui

(a) *Man wünschet eine genaue Berichtigung und Vervollständigung dieses Artikels. Gelehrten Teutschlandes. 1786.*

ont lu mes ouvrages avec quelque intérêt ne feront pas fâchés d'en savoir l'origine".

"Je suis né à Revel en 1731. Ma famille est originaire de Villeneuve du Mondovi. Elle s'étoit transportée à Bagnol aux portes des vallées des Vaudois, où mon grand oncle étoit prévôt. A la mort de celui-ci, mon aïeule, qui étoit veuve, s'établit avec ses fils à Revel, jadis place d'armes, & souvent résidence des marquis de Saluces, inféodée dans la suite avec titre de comté aux ancêtres des ducs de Broglio, puis à une branche de la famille Rouère d'Albi. Mon père y devint agent du comte, qui étoit alors gouverneur de la province, ensuite de son fils, & se maria avec une demoiselle de compagnie de la comtesse douairière. J'appris les élémens de la langue latine d'un maître d'école nigard, qui étoit beaucoup plus habile jardinier que grammairien. Cet homme, qui m'envoya de ses nouvelles, il n'y a pas deux ans, avoit si bien cultivé quelques toises d'un rocher attenant à son habitation, que le produit auroit suffi à l'entretien d'une petite famille. Avant lui & quelque temps après qu'il eut quitté Revel, ce rocher ne rapportoit pas de quoi nourrir un moineau. J'ai

cependant vu le prévôt de la collégiale, curé du lieu, imiter le maître d'école, & tirer un aussi bon parti d'un coin de roc, qui rapportoit par an autant que le fonds lui avoit coûté en l'achetant. Il n'est pas inutile que je marque cette particularité; car le souvenir de l'industrie économique des deux ecclésiastiques de qui j'ai reçu les premières instructions, a peut-être influé quarante ans après sur un de mes ouvrages, qui est la cause indirecte que je suis à Berlin. Après les premiers élémens de la grammaire que j'appris à Revel, je passai aux écoles royales de Saluces, pour y étudier les humanités & la philosophie. Je n'avois que quatorze ans lorsque je perdis mon père. Nous étions trois frères & une sœur. Le bien que nous avions auroit à peine suffi à l'entretien d'un de nous, sans les soins d'une mère incomparable, dont la bonne économie nous valut beaucoup plus que l'emploi qu'avoit eu notre père. Le premier voyage que je fis, ce fut pour aller avec elle à Villeneuve, pour réaliser & transporter à Revel quelque reste d'un patrimoine que notre aïeule avoit délabré. A l'âge de quinze ans j'étois sur le point d'entrer chez les grands augustins à Ceva, chef

lieu d'un ancien marquisat dans la Ligurie, où un oncle maternel m'avoit procuré l'affiliation. Mais dans la même semaine que cet oncle nous écrivit que l'affaire étoit réglée avec les pères augustins, un autre parent de Villeneuve nous manda qu'un des bénéfices des *de Nina*, que les maîtres d'école avoient changé en *Denina*, étoit devenu vacant, & que le droit de présentation en devoit appartenir à un de mes oncles, qui commandoit quelques invalides dans le château de Cafal. Étant le second des trois frères, ce fut moi qu'on nomma. Je pris en conséquence l'habit ecclésiastique; mais la possession du bénéfice me fut disputée par une autre branche de la même famille. Je restai encore près de deux ans aux écoles de Saluces, où j'appris un peu de théologie anti-jésuitique, sous le nom de métaphysique, & de philosophie morale, & un peu de françois d'un officier suisse qui fréquentoit la maison où je logeois. J'eus pourtant l'occasion de me faire quelque idée de la vie militaire & de la guerre. C'étoit entre les années 1744 & 1747. Les troupes du roi de Sardaigne & celles de la reine de Hongrie campèrent en plus d'un endroit aux environs de Saluces; & le

quartier royal se trouvoit quelquefois établi dans cette ville. Nous allions mon frère cadet & moi chercher toutes les connoissances de nos parens; & ce fut à Saluces que je vis pour la première fois un secrétaire du roi, qui fut dans la suite mon principal bienfaiteur. L'année même que la paix se fit en 1748, j'obtins une bourse pour aller étudier à l'université de Turin dans le collège des provinces, qui a beaucoup de ressemblance avec le collège de Joachim ou Joachims-thal de Berlin, si ce n'est que dans celui-ci les élèves & les pensionnaires prennent leurs leçons dans la maison même où ils habitent, & que ceux des collèges de Turin vont les prendre à l'université, qui est un grand hôtel bâti exprès, où se donnent régulièrement les leçons publiques dans les quatre facultés. J'étois appliqué à la classe de belles lettres, de laquelle on tire les professeurs d'humanités & de rhétorique. Madame la comtesse de Revel, qui vit encore, connoissoit les supérieurs de ce collège; elle me recommanda au gouverneur, & particulièrement au préfet de la classe, alors abbé, ensuite avocat, à présent conseiller & chevalier Pisceria, qui étoit aussi natif de Revel. Celui-ci fut un

des maîtres que j'entendis à Turin; parce que les préfets de ce collège sont substitués nés des professeurs de l'université, chacun dans sa faculté. Les deux professeurs ordinaires sous lesquels je fis mon cours de belles lettres pendant cinq ans de suite, étoient l'abbé Chionio, Piémontois, & Mr Bartoli de Padoue. L'abbé Chionio, mort depuis près de vingt ans, étoit un théologien peu ami des jésuites, mais fort sage & modéré. Il étoit très-bon humaniste, surtout dans la littérature romaine, & en général excellent professeur; nous le vénérons comme un père. L'autre étoit ce même comte Bartoli qui vient de mourir à Paris, où il étoit depuis vingt ans attaché à l'académie des inscriptions & belles lettres, comme notre confrère Monsieur Bitaubé, vivant au reste des bienfaits du roi de Sardaigne, avec le titre de son antiquaire. Avec une grande sagacité & une érudition fort étendue, ce Mr Bartoli ne fit rien pendant quarante ans, ni à Turin ni à Paris, qui répondît à l'idée qu'en avoit donnée le marquis Poleni, qui l'avoit recommandé. Cependant il nous tenoit un peu au courant de la littérature italienne, puisqu'il avoit des rela-

tions différentes avec tous les littérateurs de son temps, & même avec plusieurs de ceux qui étoient attachés à l'académie de Berlin, tels que le comte Algarotti, le marquis Maffei, les cardinaux Quirini & Passionei, & le docteur Zannotti. J'appris d'un médecin turinois les élémens de géométrie, qu'on ne m'avoit pas enseignés à Saluces, la cosmographie avec quelques autres parties des mathématiques d'un père Acetta napolitain; la théologie morale du père Cafati Théatin milanois. Les premières années j'aurois eu de la peine à me soutenir, sans l'appui de Mr Pisceria. Je sentis les défauts de ma première instruction, & j'éprouvai en même temps les dangers & les dissipations de la capitale. Mais l'étude devint ensuite ma passion dominante, & je tâchai de regagner le temps que j'avois perdu, soit à Revel, soit à Saluces. Quelques épîtres latines à l'imitation d'Horace, quelques pièces en prose dans le style de Cicéron, de Salluste, & même d'Aulu-Gelle, me concilièrent l'affection du bon abbé Chionio. Des vers italiens & des dissertations sur l'art poétique en firent autant à l'égard de Mr Bartoli; & une oraison funèbre en toute règle, composée dans

une nuit, & prononcée publiquement dans la chapelle du collège à l'enterrement d'un gentilhomme niçard, étudiant, me fit une forte de réputation dans l'université. En 1752 Mr l'abbé Scarampi, qui est depuis 1757 évêque de Vigevano, alors gouverneur du collège, voulut me placer au bureau des affaires étrangères, sous le chevalier Oforio, ministre à ce département. On me permit pour cela de faire des études relatives à l'emploi qu'on me destinoit. Cependant la difficulté de former une belle écriture, qui étoit nécessaire pour cette place, & qu'on a toujours trop négligée dans nos écoles, peut-être quelque cabale qui favorisoit d'autres sujets, firent traîner l'affaire en longueur. Un accès d'enthousiasme ecclésiastique me déterminâ à entrer dans les ordres sacrés; & je renonçai dès-lors pour jamais à tout emploi civil ou politique. Car dans notre pays, depuis plus d'un siècle, il n'y a presque pas d'exemple d'ecclésiastiques qui ayent été employés dans aucun département économique, politique, ou civil. L'abbé Scaglia de Verrue, & l'abbé Doria Del-Marco, qui avoient été ambassadeurs à Rome, en France & en Espagne, & dont le dernier fut ensuite

vice-roi de Sardaigne, ne pouvoient tirer à aucune conséquence, même pour des personnes de leur qualité. Vers la fin de l'an 1753 je fus fait professeur d'humanités à Pignerol. Je reçus le printemps suivant le diaconat & la prêtrise de l'évêque de Saluces, & la faculté de confesser de l'évêque de Pignerol. J'entrois alors dans ma vingt-quatrième année. Je savois que les réglemens obligeoient les professeurs à exercer leurs élèves à la déclamation, en leur faisant réciter publiquement quelque chose de ce qu'ils avoient fait, ou de ce qu'on leur avoit dicté dans le cours de l'année. J'aurois pu m'en dispenser, comme faisoient mes collègues; mais jeune & nouveau, je voulus faire mon devoir & quelque chose de plus. Au lieu de faire réciter de petits ouvrages d'écoliers, ou des traductions de quelques odes ou de quelques élégies, je m'avisai de faire une pièce suivie & intéressante, autant qu'il étoit possible. Je composai une comédie un peu dans le genre de celles d'Aristophane, & dans le style de celles de l'Arioste, c'est à dire en *versi sdrucchioli*, qui fut représentée dans la salle du collège par des étudiants. Je n'y introduisis ni femmes, ni filles, ni intrigues, ni amour. Le

héros comique de la pièce étoit un pédagogue, que je nommai *Don Margofilo*; les autres personnages étoient cinq ou six écoliers de différent caractère, & deux vieux bourgeois, qui venoient prendre leurs fils pour les amener dans leur pays en vacances. Tout cela n'étoit peut-être pas mal imaginé pour une pièce de collège. Dans le dernier acte, les deux bourgeois se disputant sur le système des écoles publiques, l'un d'eux soutenoit qu'elles étoient tout aussi bien sous la direction d'un magistrat & de prêtres séculiers, qu'elles l'avoient été sous les moines ou clercs réguliers. Les jésuites & leurs partisans se crurent par là directement attaqués. Cette affaire fit beaucoup de bruit; mais le réformateur qui avoit approuvé cet exercice académique, de l'avis du vieux professeur de rhétorique, me dit que je pouvois être tranquille. Je profitai des vacances pour aller au Mondevi voir mes parens, & le père Cafati qui avoit été fait évêque de cette ville; & de là je fis une course à Savone & à Gènes. A peine étois-je de retour à Revel, qu'il m'arrive un exprès du premier président, me portant ordre de lui envoyer le manuscrit de ma pièce, & d'aller en-
suite

suite à Turin me présenter chez lui. Les moines de Pignerol ne l'avoient pas oubliée. Un vieux dominicain savoyard & un jésuite piémontois (c'est peut-être la seule fois que ces deux ordres firent cause commune) avoient été députés de la part de tout le consistoire monacal de Pignerol, pour aller demander satisfaction de l'insulte qu'ils prétendoient que je leur avois faite. Le dominicain étoit ami & compatriote du ministre d'état; le jésuite étoit un père Provana, d'une des plus illustres familles du pays, & qui avoit été auparavant capitaine de cavalerie. C'étoit moins à moi qu'on en vouloit qu'au système des écoles & du premier président, chef du magistrat qui présidoit l'université, ennemi déclaré du ministre d'état savoyard. Je fus même que les deux moines parlèrent de moi avec éloge. Cependant mon affaire se rencontra avec une autre plus importante & plus bruyante que la mienne, que des moines & des bigots avoient suscitée à un canoniste, professeur à l'université. La foiblesse du premier président qui avoit sacrifié un vieux canoniste de l'université, sacrifia d'autant plus facilement un jeune humaniste de province. Je fus donc

obligé de quitter Pignerol & les écoles royales. Mais on me trouva de l'emploi dans des écoles de communautés, qui sont d'un ordre inférieur. C'est sans doute à ce revers que je dus ce peu de réputation que je m'acquis ensuite dans la littérature : sans cela je me serois accoutumé à faire des promenades & des parties d'homme, comme mes collègues, après avoir fait tellement quellement mon devoir. Mais il falloit revenir de la chute que j'avois faite. Messieurs Chionio & Pisceria, & d'autres professeurs, auprès desquels le triomphe des moines ne m'avoit fait aucun tort, me proposèrent pour recteur d'école à Courgnié, gros bourg du Canaveze, où je passai deux années; & j'en passai deux autres de la même manière à Barge, à deux heures de chemin de Revel, ma patrie, & à une petite lieue de Bagnol, où étoit né mon père. Comme dans ces lieux je n'avois guère occasion de converser qu'avec des ecclésiastiques, je m'occupai aussi de théologie; & dans le carnaval de l'an 1756, j'allai prendre le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan. Ce doctorat me donna l'envie de faire un ouvrage théologique; & c'est par

là que je commençai à paroître sur le rang des auteurs. Jusqu'alors je n'avois imprimé que quelques sonnets. L'ouvrage que je publiai en assez bon latin (a), ayant été fort bien accueilli, surtout à Rome, excita la jalousie de quelques théologiens de l'université de Turin, très-surpris qu'un professeur d'humanités en province, fait docteur en trois jours à Milan, se mêlât de théologie. Je ressentis vingt ans après les effets de la jalousie théologique. Cependant le premier président, comte Caissotti, me proposa de rentrer dans les écoles royales ; & j'acceptai d'être professeur extraordinaire d'humanités & de rhétorique dans le collège supérieur de Turin. Six mois après je fus destiné professeur ordinaire à Chambery. Tandis qu'on prenoit les arrangemens que demandoit le plan nouveau qu'on vouloit introduire dans les écoles de la Savoie, je m'occupois d'un ouvrage sur l'histoire de la littérature ; & je passai l'été & l'automne en ville.

Mr Duterns, que vous connoissez, étoit alors à Turin attaché à la légation d'Angleterre. Il

(a) *V. De studio Theologiæ & norma fidei. Taurini 1758. Volum. II. in-8vo.*

étoit lié avec Mr le comte de Saluce, Mr de la Grange & le docteur Cigna, & je l'étois avec ces trois savans, qui jetoient alors les fondemens de l'académie des sciences de Turin. Mr Duments m'engagea d'abord à assister dans leurs études quelques étrangers qui lui étoient particulièrement recommandés. Je lisois l'Histoire ancienne de Rollin avec un Irlandois, & les Annales de Tacite en latin avec un lord Donne, Écossais, lorsque le duc de Portland, alors milord Tishfield, & Mr Doundas, & ensuite le duc de Marlborough & milord Charles Spencer son frère, vinrent à Turin. Je me trouvai bientôt en relation avec eux, & j'acquis quelques connoissances de la littérature angloise; ce qui contribua beaucoup au succès de mes *Vicissitudes de la littérature* (a). Je renonçai à la chaire de Chambéry, & restai à Turin dans la place de professeur extraordinaire, quoique sans aucune sorte d'honoraire. L'appointement attaché à cette place avoit été détourné pour contribuer à la subsistance d'un vieux professeur émérite du même collège.

(a) *Discorso sopra la Vicenda della Letteratura*. Torino, 1769. in-12.

Je n'abandonnai pourtant pas tout-à-fait les études ecclésiastiques. J'avois des relations avec des moines savans, & particulièrement de l'ordre augustinien. J'en avois connu quelques-uns à Milan, lorsque j'y allai me faire créer docteur. J'adressai à un prédicateur de cet ordre un petit traité en forme de lettre sur le devoir des ministres de l'évangile, de recommander par leurs discours & par leurs exemples la pratique des lois civiles, sur lequel les ecclésiastiques avoient alors assez communément des maximes erronées. Il m'est arrivé une chose assez singulière à propos de ce petit ouvrage ^(a). Mr Pisceria le fit lire au comte Bogin, ministre de la guerre, dont il étoit alors un des commis. Le ministre n'en fut pas content, à cause de quelques réflexions incidentes sur quelque opération de finances dont il étoit l'auteur; & il dit à Mr Pisceria, de quoi se mêle votre don Denina?

Le comte Bogin étoit alors à la tête des affaires de l'île de Sardaigne, où il établit une

(a) *Lettera di N. Daniel Caro (Carlo Denina) sopra il dovere de' Ministri evangelici di predicare colle istruzioni, e coll'esempio l'osservanza delle Leggi civili, e specialmente in riguardo agl' Imposti.* In Lucca MDCCLXI. in-8.

université, & y attira de bons sujets de différens endroits : de sorte que cette université devint rivale de celle de Turin. Les quatre professeurs de théologie, presque tous appelés de Rome, étoient le père Vasco, dominicain piémontois, aujourd'hui prêtre séculier; un père Fabi de Mantoue, de l'ordre de St Augustin, aujourd'hui évêque de Bobio; un Livonien, nommé le père Hintz, je ne fais de quel ordre, & un Génois des écoles pies, nommé Fassoni. Ces quatre théologiens avoient tous lu mon livre sur la théologie, sans qu'aucun d'eux me connût alors personnellement. En écrivant un jour tous d'accord au ministre, ils demandèrent qu'on leur envoyât à Cagliari un certain nombre d'exemplaires de mon ouvrage, qu'ils vouloient faire lire à leurs étudiants comme une bonne institution préliminaire. Le ministre, en répondant à leurs demandes, après avoir accordé ou refusé les autres articles, finit par leur dire : „Quant à l'ouvrage de Mr Denina que vous demandez, c'est pour votre propre honneur que „je n'en parle pas". A la vérité je n'avois point présenté mon livre sur la théologie à Mr Bognin. Il ne le connoissoit peut-être pas, ou l'a-

voit oublié; & se rappelant la brochure *sur le devoir des ecclésiastiques au sujet des lois civiles*, il crut que c'étoit cela qu'on lui demandoit. Il ne s'avisa pas de s'en informer auprès du père Piovan, théologien jésuite, son confident, qui auroit d'autant plus volontiers appuyé la demande des professeurs de l'université de Cagliari, que mon ouvrage *sur l'étude de la théologie & la règle de la foi* avoit également été loué par le père Zaccaria qui donnoit alors un journal sous le titre d'*Histoire littéraire d'Italie*, & par les auteurs du Journal des savans de Paris. Je n'eus jamais l'occasion d'en parler au comte Bogin dans la suite, lorsque ce ministre avant & après sa démission me témoigna de l'amitié. Je ne voulois pas compromettre le père Fabi & le père Fassoni, qui après cela étoient devenus mes collègues à l'université, ni Mr l'abbé de Vasco, quoique ce dernier eût inféré l'anecdote dans un journal qu'il imprimoit à Milan, lorsque quelque temps après il donna un extrait de mon histoire des Révolutions d'Italie.

Milord Charles Spencer devant continuer son voyage d'Italie, me pria de lui donner un précis de l'histoire des villes principales qu'il devoit

voir. Je fis sur cela un petit écrit; je l'étendis ensuite un peu davantage, pour le donner aussi à milord Titchfield, qui quitta Turin quelques semaines après. En traçant des esquisses isolées des révolutions de Gènes, de Milan, de Florence & même de Rome, de Naples, & de Venise; je remarquai que l'origine de tous ces différens états qui partagent l'Italie, datoit presque du même temps, & que les causes de leur liberté & de leur état florissant, & des revers qu'elles avoient éprouvés, étoient à peu près les mêmes. Il me vint dans l'esprit de faire un livre dans le goût de celui de Montesquieu sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains, & de l'intituler *Réflexions sur la grandeur & la décadence des républiques d'Italie du moyen âge*. Je fis voir ce que j'avois écrit sur ce sujet à Mr le comte de St Raphaël & à Mr le comte Urfin d'Orbassan, qui étoient déjà tous deux fort considérés par leur esprit & par leurs connoissances. Je les voyois souvent, & ils me faisoient l'honneur de me regarder comme quelque chose au dessus de la classe de mes semblables. Ils louèrent mon plan, mes vues & mon style. Cependant ce que je fis alors

risqua d'être réduit à quelques articles d'un ouvrage périodique.

Mr George Pitt, aujourd'hui milord Rivers, envoyé d'Angleterre à Turin, & Mr de Souza, envoyé de Portugal; Mr de Sabathier, chargé des affaires de France; enfin Mr le marquis de Caraccioli, envoyé de Naples, que je voyois assez souvent chez eux ou chez Mr le marquis de Barol, ou chez Mr de St Raphaël, parloient des Lettres persannes & du Spectateur françois, en reprochant à la littérature italienne de n'avoir rien de semblable. J'essayai de faire quelque chose dans ce genre. Plusieurs d'eux s'offrirent à me fournir des articles. Je savois qu'Addisson avoit eu des co-opérateurs, & j'avois oui dire que les Lettres persannes n'étoient pas uniquement de Montesquieu (^a). J'entrepris cet ouvrage

(a) J'ai dit cela dans la première édition des Vicissitudes de la littérature, sur la foi du chevalier Oforio & d'un abbé Bentivoglio, qui me l'avoient assuré. Il m'est tombé dernièrement entre les mains une édition de ces lettres, où je trouvai marqué à la marge ce qui suit. "Trois personnes ont travaillé à ces fameuses lettres; Mr de Montesquieu est auteur de celles qui roulent sur la politique; un Mr Bel, conseiller au parlement, a fourni les badines, & un président, nommé Barbaud, a écrit les morales". L'édition est datée de Cologne 1757, en deux volumes in-12. *Note de l'auteur.*

sur un plan encore plus vaste, & sous le titre d'*Assemblée des Observateurs italiens*, ou *Parlamento Ottaviano*, du nom du marquis Ottavio de B***, avec lequel j'étois le plus étroitement lié. Il fallut abandonner cette entreprise, précisément parce que je m'y étois trop bien pris. Car les noms, les caractères de ceux qui composoient cette assemblée imaginaire, les sujets qu'on y traitoit, étoient si bien choisis, qu'ayant supposé que le lieu où siégeoit ce parlement littéraire étoit Rome, on crut qu'il existoit effectivement dans cette ville une assemblée où l'on parloit littérature, philosophie, & politique, & dont les feuilles qu'on publioit contenoient le précis des entretiens.

L'ouvrage sur les Vicissitudes de la littérature, & un supplément que j'avois fait imprimer à Luques (a), la brochure adressée en forme de lettre au prédicateur milanois, & dernièrement les XII Séances du parlement ottavien, avoient donné quelque idée avantageuse de mon style; & tous ceux qui croyoient pouvoir me donner des conseils, me propoisoient quelque sujet pour

(a) *Saggio sopra la Letteratura italiana, con alcuni altri opuscoli &c.* Lucca, 1762.

m'occuper & faire des livres. Il y eut même des dames dévotes qui m'exhortoient à écrire l'apologie des jésuites. Je préférois l'avis d'un professeur très-estimé, qui m'encourageoit à écrire l'histoire littéraire du Piémont. Dans cette vue je fis un voyage à Pavie, qui est sur les frontières du Piémont, & qui tenoit tout-à-fait à mon plan, puisque cette ville a été le siège des rois de Lombardie, & d'une des plus anciennes universités du monde. Mais Pavie n'étoit pas alors pour un homme studieux ce qu'elle est à présent. Je n'y connus pas un seul écrivain, un seul savant dont je puisse me souvenir. J'en trouvai bien davantage à Alexandrie & à Casal, en allant & en revenant. J'allai trouver près d'Asti un père abbé Carlevari, qui passoit pour avoir la plus grande collection qui existât de livres concernant l'histoire de la Lombardie savoyarde. Mais lorsque je fus rendre compte de ce petit voyage au chevalier Ferraris, secrétaire du cabinet, qui s'intéressoit pour moi comme ancien ami de mes parens, il me proposa d'écrire l'histoire de l'ordre royal de St Maurice & Lazare, dont il étoit aussi le premier secrétaire. Mais avant que j'entreprisse cet ou-

vrage j'eus occasion de faire un voyage en Italie avec un de ces Anglois à qui j'avois donné des leçons à l'académie des nobles. Ce voyage ne fut que de quatre mois; mais je connus à Parme l'abbé de Condillac, à Modène l'ex-jésuite Zaccaria, un des plus profonds littérateurs qui soient à Rome présentement; à Bologne le docteur Bectari, & les deux frères Jean Pierre & François Zanotti; à Florence je trouvai encore quelques-uns des savans qui avoient vécu sous les Médicis, tels que le sénateur & le père Adami, l'abbé Mahus correspondant & co-opérateur du savant cardinal Quirini; le fameux docteur Lami, Mr Dominique Manni, & Raimond Cocchi qui venoit de publier le Discours de son père sur le mariage, que vous avez traduit. Mais la connoissance qui m'a toujours fort intéressé, a été celle de Mr Galluzzi & de Mr l'abbé Vecchi. A Sienne je ne trouvai guère moins de savans & de bons littérateurs qu'à Florence. Je connus à Rome les deux pères minimes le Sueur & Jacquier; à Naples le père Torrè, le chanoine Mazzocchi, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, Mr Carcani & d'autres rédacteurs des antiquités de l'Herculanum. En retournant par la

voie de Lorette & par Venise, je n'eus pas le temps de faire des connoissances littéraires dans aucune des villes où nous passâmes; mais j'eus le plaisir de parler au chevalier Tron, qui gouvernoit alors la république de Venise; & j'eus par lui la permission d'assister au grand conseil, lorsque Mr Manini qui vient d'être fait doge, fut élu procureur de St Marc. Nous fumes de retour à Turin au mois de Décembre 1765.

Dans les six semaines que je passai à Florence, je fis imprimer une épître en vers blancs, adressée au docteur Zanotti. Quoique par le conseil d'un ami respectable j'eusse retranché le passage qui auroit été le plus du goût des philosophes modernes, cette épître m'auroit peut-être raccommo dé avec Voltaire, par une tirade qui portoit sur Jean Jacques Rousseau, si la pièce eût d'ailleurs mérité d'être envoyée à cet oracle de la littérature du siècle, avec lequel mon discours *sur les Vicissitudes de la littérature* alloit bientôt me brouiller. Ce discours sur les *Vicissitudes de la littérature* avoit été réimprimé à Glasgow par les Foulis, avec des additions que j'envoyai partie imprimées, partie manuscrites; & c'est sur cette édition qu'ont été faites

les traductions françoise & angloise. J'y parlai de Montesquieu & de Voltaire, & je ne faurois rétracter ce que j'en ai dit. Les ennemis de Voltaire relevèrent avec éloge cet endroit dans les journaux. Le philosophe de Ferney dissimula ce que je disois de sa *Henriade* & de quelques autres de ses ouvrages; & m'attaqua dans *l'Homme à quarante écus* sur ce que j'avois dit de Montesquieu, quoique mon jugement ne différât guère de celui que Voltaire lui-même en a porté dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*. Ce discours ou tableau des révolutions de la littérature, qui eut plus de succès que je n'espérois, me brouilla en même temps avec les élèves de l'abbé Tagliazucchi, parce que je n'avois pas assez loué leur maître, & avec Mr Bartoli mon propre maître, dont je n'avois pas dit le mot; mais qui trouvoit que j'avois trop dit à l'avantage de l'école de son prédécesseur, & de ses émules.

Je travaillois cependant à l'histoire de l'ordre religieux & militaire de St Maurice; mais je ne pus pousser bien avant cet ouvrage, parce que les matériaux qu'on devoit me fournir dépendoient du chevalier Morozzo, contrôleur

général, & conservateur de l'ordre. Ce ministre n'étoit pas ami du chevalier Ferraris, & n'approuvoit jamais ce que celui-ci projetoit. Me trouvant ainsi arrêté, il me prit fantaisie de me faire confirmer docteur en théologie à l'université de Turin. Sans cela mon doctorat de Milan n'étoit pas considéré dans notre pays. J'en avois obtenu du roi le privilège par le conseil des requêtes; j'avois déposé l'argent nécessaire à la caisse de l'université; j'avois fait visite aux sept examinateurs, les uns professeurs, les autres docteurs du collège de théologie. La veille du jour auquel l'examen avoit été fixé, je crus faire une politesse au premier président Caissotti, chef de l'université, en lui donnant part que j'allois me faire confirmer mon doctorat. Ce magistrat despote, piqué de ce que j'avois obtenu sans lui le diplôme royal qui m'autorisoit à me faire confirmer le doctorat, m'obligea de me désister de cette affaire. Il m'en fit quelque temps après des excuses, & voulut me faire croire qu'il l'avoit fait pour mon bien. Cela pouvoit être; mais il est certain que la violence qu'il me fit alors influa sur le reste de ma vie. Je revins donc à mon projet d'une histoire générale de

l'Italie. Le voyage que je venois de faire m'attachoit alors plus que jamais à ce sujet. Au mois d'Août de 1764 j'allai passer quelques jours à Moncalve chez un de mes anciens condisciples, celui de tous ceux qui firent le cours avec moi qui me parut toujours avoir le plus d'esprit, le plus de belles connoissances, & le plus de goût. Il s'appelle De-Giovanni. Vous devez l'avoir souvent entendu nommer à Mr le marquis de Rofignan, avec lequel il est intimement lié depuis long-temps. Je lui communiquai mon plan, & lui fis lire quelques chapitres que j'avois tracés. Son approbation acheva de me déterminer. J'en mis au net le peu que j'avois composé, aussitôt que je fus de retour à Turin, & je le fis voir au chevalier Ferraris, mon protecteur. Il en fut si content, & il en parla au roi avec tant d'enthousiasme, qu'il m'obtint une pension telle que je la demandois pour y travailler; & il ne fut plus question pour lors de l'histoire de l'ordre de St Maurice. Je me livrai tout entier à l'histoire d'Italie; & je puis dire qu'elle ne me fortit pas de l'esprit pendant cinq minutes des vingt-quatre heures du jour, lorsque je ne dormois pas. Tous les entretiens, toutes les lectures,

les

les livres de prières même m'y ramenoient souvent malgré moi, par les rapports des mœurs des Juifs avec celles des anciens peuples de l'Italie. Car au lieu de commencer mon histoire au temps des empereurs, je remontai jusqu'au temps des Tyrrhéniens ou Étrusques, & des autres peuples qui avoient précédé les Romains. Je n'avois pas la dixième partie des livres qu'il me falloit pour travailler à cet ouvrage; & je ne pouvois me servir de ceux de la bibliothèque publique sans perdre beaucoup de temps, & sans avoir à faire avec un homme qui devoit ignorer ce que je faisois. Le chevalier Ferraris, tout dévot qu'il étoit, m'avoit averti que l'abbé Berta, garde de la bibliothèque de l'université, la seule qui fût alors publique à Turin, étoit le plus grand ennemi que j'eusse au monde. Cet homme, qui ne manquoit pas de mérite, ne donna jamais deux pages de sa composition; & il étoit jaloux de tous ceux qui faisoient quelque chose, surtout dans le genre historique. Il avoit étudié sous Tagliacucchi, & il n'aimoit pas les écoliers de Mr Bartoli. De plus il étoit ennemi déclaré & fanatique des jésuites; & il me voulut toujours du mal de ce que j'avois loué

quelques-uns de leurs auteurs. Par bonheur je logeois dans la maison de Mr le comte Méline, qui étoit ami du chevalier Ferraris. Outre qu'il avoit beaucoup de connoissances relatives à l'économie politique, ce comte possédoit une assez bonne bibliothèque. Il avoit surtout la grande collection des auteurs qui ont écrit sur l'histoire d'Italie, depuis le cinquième jusqu'au quinzième siècle, en vingt-huit volumes in-folio par le célèbre prévôt Muratori. Je n'étois pas assez riche pour faire de telles acquisitions. Ce ne fut qu'en livrant l'ouvrage aux libraires Reycends que je reçus d'eux, comme partie du prix convenu, cette grande collection. Dans le temps que je travaillois à mon histoire, je me servis de celle de Mr le comte Méline, aujourd'hui président aux archives, qui aura peut-être fait voir à Mr le baron de Chambrer les petites marques de crayon que je fis à ses livres, particulièrement aux lois des Lombards, à l'histoire d'Otton de Frisingue, & à celle de Lambert d'Aschaffenburg. Tous les livres qui étoient dans l'hôtel & dans les maisons de campagne de Mr le marquis de Barol, étoient aussi totalement à ma disposition, puis-

que j'avois quelque part à l'instruction de son fils, Mr le marquis Faletti, dont vous avez vu dernièrement l'éloge qu'il a fait de Mr de Saint-Réal. Mais la bibliothèque des jésuites m'a été surtout d'un grand secours. Elle étoit extrêmement riche dans la partie historique. Le bibliothécaire étoit de mes amis, & il m'envoyoit chez moi ce que je lui demandois. On m'avoit recommandé en général, de ne communiquer mon travail à personne, & de répondre à ceux qui me questionneroient, que je rassemblois des matériaux pour quelque ouvrage sur l'histoire de ma patrie. Néanmoins ayant dit au secrétaire du roi qu'il m'étoit impossible de dissimuler ce que je faisois, à Mr l'abbé Costa d'Arignan qui me voyoit tous les jours chez lui, & qui me faisoit l'honneur de venir me voir souvent chez moi, j'obtins facilement la permission de le lui communiquer sans réserve. Ce noble ecclésiastique étoit déjà assez connu. Il venoit d'être agrégé au collège des arts libéraux, qui fait un corps considérable dans l'université, avec les trois collèges des facultés supérieures. Celui des arts libéraux est divisé, à peu près comme notre académie, en trois classes, de philosophie

spéculative & expérimentale, de mathématique, & de belles lettres. Mais chaque membre d'une classe est autorisé à s'ingérer dans les choses qui appartiennent aux deux autres. Quoique Me d'Arignan fût membre de la classe de philosophie, je pensois que dans l'occasion il auroit pu me faciliter & m'abrégér le tour que devoit faire mon manuscrit en passant à la censure. Il étoit alors aumônier de cour, grand vicaire du cardinal des Lances, en qualité de grand aumônier, qui exerce une juridiction épiscopale à la cour & dans l'armée. Cette charge l'occupoit infiniment, à cause du cérémonial d'une cour nombreuse, & d'une foule de gens attachés au service de la maison royale, qui postuloient des places, ou demandoient l'aumône. Il étoit en même temps directeur spirituel à l'académie des nobles, où il devoit confesser & faire des sermons. Il ne pouvoit négliger ni la théologie, ni le droit canon, sachant très-bien qu'il ne pouvoit manquer d'être bientôt fait évêque. Vous savez, Monsieur, que les évêques d'Italie, avant que d'être sacrés, sont obligés de subir un examen public en présence du pape, eussent-ils été les instituteurs & les maîtres du

saint père, comme St Bernard l'avoit été d'Eugène III. Malgré cela il me consacra ses loisirs, & eut la bonté de lire mes cahiers, & la discrétion nécessaire de n'en point parler. Il est de six ans plus jeune que moi; mais comme il a l'esprit juste & pénétrant, & qu'il avoit fait de bonnes études, ses avis, ses remarques m'ont été d'une grande utilité. Je lui en conserverai toujours de grandes obligations, & ne manquerai jamais de lui témoigner ma reconnaissance, soit de la complaisance qu'il eut alors pour moi, soit de la protection déclarée & généreuse qu'il m'accorda dans la suite. Vous aurez lu une lettre que je lui adressai dans les premiers cahiers de mes *Lettere brandeburghefi*. Et voilà, Monsieur, pour vous le dire en passant, à quoi s'est attaché le compilateur de la Vie de Frédéric II, pour glisser dans ses notes si méchantes, si fausses & si impertinentes ce malin *on dit* "que l'histoire des Révolutions d'Italie est l'ouvrage d'un savant prélat, qui le publia sous le nom de Denina". Il me fait bien de l'honneur de supposer qu'un savant prélat voulût, il y a plus de vingt ans, emprunter mon nom pour donner au public un ouvrage de cette na-

ture. Le fait est qu'il n'y a pas une seule ligne dans l'histoire des Révolutions d'Italie qui ne soit de moi, excepté quelques passages d'anciens auteurs que j'y ai cités & marqués exactement. Mr de Chambrier a eu raison de vous écrire dans la lettre que vous m'avez communiquée, *qu'on n'a jamais mis en question que qui que ce soit y ait seulement co-opéré, & qu'il est peu d'auteurs à qui un ouvrage appartienne plus en propre que celui-là à l'abbé Denina.* Le journal de Turin, dans lequel Mr de Chambrier vous écrit qu'on alloit me rendre justice, est la *Biblioteca Oltramontana ad uso d'Italia.* (Vol. IV. 1788.) L'auteur, qui est Mr le comte de Saint Martin, fait très-bien l'histoire de mes ouvrages.

Une chose non moins essentielle pour moi, étoit de trouver quelqu'un qui pût déchiffrer mon écriture. J'avois eu le bonheur de connoître dans les classes que j'avois régentées comme professeur extraordinaire, un étudiant qui avoit une main fort passable, & qui ayant beaucoup d'esprit & d'instruction, lisoit facilement mon écriture, toute mauvaise qu'elle étoit. Ce jeune étudiant, nommé Gassodio, s'étoit attaché à moi; & même après avoir été reçu docteur en

théologie & en droit, il ne dédaigna pas de copier mes brouillons. Il est à présent un des avocats les plus accrédités au sénat de Turin, & auditeur des compagnies suisses. Mr Gassodio m'a dit bien des fois que c'est en déchiffrant mes écrits qu'il s'est formé un style qui l'a fait distinguer au barreau. Je ne fais jusqu'à quel point cela peut être vrai. Mais je fais bien que sans sa complaisance, j'aurois eu bien de la peine à venir à bout de mon travail, quoique j'eusse encore un autre copiste que je payois, & qui étoit assez intelligent. Cependant le chevalier Ferraris mourut. La mort de ce secrétaire, demi-ministre, qui balança long-temps le crédit des ministres en titre, me fit manquer un emploi fort considérable qu'il m'avoit destiné, & me jeta dans un grand embarras au sujet de l'histoire que je composois. D'après le secret qu'il m'avoit recommandé, je ne savois à qui m'adresser pour donner cours à un ouvrage historique & politique, qui dans un pays tel que l'étoit alors presque toute l'Italie, avoit besoin d'une protection particulière. Je m'adressai directement au roi Charles Émanuel, qui m'ordonna de lui porter ce que j'avois fait. Je le lui portai, & il le

garda. Pendant plusieurs mois j'en eus si peu de nouvelles, que je m'étois de nouveau tourné vers les études & les occupations ecclésiastiques. Je prêchai deux ans de suite, en carême, dans de petites villes du diocèse de Casal. L'évêque Avogadro, qui avoit été bibliothécaire du cardinal Quirini à Brefcia, aimoit & aime encore les gens de lettres. Son grand vicaire, abbé Rovida, homme d'un esprit, d'une sagesse & d'une vertu souverainement rares, étoit très-lié avec mon ami le chanoine De-Giovanni; de sorte que dans le diocèse de Casal j'étois assez bien vu, & estimé; ce qui n'est pas indifférent pour prêcher avec succès. J'essayois deux manières différentes de faire les sermons; l'une de les écrire & de les apprendre par cœur, l'autre de bien méditer le sujet & de prêcher impromptu. Je m'arrêtai à cette dernière, qui est celle que préfère Fénelon. Mais l'histoire d'Italie me fit encore abandonner l'étude de la théologie & la prédication.

Après avoir attendu assez long-temps, je m'étois de nouveau présenté pour demander audience au roi Charles-Émanuel, & savoir de lui ce que je devois faire. Sa majesté me demanda

si je connoissois dans la magistrature quelqu'un avec qui je pusse conférer quelques articles un peu scabreux. "Car je ne voudrois point, ajouta-t-elle, que nous nous brouillions avec „Rome". Je ne saurois dire si ce sage & prudent roi avoit dans l'esprit que j'eusse inféré des faits & des réflexions peu favorables au saint siège, ou si c'étoit tout le contraire. Mais on m'a assuré que mon manuscrit étoit tombé entre les mains du bibliothécaire Berta, & que celui-ci avoit donné son avis pour qu'on ne le laissât point imprimer. Charles Émanuel, qui connoissoit les intrigues ministérielles, n'ignoroit pas les jalousies littéraires; & malgré l'avis de Mr Berta, il voulut que l'ouvrage s'imprimât. Je nommai deux ou trois personnes de la magistrature, que je connoissois particulièrement, entr'autres Mr le comte Galli, qui est aujourd'hui président à la chambre des comptes, & qui n'étoit alors qu'un des conseillers à la chambre de justice. (En Piémont on les appelle sénateurs.) Il étoit en même temps censeur royal, subordonné au grand chancelier, comme en France, & à un président du conseil d'état. Le roi me dit alors : "Eh bien, dites au comte

„Galli qu'il vienne me parler, & vous vous entendrez ensuite avec lui.„ Cela se fit; & quoique Mr le comte Galli eût la réputation d'être un peu minutieux, je puis dire que sous sa censure mon ouvrage a plutôt gagné que perdu; parce que lorsqu'il faisoit quelque difficulté sur un passage, j'y donnois un autre tour, & je le changeois ordinairement en mieux. Quelquefois seulement la pensée fut un peu affoiblie, & la période rendue plus traînante par quelques phrases modificatives qu'il me fallut ajouter. Je me fis donner pour censeur, de la part de l'inquisition, un moine d'un ordre dans lequel j'avois un frère. J'obtins facilement, comme je l'avois espéré, que ce seroit Mr l'abbé Costa d'Arignan qui viseroit pour l'université au nom de Mr Sicco, président du collège des arts libéraux. Mr Vernazza, baron de Ferney, que vous trouvez si souvent cité dans l'histoire de Tiraboschi, se chargea par amitié & par goût de diriger l'impression. Aucune de ces mesures ne fut inutile. Pour peu que l'affaire eût traîné par des chicanes de censeurs, pour peu que j'eusse moi-même, en corrigeant les épreuves, fait traîner l'édition, j'aurois manqué la place que

j'obtins; & Dieu fait si j'aurois achevé & publié mon ouvrage. Le premier volume avoit à peine paru lorsque la chaire de rhétorique au collège supérieur de Turin étant devenue vacante, je fus préféré aux professeurs ordinaires d'humanités de la capitale, & à plusieurs autres de province qui avoient la capacité requise, & qui étoient tous mes anciens. Mais le succès même de l'ouvrage que je venois de donner, les empêcha de se plaindre. Un an après, au moment que je publiai le second volume, j'obtins la chaire d'éloquence italienne & de langue grecque à l'université. Quoique les revenus de cette place ne soient pas beaucoup plus considérables que ceux de la chaire de rhétorique en ville, la considération que donne en Piémont la qualité de professeur à l'université, est cause que ces chaires sont fort recherchées de tous les savans d'Italie qui ont quelques titres pour y aspirer. Celles de belles lettres le sont encore plus; parce que de cette école on tire directement les professeurs des écoles royales des provinces, & même des collèges de la capitale. Ces professeurs ont par conséquent une très-grande influence dans le système de l'éducation & de l'in-

struction publiques. Il y avoit en Piémont trente professeurs de rhétorique plus âgés que moi ; il y en avoit aux universités de Cagliari & de Sassari en Sardaigne, qui y prétendoient, & qu'un ministre très-puissant protégeoit. J'eus de plus la bonhomie de me créer des concurrens en nommant à un des secrétaires d'état, qui me questionna sur cela, quelques étrangers qui auroient pu remplir cette place avec honneur, s'ils avoient été disposés à l'accepter. Je nommai entr'autres le père abbé Bonafede. Quelques amis de mes compéiteurs, qui avoient l'oreille des ministres, du prince royal, & du roi, ne manquèrent pas de rappeler ma comédie de *Pignerol*, & les rumeurs qu'avoit excitées mon *Parlamento ottaviano*. Le roi Charles Émanuel tint ferme, & répondit à quelques-uns qui parloient de ma vivacité, de mon ardeur & de mon goût pour les nouveautés, "qu'il aimoit „ mieux des gens ardens que glacés, & plutôt „ des esprits modernes que de vieux pédans".

Je l'appris d'un de ses médecins qui s'étoit trouvé à cet entretien, & du procureur général d'alors qui parla de moi à sa majesté ; je ne fais si ce fut dans l'intention de me favoriser ou de

recommander quelqu'autre. J'eus donc la place qu'avoit eue Mr Bartoli, auquel avoit succédé, six ans auparavant, François Triveri, auteur d'un poëme sur la *Rédemption* ^(a). Mais ce fut la mort de notre bon Chionio qui fit vaquer la chaire que l'on me donna. On fit passer à la chaire d'éloquence latine un D. Franzini, dont le nom n'a guère passé le Tefin, & bien moins les Alpes. Il écrivoit fort correctement dans les deux langues, tant en vers qu'en prose; mais d'une manière sèche, dure, peu intelligible, sans imagination, sans aucune connoissance de littérature moderne, & sans philosophie. C'étoit le professeur le plus propre qui fut jamais pour rétrécir l'esprit de ses disciples. Le roi le connoissoit assez; & ce fut pour cela qu'il voulut lui donner un collègue qui ne lui ressemblât guère.

J'entrai à l'université comme professeur, avec le docteur Cigna qui avoit été mon compagnon de collège, avec le docteur Dana qui avoit été mon disciple à Pignerol, & avec le père Fabi qui auroit été mon maître, si je m'étois fait moine augustin dans ma jeunesse. De mes anciens

(a) Ce poëme en vingt-quatre chants, n'est pas aussi connu en Allemagne que celui de Mr Klopstock sur le même sujet l'est en Italie.

compagnons aux écoles de Saluces, je ne trou-
vai parmi mes collègues que l'abbé Bon, pro-
fesseur de droit canon, homme d'un esprit bril-
lant & profond, qui a mis de la philosophie
dans une science qui en paroissoit si peu susce-
ptible, comme Mr de la Grange a mis dans la
géométrie une élégance que Mr Euler n'avoit
pas connue, ou l'avoit négligée. Les professeurs
étoient en général fort estimables dans leur gen-
re, quoique tous attachés à l'ancienne méthode
de dicter les traités, au lieu de les imprimer.
Cela fait qu'ils ne sont guère connus hors du Pié-
mont. Le père Beccaria l'étoit pourtant; parce
qu'il avoit imprimé des lettres, & un gros volu-
me sur l'électricité. L'abbé Bon, & les docteurs
Allioni, Cigna & Dana, l'étoient aussi. Le pre-
mier avoit eu part à l'édition des œuvres de
Leibnitz; les trois autres étoient membres de la
société des sciences. Le comte Somis, autre pro-
fesseur & médecin du roi, correspondoit avec beau-
coup de médecins célèbres, suisses & allemands.

Je fis mon premier discours à la rentrée de
l'université, le 3 Novembre 1770. Tous les ans
en pareil cas les professeurs de belles lettres al-
ternativement, haranguent le corps de l'univer-

fité, & le magistrat qui le préside. Ce discours me tint aussi lieu de celui que je devois faire pour mon installation. J'étois professeur d'éloquence italienne & de langue grecque, & je pris pour thème la supériorité de la littérature grecque sur la latine. Quelque réflexion que je fis sur St Augustin, qui ne passe pas pour avoir été fort versé dans la littérature grecque, pensa m'attirer une forte persécution de la part d'un collège de théologie, qui se faisoit constamment un devoir de surveiller les professeurs, même ceux de leur faculté, lorsqu'ils n'étoient pas tirés de leur corps. Six mois après, en 1771, je prononçai l'éloge du roi le jour anniversaire de sa naissance ^(a): je l'imprimai d'abord, & le présentai à la cour avec le troisième volume des Révolutions d'Italie. Je ne donnerai pas le souvenir de l'entretien que j'eus à cette occasion avec le feu roi, les remarques qu'il fit sur le discours qu'il eut la bonté de m'entendre lire, pour dix fois autant d'or qu'il me fit alors payer par son trésorier. Je ne fus pas moins charmé de l'accueil que me fit le duc de Savoie, au-

(a) *Delle Lodi di Carlo Emanuele III, Re di Sardegna.*
Ann. 1771. in-4° & in-8°.

jourd'hui heureusement régnant, qui me présenta à Madame la duchesse son épouse, à laquelle j'eus l'honneur de parler alors pour la première fois. Mes premières relations avec des sujets du roi de Prusse & d'autres Allemands, datent de cette même année 1771.

Je n'avois encore connu d'Allemands d'une certaine qualité, excepté Mr d'Edelsheim, lorsqu'il vint à Turin en sortant de la Bastille de Paris en 1761 (a). Dans l'année dont je parle, Mr de Chambrier, qui continuoit ses études à l'académie des nobles à Turin, voulut lire avec moi mon histoire des Révolutions d'Italie. En quittant Turin pour voyager en Italie, il me conduisit à Casal, où je devois trouver mon ami De-Giovanni, pour aller ensuite à Milan lors du mariage de l'archiduc Ferdinand. Je connus à cette occasion Mr de Thummel qui avoit déjà donné le joli petit roman de *Guillemine*. Je rencontrai plusieurs autres Allemands chez le comte de Firmian, à qui Mr l'abbé Vecchi nous présenta, le chanoine De-Giovanni & moi. Ce ministre

(a) V. l'*Histoire de la guerre de sept ans*, dans le Tome IV des Oeuvres posthumes de Frédéric II.

nistre dont la mémoire vivra long-temps dans toute la Lombardie autrichienne, par la protection qu'il accorda aux savans & aux artistes, fut le premier à m'apprendre que mon histoire d'Italie s'imprimoit à Leipzig traduite en allemand.

Le troisième & dernier volume de cette histoire (édit. in-4^o) qui m'a fait plus d'honneur que les deux précédens auprès des philosophes & des politiques, m'attira les persécutions de quelques théologiens. Un d'eux, nommé Rayneri, eut l'habileté de tirer de deux seules pages dix-sept propositions, qu'il qualifioit d'erronées, mal-sonnantes, approchant de l'hérésie, & scandaleuses, & fit toutes les démarches possibles pour faire mettre à l'index mon histoire, ou du moins le dernier volume. Mais j'avois des amis parmi les principaux chefs des congrégations de Rome, où l'on savoit d'ailleurs que cet ouvrage avoit été fait sous la protection du roi de Sardaigne, infiniment respecté; & le comte de Rivera, ministre de notre cour auprès du saint siège, m'affectionnoit beaucoup & me protégeoit. Les censures qu'on fit courir manuscrites clandestinement, & dont je n'eus copie que fort tard & hors de Turin, m'engagèrent à compo-

fer, au lieu d'une simple apologie, un autre ouvrage en bonne forme, dans lequel je détaillais & j'appuyais par des autorités & des exemples sans réplique, ce que je n'avois fait que toucher dans quelques pages de mon histoire. J'intitulai ce livre: *de l'Emploi des hommes, (dell'Impiego delle persone)*. Je crus devoir en faire part au roi Charles Émanuel; ce traité n'étant qu'un exposé plus étendu de ce que le roi lui-même avoit jugé à propos que j'insérassé dans les derniers chapitres du troisième volume des Révolutions d'Italie. J'ose à peine dire de quelle manière il approuva le plan & surtout l'objet de ce traité. M'ayant un jour entendu lire le précis des chapitres, dont quelques-uns regardoient l'éducation publique, il m'ordonna de les communiquer en gros au grand chancelier. "Vous savez, me dit-il, qu'on travaille à de nouveaux réglemens pour les écoles & les universités; il ne faudroit pas que dans votre livre vous dissiez des choses contraires à ce que nous allons ordonner. Mais il suffit, ajouta-t-il une seconde fois, que vous donniez au grand chancelier une idée en gros des chapitres qui concernent les écoles publiques. Pour le reste il n'est pas nécessaire

que vous le lui communiquiez". J'obéis à ses ordres; mais je ne pus pourtant me dispenser de dire au grand chancelier que les articles que j'avois l'honneur de lui lire faisoient partie d'un ouvrage qui contenoit des réflexions sur l'économie politique. Le grand chancelier étoit ce même comte Caissotti qui avoit été quarante ans premier président du sénat, & régent du magistrat qui a la direction générale des études, dont il continuoit encore à être le chef suprême comme grand chancelier. Après que je lui eus lu les articles touchant les écoles, il me dit: "Laissez à nous autres réformateurs (a) ces pédanteries," & traitez votre sujet en grand & en politique". Peut-être ce vieux magistrat ne me fit-il ce compliment que pour ne point entrer dans des discussions, & pour m'empêcher en attendant d'établir des maximes contraires aux siennes. Je me conformai cependant en partie à son avis, & je retranchai beaucoup de ce que j'avois dit sur l'instruction scolastique. Ayant retouché & achevé

(a) On appelle *réformateurs* en Piémont, comme dans l'état de Venise, les membres d'une députation permanente qui préside aux études publiques. Le corps de cette députation s'appelle *le magistrat de la réforme*.

à peu près mon ouvrage, & voyant que le père inquisiteur jacobin s'obstinoit à me refuser l'approbation, je l'envoyai au comte de Rivera, pour en avoir son sentiment. Je le priai en même temps d'en parler à Mr le cardinal Antonelli, qui étoit alors assesseur du saint office. Le comte de Rivera trouva mon livre bon & utile; & en parla à Mr Antonelli, qui en écrivit au vicaire du saint office de Turin. Mais ce bon dominicain, qui craignoit quelques théologiens turinois, plus fiers inquisiteurs que lui-même, chercha à justifier son refus auprès de ses supérieurs de Rome.

L'histoire de l'ordre royal de St Maurice & de St Lazare, qui avoit dormi neuf ans, s'étoit réveillée. Le secrétaire qui avoit succédé au chevalier Ferraris, entra dans les vues de celui-ci. Le chevalier Morozzo devenu ministre d'état, & toujours grand conservateur de l'ordre, y entra aussi, après que je lui en eus parlé, & m'indiqua de grandes liasses de lettres qui se trouvoient dans les archives de l'ordre. C'étoient les dépêches des ambassadeurs auprès du saint siège & d'autres cours, qui m'auroient fourni ce qu'il falloit pour mon entreprise. J'eus la permission

d'en faire des extraits; & je connus alors combien les histoires ordinaires des négociations sont fausses ou superficielles, & combien elles doivent devenir volumineuses, lorsqu'on puise dans les dépêches des ministres. Je trouvai d'abord que c'étoit à Nice que le couvent principal des chevaliers de St Maurice & de St Lazare devoit être établi, par la même raison à peu près que l'ordre de saint Étienne de Toscane a son couvent principal à Pise. J'appris qu'un abbé Nicard, nommé Gioffredo, avoit eu dessein d'écrire l'histoire de l'ordre, & que les manuscrits de ce savant abbé, qui avoit été précepteur de Victor Amédée, premier roi de Sardaigne, devoient se trouver chez ses héritiers. Je crus qu'il étoit de toute nécessité de faire un voyage à Nice, où d'ailleurs le feu roi & le comte Bogin son favori souhaitoient que je visse le nouveau port que l'on construisoit. J'eus la permission de passer par Gènes pour accompagner mon frère cadet, qui alloit à Livourne, & de là à Rome. Nous passâmes par Alexandrie, qui est à moitié chemin de Turin à Gènes. Il est impossible qu'en Allemagne ceux qui n'ont pas voyagé se fassent une idée des villes de la Lom-

bardie, & surtout de celles de la Lombardie favoyarde, où des gens de lettres de profession, des ecclésiastiques, des militaires tant nationaux qu'étrangers, la noblesse patricienne, le beau sexe, & le monachisme même, lorsqu'il est un peu instruit, forment des sociétés extrêmement intéressantes. Il ne manqueroit à Alexandrie, pour être une ville plus importante encore pour la belle littérature que ne l'est Leipzig, que d'y introduire le commerce de librairie dans les grandes foires qui s'y font deux fois par an.

A Gènes je ne trouvai plus en vie ni Mr Gualdi que j'avois connu à Turin, ni Mr Richieri, tous deux bons poètes. Mais j'y connus quelques sénateurs hommes d'esprit, auteurs, poètes, & philosophes. Je vis cette ville superbe avec d'autres yeux & d'une autre manière que je ne l'avois vue en 1754. Mr le marquis de Cravanzana, ministre de Sardaigne, occupoit l'hôtel du duc Doria Turin, un des plus magnifiques qui soient dans la rue Balbi, qui est une véritable galerie de beaux palais. Je vous dis ceci, Monsieur, pour que vous m'excusiez si lorsque je parle des palais de Berlin je me permets d'en relever les défauts. Quand même je

n'aurois jamais vu Rome & Florence, où règne la grande & solide architecture; quand je n'aurois pas vécu vingt-cinq ans à Turin, où l'art a fait des prodiges pour pratiquer des habitations fort commodes sur des emplacements très-resserrés, la seule ville de Gènes me feroit observer que sous les deux derniers régnes la manière de bâtir, assez belle pour l'apparence extérieure, a été très-absurde dans des parties essentielles.

J'allois de Gènes à Nice par mer, quelque envie que j'eusse de voir Oneglia & Final, & de revoir Savone. Les recommandations de Mr le comte Lascaris, ministre d'état, aujourd'hui grand chambellan, Niçard de naissance, & marié avec une dame Niçarde; celles du comte Bogin, alors plus que jamais favori, & qui depuis deux ans me témoignoit de la bienveillance; les lettres du chevalier Chiavarina, secrétaire du cabinet, & plusieurs connoissances particulières que j'avois dans le pays, me procurèrent, dans cette contrée intéressante, des agrémens sans nombre, & le moyen d'acquérir des livres rares & quelques manuscrits. Mais à la satisfaction que j'éprouvai dans le voyage de Gènes & dans le séjour que je fis à Nice, suc-

cédèrent le chagrin & le trouble aussitôt que je fus de retour en Piémont. Les nouvelles constitutions venoient d'être publiées le même été. Dans ce code, qui est au reste le meilleur qui ait encore paru en Europe avec sanction, on avoit inséré deux articles capables de nous replonger dans l'ignorance où la politique des jésuites nous avoit laissés, si l'activité de la nation & le bon esprit de nos rois & de quelques-uns de leurs ministres n'eussent réparé le mal que les auteurs de ces réglemens nous ont fait. Mais pour le moment j'en ressentis les tristes effets. Un de ces articles portoit qu'aucun auteur ne pourroit rien imprimer dans les pays étrangers sans la permission des censeurs, & n'expliquoit pourtant pas de quels censeurs on devoit demander la permission. L'autre obligeoit les professeurs à obtenir encore une approbation particulière des réformateurs, avant celle des trois autres censeurs déjà établis. Je ne fais comment ces deux lois sont échappées à la clairvoyance de Charles Émanuel très-sage & assez tolérant. J'appris en même temps que la cabale théologique de mes adversaires avoit fait grand chemin pendant mon absence; & c'est proprement de cette année

1772 que datent les tribulations dont le grand Frédéric parle dans une de ses lettres à Mr d'Alembert. L'honneur que m'a fait ce grand roi d'attribuer ces tribulations à *quelques phrases raisonnables & modestes*, mérite bien que je m'arrête un peu là-dessus. Dans le sixième chapitre du vingt-deuxième livre des *Révolutions d'Italie* j'avois fait quelques réflexions sur la multiplicité des ordres religieux; ensuite dans les deux derniers chapitres du vingt-quatrième livre j'en avois dit un peu davantage. Car en traçant le tableau de l'état d'Italie à l'époque de la paix d'Utrecht, je le comparois à l'état dans lequel elle avoit été dans d'autres temps, & je cherchois pourquoi elle n'est pas aussi peuplée & aussi riche qu'elle devoit l'être. J'en remarquois plusieurs causes de différens genres; le système général de l'éducation; la manière de vivre des nobles; la quantité excessive de la vaille oisive & corrompue; l'augmentation des troupes; la facilité de subsister que trouvent les mendiants sans travailler; le peu de ressources qu'ont les habitans de la campagne. Je ne dissimulois pas le nombre excessif des prêtres & des moines, tous célibataires par institut, &

en grande partie désœuvrés. Je cherchois les moyens de donner des occupations réellement & incontestablement utiles à toutes ces différentes classes de citoyens, & de les rendre heureuses autant qu'elles peuvent l'espérer dans leur condition. Cela faisoit le sujet du livre sur *l'emploi des hommes*, que j'avois présenté à la révision du père inquisiteur. Ce moine sot & imbécille le communiqua au théologien Rayneri, qui étoit aussi consulteur du saint office. Cet homme, qui avoit tant crié contre le troisième volume des Révolutions d'Italie, s'éleva encore plus furieusement contre ce dernier ouvrage. Il est vrai qu'en détaillant ce que je n'avois presque fait que toucher dans mon histoire, je faisois voir clairement l'absurdité de la censure qu'il avoit fait circuler contre moi. Il souffla plus encore qu'auparavant le cardinal des Lances dont il étoit *auditeur*. (Ce nom signifie dans le style de la cour de Rome le premier commis, ou le conseiller d'un cardinal ou d'un prélat en place.) Le cardinal des Lances est ce même seigneur qui racontoit encore dans ses vieux jours qu'ayant été à Berlin en 1730, dans une occasion critique, il avoit été pris pour le prince de Prusse,

(Frédéric II,) avec lequel par sa taille, son âge & sa figure, il pouvoit alors avoir quelque ressemblance. Il s'appeloit dans ce temps-là marquis de Vineuf. Il fut ensuite moine à Paris, je ne fais si à sainte Geneviève ou à saint Victor. Il en sortit, & devint ecclésiastique séculier à Turin, docteur en théologie, abbé commandataire & cardinal. Il avoit non seulement de la naissance & de la fortune, mais de l'esprit & de l'instruction; & quoi qu'en dissent des personnes qui ne l'aimoient pas, ses mœurs étoient dans l'essentiel irréprochables. Mais il étoit inquiet, ambitieux, impatient. Se tourmentant toujours pour faire les choses en règle, il ne fit jamais rien d'utile à l'état, à l'église, à la littérature, si ce n'est d'avoir contribué à faire nommer cardinal le savant père Gerdil. Son auditeur Rayneri, qui n'avoit pas l'esprit ni l'instruction de son maître, mais qui en adopta ou feignit d'en adopter tous les principes, ne m'avoit jamais pardonné d'avoir fait un livre sur l'étude de la théologie. Ce livre avoit eu plus de succès qu'une traduction latine qu'il avoit faite d'un ouvrage françois de l'abbé d'Argonnes, en partie sur le même sujet; traduction qu'aucun auteur,

excepté moi, n'a peut-être jamais louée ni citée; mais apparemment il fut plus fâché de ce que les autres disoient, de mon livre, que flatté de ce que je disois du sien. Il craignoit surtout qu'on ne m'agrégeât au collège de théologie qu'il prétendoit gouverner.

Le comte de Bogin me conseilla d'aller trouver Mr le cardinal à son abbaye de St Balegne. J'y allai, il me reçut, m'écouta avec son impatience ordinaire, & finit par me dire qu'il n'avoit rien à faire avec moi; que ce que faisoit le théologien Rayneri, il ne le faisoit pas comme son auditeur, mais comme chef du collège de théologie. Je crus devoir encore m'adresser au roi; & je fus plus assuré que jamais que mes ennemis n'avoient rien gagné auprès de lui. Mais cet excellent roi touchoit à sa fin; je l'avois vu malade, en robe de chambre, lorsque je partis pour Nice, & je ne le trouvai pas mieux à mon retour. Je me serois fait un scrupule de l'importuner, de lui faire des remontrances sur le tort que nous faisoient, & à moi en particulier, les nouveaux réglemens. Victor Amédée, qui règne aujourd'hui, monta sur le trône quelques mois après. Je n'ignorois pas

que le cardinal des Lances & quelques autres de mes ennemis avoient tâché de le prévenir contre le troisième volume de mes *Révolutions*, & contre l'ouvrage sur *l'emploi des hommes*. Heureusement le nouveau roi, avec toutes les qualités essentielles de Charles Émanuel, soit politiques, soit militaires, avoit encore un goût plus décidé pour les lettres, & déconcerta bientôt la cabale des pédans qui cherchoient à traverser tout ce qui se faisoit hors de leur cercle. J'eus l'honneur d'être le premier à prononcer son éloge le jour anniversaire de sa naissance, quatre mois après son avènement au trône. L'assemblée fut ce jour-là des plus choisies & des plus brillantes qu'on eût jamais vues dans la grande salle de l'université (^a). Jamais éloge ne fut écouté avec plus d'intérêt, quoiqu'il ait duré une heure & demie, & que la chaleur fût extrême. C'étoit l'histoire d'un prince dont l'éducation & la vie privée de quarante-cinq ans étoient le modèle qu'on proposoit à toutes les personnes de son rang, & qui parvenu au trône ne démentit en rien la haute opinion qu'on

(a) *Panegirico primo alla Maestà di Vittorio Amedeo III.* Torino 1773. in-4°; & in-8° avec des notes.

avoit de lui. Ce discours me mit aussi dans les bonnes grâces du grand chancelier, à qui je le lus avant que de le prononcer publiquement. La sensibilité extrême que ce magistrat presque octogénaire me montra à un endroit où sa personne se trouvoit intéressée, me fit tant de plaisir, que j'oubliai depuis-lors les traverses qu'il m'avoit fait essuyer en d'autres occasions. Mr le comte Lanfranchi, président de l'université, me fit avoir pour ce discours que je fis imprimer, une récompense honnête, qui me donna les moyens de faire un voyage aussi nécessaire que les précédens pour mes projets historiques. J'avois bien vu les Alpes maritimes, en allant deux fois à Gènes par deux différens chemins, & en revenant de Nice par le col de Tende; je n'avois encore vu que de loin les Alpes *cottiennes* qui séparent le Piémont du Dauphiné & de la Savoie. En 1766 j'avois été jusqu'au pied du Mont-Cenis, accompagnant Mr de la Grange, lorsqu'il partit pour venir à Berlin; & j'avois fait une course dans un autre temps jusqu'à la ville d'Aoste au pied du grand & du petit St Bernard, qu'on croit être les Alpes *graies*. Je souhaitois de voir la Maurienne & la Savoie,

desquelles la maison de nos souverains a pris le nom, & quelque partie de la France qui confinent avec elles. L'occasion de faire ce tour se présentoit à propos à la fin des leçons de l'année 1774. Un bénédictin que j'avois connu à Milan, étoit alors à Turin, & il devoit aller à Paris. C'étoit un père Visconti, milanois, qui après avoir été officier & marié s'étoit fait moine. Il étoit un des meilleurs sujets de sa congrégation, & bibliothécaire du riche couvent de St Benoît près de Mantoue. Il alloit en France pour connoître les bénédictins de St Maure & de Vannes. La connoissance de ce respectable religieux, nos longs entretiens en route, & la rencontre de quelques autres moines qui avoient quitté leurs couvens par des motifs bien différens que n'étoient ceux qui conduisoient en France le père Visconti, me confirmèrent également dans mes idées concernant l'emploi des religieux. Une visite que nous fîmes à Mr de Montauzet; archevêque de Lyon, à sa maison de campagne, me fit manquer celle que je voulois faire à Mr de la Lande qui étoit alors à Lyon: je l'ai toujours regrettée, & je la regrette plus que jamais. Le père Visconti prit la route

de Paris deux jours après, & moi celle de Genève avec un lieutenant colonel corse, & deux procureurs de l'abbaye de S. F. qui ne voya-geoient point, à ce que j'appris, pour chercher des livres.

Je ne vis pas à Genève beaucoup de savans: Ils étoient la plupart à la campagne. Mais Mr Déodati bibliothécaire, & Mr le pasteur Sarafin, que j'eus le plaisir de trouver en ville; & d'apprendre à connoître, me firent juger de leurs collègues fort avantageusement. J'assistai un dimanche à deux sermons qui me plurent beaucoup. Ce n'étoient pourtant que des ministres de village du pays de Vaux qui prêchèrent ce jour-là, & à ce qu'on m'assura, les derniers de tous ceux qu'on entendoit avec plaisir. Cela m'a fait juger dernièrement que notre confrère Ancillon a très-bien pensé d'envoyer son fils à Genève; & je ne puis que vous louer, vous & Mr Mérian, de le lui avoir conseillé.

Je fis encore deux fois deux ou trois discours à l'université (^a), dont quelques-uns ont été

(a) *Panegirico secondo alla Maestà di Vittorio Amedeo III, Re di Sardegna.* 1775. in-4°, & in-8°, avec des notes.

été imprimés (^a), & j'achevai un traité, que j'intitulai *Biblioepa*, ou *l'art de faire des livres*. C'étoit une espèce de cours de belles lettres, en trois parties, à l'usage de mes élèves, la plupart destinés à être professeurs, & même auteurs. Je tâchois, autant qu'il dépendoit de moi, de réformer la coutume absurde & barbare de dicter les traités élémentaires, en y substituant des livres imprimés. Mr Ulrich, professeur à l'université de Jéna, a traduit cet ouvrage en allemand.

Je roulois dans ma tête alors quelques ouvrages poétiques, & un roman de nouvelle espèce; j'avois même commencé celui-ci, qui devoit avoir pour titre *la nouvelle Grèce, histoire prophétique*, & que je divisois en trois parties. 1°. Je faisois conquérir ce pays par une armée composée de différentes troupes; 2°. je le partageois ensuite en plusieurs états & sous diverses formes de gouvernement; 3°. je faisois voyager dans ce pays des étrangers quelques siècles après la conquête & le partage. Je communiquai le dessein de ce roman à Lessing, & à Sulzer, lorsqu'ils passèrent à Turin. Mr Sulzer me fit quel-

(b) *Biblioepa o l'arte di compor libri.* Torino 1776. in-8°.

que difficulté sur le chef que je donnois à mon armée combinée en forme de croisade; mais Lessing, plus politique & plus prussien que je ne l'étois alors, me dit avec beaucoup de vivacité: "Au nom de Dieu ne touchez pas à mes „Turcs". Je sentis bien ce qu'il vouloit dire. Depuis-lors je n'ai plus touché à ce roman, & j'en ai même égaré ce que j'en avois composé. Je ne fais pas non plus où pourroit se trouver ce que j'avois fait sur l'institution de l'ordre de St Maurice & de sa réunion avec celui de St Lazare. Cette histoire auroit été plus intéressante que le simple titre ne l'annonce. Elle se lioit avec celles des chevaliers de St Jean de Jérusalem ou de Malte, & de l'ordre de St Étienne de Toscane, fondé presque dans le même temps, & avec l'institution de l'ordre du saint Esprit en France, auquel donna lieu le renouvellement de celui de St Maurice & de St Lazare. L'histoire des pontificats de Pie IV & de Grégoire XIII entroit pour beaucoup dans mon plan; mais le chevalier Chiavarina, secrétaire de l'ordre, s'étoit chargé de beaucoup plus de besogne qu'il n'en pouvoit soutenir dans les premières années du nouveau règne, & ne fon-

geoit plus guère à l'ordre de St Maurice, & bien moins à des affaires de littérature. Lorsque le secrétariat passa en de meilleures mains, je me trouvois déjà engagé dans un autre ouvrage, sans doute plus intéressant & plus riche.

Les voyages que j'avois faits en Montferrat, à Aoste, à Nice, & dernièrement en Savoie, m'avoient mis en état d'écrire sur l'histoire de nos souverains quelque chose de moins superficiel que ce qu'on avoit fait jusqu'alors; & le succès de mon histoire d'Italie me faisoit espérer que ce que je donnerois feroit mieux reçu que ne l'avoient été quelques autres ouvrages sur le même sujet. Le roi agréa fort mon projet; & je me hâtai de l'exécuter. Je finissois à la mort du roi Charles Émanuel III. Je m'avisai en même temps d'ajouter des annotations aux panégyriques de sa majesté régnante, que j'avois imprimées pour qu'elles servissent dans la suite à continuer l'histoire. Un premier commis de bureau, que je n'avois pas eu le courage de nommer dans ces annotations, quelque crédit qu'il eût dans ce temps-là, devint le plus terrible de mes ennemis. Ce malheureux commis fut, quelques mois après, convaincu de détestables

machinations, & condamné à finir ses jours dans un cachot. Mais il me fallut plus de dix ans pour réparer le mal qu'il me fit alors. Le travail & le chagrin altérèrent ma santé; on me conseilla de voyager. Le remède me convenoit par plusieurs raisons. Un prince des plus instruits qui soient à Rome, me sollicitoit depuis long-temps d'aller voir sa bibliothèque & ses archives. Je souhaitois de retoucher mon histoire du Piémont sous les yeux du comte de Rivera qui avoit le manuscrit entre ses mains, & qui s'en occupoit beaucoup. Je voulois outre cela conférer avec ce même ministre & quelques prélats de ma connoissance au sujet de mon traité de *l'emploi des hommes*, qui me tenoit toujours au cœur. Je croyois cet ouvrage utile: & pour qu'il fit l'effet que je me propoisois, il falloit qu'il parût avec des approbations ecclésiastiques, que l'inquisiteur de Turin, intimidé par le théologien Rayneri, me refusoit obstinément. J'avois déjà pensé d'en changer le titre, & d'en étendre le plan; je voulois ajouter aux considérations sur *l'emploi des hommes*, des réflexions sur *l'usage des choses*, comme une seconde base de la prospérité publique & particulière. Je

partis aussitôt que le cours de leçons de l'année 1777 fut fini, & que j'eus prononcé à l'université le troisième panégyrique de sa majesté, le jour anniversaire de sa naissance, le 26 de Juin. Le roi non seulement m'accorda son agrément; mais à peine fus-je à Bologne qu'il me fit tenir des secours, pour que je pusse faire plus commodément mon voyage. Je passai le mois de Juillet en Romagne avec mon frère, supérieur d'un couvent à Forli. Je vis quelques villes qu'en 1763 je n'avois fait que traverser, sans presque mettre pied à terre. Je fus voir Ravenne, où je n'avois pas même passé, & j'allai en Toscane au commencement d'Août. Je m'arrêtai quatre à cinq semaines à Florence, sans presque me souvenir que j'avois dans mon porte-feuille quelques cahiers sur *l'emploi des hommes*. J'en parlai, je ne fais à quel propos, à Monsieur l'abbé Galluzzi mon ancien ami, & à Mr le prévôt Fossi; & je leur fis voir ces cahiers sans autre idée que d'entendre ce qu'ils en pensoient. Ils me conseillèrent de les leur laisser ou de les donner à Mr Cambiagi, libraire & imprimeur du grand duc, qui m'auroit donné en échange des livres de son magasin. Je ne

faurois absolument dire si j'oubliai dans ce moment qu'il y avoit en Piémont une loi qui défendoit de rien faire imprimer dans les pays étrangers sans la *permission des censeurs*; ou si je pensai que les lois prohibitives devant toujours être prises dans le sens le moins odieux, *Odia sunt restringenda*, cette loi ne m'ôtoit pas la liberté de prêter, de donner, & même de vendre mes manuscrits ou de les échanger contre des livres imprimés. Quant à l'autre règlement qui défendoit aux professeurs de rien imprimer sans le consentement du magistrat qui préside à l'université, je pouvois facilement me persuader qu'en n'exprimant point ma qualité de professeur, en ne mettant pas même mon nom à la tête de l'ouvrage, & en changeant outre cela le titre; comme je l'avois fait, j'étois assez à l'abri de tout reproche. Ce que je fais très-positivement, c'est que je me fis donner parole qu'on le feroit passer à la censure tant ecclésiastique que politique. Car en Toscane, comme dans quelques autres provinces d'Italie, où l'inquisition existe encore, le gouvernement laisse souvent imprimer des livres sans les approbations ordinaires; & on y met alors une fausse

date. Mais cela ne faisoit point mon affaire. Je laissai ces cahiers qui ne contenoient qu'à peu près la moitié du premier ouvrage, & le quart de tout ce qu'il auroit compris suivant mon dernier dessein. Je ne mis que des titres particuliers à chaque discours, & je pris du temps pour me décider sur le titre général. Le premier de ces discours porte dans l'imprimé ce titre : *Ragionamento I dell' Educazione letteraria e civile*. Je partis pour Sienne, & de là pour Rome. Tant en Romagne qu'en Toscane, & de même lorsque je fus à Rome, je m'attachois beaucoup à rechercher des livres italiens, tant anciens que modernes, pour ma *bibliothèque choisie d'auteurs & de traducteurs italiens*; ouvrage qui m'occupoit depuis deux ans, & qui tenoit à la première partie de ma Bibliopée, où j'avois traité de la manière & des moyens de se former le style. Mais je ne laissai pas d'observer attentivement toute sorte d'établissmens civils & littéraires, dans la vue d'augmenter & de perfectionner mon traité sur les fondemens de l'économie politique. Cet ouvrage occupoit plus que jamais mon esprit, depuis que j'en avois laissé quelques cahiers à Florence.

Je ne pourrois vous parler sans vanité ni des audiences que j'eus du pape, ni des personnes que j'ai le plus vues à Rome. Car c'étoient en effet des cardinaux & des prélats, des princes & des princesses, tous aussi illustres par leur naissance, qu'estimables par leur caractère & leurs connoissances. Je ne laissai pourtant pas de voir un grand nombre de gens de lettres de ma sphère; & je fus particulièrement charmé de la connoissance que je fis de l'abbé Marini, archiviste du Vatican, du père Audifredi, niçard, bibliothécaire de la Minerva, homme prodigieusement savant, & très-propre surtout pour être à la tête d'une grande bibliothèque. Je connus l'abbé Seraffi dont les ouvrages m'ont été d'un grand secours pour ma bibliothèque italienne. J'eus le plaisir de revoir deux littérateurs également fameux, le père Mammacchi dominicain, & le père Zaccaria ex-jésuite, que j'avois connus autrefois, tous les deux auteurs d'une quantité d'ouvrages érudits. Je me rencontrai quelquefois avec l'abbé Amaduzzi, qui fait à Rome à peu près ce que Mr Biefter fait à Berlin, de petits ouvrages bien écrits qui intéressent pour le moment. Presque dans tous les couvens je

trouvai des savans aussi profonds que sensés & raisonnables. Je visitai plus d'une fois un très-bon établissement, partie politique & partie littéraire, sous le nom d'*académie ecclésiastique*, qui n'existoit pas sous les papes Rezzonico & Ganganelli, & que le pape régnant a parfaitement rétabli.

Un père Landini de l'ordre de St Augustin, appelé par son titre Monsignor Sacrista, que je voyois chez le maître du sacré palais, Ricchini, après m'avoir fait beaucoup de complimens sur mon histoire des Révolutions d'Italie, me fit des remarques grammaticales sur quelques expressions. Dans la bouche d'un vénérable vieillard dont l'office étoit de distribuer des reliques, & d'expédier les certificats de leur authenticité, ces remarques me surprirent. Mr Ricchini, après que son confrère & son voisin se fut retiré, car ils logent l'un à côté de l'autre dans le palais du pape, me dit: "Monsignor „Sacrista est Florentin, & puriste minutieux". Ces remarques portoient à la vérité sur des minuties; j'ai pourtant profité de quelques-unes dans la suite.

Cependant il m'étoit survenu divers contre-temps qui me firent manquer le but principal de mon voyage. Le ministre des affaires étrangères qui m'avoit donné des lettres de recommandation, quitta le ministère quelques semaines après mon départ, & fut remplacé par un autre, avec lequel je n'avois jamais eu de relation. J'appris à Forlì que des affaires de famille très-sérieuses avoient appelé ailleurs le prince romain qui m'avoit invité chez lui; & quoiqu'il eût laissé ordre de me faire loger & servir dans son hôtel, & de m'ouvrir sa bibliothèque & ses archives, son absence changeoit beaucoup à l'état des choses. Le savant cardinal Antonelli, dont les conseils & la protection m'auroient été fort utiles, n'étoit pas en ville. D'ailleurs le temps des vacances étant passé, le président de l'université sollicitoit mon retour. Mais ce qui me rendoit encore plus impatient de reprendre le chemin de la Toscane, & ensuite du Piémont, malgré les charmes qu'a le séjour de Rome pour un homme de lettres, c'étoit surtout le manuscrit que j'avois laissé à Florence.

Il n'y avoit pas huit jours que j'étois arrivé à Rome, lorsque Mr Galluzzi me fit savoir que

cet ouvrage avoit été approuvé sans difficulté par le père inquisiteur, & par Mr le chevalier Seratti, conseiller intime du grand duc, & censeur royal, qui l'avoit livré à l'imprimeur, & qu'on n'attendoit que le titre & la préface, & mes ordres pour en achever l'impression. Ce fut alors que je sentis des scrupules d'avoir abandonné ce manuscrit au libraire. Je répondis que mon séjour ne seroit pas long à Rome, & que je me réservoïs de régler le tout en repassant par Florence.

Le saint père, dans les deux longues & très-gracieuses audiences qu'il m'accorda, me parla beaucoup du cardinal des Lances. Je ne jugeai pas à propos d'entrer en aucun détail sur les sujets que j'avois de me plaindre de ce cardinal. Tout au contraire, je me résolus de faire de nouvelles tentatives, afin de me raccommoder avec lui aussitôt que je serois à Turin; d'autant plus que sa sainteté eut la bonté de me dire qu'elle étoit en correspondance régulière avec ce cardinal; qu'elle vouloit lui parler de moi à la première occasion, & le faire de manière que sa recommandation me fût de quelque utilité auprès du roi notre souverain.

Tandis que je me disposois pour partir à la fin de Novembre, un domestique romain que j'avois pris à Forli, me vola quelques centaines d'écus, & s'enfuit. Je ne voulois point me déranger, ni abuser de la complaisance de ceux qui m'offroient leurs bourses, ni de la bonté du cardinal Gerdil, qui m'ouvrit la sienne avec tant de générosité & de cordialité, que je changeai presque en tendresse l'estime & la vénération que j'avois pour ce digne prélat. Pour que le voyage me fût moins coûteux, je m'associai avec un chevalier de Malte qui retournoit en Lombardie; & dès-lors je ne fus plus le maître de régler ma route selon que les circonstances l'auroient demandé. Je ne m'arrêtai à Florence qu'autant d'heures qu'il m'en fallut pour parler au libraire Cambiagi, & l'engager à suspendre l'édition jusqu'à ce que je fusse à Turin, & que je l'instruisse de mes intentions. Le libraire dépendant de Monsieur l'abbé Galluzzi, qui étoit déjà dans les affaires, & du prévôt Fossi, préfet de la grande bibliothèque, qu'on nomme *Magliabecchiana*, je n'eus pas de difficulté à obtenir ce que je voulois. D'ailleurs Monsieur Cambiagi, qui est un fort honnête homme, s'y prêta de

bonne grâce. Je pris avec moi un exemplaire des feuilles imprimées & les épreuves de celles qui étoient encore sous presse. Je désirois très-vivement de rencontrer Mr le comte Graneri, qui alloit à Rome remplacer le comte Rivera, & qui conduisoit avec lui le chanoine De-Giovanni mon ancien & intime ami. J'espérois de les trouver encore à Bologne. Je les rencontrai à dix heures du soir dans le plus triste endroit de l'Apennin, qui s'appelle précisément *Pietra Mala*, & dans la nuit la plus orageuse que j'eusse encore essuyée dans mes voyages. J'eus à peine le temps de les saluer, bien loin de pouvoir prévenir l'un ou l'autre au sujet du manuscrit dont je venois d'arrêter l'impression. Ce contre-temps me fut encore plus fatal, comme vous allez l'entendre, & j'eus bien à regretter de ne les avoir pas attendus à Rome ou à Florence, ou de n'être pas arrivé un jour plutôt à Bologne. Si j'avois continué incessamment ma route jusqu'à Turin, il ne seroit rien arrivé de fâcheux. Mais j'avois promis à plusieurs personnes, en passant à Bologne quatre mois auparavant, que je m'y-arrêteroïs à mon retour. Je voulois tenir parole, d'autant plus que le car-

dinal Boncompagni, que je n'avois pas trouvé en ville au mois de Juillet, y étoit alors rentré. J'y trouvai ce très-illustre personnage, cardinal à trente ans, légat, c'est-à-dire lieutenant du pape dans sa propre patrie, ville riche & florissante, qui porte depuis plusieurs siècles le surnom de *docte*, *Bologna la dotta*, parlant littérature & histoire avec des moines érudits; lisant Homère avec Mr Zanotti octogénaire; faisant de la géométrie sublime avec Mr Cantarzani; approfondissant avec d'autres savans la science hydraulique pour diriger le cours des eaux dans sa province; adressant au saint père des plans pour le dessèchement des marais pomptins, & des architectes capables de les faire exécuter. Je le trouvai avec cela très-aimable dans la société & rien moins que tyran ou pédant. Je voulois connoître à Modène le célèbre Tiraboschi, & un comte Paradisi, professeur d'économie politique, le seul de ce genre, ou certainement le plus profond qui fût alors en Italie. Je devois aussi m'arrêter à Parme. Il y a dans cette ville non seulement beaucoup de professeurs habiles, mais des seigneurs, tous très-instruits, & auteurs estimés, entr'autres Mr le comte de la Torre

Rezzonico, dont le nom vous est connu depuis long-temps, & que vous avez vu à Berlin l'année dernière. Le duc régnant m'a même surpris par ses connoissances, & par un bon sens que le public prévenu contre sa dévotion lui refuse. L'abbé Derosi, aussi connu en Allemagne qu'il l'est en Italie par son érudition étonnante dans les langues orientales, & Mr Bodoni, le premier imprimeur de l'Europe, & le plus honnête homme du monde, tous deux mes compatriotes & anciens amis, auroient suffi seuls pour m'arrêter des mois entiers dans cette ville, d'ailleurs intéressante à tous égards pour un homme de lettres. Je souhaitois de revoir à Milan le président Carli, le marquis Beccaria, le père Frisi, le comte Verri, le chevalier Pécis, & plusieurs autres savans de ma connoissance; & j'avois annoncé à Mr d'Arignan, évêque de Vercell, que je comptois de lui faire visite à mon retour de Rome. Ce fut de lui que j'eus le premier avis de l'orage qui s'étoit élevé au sujet de mon ouvrage sur *l'emploi des hommes*, qui avoit été livré à la presse. Mr le comte Graneri, que j'avois rencontré à *Pietra Mala*, ne fut pas plutôt arrivé à Florence qu'un père Bruno Bruni,

piariste, alla le trouver pour lui dire que le libraire Cambiagi imprimoit ce fameux manuscrit qu'on ne m'avoit pas voulu permettre d'imprimer à Turin. Il vous importe peu, Monsieur, de savoir qui étoit ce père Bruno Bruni. Je l'avois vu en allant à Rome à cause de quelques relations qu'il avoit avec un de mes amis de Turin. A mon retour il s'empressa de me revoir, & il me chargea de lettres de recommandation pour différentes personnes de sa connoissance. Ces lettres n'eurent d'autres effets que de retarder de quelques jours de plus ma route vers Turin; & c'étoit peut-être ce qu'il fouhaitoit. Comme on m'avoit averti à Florence que c'étoit un moine intrigant, un espion, un tracassier, dans le sens propre du terme, & que je ne le vis pas deux fois sans le reconnoître pour tel, je n'eus garde de lui parler d'aucune de mes affaires, à l'exception de la bibliothèque italienne, comme étant une chose indifférente. Je ne fais comment il apprit que j'avois livré à Cambiagi mon manuscrit de *l'emploi des hommes*. Il en fit un bruit incroyable auprès de Mr le comte Graneri; & il eut même l'audace de lui dire que si S. E. n'en donnoit point promptement avis au ministre,

ministre, il en écrirait lui-même; peut-être en avoit-il déjà écrit au cardinal des Lances, ou à son auditeur. Mr le comte de Graneri, qui est actuellement ambassadeur en Espagne (^a), est regardé depuis vingt ans comme une des meilleures têtes que les rois de Sardaigne, qui passent en général pour être très-bien servis, aient eues à leur service. Il connoissoit le père Bruno Bruni. Les ministres du grand duc, avec lesquels il s'étoit trouvé quelques mois auparavant à des conférences, ne le lui avoient pas peint avantageusement. Mr le comte de Graneri au reste ne passa jamais pour bigot, & il n'étoit pas homme à se laisser intimider par les criailleries d'un moine. Il n'avoit certainement pas intention de me nuire; il vouloit plutôt me rendre service, en prévenant la délation de ce moine ambitieux & intrigant. Je crois même qu'il chargea mon ami De-Giovanni de faire la lettre. Ni l'un ni l'autre ne se seroient jamais doutés que cette délation dût avoir les suites qu'elle eut. La dépêche étoit né-

(a) Il vient d'être appelé au ministère, en qualité de premier secrétaire d'état pour les affaires internes, à la place de Mr le comte de Corte, aujourd'hui grand chancelier, dont il sera parlé ci-après.

cessairement adressée à Mr le comte de P*** qui étoit entré dans le ministère depuis que j'étois en voyage, & dont je n'avois pas le bonheur d'être connu; tandis qu'il avoit des liaisons étroites avec les chefs de la cabale qui me persécutoit, & qui crut le moment favorable pour me perdre. Ce ministre vit encore, & il est en place. Je souhaite pour le service de mon roi & le bien de ma patrie, qu'il le garde encore long-temps; mais je ne saurois dissimuler qu'une de ses bonnes qualités, qui est d'être expéditif, m'a fait alors un grand tort. Un seul mot qu'il eût dit, *attendons qu'il arrive*, m'auroit épargné bien des maux; & peut-être à son cœur humain quelques regrets. J'étois sur les frontières le jour que sur le rapport de ce ministre la résolution fut prise. (22 Septembre 1777) Je rencontrai en route, sans le savoir, à quelques postes de Turin, le courrier qui portoit les dépêches au gouverneur de Novare, & à l'évêque de Verceil. Ce courrier arriva à Novare le jour après que j'y avois passé, & à Verceil le même jour que j'en étois parti. Si la résolution n'eût pas été prise & publiée avant que j'arrivasse à Turin, rien ne m'auroit été plus facile

que de me justifier. Mais les ordres souverains une fois émanés ne se rétractent pas facilement. A peine sut-on que j'étois arrivé à Turin qu'une lettre du président de l'université m'ordonna de me rendre à Verceil, & d'entendre de Monseigneur l'évêque la volonté du roi. L'ordre que la cabale théologique avoit arraché de sa majesté, portoit non seulement que l'ouvrage seroit supprimé, & que l'impression en seroit payée sur mes appointemens, mais que je serois relégué pour six mois dans un séminaire. La rigueur de cet ordre fut mitigée par le choix qu'on laissa à Mr le comte Lanfranchi, premier président au conseil d'état, & chef du magistrat de la réforme, de destiner Novare ou Verceil pour le lieu de mon exil. Mr le comte Lanfranchi, auprès duquel Mr le comte de la Mothe son parent me rendoit les plus grands services, favoit que Mr d'Arignan étoit de mes amis, & nomma Verceil. Je ne fais ce que je serois devenu à Novare aux ordres de Mr Balbis-Berton. Ce prélat est de la même famille d'où sont sortis les ducs de Crillon. Un nom illustre, & un enthousiasme insensé pour ce qu'il appeloit *saine doctrine*, l'avoit mis en quelque considération

dans le temps que ce parti dominoit, & que le cardinal des Lances en étoit. Devenu évêque, il imitoit celui-ci en tout ce qui pouvoit être contraire à la bonne littérature & à la philosophie. Son fanatisme avoit été la première cause de ce qui m'arrivoit. Une traduction des lettres pastorales & des mandemens d'un évêque de Luçon, que Mr Berton avoit fait imprimer à Milan, avoit porté le grand chancelier Caissotti à insérer dans le nouveau code l'article qui défendoit de rien faire imprimer dans les pays étrangers. Le magistrat de la réforme des études voulut renchérir sur cette loi (a). Il a fait tout le contraire de ce que fit le grand Frédéric pour son académie, & que son successeur a confirmé par une loi expresse. L'évêque Ber-

(a) Si cet article tombe sous les yeux des réformateurs des études en Piémont, nous les prions de réfléchir que le règlement dont il est ci-dessus fait mention, les charge d'une tâche odieuse & salubre, s'ils examinent par eux-mêmes les ouvrages que les professeurs voudroient imprimer, & que cela est absolument superflu, s'ils les font examiner par d'autres. Suivant le système de censure établi depuis long-temps, l'université avoit déjà le droit de viser les ouvrages qu'on imprimoit. Un examen préalable de la part du magistrat de la réforme, ne peut qu'être contraire aux progrès des sciences, que les universités doivent sans doute favoriser & faciliter. Un professeur qui fait une découverte, qui propose quelque nouveauté importante,

son, incapable de sentir que j'étois la victime d'un règlement auquel lui-même avoit donné lieu, auroit interprété, Dieu fait comment, l'ordre de la cour, qui m'envoyoit vivre dans son séminaire. Mr d'Arignan interpréta cet ordre en juriste sensé, en philosophe, en ami, & me traita comme le duc de Bronswic ou le général Moellendorff traiteroient un officier d'honneur prisonnier de guerre. Quoique ville de province depuis plus de trois siècles, Verceil compte encore dans ses murs quantité d'illustres familles, & un chapitre des plus respectables. Quatre des chanoines que je voyois le plus souvent & le plus familièrement, ont été faits évêques peu de temps après. J'y trouvais ce qu'on ne trouveroit pas toujours dans

qui compose un livre intéressant, se trouve par l'observation de cette loi, très-facilement sous la censure d'un rival intéressé à en empêcher la publication. C'est ce qui arriva précisément à l'abbé Denina. Mr le comte Lanfranchi, chef du magistrat de la réforme, consulta le théologien Rayneri, pour savoir si l'on devoit permettre l'impression de l'ouvrage sur *l'Impiego delle persone*. Celui-ci, qui ne s'étoit jamais occupé que de gazettes & d'inquisition, lui qui n'avoit jamais fait qu'une traduction très-inutile d'un livre françois en latin, & quelques mandemens italiens qu'un écolier de rhétorique auroient mieux faits, ne vouloit pas entendre dire que les prêtres & les moines dussent s'employer utilement.

les capitales, des bibliothèques bien fournies, une bonne imprimerie, beaucoup de gens de lettres, dont une partie logeoit, comme moi, au séminaire, où ils étoient professeurs; & nous étions tous convives du recteur abbé Cusani, excellent homme, qui est à présent archevêque d'Oristano. Un des gentilshommes de cette ville, le chevalier Berzet, qui faisoit alors l'avocat par goût & par zèle patriotique, & qui est à présent avocat général à Turin, se trouvoit journellement dans les maisons que je fréquentois le plus, & surtout chez Mr l'abbé Signoris ou del-Signore, aujourd'hui évêque d'Aqui, dont le nom est connu aux savans allemands par l'édition qu'il a donnée des œuvres d'Atton, évêque de Verceil du dixième siècle. Jusqu'aux officiers de cavalerie qui se trouvoient en quartier dans cette ville, pouvoient très-fort intéresser un homme de lettres. Un d'eux étoit Mr le marquis de Paréla, que vous avez peut-être vu ici cinq ans après, & que vous verrez probablement encore dans quelques mois. Car on dit qu'il viendra remplacer Mr le comte Fontana. Enfin si j'avois pu oublier la cause qui me retenoit à Verceil, ç'auroient été les plus

heureux jours que j'eusse encore passés dans ma vie. J'y achevai en peu de mois ma bibliothèque choisie d'auteurs & de traducteurs italiens, pour laquelle j'avois rassemblé dans mon voyage beaucoup de matériaux; & j'en trouvai encore à Verceil.

Mr de Rora, archevêque de Turin, étant mort le même hiver, l'évêque de Verceil fut nommé pour le remplacer. Je me mis incessamment à composer une histoire abrégée de la Hiérarchie ecclésiastique, pour servir de préface à une collection d'ouvrages des saints pères, traduits en bon italien par différens auteurs, que je comptois dédier au nouvel archevêque, & lui présenter à l'occasion de son entrée à Turin. Ce qui me survint m'empêcha d'exécuter mon projet; & l'histoire de la Hiérarchie, encore manuscrite, est à présent entre les mains de notre confrère Mr Teller, qui s'est proposé de la traduire en allemand. J'avois tout lieu d'espérer d'être rétabli, d'autant plus que le pape m'avoit recommandé, & s'intéressoit pour moi. Mais Mr des Lances revint à la charge. Il répondit au saint père, que dans le temps que sa sainteté me recevoit si gracieusement, je fai-

fois imprimer un livre contre l'église; & à ce que j'appris, il présenta une lettre de Mr le cardinal Colonna, qui ne m'étoit pas favorable. Je ne fais ce que cette éminence pouvoit avoir à écrire contre moi. A peine je me souviens de l'avoir vue en fonction dans la chapelle du pape. Il ne paroît guère probable que ce cardinal très-respectable ait été piqué de ce qu'ayant fait visite à plusieurs cardinaux & prélats, je n'avois pas passé à sa porte. Il avoit droit de le prétendre à la vérité; mais je n'avois pas avec lui les relations que j'avois avec les cardinaux Albani, Bernis, Boschi, Rezzonico, Zelada, & avec Messieurs Borgia, Carrara, & Gerdil; & on ne m'avoit point parlé de sa bibliothèque comme de celles des cardinaux Antonelli, Conti, & Maresfchi. Il se pourroit plutôt que Mr le cardinal Colonna, qui passe pour être un peu mystique, ait entendu dire que je projetois de faire employer les moines & les prêtres à des ouvrages d'utilité temporelle, lorsqu'ils n'en ont point d'essentiels à leur état; qu'il ait cru tout aussi bonnement que Mrs des Lances, & de Rora, que j'allois renverser le système ecclésiastique. Le père Bruno Bruni, qui de Florence passa

à Rome, & son confrère Bongiochi, avoient peut-être trouvé le moyen de me mettre mal dans l'esprit de ce respectable prélat, qui étoit leur protecteur. Ces deux piaristes, dont l'un n'étoit pas plus philosophe ni meilleur politique que l'autre, ne connoissoient mon livre que par des rapports vagues. Ils ignoroient sans doute que quand même mes principes auroient été contraires aux pratiques des autres instituts religieux, ils étoient décidément favorables à leur ordre, à celui des barnabites & des somasques, comme jusqu'à un certain point ils auroient été favorables aux jésuites. Quoi qu'il en soit, la lettre de Mr le cardinal Colonna eut l'effet que mes ennemis désiroient; & lorsque j'espérois d'être rappelé à Turin, on me fit dire que je pouvois me retirer dans ma patrie, & y attendre les ordres ultérieurs de S. M. Je passai six mois à Revel dans le sein d'une famille désolée, & dans la plus cruelle inquiétude sur mon sort. Car j'appris en même temps que ma place fut alors donnée à un ancien professeur de rhétorique, ami du théologien Rayneri. Si étant à Rome je regrettai d'avoir laissé mon manuscrit à Florence, l'état où je me voyois réduit

par ce dernier coup, me donnoit lieu de regretter de ne l'avoir pas laissé publier lorsqu'on m'écrivit qu'il étoit sous presse. A Turin même l'on n'avoit d'autre idée de cet ouvrage que celle que quelques adhérens de l'inquisiteur Rayneri en avoient répandue. Si je l'avois fait paroître, on auroit vu que loin de mériter d'être proscrit de la manière qu'il le fut, ce livre auroit dû être favorisé, commandé même par le gouvernement comme un ouvrage de première nécessité. Au moins c'est ce que me dit une des premières personnes de la cour & des plus instruites, lorsqu'elle l'eut lu. Si le livre eût été publié, Pie VI, dont la bonne opinion à mon égard ne pourroit jamais m'être indifférente, auroit vu que je n'avois rien mis dans cet ouvrage de contraire aux propos qu'il me permit de lui tenir, & qu'il parut même approuver dans les audiences qu'il daigna m'accorder. Les cardinaux, les prélats, auroient vu que je ne touchois aucunement à la juridiction ecclésiastique, ni même à la discipline établie. Les moines que certainement je ne saurois haïr, ne fût-ce que parce que j'ai parmi eux un frère que j'aime tendrement & des amis que j'estime,

auroient vu que tout ce que je disois de plus fort, tendoit à les soulager en partie d'un fardeau dont ils se plaignent continuellement, qui est le chœur, pour leur laisser plus de temps pour d'autres occupations évidemment utiles.

Cependant l'évêque de Vercell, transféré à Turin, ne tarda pas à parler pour moi; & dès qu'il eut fait la première ouverture, d'autres amis prirent courage & parlèrent aussi. Je fus rétabli dans la jouissance d'une partie de mes pensions; & on me fit une compensation équitable de ce qui ne pouvoit point m'être rendu. Depuis-lors il ne se passa point d'années que Victor Amédée ne me fît éprouver les effets les plus satisfaisans de sa bonté & de sa bienfaisance. Il prévint même mes demandes, lorsqu'il fut que quelques accidens fâcheux avoient pu me mettre dans le besoin de quelques secours; il sembla chercher les occasions d'augmenter mon bien-être & de m'honorer de titres convenables à mon état & à ma profession. L'amitié que Mr d'Arignan continua toujours de me témoigner, imposa silence à tous mes adversaires, & me fit plus de bien que Mr de Rora ne m'avoit fait de mal. Jamais prélat, sans excepter le cardi-

nal Jérôme de la Rovere, ne fut à Turin plus universellement estimé, révéral, & écouté. La cour, la ville, & tout le Piémont sentirent bientôt la différence qu'il y avoit entre lui & ses prédécesseurs, tant archevêques que grands aumôniers. Mr Costa d'Arignan, quoiqu'il ne fût pas encore cardinal (a), avoit pris tout autant d'ascendant sur le cardinal des Lances que celui-ci en avoit eu sur le prédécesseur. J'eus la satisfaction d'apprendre qu'après la mort de Rayneri, le cardinal des Lances avoua à plusieurs personnes de sa confiance, entr'autres au savant abbé Diesbach de Berne, qu'il avoit été trompé, & qu'il auroit souhaité de pouvoir réparer le mal qu'il m'avoit fait. Si le ministre dont la religion avoit été surprise par ce cardinal & par l'archevêque Rora, n'eut pas occasion de faire quelque chose pour moi dans la suite, du moins il ne s'opposa point à ce que d'autres ont fait réellement. Ce ministre infiniment estimable, lorsqu'il fut mieux informé du contenu du livre *sur l'emploi des hommes*, a d'autant plus regretté de m'en avoir fait un crime, que dans

(a) Il vient d'être décoré de la pourpre depuis quelques semaines.

la même année que j'en fus puni, Mr le comte Lafcaris son beau-frère, alors vice-roi de Sardaigne, engagea les évêques du royaume à recommander aux curés de leurs diocèses précisément ce que je leur proposois dans mon livre. Le premier de ces mandemens que je vis, étoit de l'archevêque de Cagliari, moine du même ordre des inquisiteurs qui m'avoient tant chicané sur cela. Tout ce que S. M. vouloit faire pour moi, soit de son propre mouvement, soit à la suite de mes demandes, passoit nécessairement par les mains des ministres, de qui j'étois connu depuis long-temps. Le secrétaire du cabinet d'où partent les traits de bienfaisance extraordinaire, étoit le même comte Mélina, dans la maison duquel j'avois composé l'histoire des *Révolutions d'Italie*. Les affaires de plus de conséquence passaient naturellement par le premier secrétaire d'état: c'est ce même comte Corte de Bonvicino dont je vous ai parlé plusieurs fois, & que je me plais à comparer avec le baron Coccéji, premier grand chancelier de Prusse (a). De

(a) Le baron Coccéji n'a probablement pas lu les écrits de Mr le comte Corte, comme celui-ci a lu ceux de Coccéji & de Thomassin; parce que ce n'étoit pas l'usage dans les universités

nos jours trois jurisconsultes, professeurs à trois universités de différens pays, sont parvenus au ministère, & ont eu une influence très-grande & très-décidée dans les affaires, le baron Coccéji, le marquis Tanucci, & le comte Corte. Ce ne feroient pas les obligations que j'ai à ce dernier, qui me le feroient préférer aux deux autres, si je devois proposer un excellent modèle à de jeunes gentilshommes qui se destinent aux emplois civils. Sa mémoire fera un jour en aussi grande vénération chez nous que celle de Daguesseau l'est en France, sans avoir essuyé les mêmes orages.

Voici maintenant les autres ouvrages que je fis depuis que j'eus quitté Vercéil. Vous ver-

d'Italie d'imprimer ces sortes de traités. Cependant Mr le comte Corte les avoit déjà composés dans le temps que Coccéji fut fait grand chancelier, & qu'il fut chargé de la compilation du *Code Frédéric*. On les cite encore pour des modèles d'élégance & de justesse, de même que les décisions latines qu'il a imprimées étant dans la magistrature.

Mr le comte de Corte vient d'être fait grand chancelier dans le temps que cet article est sous presse; & il est le premier grand de l'état. On peut voir dans Guichenon, Tom. I. p. 116 & 117, quels sont les personnages qui ont eu cette charge depuis cinq cents ans. C'est celle qu'a voulu avoir à la fin de sa carrière le marquis d'Ormez, favori du roi Charles Émanuel III, le ministre d'état le plus estimé qui fût en Europe vers le milieu de ce siècle.

rez par-là l'origine de ma vocation à Berlin, & même d'une partie des mémoires que j'ai écrits depuis que je suis à l'académie. L'histoire de la Hiérarchie ecclésiastique des six premiers siècles, & je ne fais quelle brochure d'un jésuite, m'avoient fait concevoir l'idée d'un autre ouvrage, dont les matériaux devoient être tirés des mêmes sources que ceux de l'histoire de la Hiérarchie : c'étoit *l'Histoire de la prédication*. Je la prenois depuis les prophètes, & même depuis Pythagore ; car je trouvai aussi quelques prédicateurs chez les païens. Je remarquois toutes les différentes occasions & les différens lieux où l'on avoit prêché la morale & la religion, la qualité des personnes qui eurent, ou qui s'arrogerent le droit de prêcher, & la manière dont elles s'acquittèrent de cette fonction. Mon dessein étoit d'y citer les exemples des saints pères, & de rapporter même quelques morceaux de leurs sermons, & de ceux des principaux prédicateurs de tous les siècles. J'aurois réfuté en plus d'un endroit un trop fameux auteur, qui a prétendu prouver que la prédication n'a jamais servi à corriger ni à instruire le genre humain. Mais comme je n'avois pas à Revel les livres que

j'aurois pu avoir à Turin, ou à Verceil, je fus arrêté. Je trouvai un autre moyen de distraction dans un genre d'étude bien différent : c'étoient des recherches étymologiques. L'année précédente j'avois passé quelques semaines en Romagne entre Bologne & Ravenne ; j'avois passé ensuite trois ou quatre mois entre Florence & Rome, dans des lieux où la langue est fort différente de celle de la Romagne. Je venois d'en passer six autres à Verceil, où l'on parle le piémontois comme à Turin, mais un peu approchant du milanois. Le patois de Revel, comme de toutes les vallées du marquisat de Saluces, tient de ceux du Dauphiné, & de la Provence. Je prenois plaisir à comparer ces dialectes l'un avec l'autre, & je voyois qu'ils étoient tous sortis du latin, mais défigurés d'une manière différente. Je couchois mes remarques, à mesure qu'elles se présentoient, sur de petits lambeaux de papier qui me tomboient sous la main, quelque part que je me trouvasse, pour que cela ne m'échappât plus ; & j'ai pensé à faire un dictionnaire étymologique du patois piémontois de la même manière que Ducange a fait son fameux Glossaire de la latinité des siècles barbares. Dès que je fus à Turin,

rin, occupé d'autres objets, je donnai tous ces lambeaux à un médecin, nommé Pipino, qui travailloit à une grammaire & à un dictionnaire piémontois. Je ne fais quel usage il en a fait. On vient de me dire que ce médecin est à présent à Constantinople. Mais c'est depuis-lors que j'ai pris quelque goût pour les étymologies : & il se pourroit encore que les mémoires que j'ai lus à l'académie sur ce sujet, fissent le fond d'un grand ouvrage, qui serviroit à rapprocher au moins cinq ou six des langues les plus connues, & à en faciliter l'intelligence. N'osant m'éloigner de ma patrie, je faisois des promenades sur les Alpes, au pied desquelles se trouve Revel, & j'allai quelquefois jusqu'aux sources du Pô sur le Monviso. Un de mes plus anciens & plus chers amis, Mr Cara de Canonico, qui avoit fait graver chez lui, à Carignan, une carte pour marquer les chemins militaires que les Romains avoient ouverts ou construits dans les Alpes, me fit faire plus d'attention à tous ces différens sites. D'après les observations que je fis alors sur les différens endroits de ces montagnes, je me suis mis dernièrement à composer un mémoire sur le passage d'Annibal, que je lirai probablement

à l'académie la première fois que ce sera mon tour. Ce même ami envoya à Revel son fils, pour qu'il étudiât avec un de mes neveux. Je pris quelques soins de tous deux, & j'eus lieu de faire la réflexion que j'avois faite mille fois; savoir qu'on n'avoit pas en Italie un seul livre d'histoire ancienne, & particulièrement de l'histoire de la Grèce. Sur ces entrefaites m'arrivèrent les œuvres de Meursius, que Mr Cambiagi m'avoit envoyées de Florence. Elles roulent pour la plupart sur les républiques grecques. Je résolus d'en écrire l'histoire, & j'y travaillai d'abord. Cependant lorsque je fus rétabli à Turin, une société typographique me proposa de faire en françois un supplément à l'histoire généalogique de la maison de Savoie par Guichenon. Je ne pus m'y refuser; mais cet ouvrage n'eut pour lors d'autres suites que de me fournir matière d'entretiens utiles avec Mr le baron de Chambrier, qui venoit alors de Berlin, & même de chez vous. Il se confirma peut-être dans l'idée qu'il s'étoit faite de mes talens pour le genre historique, & se persuada que je pourrois dans l'occasion écrire passablement en françois. Je revins bientôt à l'histoire de la

Grèce que je devois sans doute faire en italien. Mr le comte Mélina, secrétaire du cabinet, & Mr le comte de St Raphaël, qui venoit d'être fait réformateur, ou, comme je l'ai dit ci-dessus, conseiller du roi pour les affaires littéraires, me rendirent le même service que m'avoient rendu le chevalier Ferraris & Mr le comte Galli pour l'histoire des Révolutions d'Italie. Le roi, à qui ils en parlèrent, trouva mon entreprise fort louable; & au moment que quelques fots disoient qu'on ne me laisseroit plus imprimer une seule ligne, on vit sortir de l'imprimerie royale, en 1781, un prospectus où j'annonçois l'édition de l'histoire de la Grèce, & de quelques autres ouvrages nouveaux, ou refondus & augmentés, en seize volumes in-8°, & qui probablement auroient été suivis de plusieurs autres. Tout ce qu'il y a de plus distingué à la cour & dans le pays, avoit souscrit pour cette édition.

Les deux premiers tomes de l'histoire de la Grèce étoient sortis, & les autres alloient suivre, lorsque me trouvant un jour au château de Moncalier dans l'antichambre du roi, & entretenant Mr le comte de Saluces de mes projets littéraires, je lui dis qu'après que j'aurois achevé

l'édition de ce que j'avois annoncé, je comptois faire un ouvrage sur les révolutions de l'Allemagne, dans le même goût que celui que j'avois fait sur les révolutions d'Italie. Mr le comte de Saluces en parla à Mr de Chambrier, qui depuis un an avoit remplacé le comte de Podewils, envoyé de Prusse à la cour de Turin. Mr de Chambrier, sans m'en dire le mot, en écrivit à Mr de Herzberg, & à Mr le marquis Lucchefini. Ce savant gentilhomme s'étoit trouvé à Turin dans le temps de ma disgrâce. En faisant à Frédéric II le rapport de ce que son envoyé lui écrivoit de moi, il lui parla sans doute des persécutions que j'avois essuyées en Italie. Le roi philosophe, qui s'intéressoit à cette sorte d'affaires, & à qui l'idée d'une histoire des révolutions d'Allemagne ne déplut point, me fit insinuer que j'aurois trouvé ici tous les moyens & toute la liberté que je pouvois souhaiter pour y travailler. Quoique très-honnêtement pourvu, & vivant à Turin avec beaucoup d'agrémens, je ne laissai pas d'être charmé de l'insinuation qu'on me faisoit. Je n'avois aucun emploi qui demandât ma présence à Turin. Il est vrai que quelques mois auparavant le roi m'avoit fait di-

recteur des études d'histoire & de belles lettres à l'académie des nobles. Mais l'exercice de cette charge qu'on venoit de créer en ma considération, trouvoit des difficultés de la part d'un des supérieurs de la maison, qui se regardoit lui-même comme directeur général des études. Je pensois que l'ouverture qui se présentoit nous tireroit honnêtement d'embarras, lui, moi, & nos amis.

Une gazette de Venise contribua à me décider. On y annonçoit une contrefaçon des ouvrages que j'imprimois à Turin à mes frais. Ce brigandage est infiniment plus ruineux en Italie que dans tout autre pays. Le débit de mon édition, par la contrefaçon de Venise, auroit été borné au nombre de mes souscripteurs, qui auroient encore regretté l'édition de Venise; puisqu'on y annonçoit des additions & des notes. Il étoit triste de travailler dans cette perspective. J'allai donc faire part au roi, qui étoit encore à Moncalier, des lettres que je venois de recevoir, & de ce que l'envoyé du roi de Prusse m'avoit dit. Victor Amédée estimoit Frédéric II; & quel étoit le souverain, quel étoit l'homme d'esprit qui ne l'estimât? Comme je

n'étois occupé à Turin qu'à écrire, sa majesté pensa fort sagement que je pouvois faire cela tout aussi bien à Berlin, & que s'il étoit question d'écrire sur l'histoire d'Allemagne, il convenoit beaucoup mieux que cela se fit sur le lieu même qu'ailleurs. Non-seulement S. M. me permit d'accepter les propositions qu'on me faisoit, mais elle m'assura que par-là je ne perdrois rien de ses bienfaits, & me conféra le titre de son bibliothécaire honoraire, outre celui de professeur émérite de l'université. Je me hâtai de pousser l'histoire de la Grèce jusqu'à l'époque où je pouvois m'arrêter convenablement, c'est-à-dire au règne d'Alexandre, sous lequel la Grèce cessa d'être libre ^(a). J'achevai quelques mémoires historiques que j'avois lus dans une société littéraire ^(b), dont Mr le comte de Herz-

(a) *Ifioria politica e letteraria della Grecia*, en quatre volumes in-8°, 1781 & 1782; & à Venise en 1783. Dans le quatrième volume de cette histoire se trouve aussi un *Discorso academico sopra l'eccellenza de' Greci autori paragonati ai Latini*, *ibid.* C'est le discours dont l'auteur parle ci-dessus, page 399; mais il en a retranché le parallèle des saints pères.

(b) L'auteur parle de cette société dans un mémoire sur l'état des lettres & des sciences en Italie, qui se trouve dans le second volume de la traduction françoise des *Vicissitudes de la littérature*. Elle est composée en grande partie de gentilshom-

berg a fait mention dans une dissertation académique de l'an 1782. Mr l'abbé Valperga de Caluse, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'académie royale des sciences, & Mr le comte Alfieri, très-connu depuis quelques années par ses tragédies, m'y avoient proposé & fait accepter avant mon voyage de Rome; & à mon retour de Turin j'y fus présenté par Messieurs de la Mothe & de Saint-Paul. C'est à cette société que sont adressées la plupart de mes Lettres brandebourgeoises. Un des éloges que j'y ai lus, est celui de Mercurin de Gattinare (c). Il fait un petit volume, & est précédé de quelques réflexions sur ce genre d'ouvrages. Le sujet

mes, dont quelques-uns sont des premières & des plus illustres maisons du pays, telles que celle de Valperga, de Saint-Martin, de Faletti, de Tana; & ils sont tous gens de lettres & auteurs. Elle s'assemble pendant six mois de l'année, régulièrement tous les jours, excepté le dimanche. On y lit des mémoires & des livres nouveaux; on y discute des points de littérature & de philosophie. Les savans étrangers qui passent par Turin y sont facilement introduits, dès qu'ils sont connus de quelqu'un de ceux qui forment cette société.

(c) *Elogio storico di Mercurino di Gattinara, gran cancelliere dell' Imperador Carlo V, & Cardinale di Santa Chiesa.— Lettera al Sign. Marchese di Breme, Inviato straordinario de S. M. Sarda à la corte di Napoli, (à présent à la cour de Vienne). Torino, 1782. in-8°.*

de l'autre éloge est un cardinal Guala, autrement Gualon Bichieri, légat du pape en Angleterre vers l'an 1222, qui offre un tableau de l'état de ce royaume à cette époque ^(a), comme celui de Gattinare présente l'état de l'Espagne à l'avènement de Charles-Quint au trône de Castille. Ces sujets me parurent également intéressans, quoique non également riches. Mais la reconnoissance eut aussi quelque part dans ce choix. Je m'étois fort affectionné à Vercell, d'où ces deux hommes illustres, Mercurin de Gattinare, & Gualon de Bichieri, étoient sortis; & j'avois des obligations particulières à Mr le marquis de Brême descendant de Mercurin de Gattinare. Je gardai sans peine dans mon portefeuille la Bibliothèque italienne, & les autres ouvrages que je m'étois proposé de publier. Je n'avois plus touché depuis cinq ans à l'Histoire du Piémont & de la Savoie; d'autant plus qu'un ministre m'avoit dit qu'on alloit faire par ordre du roi de nouvelles recherches sur ce sujet; & vous avez connu à Berlin celui qui fut chargé

(a) *Elogio del Cardinal Guala Bichieri*. Ibid. Ces deux éloges se trouvent dans le troisième volume des *Illustri Piemontesi*. Turin chez Briole.

de faire ces recherches. Mais ce ne fut pas sans regret que je renonçai au dessein de donner une nouvelle édition de mon histoire des Révolutions d'Italie, qui avoit été annoncée dans le N° IV du prospectus. Quelque succès qu'eût eu cet ouvrage traduit dans toutes les langues de l'Europe, & dernièrement même traduit aussi & imprimé à Constantinople, j'y aurois volontiers fait quelques légères corrections au style, & quelques additions à certains chapitres. Je souhaitois surtout d'insérer sur la fin de l'ouvrage les faits & les réflexions qui confirmoient ce que j'avois dit dans deux ou trois endroits touchant les occupations des ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de la noblesse & du bas peuple; & par conséquent une partie de ce qui faisoit le fond du livre *sur l'emploi des hommes*, dont je vous ai déjà tant parlé. Cet ouvrage, ainsi qu'un enfant maladif & infortuné, m'étoit devenu plus cher à mesure qu'il m'avoit coûté de peines & de chagrins. Il avoit été supprimé fort rigoureusement. Le bibliothécaire Berta, qui avoit été chargé de retirer le ballot qu'on fit venir de Florence, & de le brûler, s'étoit acquitté de sa commission avec tant de

soin & d'exactitude, qu'il s'étoit attiré des pasquinades. Il n'en garda que deux exemplaires qu'il mit dans la bibliothèque secrète des manuscrits. Il ne me convenoit pas de chercher à le reproduire; mais j'aurois très-facilement obtenu d'ajouter, par forme de notes & d'éclaircissemens, au dernier chapitre de mon histoire ce que disois dans ce traité. La protection déclarée de Mr d'Arignan, qui au moment que je vous adresse ce mémoire vient d'être créé cardinal, ne m'auroit pas été inutile dans cette affaire. Les moines n'avoient pas oublié ce livre, & ne me le laissoient pas oublier. Ils en parloient au sujet des réformes que faisoit l'empereur; & ils disoient que sa majesté impériale avoit toujours en poche mon ouvrage, dont le grand duc de Toscane son frère lui avoit envoyé un exemplaire. Je doute que l'empereur ait vu ce livre. Ce qui est certain, c'est que parmi une quarantaine d'édits qu'on avoit promulgués à Vienne depuis 1777 jusqu'en 1782, il n'y en a pas deux qui ayent quelque chose de commun avec la matière que je discutois dans mon livre *sur l'emploi des prêtres & des moines*; & ce ne sont sûrement pas ces deux édits, Mon-

fleur, qui ont porté Pie VI à partir de Rome pour aller à Vienne s'aboucher avec Joseph II. Un de ces édits, ou ordonnances, qui a quelque rapport à ce que je disois des lectures qu'on fait dans les couvens, est du 10 Août 1781, annoncé N^o 47 dans le catalogue qu'en a donné Mr Schlœtzer, & d'après lui Mr le comte de Mirabeau. Cet édit porte défense d'empêcher le peuple de lire toute traduction catholique de la Bible. L'autre, qui est du 4 Décembre de la même année 1781, portant permission à tous ceux qui ont émigré pour cause de religion, de revenir chez eux, a aussi quelque rapport, mais éloigné, avec des réflexions que j'avois faites sur les *villes de refuge* ordonnées par Moïse (^a). Ni à Vienne ni en Toscane on n'avoit besoin d'apprendre de moi qu'il devoit être permis de lire des traductions de la Bible faites par des catholiques. L'archevêque actuel de Florence, dans le temps qu'il étoit supérieur de la *Superga* près de Turin, l'avoit très-bien prouvé; & le succès qu'eut sa traduction le confirmoit encore plus.

(^a) *Deuteron. Cap. 19. & Numer. Cap. 35.* Dans mon livre depuis la page 141 jusqu'à la 146.

Il se passa près d'un an depuis la première lettre qui m'annonçoit les intentions de Frédéric II & mon arrivée à Berlin. Pendant tout ce temps vous pouvez vous imaginer, Monsieur, si l'on me parla de la Prusse, de cette capitale, de Frédéric II, de ses favoris, de son académie. Je ne saurois assez rendre justice à Mr de Chambrier, qui me parla de Berlin plus que tout autre, comme il étoit naturel. Il n'avoit été ici que six mois. Il y a bientôt sept ans que j'y suis ; & je me suis assez appliqué à connoître le pays, les habitans, & ceux qui le gouvernent ; & je trouve tous les jours que Mr de Chambrier, quoiqu'alors fort jeune, avoit tout vu, tout observé, tout bien jugé, tant à l'égard de la littérature que de la partie civile & politique. Je ne m'étonne par conséquent pas qu'il ait si bien contenté les deux rois & leurs ministres, & que depuis qu'il est à Turin on lui ait offert la mission de Vienne & celle d'Espagne.

Je partis de Turin au mois de Septembre, 1782, cinq ou six mois après que Frédéric II eut fixé ma destination. Vous me dispenserez sans doute de vous répéter ici la relation de mon voyage par le Tyrol, la Bavière, & la

Saxe, que j'ai donnée ailleurs (^a). Étant arrivé à Potsdam & présenté au feu roi par Mr le marquis Lucchefini, le monarque me parla dès la première audience des persécutions que j'avois essuyées, & m'assura que dans son pays j'aurois pu imprimer tout ce que j'aurois voulu. En écrivant deux jours après à Mr d'Alembert, le roi lui fit mention de moi; & sans entrer dans aucun détail, il lui dit dans les termes que vous savez, que l'académie venoit de faire une acquisition (^b). Je ne saurois être fâché qu'une maladie du géomètre françois l'ait empêché de répondre d'abord à la lettre de Frédéric. Il n'auroit pas manqué de faire quelques tirades sur la prétendue bigoterie de mon pays, comme il avoit fait en d'autres occasions. Mr d'Alembert ne répondit à Frédéric que quelques mois après; & il n'est plus revenu sur mon sujet. Cependant comme il avoit fait la lettre à sa coutume, & que d'une bouche à l'autre les termes se chan-

(^a) *Viaggio germanico, o primo quaderno delle Lettere brandeburghesi.* Berlino 1785 in-8°.

(^b) Cette lettre est déplacée dans le recueil des Oeuvres posthumes, à cause d'une faute de copiste. Elle porte la date de 1783, & elle est certainement de 1782. Elle est dans le Tome XII des *Oeuvres posthumes*. p. 243. Édit. de Berlin.

gent assez facilement, on écrivit de Paris à Turin que je disois ici tout haut ce que je n'osois dire tout bas en Italie. L'effet a pu faire juger si ce que je voulois dire ici, étoit différent de ce qu'il m'auroit été très-permis de dire dans mon pays. Les additions considérables que j'ai faites au tableau des *Vicissitudes de la littérature* (a), où se trouvent beaucoup de réflexions sur les scolastiques, sur la théologie, les études monastiques, ont été réimprimées en Italie, & répandues à Rome sans difficulté. L'esquisse en vers de l'histoire germanique, que j'ai eu l'honneur de présenter à l'assemblée publique du 18 Septembre 1786, quoique ce ne fût qu'un éloge perpétuel d'une maison protestante n'offre pourtant rien qui puisse alarmer les dévots (b). La défense de la littérature espagnole (c), & les *lettres critiques* qui la suivirent, n'ont certainement pas déplu aux inquisiteurs italiens; & quand on saura quel est l'homme contre lequel j'ai employé un style

(a) *Vicende della Letteratura*, en deux volumes. A Berlin chez Spener, 1785, gr. in-8°; & à Venise chez Palese, 1787.

(b) *La Sibilla Teutonica*. Berlino 1786.

(c) Réponse à la question: *Que doit-on à l'Espagne?* Berlin 1786; & à Madrid 1787; & à Cadix en espagnol.

différent de ma manière d'écrire ordinaire, on ne trouvera pas que j'aye eu tort d'en user comme j'ai fait. Quelques François qui étoient alors à Berlin, & d'autres qui étoient à Dresde & à Leipfic, ont paru curieux de favoir l'origine de ce discours, qui parut peu favorable à leur nation. Les uns ont eu soin de rappeler quelques traits que Mr de Voltaire m'avoit lâchés, comme si ces traits n'étoient pas les suites de ce que j'avois déjà écrit contre lui; & comme si le même ouvrage qui offensa Voltaire ne m'eût pas mérité l'attention & les éloges de tant d'autres François. Un maître d'école à Stoutgard qui a compilé un fatras de faussetés & d'impertinences sous le titre de Vie de Frédéric II, a cru faire une découverte importante en relevant que dans une de mes lettres, imprimée pour servir de supplément à ce discours, j'avois paru étonné de ce que les auteurs du Dictionnaire diplomatique, à l'article *Italie*, avoient plutôt cité mon discours sur les *Vicissitudes de la littérature* que mon histoire des *Révolutions d'Italie*. Il s'imagina ou voulut faire accroire que j'avois conçu de l'humeur contre les François, parce qu'ils n'avoient pas assez tôt parlé de cette

histoire. Le fait est que je l'avois vue traduite en françois avant qu'elle le fût en aucune autre langue, & que malgré les défauts de la traduction cette histoire avoit été fort goûtée & fort recommandée par cinquante auteurs en différentes occasions; tandis que j'ignorois absolument que mon nom eût jamais été imprimé dans une seule feuille espagnole. Voici l'origine de ce fameux discours, qui ne fut véritablement qu'une suite de l'ouvrage sur les Vicissitudes de la littérature, augmenté du quadruple en 1784 & 1785. J'avois parcouru toute la bibliothèque de Nicolas de Antonio, & tous les livres sur l'histoire littéraire de l'Espagne que je trouvai dans la bibliothèque royale, & chez Mr de Las Casas, alors envoyé d'Espagne à cette cour. Les réflexions que j'avois faites sur l'état de la littérature espagnole dans le siècle de Charles V, & jusqu'au milieu du suivant, occupent huit chapitres de mon tableau des Vicissitudes de la littérature. Sur ces entrefaites me tomba dans les mains une brochure de Mr Cavanilles contre l'avocat Maffon, auteur de l'article *Espagne*, dans l'Encyclopédie méthodique. Il me parut que Mr Cavanilles avoit trop foiblement sou-

tenu

tenu la cause de sa nation. Il est vrai qu'ayant alors fait la connoissance de Mr Don Michel d'Azanza, chargé d'affaires de S. M. C. à cette cour, l'esprit, la connoissance, le caractère que je lui trouvai, ajouta beaucoup à la bonne idée que j'avois des Espagnols. Je fus indigné de ces mots : *Que doit-on à l'Espagne? depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a t-elle fait pour l'Europe?* Je crus devoir user de la liberté que Frédéric II nous accordoit, de dire & d'écrire ce qu'on jugeoit à propos, tant en politique qu'en littérature. Je prévoyois bien que cela m'attireroit des querelles; mais je suis persuadé depuis long - temps qu'on ne fait rien d'intéressant en aucun genre sans courir des risques. Ce qui m'a fâché dans cette controverse, c'est que la plupart des lecteurs n'ont pas fait assez d'attention à l'époque à laquelle je me suis borné en comparant la littérature espagnole avec la françoise. *L'apologie de Frédéric II sur la préférence que ce roi parut donner à la littérature françoise* (a) ne pouvoit que me raccommoder avec les François, & leur faire voir que je suis bien loin de mépriser leur littérature. Le dis-

(a) Imprimée à Dessau. 1787. in-8°.

cours que j'ai lu à l'assemblée de 1788 ^(a) respire, si je ne me trompe, la même impartialité : aussi le vois-je rapporté dans presque tous les journaux françois. Pour les mémoires sur l'origine & la différence des langues, ils ne sont pas de nature à trouver des obstacles auprès des inquisiteurs les plus intolérans & les plus féroces. Mon opinion suivant laquelle la langue allemande nous vient de l'Asie, est même assez conforme à l'histoire de Moïse ^(b).

Dans le second entretien que j'eus avec le feu roi en arrivant à Potsdam, il me demanda en combien de temps je croyois faire l'histoire des *Révolutions d'Allemagne*; je répondis en cinq ans. "Oh! alors je ne le verrai plus". Hélas! il ne disoit que trop vrai; car il mourut quatre ans & neuf à dix mois après. Mais je sentoïis qu'il étoit impossible d'avancer dans l'ouvrage sans entendre les livres allemands. Je l'avois cependant poussé assez loin lorsque le roi mourut; & je le continuai alors avec d'autant

(a) *Discours sur les progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne.* Berlin 1788.

(b) *Sur l'origine de la différence des langues. — Sur l'origine de la langue allemande, & sur le caractère des langues.* Dans les volumes des années 1783 — 1786.

plus d'ardeur, que cet événement sembloit fixer une époque où je pouvois m'arrêter.

En 1787 j'eus la permission de faire un voyage à Bronswic. J'y allai dans l'intention de communiquer mon plan au duc régnant, qui est aussi grand connoisseur en littérature que grand maître dans l'art militaire; & qui ayant été instruit de mon entreprise m'exhortoit à ne pas l'abandonner. Mais j'arrivai lorsqu'il étoit parti pour l'expédition de Hollande. J'appris, étant à Bronswic, que Mr Leisewitz travailloit à une histoire de la guerre de trente ans & du traité de Westphalie. Cette notice me détermina à suspendre mon travail pour profiter de celui de cet habile historiographe, qui étant employé dans les archives de la maison de Lunebourg, a sous ses mains des matériaux essentiels dont on n'a fait aucun usage jusqu'à présent; & il est très-probable, à en juger par la réputation dont il jouit dans la littérature & dans la science *statistique*, que Mr Leisewitz fera encore un plus bel ouvrage, & certainement plus vrai & plus exact que ne l'est celui du jésuite Bougeant. Je me mis en attendant à composer l'*Essai sur la vie & le règne de Frédéric II*, en

refondant les deux mémoires que j'avois lus à l'académie sur ce noble & riche sujet, avant que de partir pour Bronswic. J'ai voulu ajouter à cet abrégé de l'histoire de Frédéric un catalogue des écrivains qui ont fleuri sous son règne, comme Voltaire avoit fait dans son histoire du Siècle de Louis XIV. Mais ce qui dans ma première idée ne devoit faire que le tiers d'un volume, va en faire deux ou trois. Voilà, Monsieur, sur mes Vicissitudes littéraires, & mes autres ouvrages, plus que vous ne vouliez savoir. Je ne vous ai rien dit de quelques voyages que j'ai faits en Allemagne, outre celui de Bronswic, ni de la querelle que j'eus avec le polémique Biefler, qui m'imputa l'esprit de prosélytisme au moment que je retournois de Hambourg en 1786. Cela va m'engager peut-être à m'étendre un peu dans l'article KUSTER; comme les calomnies d'un autre écrivain m'ont fait entrer dans quelques détails en vous adressant ce mémoire.

Une chose à laquelle je n'avois pas assez réfléchi, faute de connoître le pays dans lequel je me décidai de venir m'établir en qualité d'homme de lettres, c'est que la langue italienne, dans laquelle j'écrivois depuis trente ans, n'étoit ici

d'aucun usage, & que la langue latine étoit passée de mode en Allemagne. En me mettant à l'âge de cinquante ans à écrire dans une langue dans laquelle je n'avois écrit que quelques lettres, & qu'ébauché l'histoire de Victor Amédée II, j'allai me charger d'une rude tâche, surtout vivant dans un pays où cette langue est plus étrangère encore qu'elle ne l'est dans ma patrie. Le cardinal d'Arignan, qui n'approuvoit pas ma translation, & qui approuvoit moins encore que je cessasse d'écrire en italien, n'avoit pas manqué de m'observer cet inconvénient. Aussi passai-je trois ans dans l'indécision si j'écrirais en françois, ou si je continuerois à écrire en italien, en faisant traduire les mémoires que je devois fournir au recueil de l'académie. Il fallut enfin me décider pour le françois, malgré les remontrances judiciaires & politiques de Mr d'Arignan, de Messieurs le comte de Saint-Raphaël, l'abbé de Caluse, le comte de Nappion, & de toute la société littéraire dont je vous ai parlé. Si je réussis à l'écrire passablement, cela pourroit une fois servir de preuve que la langue dans laquelle on fait des livres, s'apprend par la lecture plus que de la bouche des mères & des nourrices; &

cet exemple même feroit voir que le restaurateur de notre académie a bien fait d'y introduire la langue françoise, comme la langue la plus propre à servir de communication entre les nations lettrées. Enfin l'objet de mon travail ne me permet pas de dissimuler que si cet ouvrage même, & l'Histoire abrégée de Frédéric II qui l'a précédé, ont quelque succès, je le regarde comme une suite des lettres que j'adressai en 1786 à Mr le comte de Mirabeau, & à quelques autres, pour soutenir ce que j'avois avancé dans mon discours sur l'Espagne. Sans cela je n'aurois jamais fait de livres en françois.

DERLING (Jean Théophile, ou Gottlieb) premier pasteur de l'église de St Jean à Halberstadt, où il est mort âgé de soixante & quinze ans en 1771. Il écrivit contre les matérialistes, & fit en latin quelques ouvrages philologiques sur des sujets d'antiquités. *Meusel, Adelung.*

DE RSCHAU (Christophe Frédéric) né à Königsberg en Prusse l'an 1714, est employé dans la régence d'Ost-Frise à Aurich. Son *Temple de la justice*, & sa tragédie d'Oreste & Pi-

lade ont eu un succès médiocre. Il est pourtant un des premiers qui ont travaillé à ramener le goût de la belle littérature; car sa tragédie a été imprimée en 1747. Il a fait un poème dans le genre épique, qu'il intitula *Luthériade*, & dans une seconde édition la *Réformation*: ce poème n'est pas non plus au dessus du médiocre. Peut-être que l'auteur a plus d'art que de génie.

DESCHAMPS (Jean) né à Butzow en 1709, fils d'un pasteur françois du Mecklenbourg, fit quelque figure à Berlin vers le milieu du siècle. Frédéric II, n'étant encore que prince royal, l'avoit engagé à traduire & à compiler la philosophie de Wolff. Deschamps fit même des sermons comme prédicateur suivant la méthode de Wolff. Il se vit négligé & humilié lorsque Voltaire vint à Berlin en 1744. Il le fit sentir, & déplut au roi, qui alors adoroit Voltaire. Il quitta la Prusse, & alla chercher ailleurs un état convenable. On le reçut assez favorablement en Angleterre, où il est mort. Ses ouvrages sont tombés avec la philosophie de Wolff. Un de ses frères, nommé Jaques, fit un dictionnaire mythologique.

DIERKE (Otto Frédéric de) né à Potsdam l'an 1742, capitaine dans un régiment d'infanterie à Königsberg en Prusse, est auteur d'une tragédie, *Edward Montrose*, & de quelques poésies légères qui se trouvent dans le *Choix de poésies*, publié par Voss.

DIETERICH (Frédéric Guillaume) architecte célèbre, du moins à Berlin, naquit à Ulfen dans le Lunebourg. Son nom de baptême indique assez que son père devoit avoir été au service du grand électeur. Aussi à l'âge de quinze ans Dieterich vint chercher fortune à la cour de Prusse & se destina à l'architecture. Il travailla sous Böhm, & eut bientôt la conduite des ouvrages dont celui-ci donnoit les plans. Böhm étant devenu valétudinaire, ses desseins mêmes étoient achevés par son élève, qui fut bientôt regardé comme un maître dans la profession qu'il avoit embrassée. La tour de l'église de St Pierre de Berlin étant tombée en 1734 lorsqu'à peine elle étoit achevée, trois des principaux architectes du roi Frédéric Guillaume soutenoient que l'église attenante s'écrouleroit également; & il y eut à ce sujet de ces disputes

qui s'élèvent souvent au fujet de l'église de St Pierre à Rome & du dôme de Milan. Dieterich foutint qu'elle se feroit bien foutenue avec quelque réparation, contre l'avis des trois autres vieux architectes qui vouloient la reprendre depuis les fondemens; & le succès prouva qu'il avoit raison. Il bâtit dans ce temps-là à Berlin l'église des Bohémiens, & plusieurs maisons particulières, celle du comte de Reufs dans la rue de Leipzig, celle de Mr Rietz, qui ci-devant a appartenu à Mr de Gœrne ministre d'état, & celle de Mr Heffe sous les arbres (a), & plusieurs autres. Toutes ces maisons ont assez l'air d'hôtels, quoiqu'elles n'ayent ni l'extérieur imposant des palais de Rome, de Florence, & de Gènes, ni l'intérieur commode de ceux de Turin. Aussi les maisons qu'ont bâties Dieterich & Gerlach n'approchent point de celle de Schullenbourg pour laquelle le célèbre général avoit fait faire le dessein en Italie. Dieterich tomba dans l'absurdité des perrons (b). Mais il parut en revenir. Le palais de la princesse Amélie sous

(a) C'est une grande rue de Berlin, ainsi appelée à cause des allées de tilleuls qui la coupent tout du long.

(b) V. L'INTRODUCTION Sect. 14.

les arbres (b), dont il donna le premier dessein, n'a point de perrons vers la rue. L'on entre en voiture & l'on descend à couvert. Il travailla aussi sous Frédéric II. L'orangerie & la première aile de Sans-Souci sont de lui. En 1752 il se retira à l'âge de cinquante ans dans une terre qu'il avoit acquise près de Stendal, où il vécut encore près de trente ans tranquille & heureux.

DIETERICH (Jean Samuel) né à Berlin vers l'an 1720, est archi-diacre à l'église de Ste Marie de cette ville, conseiller au consistoire supérieur, & confesseur de la reine (aujourd'hui douairière). Les luthériens ont conservé une partie des titres & des emplois qui existoient avant la réforme. Ils ont encore des prévôts, des archi-diacres, & des diacres. La confession n'est pas totalement abolie chez eux. On la voit encore assez en usage dans les petites villes, où elle fait une partie des revenus des pasteurs luthériens. La famille royale de Prusse est de la religion réformée. Mais l'épouse de Fréde-

(b) C'est le palais qu'a occupé pendant dix ans Mr le comte Fontana, envoyé de Sardaigne, & qui appartient actuellement à Mr de Maffow.

ric II étant luthérienne comme toute la maison de Bronswic, elle a un confesseur en titre. Le premier ouvrage de cet ecclésiastique luthérien, le seul qu'il ait écrit en latin, sont des *réflexions philosophiques sur les prières continuelles*, imprimées à Francfort en 1742. Ce qu'il a donné en allemand, sont des discours prononcés dans les occasions de quelques événemens publics, de victoires, de paix faites, & de morts de princes. Il a travaillé à réformer les livres de cantiques avec Mr Teller, pasteur d'une autre église de Berlin. Cette innovation ne manqua pas de contradicteurs, & fit presque le sujet d'une affaire politique, qui fut portée devant Frédéric II. Ce roi tolérant laissa à chaque église la liberté d'adopter les nouveaux cantiques, ou de garder les anciens.

DIETERICH (Martin) fils d'un curé de village de la vieille Marche, naquit en 1681. Il étudia à Leipzig, fut successivement co-recteur d'une école de Ruppin, sous-recteur d'une autre école de la même ville, diacre à Rezckow, ensuite à Francfort sur l'Oder, où il fut fait professeur extraordinaire & inspecteur de quelques

églises Il n'étoit pas encore docteur; il ne prit ce grade qu'à l'âge de soixante ans en 1741. Il mourut en 1749. Il écrivoit assez bien le latin, tant en vers qu'en prose. Cependant il recommanda beaucoup l'étude de la langue allemande, & il fit sur cela un livre en latin. Ses autres ouvrages roulent sur des sujets particuliers de l'histoire de Brandebourg. *Adelung, Moser.*

DIETZ (Henri Frédéric de). Je connois des ouvrages de quatre auteurs de ce nom, tous vivans dans le temps où j'écris. Celui qui doit entrer dans ce catalogue est né à Bernbourg dans le pays d'Anhalt en 1751. Il étoit directeur de la chancellerie de Magdebourg, lorsqu'il fut envoyé ministre du roi à Constantinople l'an 1783. On a de lui plusieurs ouvrages intéressans, des réflexions sur la nature morale des hommes, un essai sur le patriotisme, & sur l'état de nature; une *Apologie de la liberté de la presse*. Cet ouvrage, qui dans d'autres pays lui auroit attiré de fâcheuses affaires, contribua peut-être à faire sa fortune sous Frédéric II. Il a été anobli par Frédéric Guillaume II, & il continue dans sa mission à la Porte.

DILTEY (Polixène Chrétienne Augustine) première épouse de Mr Busching, étoit fille d'un homme d'affaires du comte de la Lippe Schaumbourg. Elle montra dès sa plus tendre jeunesse beaucoup de goût & d'inclination pour la poésie. Elle avoit dix-neuf à vingt ans, lorsqu'elle fut promise en 1759 à Mr Busching, qui étoit alors à Gœttingue. Le mariage ne s'accomplit qu'en 1765; & les deux époux partirent alors ensemble pour Pétersbourg. Ce ne fut que dans les six ans qui s'écoulèrent entre les fiançailles & le mariage, que Polixène publia des essais de poésie en allemand, qui lui méritèrent l'honneur d'être couronnée poète, & d'être agréée à l'académie de Gœttingue. Depuis qu'elle fut mariée elle n'imprima plus rien, au moins sous son nom. Si elle aida son savant mari dans ses longs & continuels travaux, elle fit mieux que de faire des vers. Mr Busching perdit cette épouse en 1777. Il obtint du roi le privilège de la faire enterrer dans son jardin, où il lui fit graver en marbre une épitaphe, que Mr Ramler composa en vers allemands. Un mari ne pouvoit pas témoigner plus d'estime, plus d'amour à sa femme, ni plus de regret d'en être séparé.

Cependant pour se consoler, Mr Busching chercha une autre épouse, & il a des enfans de toutes les deux.

DITMAR (François George) né à Berlin en 1734, professeur d'histoire au collège qu'on appelle le *Gymnase réuni* de Cologne & de Berlin (deux des cinq quartiers qui forment cette vaste capitale). Il a écrit en latin sur la manière d'enseigner l'histoire universelle. En langue allemande il a donné l'*histoire des Israélites jusqu'à Cyrus*, contre les fragmens tirés de la Bibliothèque de Wolfenbittel. Dans son dernier programme il propose une explication ingénieuse de l'histoire des temps mythiques.

DOEBBELIN (Charles Gottlieb) naquit à Kœnigsberg dans la nouvelle Marche de Brandebourg vers l'an 1720. Beaucoup d'acteurs françois trouveroient peut-être l'histoire de leur vie dans celle de ce comédien allemand, dont nous croyons devoir faire mention; quoique comme auteur il n'ait donné qu'une ou deux très-petites pièces au public, & qu'en qualité d'acteur il ne fût ni un Baron ni un Garrick. Mais il

est fort renommé (a); & il étoit chef privilégié d'une troupe de comédiens à Berlin sous Frédéric II. Il auroit peut-être égalé les plus célèbres acteurs, si dans sa jeunesse il en eût trouvé de bons sur le théâtre allemand; & s'il avoit eu une meilleure éducation, il auroit contribué plus qu'il n'a fait aux progrès de ce théâtre. D'ailleurs sa passion très-connue pour le jeu nuit beaucoup à ses bonnes qualités. Ses deux prologues sont *Psyché dans son enfance*, & *Phildor ou le vieillard nonagénaire*.

DOHM (Chrétien Conrad Guillaume de) né à Lemgo en 1751, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique & à la théologie. C'étoit la vocation de ses paréns plutôt que la sienne. Son goût le portoit à la philosophie & à la politique. Une traduction de la *Psychologie* de Mr Bonnet le fit connoître à l'Allemagne savante. Mr Busching son compatriote le proposa au prince Ferdinand de Prusse, frère du roi Frédéric II, pour être instituteur de ses pages, & dans l'occasion chapelain de sa cour. Le désir d'être à Berlin fit accepter à Mr de Dohm cet emploi, pour le-

(a) V. Schmidt, *Chronologie des teutschen Theaters*.

quel il n'étoit pas fait. Il s'en retourna à Lemgo, où il trouva l'occasion d'entrer dans une autre carrière. Les héritiers d'Engerbrecht Kämpfer qui avoit beaucoup voyagé en Asie, & dont la famille étoit établie à Lemgo, conservoient encore de lui le manuscrit original de l'histoire du Japon. On le confia à Mr de Dohm, qui fit connoître cet ouvrage, & en donna une belle édition. Il traduisit à Lemgo de l'anglois les Voyages en Perse & aux Indes de Édward Saint-Ives. Ce travail lui fit naître l'idée d'écrire lui-même une histoire des établissemens françois & hollandois dans les Indes orientales; mais il n'en donna qu'un seul volume. Sur ces entrefaites on lui offrit une place de professeur à Cassel dans un genre absolument de son goût. Il est impossible de rendre en françois le mot allemand composé de trois ou quatre adjectifs italiens ou françois endossés au substantif allemand *Wissenschaft* ^(a); mais on le désigne par le mot *statistique* qui commence à être reçu dans la langue françoise. Il se livra alors particulièrement à cette science, sans pourtant abandonner

le

(a) *Statistik-Kameral-Finanz-Wissenschaft*.

le *Museum* ni le *Mercur*e allemand, deux ouvrages périodiques auxquels il contribuoit principalement. Le système physiocratique commençoit alors à faire du bruit. Mr de Dohm s'en occupa & en occupa la nation par ses programmes. La guerre de Bavière survint; & il en donna l'histoire aussitôt que la paix fut faite en 1779. Son nom parut en même temps à la tête de l'*histoire universelle de nos temps* que Mr Benzler son compatriote traduisit de l'anglois. L'usage assez commun du dernier siècle de faire précéder les nouveaux livres d'une foule d'éloges que les auteurs se procuroient, a été justement abandonné. On en a substitué un autre plus raisonnable, qui est de mettre à la tête d'un ouvrage que l'on publie, que l'on reproduit, que l'on traduit, que l'on augmente, une préface composée par quelque savant connu & estimé particulièrement dans le genre auquel l'ouvrage appartient. Mr Benzler ne crut pas pouvoir mieux s'adresser qu'à Mr de Dohm, qui dans cette même année, 1779, fut enfin attaché au service de la cour de Prusse. Déjà quelques années auparavant on l'avoit proposé à Frédéric II pour être précepteur du fils aîné

du prince de Prusse. On le fit venir pour cet effet; mais l'appointement qu'on lui offrit ne lui parut pas suffisant pour vivre ni à Berlin ni à Potsdam; & d'ailleurs le roi ne trouvoit point qu'il parlât assez bien le françois pour être instituteur de son petit-neveu. Cependant, après le partage de la Pologne, on avoit besoin dans les archives d'un homme entendu qui arrangeât les papiers relatifs aux provinces nouvellement acquises, tant de la Pologne que de la Silésie. La pension que le roi économe assigna pour cette charge, ne suffisoit pas non plus pour faire un fort convenable au professeur qu'on vouloit attirer de Cassel. Mais comme il vaquoit en même temps une place de secrétaire au département des affaires étrangères, l'appointement attaché à cette place y suppléa; & Mr de Dohm vint alors s'établir à Berlin. Il avoit entrepris à Cassel un recueil de relations, concernant l'économie politique, à peu près dans le goût du *Trésor politique* de Comino Ventura; & il continua à Berlin cette collection (a). Aussi ses Con-

(a) Les Allemands, aussi bien que les François & les Anglois, avouent qu'on est redevable à l'Italie des progrès qu'ont faits les sciences & les arts depuis trois ou quatre siècles. Mais

fidérations sur la réforme politique des Juifs parurent dans le même temps (1781). Une raison

on sera surpris d'entendre que l'économie politique, la science qu'on appelle *statistique* ait été en Italie, il y a deux cents ans, précisément au même point où elle est actuellement en Allemagne. Le *Tesoro politico*, qui parut d'abord en 1585, a sans doute servi de modèle à tous ces *magasins statistiques* de nos jours. Cependant le *Comino Ventura* n'étoit pas un auteur du premier ordre. L'économiste le plus profond, l'auteur statistique le plus judicieux, le plus original, car il n'y en eut pas de meilleur avant lui, a été Jean Botero, de la ville de Bene en Piémont. Je suis très-persuadé que Mr Busching, & Mr de Dohm particulièrement, ne feront pas fâchés de se voir comparés à cet auteur, s'ils ont lu l'éloge que Mr le comte de Nappion de Coconat en a fait en 1781, ou seulement ce qu'en ont dit le comte Mazzuchelli & Mr Tiraboschi. La *Ragion di Stato*, & les *Relazioni universali*, qui sont très-connues, ont été réimprimées dix ou douze fois en italien, & traduites en toutes les langues. Le succès prodigieux qu'eurent ces deux ouvrages, nous donne lieu d'ajouter cette note à l'article d'un auteur que nous estimons & que nous aimons personnellement. Jean Botero, né en 1540, a été d'abord secrétaire de saint Charles Borromée, cardinal, neveu du Pape Pie VI. Un an après la mort de ce cardinal en 1586, il fut en France agent, ou chargé des affaires du duc de Savoie son souverain; & il paroît avoir assisté en cette qualité à la fameuse assemblée de Perrone. De retour en Italie, il fut employé à Rome, soit pour les affaires de la maison Borromée, soit pour celles de la cour de Savoie. Vers l'an 1589 il entreprit de longs voyages, dont les résultats furent les *relations* qui forment le corps de géographie historique moderne le plus complet qu'on eût encore vu. Cet ouvrage, achevé en 1595, parut pour la première fois à Rome l'année d'après. S'il y a dans ces *Relations* des notices curieuses; dans la *Raison d'état*, & dans

ingénieuse, une philosophie douce, une dialectique saine règnent dans cet ouvrage, & le rendent intéressant. Certes la cause des Juifs n'avoit jamais mieux été défendue. Cependant cet ouvrage, que l'auteur même fit traduire en françois, n'eut guère de cours hors de l'Allemagne. En France le gouvernement en empêcha la circulation. Il essuya beaucoup de contradictions en Allemagne, & particulièrement à Berlin (V. HARTMANN). Cela donna lieu à l'auteur de mieux approfondir une matière d'autant plus intéressante dans le moment, que l'empereur venoit de faire quelque innovation avantageuse à cet égard. Le point essentiel à éclaircir, c'étoit de savoir si les Juifs pouvoient & devoient servir la société dans l'état militaire? Mr

les Causes de la grandeur des villes, on trouve le génie politique. Ce savant ecclésiastique fut précepteur des princes de Savoie, fils du duc Charles Emmanuel, avec lesquels il passa trois ans en Espagne. Il eut en récompense la célèbre abbaye de St Michel de l'Écluse, qu'eut dans ce siècle le prince Eugène, & que possède actuellement Mr le cardinal Gerdil. Botero mourut en 1617, âgé de soixante & dix-sept ans. Si les maximes de l'abbé Botero sont raisonnables & utiles au genre humain, comme elles le sont certainement, on doit conclure qu'on peut être bon chrétien & bon catholique, & en même temps bon politique. V. l'art. MIRABEAU.

de Dohm fit des observations savantes & profondes, non moins sur la loi de Moïse & sur l'esprit du christianisme, que sur le droit de la nature & des gens. L'étude qu'il avoit faite de la théologie ne lui fut pas inutile pour vider cette sorte de querelle littéraire. Toute sorte d'érudition lui vint à point, & l'on y trouve Tertullien, Justin le martyr, Laënce, St Irénée, Zuingle & Luther, les pères de l'église des premiers siècles, les réformateurs du seizième, cités à côté des Smith, des Mauvillon, des Gagliari, & d'autres philosophes, publicistes & économistes de nos jours. Le travail de Mr de Dohm sur ce sujet n'eut encore aucune suite légale en Prusse. Il ne s'est encore rien fait par autorité publique qui ait changé la condition des Juifs. Mais toute cette controverse ne laissa pas d'influer sur l'opinion publique, qui tôt ou tard influe sur les gouvernemens; & depuis-lors les Juifs se relevèrent toujours davantage de leur état d'avilissement, & commencèrent à obtenir des titres qui les rapprochent des autres citoyens (V. HERZ). Cet ouvrage est encore remarquable par un autre endroit. La liberté de la presse ne se fit jamais mieux remar-

quer pendant quarante-six ans dans les états prussiens. Le livre est publié avec la date expresse de Berlin & Stettin, & le nom du libraire Nicolai; & on lit dans le frontispice que c'étoit avec la permission du roi. (Seconde édit. 1782). Voici le passage que Mr de Dohm rapporte ^(a) tiré de l'Anti-Machiavel pag. 2 & 3, édit. de la Haie 1741. "C'est donc le bien des peuples que le souverain doit préférer à tout autre intérêt. Le souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est lui-même que le premier „domestique". Cet axiome, qui répond si bien à la fameuse loi *digna vox ... principem se legibus subiectum habere*, étoit bien digne d'un roi philosophe; & je ne doute pas, quoique l'ouvrage ait passé par les mains de Voltaire, que Frédéric ne l'ait écrit. Mais il n'est pas moins louable qu'il ait permis qu'on lui rappelât, quarante-trois ans après, le passage d'un livre qu'il avoit composé n'étant que prince royal. On dira peut-être que Frédéric II ne lisoit pas les livres allemands. Je le fais, mais cela nous fait voir que

(a) V. *Ueber die burgerliche Verbesserung der Juden*. 2ter Theil. p. 158.

la liberté de la presse étoit une maxime reçue & établie dans le gouvernement prussien. Car les ministres lisoient sans doute les livres allemands. Or quel est le pays monarchique où un censeur, un magistrat, un chancelier, oseroit laisser imprimer que *le souverain n'est que le premier domestique de son peuple*, quand même cette sentence eût échappé en quelque occasion de la bouche ou de la plume du prince qui gouverne? Bientôt après Mr de Dohm s'occupa d'un sujet beaucoup plus important pour l'Europe. L'union des princes allemands, appelée communément Confédération germanique, qui signala la dernière année du règne de Frédéric II, déplut, comme on peut se l'imaginer, à la cour de Vienne. Le baron Ottho de Gemmingen, qui n'étoit encore connu que par quelques traductions de pièces dramatiques, & autres ouvrages relatifs au théâtre, fit une brochure contre cette Confédération. Mr de Dohm parut l'homme le plus capable de repousser l'attaque. La brochure du baron de Gemmingen avoit pour titre *l'Allemagne*; & celle de Mr de Dohm n'en eut d'autre que *sur l'union des Princes allemands* (Berlin 1785.) Cet ouvrage, qui n'est que d'environ

cent quarante pages en petit in-8°, auroit suffi à faire la réputation de l'auteur. La cour de Vienne sentit que cette guerre de plume ne pouvoit lui être avantageuse ; & l'on engagea la cour de France à faire quelques démarches auprès de celle de Prusse pour la faire cesser. Ce fut peut-être alors que l'on fit des propositions à Mr de Dohm pour l'attirer à Vienne, comme on y avoit attiré Mr de Gemmingue. Mais il ne convenoit plus qu'un homme qui avoit été employé dans les archives & dans le cabinet du roi de Prusse allât servir d'autres princes quelconques. Le ministre que la cour de Berlin avoit à Cologne mourut au commencement de l'année 1786. On jugea Mr de Dohm très-propre à remplir cette place ; & il y fut envoyé quelques mois avant l'époque funeste de Frédéric II. Le roi régnant, très-satisfait de son service, l'anoblit, & lui augmenta ses gages. Mr de Dohm eut depuis-lors une commission non moins lucrative qu'honorable : ce fut d'être juge pour le roi de Prusse, directeur du cercle du Rhin, des querelles civiles qui se sont élevées à Aix-la-Chapelle. Il ne fera plus guère de livres ; mais il fera une fortune solide, dont néanmoins le

Museum allemand, & l'Essai sur l'état civil des Juifs, avoient jeté les fondemens.

DOHNA (Albert Christophe comte de) né à Berlin en 1698. Ce nom est très-illustre dans l'histoire de la Prusse proprement dite, où plusieurs branches de cette famille sont établies depuis près de trois siècles. Celle du comte Albert Christophe est mémorable par deux particularités qui concernent l'histoire littéraire. Son père eut pour instituteur le fameux Bayle, pendant deux ans, depuis 1672 jusqu'en 1674 (a). L'aïeul étoit alors dans une de ses terres appelée Copet, en Suisse. Le comte Albert Christophe eut pour gouverneur ce même Duhan qui fut ensuite l'instituteur de Frédéric II. Il voyagea & porta les armes dans sa jeunesse, & il servit comme volontaire dans la campagne de Belgrad en 1717 sous le prince Eugène. Des affaires de famille l'obligèrent de quitter le service, tant pour solliciter des procès à Vienne, que pour faire valoir ses grandes possessions en Prusse. Il passa ainsi près de vingt-cinq ans. Cependant un élève de Mr Duhan méritoit par ce seul titre

(a) V. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1752.

l'attention de Frédéric II, qui à peine parvenu au trône l'appela à la cour, & le fit grand maître de la maison de la reine, aujourd'hui douairière. Ayant assez d'instruction, surtout dans la physique, il fut membre honoraire de l'académie. Il auroit pu lui fournir des expériences utiles sur l'économie rurale, s'il eût vécu plus long-temps; mais il mourut dans sa cinquante-quatrième année en 1752.

DONATUS (*à transfiguratione Christi Domini*) par nom de famille Hoffmann, de l'ordre des clercs réguliers des écoles pies, qu'on appelle *piaristes* en Allemagne, naquit à Leobschutz dans la haute Silésie l'an 1703. Il a beaucoup écrit pour l'instruction de la jeunesse, en allemand, & en latin pour l'édification de tous les fidèles. Las de composer des livres, ou manquant du fonds nécessaire pour en faire de lui-même, il ne laissa pas de travailler pour suivre sa vocation. Il traduisit du françois des ouvrages de piété. Je m'étonne que ni Strieber, ni les autres qui ont écrit la vie des théologiens vivans, n'ayent point parlé de ce respectable vieillard. Je ne fais s'il vit encore à Kempten, où il s'est

retiré depuis cinquante ans. Il y étoit professeur l'an 1783. Il a traduit de l'italien la Vie des douze premiers piaristes, c'est-à-dire des disciples de St Joseph Calosantio, fondateur de l'ordre.

DOUBLER (Jean Christophe) né à Schlieben dans la Prusse occidentale l'an 1739, succéda à son père, ministre de ce village, qui étoit passé au rectorat d'une école considérable de Königsberg. Ses ouvrages respirent les sentimens d'un homme pénétré de sa religion. Tout prêtre espagnol, italien ou françois pourroit les traduire, & se les approprier. Un prêtre polonois le pourroit faire encore mieux, si les sermons allemands n'étoient pas plus connus en Pologne qu'ils ne le sont en Espagne, en Italie, & en France.

DRESSEL (Jean Chrétien Gottfried) né à Croffen en 1746. Il se fit connoître par un petit ouvrage *sur les causes de la décadence des écoles dans les petites villes*, qu'il imprima à Francfort. Il fut proposé par le consistoire de Berlin pour remplacer Mr Éberhard, ministre de Charlottenbourg, lorsque celui-ci fut fait pro-

fesseur à l'université de Halle (a). Mr Dreffel eut part aux disputes qui s'élevèrent au sujet des nouveaux cantiques qu'on a introduits dans les églises luthériennes (b).

DREYHAUPT (Jean Christophe de) né en 1699 à Halle, mort conseiller privé de régence, de guerre & des domaines, & avocat fiscal du duché de Magdebourg, avec le titre de comte palatin. Il ne dut qu'à son travail toute sa considération & sa fortune, puisque ni lui, ni aucun autre ne parle de ses parens, & que dans la longue liste de pasteurs, professeurs, recteurs d'écoles, échevins, juges, & assesseurs, on ne trouve d'autre Dreyhaupt que celui-ci. A l'âge de trente-deux ans il étoit juge au tribunal de Halle, & échevin. Il fut anobli en 1740, & fait conseiller de régence, guerre, & domaines dans le duché de Magdebourg. Il étoit très-érudit, & il paroît avoir eu le bon sens & la

(a) Voyez son article.

(b) Dans le temps que cette feuille est sous presse, Mr Dreffel a eu, à la tête des bourgeois de Charlottenbourg, l'honneur de haranguer Madame la princesse d'Orange, à l'occasion de l'entrée qu'a faite S. A. R. à Charlottenbourg, & des fêtes que le roi son frère lui a données au mois de Juillet 1789.

constance de ne se point laisser distraire par de petits ouvrages; tandis qu'il en a entrepris un qui devoit être très-volumineux. Cet ouvrage est la Description du cercle de la Saale. Elle est la plus exacte & la plus diffuse de toutes les chorographies que l'on puisse trouver, à proportion du sujet qu'on y traite. Ce cercle ne fait que la moitié d'une province qui n'est pas fort étendue; & cet ouvrage forme deux gros volumes in-folio de plus de 1200 pages chacun, en fort petit caractère. L'université de Halle, dont l'histoire remplit une grande partie du second volume, ne comptoit qu'un demi-siècle lorsque Dreyhaupt se mit à travailler à cette description, qui par l'érudition dont elle est remplie, le fit juger digne d'être agrégé à l'académie des sciences & belles lettres de Berlin en 1753. Le style cependant est barbare, mêlé de latin comme l'étoit toujours l'allemand de ce temps-là. Les réfugiés françois l'accusent d'avoir maltraité quelques personnes de leur colonie dont il a eu occasion de parler, surtout d'un Millié, surnommé Lafleur, à l'activité duquel on prétend que l'université de Halle est redevable de ses premiers fondemens; puisque sans le

collège privilégié de ce Laffleur, Thomafius ne feroit pas venu s'établir dans cette ville (a)..

DREYSIG (Jean Chriftophe.) Il a le titre de confeiller de régence au fervice du roi de Pruffe, je ne fais dans quel pays. Il a traduit en allemand *l'hiftoire du célibat* de l'ex-jéfuite Zaccaria. Cette traduction, imprimée en 1781, porte la date de Bamberg & Wurzburg.

DUHAN (Charles Égide de Jandun) né en 1685 à Jandun en Champagne, la même année que l'édit de Nantes fut révoqué, & que fon père quitta les emplois qu'il avoit en France, pour venir s'établir fous la domination pruffienne. Duhan le fuivit bientôt, conduit par fa mère, & fit fes études à Berlin au collège françois fous le fameux La Croze. N'ayant point de fortune pour fervir avec diftinction dans le militaire, ni pour attendre des emplois civils, il entra dans la maifon du comte de Dohna comme gouverneur de fon fils (a), & l'accompagna au fiége de Stralfund en 1715, où il prit lui-

(a) V. *Mém. des Réfugiés*. T. IV. p. 209.

(a) Voyez l'article D O H N A.

même les armes, & s'y fit remarquer du roi Frédéric Guillaume I; qui le crut propre pour être employé à l'éducation du prince royal (Frédéric II). Il en fut séparé brusquement lors de la division éclatante entre le père & le fils (a). Le prince son élève, parvenu au trône, le rappela à Berlin, le fit son conseiller, & le crut digne d'être membre ordinaire de l'académie. Duhan n'eut guère le temps d'assister aux assemblées, ni d'y lire des mémoires, étant mort au mois de Janvier 1746. Le roi en a fait l'éloge.

DUNCKEL (Jean Gottlob Guillaume) né en 1720, mort en 1759. Il a été quelques années précepteur domestique à Berlin, je ne fais dans quelle maison. C'est à ce titre que je le nomme. Il se fit par sa bonne conduite des amis; & il fut introduit dans différentes sociétés de gens de lettres. En 1743 il reçut des propositions pour aller à Moscou & à la Haie. Mais il préféra d'être ministre du village de Diebzig, sa patrie, dans la principauté de Koethen. Il refusa de même quelques autres places qui lui furent offertes à Zerbst, à Carolath, & en Danemark. Ce-

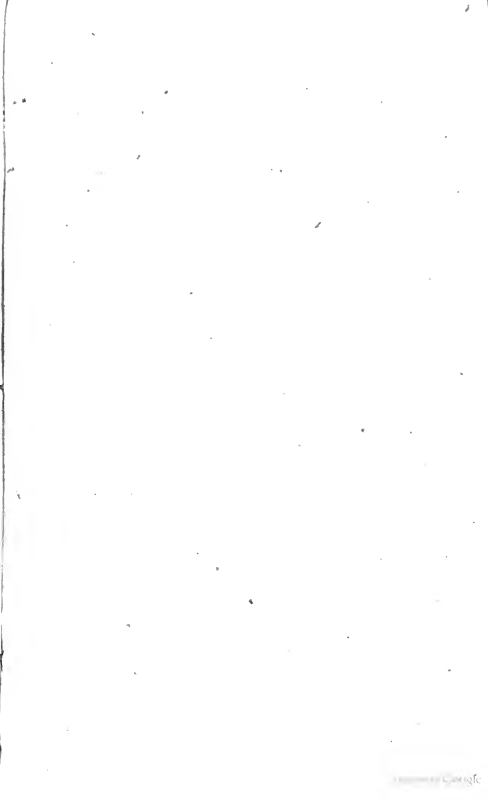
(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P. L. Ch. 2.

pendant il changea sa cure de Diebzig pour celle de Wulfen & Drosen. Il se maria, & continua à travailler avec ardeur. Il est mort avant que d'atteindre sa quarantième année en 1759. Dans la théologie, ou plutôt dans la controverse, il suivoit les idées & les préjugés communs des théologiens protestans. Et il soutint contre les meilleurs critiques, ou comme il disoit contre des jésuites, qu'il y avoit eu un pape femme. Mais il s'élevoit avec un zèle louable contre les livres qui tendent à détruire les fondemens de la religion & de la morale. On a de lui un ouvrage contre Mandeville, auteur de la fameuse *fable des abeilles*. Il fit des supplémens au dictionnaire historique de Jœcher, qui ont servi depuis à Mr Adelung, continuateur de ce dictionnaire. Mais l'objet qui semble avoir le plus occupé Dunckel, sur lequel, après avoir donné un essai, il fit neuf autres traités, dissertations ou dictionnaires, c'est la langue de son pays, qu'il croit avec assez de raison être l'ancienne celtique. Mais il prétend de plus que c'est de cette langue que la grecque est sortie.

VA1
1550258







11
12
13



149

D

1-2

